

Fausse fiançailles

Balogh, Mary

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



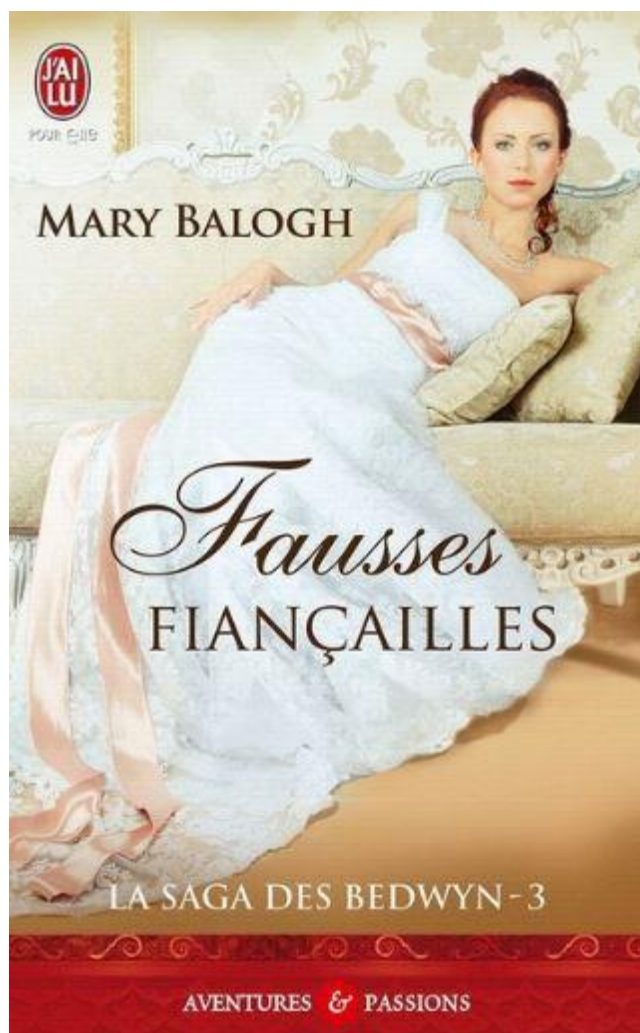
POUR ELLE

MARY BALOGH

Fausse
FIANÇAILLES

LA SAGA DES BEDWYN - 3

AVENTURES & PASSIONS



Mary

BALOGH

La saga des Bedwyn -3

Fausses fiançailles

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Marie Noëlle Tranchart

Résumé :

Orgueilleuse et forte tête, lady Freyja Bedwyn n'hésite pas lorsqu'un inconnu s'introduit dans sa chambre en pleine nuit : elle lui flanque un coup de poing sur le nez. Quelques jours plus tard, à Bath, elle le reconnaît. Il s'agit en fait du marquis de Hallmere. Et ce jeune homme malicieux, aussi peu conventionnel qu'elle, finit par gagner sa sympathie. Aussi accepte-t-elle de fausses fiançailles pour l'aider à échapper à un mariage indésirable.

Ce sera amusant, et ainsi elle clouera le bec à ceux qui la traitent déjà de vieille fille. Sans se douter que cette petite comédie va l'entraîner bien plus loin que

prévu...

A&P N° 10620 Janvier 2014



Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore de
l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook.com/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*

Titre original

Slightly Scandalous

Éditeur original

A Dell Book, published by Bantam Dell,

a division of Random House, Inc.

© Mary Balogh, 2003

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

1.

Au moment de se mettre au lit, lady Freyja Bedwyn était de la plus méchante humeur qui soit. Elle congédia Alice, sa femme de chambre, bien qu'on ait dressé un lit supplémentaire dans un coin de la pièce à son intention. Mais la domestique ronflait, et Freyja n'avait aucune envie de passer la nuit avec un oreiller sur la tête pour ne pas l'entendre.

— Sa Grâce a donné des instructions spécifiques, milady, lui rappela timidement Alice.

— Au service de qui avez-vous été engagée ? demanda Freyja d'un ton sévère. À celui du duc de Bewcastle ou au mien ?

Alice la regarda d'un air anxieux, comme si elle craignait qu'il ne s'agisse d'une question piège – ce qui était un peu le cas. Car si elle était la femme de chambre de lady Freyja, celui qui payait ses gages n'était autre que le duc de Bewcastle, le frère aîné de la jeune fille. Or le duc lui avait bien recommandé de ne jamais quitter cette dernière, pas plus de jour que de nuit, pendant tout le temps que durerait leur voyage du château de Grandmaison jusqu'à Bath, chez lady Holt-Barron qui l'y avait invitée. Le duc n'aimait guère voir ses sœurs voyager seules.

— Je suis à votre service, milady, déclara enfin Alice.

— Dans ce cas, laissez-moi, ordonna Freyja en désignant la porte.

Alice lui adressa un coup d'œil incertain.

— La porte n'a pas de verrou, milady.

— Et si quelqu'un entre pendant la nuit, vous seriez capable de me protéger ? lança Freyja avec mépris. Ce serait plutôt le contraire.

Alice parut peinée. Mais que pouvait-elle faire, sinon obéir ?

Freyja resta donc seule dans la chambre de seconde catégorie de cette auberge, elle aussi de seconde catégorie, sans domestique ni verrou. Et toujours de très mauvaise humeur.

Bath n'était pas la destination de ses rêves. À une certaine époque, cette ville d'eaux attirait la crème de la haute société. Maintenant, on y rencontrait surtout des gens âgés, des infirmes ou encore des personnes qui n'avaient pas de meilleur choix – comme Freyja. Celle-ci avait donc accepté l'invitation de lady Holt-Barron et de sa fille Charlotte, qui n'était pas la plus intime de ses amies. En d'autres circonstances, elle aurait poliment décliné l'invitation.

Hélas, les circonstances étaient spéciales...

Elle revenait tout juste du château de Grandmaison, dans le Leicestershire, où elle était allée rendre visite à sa grand-mère souffrante et assister au mariage de son frère Rannulf avec Judith Law. En principe, elle aurait dû rentrer au château de Lindsey, dans le Hampshire, avec Wulfric – le duc – ainsi qu’avec son frère Alleyne et sa jeune sœur Morgan. Mais la perspective de se retrouver à Lindsey à un moment aussi fâcheux lui semblait intolérable à un point tel qu’elle avait saisi le premier prétexte pour aller ailleurs.

C’était honteux d’avoir peur de retourner chez soi. Freyja serra les dents, se mit au lit et éteignit la bougie. Peur ? Non, elle n’avait peur de rien ni de personne. Mais elle ne voulait pas être là-bas quand *cela* arriverait. Voilà tout.

L’année précédente, Wulfric et le comte de Redfield, leur voisin du château d’Alvesley, avaient arrangé une union entre lady Freyja Bedwyn et Kit Butler, vicomte Ravensberg, le fils du comte de Redfield. Amis d’enfance, ils étaient tombés passionnément amoureux quatre ans auparavant pendant un été où Kit, qui avait suivi son régiment en Espagne, était revenu en permission. Mais Freyja était depuis toujours promise au frère aîné de Kit, Jerome... Le duc de Bewcastle lui avait fait comprendre qu’elle ne pouvait pas revenir sur sa parole et avait annoncé officielle-

ment les fiançailles. Furieux, Kit était retourné en Espagne.

Mais le destin avait voulu que Jerome meure accidentellement avant la célébration de son mariage avec Freyja. Son aîné disparu, Kit devint l'héritier du comte de Redfield. Un mariage entre lui et Freyja sembla alors idéal. C'était du moins ce que pensaient les deux familles – et Freyja.

Mais pas Kit.

Jamais Freyja n'aurait imaginé qu'il serait capable de se venger. Cela fut pourtant le cas. Alors que leurs deux familles s'attendaient à célébrer leur union, il arriva accompagné... de celle qu'il présenta comme étant sa fiancée. La si convenable, si jolie, et si ennuyeuse Lauren Edgeworth. Furieuse, Freyja mit Kit au défi d'épouser cette dernière. Ce qu'il s'empressa de faire.

La nouvelle lady Ravensberg était maintenant sur le point de mettre au monde son premier enfant.

Cette femme de devoir, aussi assommante que parfaite, ne pourrait, bien entendu, qu'avoir un fils. Les grands-parents du marmot seraient en extase, et tout le voisinage fêterait ce grand événement.

Freyja préférait être loin d'Alvesley lorsque cela se produirait. Et comme le château de Lindsey se trouvait tout

près, elle s'était résignée à partir pour Bath, où elle allait devoir tuer le temps pendant un mois ou davantage.

Avec la lune, les étoiles et la lumière des lanternes dans la cour de l'auberge, il faisait aussi clair dans sa chambre qu'en plein jour. Au lieu d'aller fermer les rideaux, elle se contenta de tirer les couvertures sur sa tête.

Wulfric avait loué une voiture pour elle, et il s'était arrangé pour qu'elle soit accompagnée par une escorte de solides valets à cheval, auxquels il avait donné de nombreuses instructions. Ils devaient s'arrêter pour passer la nuit dans un établissement luxueux digne de la sœur d'un duc. Malheureusement, une grande foire d'automne avait attiré beaucoup de monde, si bien qu'il ne restait aucune chambre libre en ville. Ils avaient dû poursuivre le voyage et s'arrêter dans une auberge au confort minimal.

Les valets avaient voulu monter la garde à tour de rôle devant sa porte, surtout après avoir appris que celle-ci était démunie de verrou. Freyja avait refusé avec une telle autorité qu'ils n'avaient pas osé insister. Elle n'avait aucune envie de se trouver confinée dans sa chambre comme une prisonnière. Et maintenant, Alice était elle aussi partie.

La jeune fille soupira et attendit que vienne le sommeil.

Difficile, sur ce matelas plein de bosses. Quant à l'oreiller,

il ne valait pas mieux. Le vacarme ne cessait pas, dans la cour comme dans l'hôtel, et pour tout arranger, les couvertures ne cachaient pas complètement la lumière. Quant à la perspective d'arriver à Bath le lendemain, elle n'avait rien de réjouissant. Tout cela parce qu'elle ne voulait pas rentrer chez elle en ce moment. Décidément, la vie était bien déprimante.

Bientôt, se dit-elle en sombrant peu à peu dans le sommeil, il me faudra examiner sérieusement mes prétendants.

En dépit du fait qu'elle avait déjà vingt-cinq ans et qu'elle était laide, les candidats se pressaient en foule. Ils auraient été capables de sauter au travers de cerceaux enflammés pour avoir le privilège de l'épouser.

Ce n'était pas drôle d'être célibataire à un âge aussi avancé. Freyja n'était pas sûre que la condition de femme mariée vaille mieux, mais cela, elle ne le saurait qu'après avoir franchi le pas. Or le mariage était une condamnation à perpétuité, comme ses frères le répétaient à l'envi – même si deux d'entre eux venaient tout récemment d'accepter cette malédiction.

Freyja se réveilla en sursaut en entendant sa porte s'ouvrir et se refermer avec un clic très net. Elle se demanda tout d'abord si elle n'avait pas rêvé. Puis, dans la

chambre trop éclairée, elle vit un homme vêtu d'une chemise blanche au col ouvert et d'un pantalon sombre. Il portait sa redingote sur son bras et avait ses bottes à la main.

Elle sauta hors du lit et désigna la porte d'un doigt impérieux.

— Dehors !

L'homme lui sourit.

— Je ne peux pas, chérie. Si je sors, je suis perdu. Je vais me cacher dans un coin.

— Dehors ! répéta-t-elle, le bras toujours tendu. Je n'offre pas de refuge à des vauriens. Partez.

Dans le couloir, elle entendit un bruit de course, des voix surexcitées.

— Je ne suis pas un vaurien, chérie, mais un malheureux mortel qui court un grand danger s'il ne trouve pas le moyen d'échapper à des gredins. L'armoire est-elle vide ? Les narines de Freyja frémissaient.

— Dehors ! répéta-t-elle encore une fois.

Mais l'homme avait déjà traversé la pièce. Il ouvrit l'armoire et se recroquevilla sur lui-même pour réussir à y tenir. Avant d'en fermer la porte, il déclara :

— Allons, soyez gentille, chérie. Sauvez-moi d'un destin pire que la mort.

Quelques instants plus tard, on frappa violemment.

Freyja n'eut même pas le temps de se demander quelle porte ouvrir : celle de sa chambre ou celle de l'armoire ?

Sans même attendre sa réponse, l'aubergiste fit irruption dans la pièce, une bougie à la main. Il était accompagné par un petit homme corpulent aux cheveux gris que la jeune fille trouva d'emblée fort antipathique, et par un chauve à la large carrure qui aurait eu bien besoin de se raser.

— Dehors ! ordonna-t-elle, folle de rage devant cette seconde intrusion.

Elle s'occuperait de l'autre individu plus tard. Personne n'osait entrer sans y être prié dans la chambre de lady Freyja, que ce soit au château de Lindsey, à l'hôtel particulier des Bedwyn à Londres ou dans une modeste auberge aux chambres dépourvues de serrure.

— Pardon de vous déranger, madame, dit le type aux cheveux gris sans même lui accorder un regard.

En bombant la poitrine d'un air important, il examina la pièce à la lueur de sa chandelle.

— Je sais qu'un homme est là.

S'il lui avait parlé avec un minimum de déférence, Freyja aurait probablement trahi le fugitif. Malheureusement, il avait commis deux erreurs : celle d'entrer chez elle comme

dans un moulin, puis de lui adresser la parole sans le moindre égard, comme si elle n'existait pas – sinon pour lui donner des renseignements. En revanche, l'homme mal rasé ne cessait de la détailler avec concupiscence. Quant à l'aubergiste, il ne respectait donc pas l'intimité de ses clients ?

— Alors, selon vous, un homme serait entré ici ? lança Freyja avec dédain. Le voyez-vous ? Non. Par conséquent, je vous prierai de sortir d'ici.

Le regard de l'homme aux cheveux gris alla de la fenêtre close, passa par le lit avant de s'arrêter sur l'armoire.

— Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais fouiller cette pièce. C'est pour assurer votre protection, madame. Cette crapule est un danger pour les femmes.

— Fouiller ma chambre ?

Freyja prit une profonde inspiration et les regarda de haut. Elle paraissait imposante avec son maintien aristocratique et ce nez busqué qui caractérisait les Bedwyn. Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce, cet individu antipathique la regarda... et parut rétrécir.

— Quoi, fouiller ma chambre ? répéta-t-elle.

Elle se tourna vers l'aubergiste.

— C'est ainsi que l'on procède dans cet établissement dont vous vantiez la classe avec éloquence lors de mon

arrivée ? Mon frère, le duc de Bewcastle, ne manquera pas d'apprendre comment vous m'avez reçue. Cela va certainement l'intéresser de savoir que vous avez permis à l'un de vos clients – si du moins ce monsieur en est un – de frapper à la porte de sa sœur en pleine nuit et d'y pénétrer sans autorisation. Tout simplement parce qu'il pense que quelqu'un s'est introduit chez moi. Et vous n'avez même pas protesté quand il a osé annoncer, avec la dernière des impudences, son intention de fouiller ma chambre !

— Vous avez dû vous tromper, monsieur, dit l'aubergiste qui paraissait à présent très mal à l'aise. Il a dû réussir à prendre la fuite, à moins qu'il ne se cache un peu plus loin. Je vous prie de nous excuser, madame... euh, milady. Si je me suis permis d'entrer, c'est que je pensais seulement à assurer votre sécurité. Milord le duc aurait certainement souhaité que je vous protège à tout prix des gens malintentionnés.

— Dehors, dit Freyja une fois de plus, en désignant la sortie de son bras tendu.

Les trois hommes reculèrent. L'homme aux cheveux gris jeta un dernier coup d'œil dans la pièce. Celui qui était mal rasé la lorgna une dernière fois. Puis l'aubergiste sortit et ferma la porte derrière eux.

Le bras toujours tendu, Freyja fixa d'un regard furibond

le battant clos. Comment avaient-ils osé ? Jamais elle ne s'était sentie à ce point insultée. Si l'homme aux cheveux gris avait proféré encore un mot, si le mal rasé l'avait guignée une fois de plus, elle aurait cogné leurs têtes l'une contre l'autre avec une telle violence qu'ils auraient vu des étoiles pendant une semaine.

Elle était en tout cas sûre d'une chose : jamais elle ne recommanderait un pareil endroit, même à son pire ennemi. Sa colère était telle qu'elle en avait presque oublié celui qui s'était réfugié dans l'armoire jusqu'à ce que la porte s'ouvre en grinçant. L'intrus sortit et se redressa. Grâce à la lumière dispensée par les lanternes de la cour, Freyja vit qu'il s'agissait d'un homme de haute taille aux cheveux blonds. Ses yeux devaient être bleus, mais la lumière était insuffisante pour permettre à la jeune fille de vérifier ce détail. Elle avait cependant déjà pu constater qu'il était très beau. Et que l'aventure paraissait beaucoup l'amuser.

— Quelle magnifique performance ! s'exclama-t-il en posant ses élégantes bottes sur le plancher et en jetant sa redingote sur le lit d'appoint. Êtes-vous réellement la sœur d'un duc, chérie ?

Au risque de paraître se répéter, Freyja montra la porte.

— Dehors !

En riant, il se rapprocha d'elle.

— Et du duc de Bewcastle, pas moins ? Désolé, chérie, mais jamais la sœur d'un duc n'aurait pris une chambre dans un établissement de ce genre, surtout sans être accompagnée par une servante ou un chaperon. En tout cas, bravo, vous avez été merveilleuse.

— Vous pouvez garder vos compliments, répliqua-t-elle avec froideur. J'ignore ce que vous avez fait d'horrible et je ne veux pas le savoir. Tout ce que je veux, c'est que vous sortiez d'ici immédiatement. Trouvez une autre cachette pour vous y accroupir en tremblant de peur.

— Peur ? Moi ?

Se remettant à rire, il posa la main sur son cœur.

— Vous me blessez, ma toute charmante.

Il était si près qu'elle s'aperçut qu'elle lui arrivait à peine au menton. Mais sa petite taille ne l'avait jamais empêchée de mener son monde avec toute l'autorité voulue.

— Je ne suis ni votre chérie ni votre toute charmante. Et maintenant, je compte jusqu'à trois. *Un.*

— Pourquoi ? demanda-t-il en posant les mains sur les hanches de la jeune fille.

— *Deux.*

Il baissa la tête et l'embrassa sur les lèvres. Celles de Freyja étaient entrouvertes, si bien qu'elle ressentit une sensation choquante de chaleur, d'intimité moite.

Alors elle recula son bras droit, ferma le poing et, de toutes ses forces, le frappa sur le nez.

— Aïe !

Il tâta doucement son appendice nasal, et Freyja eut la satisfaction de voir le sang couler.

— On ne vous a jamais appris qu'une dame normale pouvait éventuellement donner une petite gifle à un homme dans certaines circonstances, mais que jamais, au grand jamais, elle ne devait lui donner des coups de poing sur le nez ?

— Je ne suis pas une dame normale.

Il essuya le sang d'un revers de main.

— Vous êtes adorable quand vous vous mettez en colère.

— Sortez.

— Impossible. Le grand-père et son valet doivent me guetter. S'ils m'attrapent, je suis perdu.

— Cela m'est parfaitement égal. En quoi votre sort peut-il m'intéresser ?

— Parce que, chérie, s'ils me voient sortir de votre chambre, ils en tireront les conclusions qui s'imposent, et votre réputation sera en miettes.

— Je survivrai.

— Ayez pitié de moi, charmante blonde.

Décidément, cet homme ne prenait rien au sérieux ?

— Je suis tombé tête baissée dans un piège, expliqua-t-il. J'ai rencontré en bas le grand-père et sa petite-fille – une demoiselle absolument ravissante. Il m'a proposé de faire quelques parties de cartes pour passer le temps, pendant que la demoiselle nous regardait tranquillement, en s'étant arrangée pour être dans ma ligne de vision. Puis nous sommes tous montés, et elle est alors venue me retrouver dans ma chambre. Vous avez dû remarquer qu'il n'y a pas moyen d'en fermer les portes ? Je n'allais pas me plaindre de cette visite, après tout, je ne suis qu'un homme de chair et de sang qui se conduirait en goujat s'il repoussait les dames qui s'offrent à lui. J'étais encore à moitié habillé quand le grand-père, fou de rage, a fait irruption dans ma chambre, suivi par cette espèce de sauvage à la barbe de trois jours. J'ai eu juste le temps de m'enfuir... et vous connaissez la suite.

— Vous étiez sur le point de séduire une innocente jeune fille ?

— Innocente ?

Il s'esclaffa.

— C'est elle qui est venue me trouver, chérie, et j'avoue que j'aurais volontiers profité de l'aubaine. Voyez-vous, c'est ainsi que certains messieurs peu scrupuleux réussissent à marier leur fille ou petite-fille. A moins que, pour

compenser la prétendue perte de sa vertu, ils n'extorquent une belle somme à celui qu'ils ont piégé. Ils s'installent dans des petites auberges comme celle-ci, attendent qu'un pauvre imbécile dans mon genre se présente. Puis ils se mettent à l'œuvre.

— S'ils avaient réussi leur coup, vous l'auriez bien mérité. Sachez que je n'éprouve aucune sympathie pour vous. Pourtant, se dit-elle, c'est bien le genre de piège dans lequel Alleyne pourrait tomber. Et Rannulf avait failli en être victime, lui aussi, avant son récent mariage avec Judith.

— Je vais être obligé de passer le reste de la nuit ici, déclara-t-il en regardant autour de lui. Je suppose que vous n'accepterez pas de partager votre lit avec moi ?

Freyja lui adressa le plus hautain de ses regards celui qui, normalement, glaçait ses interlocuteurs. Il se remit à rire.

— Non ? Tant pis, je me contenterai de ce lit d'appoint. J'essaierai de vous épargner mes ronflements. Tâchez d'en faire autant.

— Vous allez sortir d'ici avant que je compte jusqu'à trois, sinon je vais me mettre à crier. Et très fort. *Un.*

— Vous ne pouvez pas agir ainsi, chérie. Vous passeriez pour une belle menteuse aux yeux des charmants visiteurs

que vous venez d'éconduire.

— *Deux.*

— A moins que vous ne leur racontiez que, profitant de votre sommeil, j'ai essayé de sauter sur vous après être entré à pas de loup ?

— *Trois.*

Il la regarda en haussant les sourcils d'un air moqueur, avant de se tourner d'un air nonchalant vers le lit destiné à Alice.

Alors Freyja hurla.

— Seigneur ! s'exclama-t-il.

Il voulut la bâillonner de la main, mais il était trop tard : Freyja continuait à hurler de toute la puissance de ses poumons, sans même s'arrêter pour reprendre sa respiration.

En une fraction de seconde, l'homme s'empara de son manteau et de ses bottes, courut à la fenêtre, l'ouvrit et, après avoir jeté ses vêtements dehors, disparut.

Il y avait au moins trois mètres entre l'étage et le sol, estima Freyja, saisie d'un soudain remords. Cet inconnu ne devait plus être maintenant qu'un corps disloqué sur les pavés de la cour.

La porte s'ouvrit encore une fois sur une foule de gens, pour la plupart en vêtements de nuit.

L'aubergiste arriva avec l'homme aux cheveux gris et le valet mal rasé.

D'une voix qui dominait le flot des questions posées par les curieux, l'homme aux cheveux gris demanda :

— Il vous a agressée, madame ?

Freyja le toisa d'un regard méprisant. A la fois pour l'attitude qu'il avait eue un peu plus tôt, et pour avoir manigancé le piège décrit par l'étranger en utilisant une femme. Mais cette histoire était-elle seulement vraie ? Il était possible que l'intrus qui venait de sauter par la fenêtre ait fait main basse sur le portefeuille de ce monsieur.

— Une souris ! cria Freyja en portant les mains à son cou. Une souris courait sur ma courtepoinle !

Quelques dames se mirent à crier à leur tour en cherchant des chaises pour s'y percher, pendant que deux ou trois hommes traquaient le rongeur sous la table de toilette, les lits ou l'armoire.

Pendant ce temps, Freyja, faisant mine de trembler, s'efforçait de tenir un rôle auquel elle n'était pas accoutumée.

— Vous avez dû rêver, madame... euh, milady, je veux dire, déclara enfin l'aubergiste. Nous n'avons pas de souris ici. Le chat veille... Et si par hasard il y en avait une, elle doit être loin maintenant.

Alice arriva sur ces entrefaites, visiblement affolée. Elle devait se demander comment elle pourrait expliquer au duc de Bewcastle que l'on avait égorgé lady Freyja dans son lit pendant qu'elle-même, au lieu de la protéger, dormait ailleurs.

— Votre femme de chambre va rester avec vous, dit l'aubergiste tandis que ses clients regagnaient leurs chambres respectives.

Les uns ne cachaient pas leur mécontentement d'avoir été réveillés aussi bruyamment. Les autres regrettaient qu'on n'ait pas réussi à attraper cette souris assez audacieuse pour trotter sur les lits.

— Merci, fit Freyja, en espérant paraître suffisamment pathétique.

Alice attendit que tout le monde soit parti pour fermer la porte et annoncer :

— Oui, je vais dormir là, milady. Quand elles restent par terre, je n'ai pas *trop* peur des souris.

En réalité, elle paraissait terrifiée.

— Vous me réveillerez si cette sale bête revient poursuivre Alice. Je la chasserai.

— Vous allez retourner dans le lit où vous étiez, déclara Freyja d'un ton sans réplique.

— Milady...

— Vous croyez qu'une malheureuse souris m'effraie ?

lança Freyja avec mépris.

Alice parut complètement abasourdie.

— Cela m'a étonnée de votre part, mais...

— Allez, ordonna Freyja en désignant la porte. J'espère que c'est la dernière interruption dont nous aurons à souffrir cette nuit.

Dès qu'elle se retrouva seule, elle courut à la fenêtre et se pencha, angoissée à la perspective de ce qu'elle risquait de découvrir. Cet individu n'était qu'un malappris qui méritait d'être puni. Mais pas de mourir. Elle se sentirait coupable si cela avait été son destin.

Mais elle ne vit rien en contrebas. Pas plus l'insolent que sa redingote ou ses bottes. Lorsqu'elle s'aperçut qu'une épaisse couche de lierre couvrait les murs, elle se sentit soulagée. Il avait dû trouver des points d'appui pour descendre.

Puis-je maintenant espérer dormir tranquillement jusqu'à demain matin ? se demanda-t-elle.

Avant de se remettre au lit, elle vérifia sa tenue. Toutes ces scènes burlesques s'étaient succédé tandis qu'elle ne portait que sa chemise de nuit. Seigneur ! Pieds nus, la masse de ses boucles blondes dans son dos, elle avait dû avoir fière allure.

Alors, elle sourit.

Puis elle pouffa.

Et enfin, elle s'assit au bord de son lit et se mit à rire à gorge déployée. Quelle absurdité !

Quand s'était-elle amusée autant pour la dernière fois ?

Elle ne parvenait pas à s'en souvenir.

2.

Joshua Moore, marquis de Hallmere, de retour du Yorkshire où il avait séjourné chez un ami, devait passer une semaine à Bath en compagnie de sa grand-mère, la douairière lady Potford. Bath n'était en rien la destination de ses rêves. Il aurait pu sans peine en trouver une douzaine d'autres plus agréables, mais comme il n'avait pas vu sa grand-mère depuis cinq ans et qu'il l'adorait, il s'était résigné à se rendre là-bas.

Après avoir laissé sa monture dans une pension pour chevaux, il trouva sans peine Great Pulteney Street, s'arrêta devant une élégante demeure et actionna le heurtoir. Quand le majordome vint lui ouvrir, ce fut avec amusement que Joshua vit son expression passer de la déférence au franc dédain.

— Monsieur ? interrogea-t-il en fermant à moitié la porte. Que désirez-vous ?

Joshua lui adressa un grand sourire.

— Lady Potford est-elle chez elle ?

Le majordome parut sur le point de déclarer qu'elle était sortie.

— Dites-lui que c'est son petit-fils, le marquis de Hallmere, précisa Joshua.

En entendant ce nom, le domestique ouvrit la porte en grand, s'effaça et salua le visiteur.

— Si vous voulez bien attendre un instant, milord.

Joshua entra dans un hall dallé de noir et de blanc et suivit des yeux le majordome qui, très raide, gravissait l'escalier. Il ne tarda pas à réapparaître.

— Si vous voulez bien me suivre, milord, milady va vous recevoir.

Lady Potford se tenait dans un vaste salon dont les fenêtres donnaient sur Great Pulteney Street, une large avenue d'une classique élégance. Cette femme mince se tenait très droite, mais Joshua remarqua tout de suite que ses cheveux étaient plus gris que dans ses souvenirs. Ils avaient même blanchi aux tempes.

— Grand-mère !

Il aurait volontiers couru vers elle pour la prendre clans ses bras. Mais la froideur de l'accueil le retint. Lady Potford venait de s'emparer du face-à-main suspendu à son cou par une chaînette d'or et l'examinait d'un air désolé.

— Mon cher Joshua, j'espérais qu'après avoir hérité du titre, tu paraîtrais plus respectable. Je comprends pourquoi Gibbs avait ce visage fermé lorsqu'il t'a annoncé.

Joshua jeta un coup d'œil à sa tenue. Ses bottes boueuses auraient eu grand besoin d'être cirées et, en y

regardant bien, on pouvait également déceler des traces de boue sur sa redingote. Quant à sa chemise, qu'il portait maintenant depuis deux jours, elle était plutôt froissée. Il ne s'était pas rasé ni peigné depuis la veille, ne portait pas plus de cravate que de chapeau ou de gants, et devait avoir la piètre allure d'un homme sortant d'une orgie.

Soit, il avait eu l'occasion d'embrasser deux femmes au cours de cette folle nuit. Mais rien ne ressemblant à une orgie... Le temps lui avait manqué pour cela, ce qui était bien dommage.

— J'ai eu quelques ennuis la nuit dernière, expliqua-t-il. Je m'en suis sorti à un cheveu près, dans l'état où vous me voyez. Si j'ai réussi à retrouver mon cheval, j'ai dû abandonner mes bagages. Mon valet va certainement les récupérer et les apporter ici. Ce ne sera pas la première fois qu'il découvrira à son réveil que j'ai été obligé de partir en catastrophe.

— Ce que je peux aisément imaginer, dit lady Potford en laissant retomber son face-à-main à bout de sa chaîne.

Alors, tu ne m'embrasses pas ?

En riant, il franchit en quelques enjambées la distance qui les séparait, la prit dans ses bras et l'éleva dans les airs avant de l'embrasser chaleureusement sur la joue. Elle secoua la tête d'un air faussement exaspéré quand, enfin, il

la remit sur ses pieds.

— Petit impertinent, va !

— Je suis content de vous revoir, grand-mère. Cela fait si longtemps...

— À qui la faute, s'il te plaît ? Tu t'es offert du bon temps sur le continent pendant des années. Et si grâce aux comérages, ainsi qu'à tes rares lettres, j'ai pu avoir un aperçu du chaos qui régnait là-bas, je me demande comment tu as pu t'y prendre alors que la guerre faisait rage. Quand je pense qu'il a fallu la mort de ton oncle pour te faire revenir en Angleterre !

Ce décès avait valu à Joshua d'hériter du titre, des propriétés et de la fortune des Hallmere – ainsi que de tous les soucis qui allaient avec.

— Ce n'est pas tout à fait exact, grand-mère. Comme la guerre était finie, je n'avais plus rien à faire en Europe. Napoléon est emprisonné à l'île d'Elbe, et les Anglais peuvent désormais aller partout à leur guise, bien tranquillement... Je ne trouve pas cela aussi amusant que d'esquiver les dangers.

Elle soupira.

— Enfin, quelle qu'en soit la raison, te revoilà chez toi, ou presque. Les choses vont reprendre leur cours normal.

— Vous pensez que je vais me rendre à Penhallow ? Je

n'en ai aucune intention. Il y a tant d'autres endroits où aller, tant d'autres expériences à vivre, tant...

— Assieds-toi, Joshua. Tu es trop grand, cela m'oblige à lever la tête pour te voir. Écoute, tu es devenu marquis de Hallmere. Le château de Penhallow t'appartient et de nombreuses responsabilités t'attendent là-bas. Il serait grand temps que tu l'y rendes.

— Grand-mère...

Sans cesser de sourire, il prit le siège qu'elle venait de lui indiquer, tout en passant la main sur sa joue rugueuse.

— Si vous avez l'intention de me faire la morale pendant une semaine, je vais de ce pas reprendre mon cheval pour me mettre à la recherche d'un nouveau traquenard.

— Tu n'auras pas besoin d'aller loin. On dirait que tu attrapes les vilaines affaires. Tes yeux sont rouges, Joshua. Tu n'as pas dû beaucoup dormir la nuit dernière. Et je ne te demande pas ce que tu as bien pu faire, à part galoper jusqu'à Bath dans cet état.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire – ce qui était fort grossier en présence d'une dame – tandis que son estomac criait famine.

— Tu es dans un état, mon pauvre garçon ! Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Hier soir, admit-il avec une pointe de confusion. Je

suis parti sans argent.

Ce qui l'avait obligé à faire de nombreux détours pour éviter les guichets où l'on prélevait des droits de passage.

— Tout cela a dû être bien compliqué.

Lady Potford alla sonner.

— Je serais presque tentée de te demander si, au moins, elle était jolie, mais je ne m'abaisserai pas à cela. Je vais laisser Gibbs s'occuper de toi. Il te donnera de quoi te restaurer. Puis tu souhaiteras peut-être dormir et te raser ?

C'est tout ce que tu peux faire avant l'arrivée de ton valet avec tes vêtements. Quant à moi, je te laisse car j'ai des visites à rendre.

— Quelque chose à manger, un bain et un lit ? Merveilleux ! Je ne demande rien d'autre.

Lady Holt-Barron était enchantée d'avoir invité lady Freyja, la sœur du duc de Bewcastle, à Bath. Quant à sa fille Charlotte, elle était ravie d'avoir une amie de son âge.

— Mère a encore voulu venir ici, soupira-t-elle alors que, au lendemain de l'arrivée de Freyja, elles faisaient toutes deux le tour de la buvette thermale où l'on prenait dès le matin les fameuses eaux de Bath.

Un verre à la main, lady Holt-Barron, assise au milieu d'un groupe de dames, semblait très fière d'elle.

— Elle est persuadée qu'il lui suffit d'un mois à Bath

pour être en forme pendant tout le reste de l'année, poursuivait Charlotte. Père, Frederick et les garçons sont allés à la chasse, comme toujours à cette époque. J'aurais cent fois préféré les accompagner. Je te suis tellement reconnaissante d'avoir accepté de venir !

Ce n'était pas si aisé d'avoir une conversation tranquille. La buvette thermale était l'endroit où il fallait être vu le matin. On s'y promenait, on échangeait les derniers com-mérages et, pour ceux que cela tentait, on y buvait de nombreux verres d'eau. En réalité, tout l'exercice que l'on prenait dans cette superbe salle au plafond haut construite au XVIIIe siècle, découvrit Freyja, consistait à marcher pendant quelques mètres avant de s'arrêter pour bavarder avec les uns ou les autres, puis à repartir... avant de s'arrêter une nouvelle fois. Et comme la jeune fille était une nouvelle arrivante, et qu'elle était titrée, chacun souhaitait faire sa connaissance.

La journée se poursuivait tout aussi calmement. Après avoir pris leur petit déjeuner, elles allèrent faire les magasins, une obsession féminine que Freyja n'avait jamais très bien comprise. A la suite de lady Holt-Barron, elle dut se tramer de boutique de mode en boutique de mode, de joaillier en joaillier... Charlotte, en revanche, paraissait enthousiaste.

Freyja se demanda quelle serait la réaction de ceux qui les entouraient si elle s'arrêtait au beau milieu du trottoir, ouvrait la bouche et se mettait à s'époumoner – exactement comme elle l'avait fait deux nuits auparavant. Ce souvenir lui amena un sourire. Elle n'avait pas l'habitude de se comporter ainsi. Or cela lui avait fait le plus grand bien de hurler et de voir cet homme trop sûr de lui fuir par la fenêtre.

— Oh, il te plaît, Freyja ? fit Charlotte, remarquant le sourire de la jeune fille.

Elle était en train d'essayer un chapeau orné d'une plume écarlate.

— Je crois que je vais l'acheter, même si j'ai déjà plus de chapeaux que nécessaire. Qu'en pensez-vous, mère ?

— S'il plaît à lady Freyja, qui a très bon goût, c'est qu'il est parfait. Moi aussi, je le trouve joli.

Au cours de l'après-midi, elles firent quelques visites, avant de prendre le thé dans l'une des salles des Upper Assembly Rooms, où d'autres personnes vinrent les saluer. Le comte de Willett était là. On chuchotait qu'il hériterait de l'immense fortune d son oncle, avec lequel il séjournait à Bath. Il avait souvent cherché à courtiser Freyja, mais jamais elle ne l'avait encouragé. On ne pouvait pas dire que cet homme de petite taille aux cheveux aussi pâles que

ses cils et ses sourcils soit séduisant. Mais ce qui déplaisait surtout à la jeune fille, c'était son attitude très digne, très raide, dépourvue du moindre humour. Après tout, elle-même n'était pas une beauté. Mais elle n'était pas de celles qui respectent les convenances à la lettre.

À Bath, où la plupart des curistes étaient âgés, le comte apportait une note de jeunesse. Aussi le salua-t-elle avec plus de chaleur qu'elle ne l'aurait fait à Londres. Il s'assit à la table de lady Holt-Barron et se montra très aimable pendant la demi-heure où il leur tint compagnie.

Lorsqu'il les quitta, lady Holt-Barron haussa les sourcils.

— J'ai l'impression que vous avez fait une conquête, lady Freyja.

— Mais pas lui, madame, répliqua la jeune fille avec hauteur.

Charlotte éclata de rire.

— N'essayez pas de marier Freyja, mère, vous n'arriverez à rien.

Le soir, elles retournèrent aux Upper Assembly Rooms pour un concert. Si Freyja aimait beaucoup la musique, elle appréciait moins l'opéra. Et elle eut l'impression d'avoir les tympons déchirés par les sons aigus que multipliait cette soprano italienne à l'imposante poitrine.

Le comte de Willett vint s'asseoir près d'elle après

l'entracte.

— Je crains que mon ouïe ne soit irrécupérable après un concert pareil, ironisa la jeune fille.

Alleyne ou Rannulf lui auraient répondu sur le même ton. Et après quelques échanges narquois, ils auraient eu bien du mal à contenir leur hilarité.

— En effet, admit le comte avec solennité. C'est divin, n'est-ce pas ?

Elle grimaça. Et ce n'était que le premier jour !

Le lendemain débuta de la même façon. Si, la veille, la venue à Bath de lady Freyja Bedwyn défrayait la chronique, ce jour-là, il n'était question que du marquis de Hallmere. Tout le monde s'attendait à le voir accompagner sa grand-mère maternelle, la douairière lady Potford. Si Freyja connaissait cette dernière, elle n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer le marquis. Quand lady Pot-lord fit seule son entrée dans la buvette thermale, le désappointement fut presque palpable.

— On dit que c'est un charmant jeune homme, déclara lady Holt-Barron en adressant un regard entendu à Freyja. C'est aussi l'un des plus beaux partis de toute Angleterre. Même s'il ressemblait à une gargouille, je suis sûre qu'on le dirait charmant, pensa la jeune fille.

Dès qu'une nouvelle arrivée était annoncée – et surtout

s'il s'agissait d'une personne titrée –, l'effervescence régnait parmi les curistes. Tout en rentrant avec lady Holt-Barron et Charlotte, Freyja se dit qu'elle avait commis l'erreur de sa vie en venant à Bath. Elle allait devenir folle en moins de quinze jours. Et même en moins d'une semaine ! Mais quelle était la solution ? Regagner le château de Lindsey et attendre la naissance du premier enfant de Kit ? Non, mieux valait périr d'ennui pendant un mois. Par ailleurs, ce ne serait pas courtois de sa part de quitter les Holt-Barron à peine arrivée.

Comme la perspective de passer une autre matinée dans les magasins était au-dessus de ses forces, elle prétexta avoir du courrier à faire pour ne pas devoir accompagner Charlotte et sa mère. Afin de se donner bonne conscience, elle s'assit devant le secrétaire de sa chambre et écrivit à Morgan, sa jeune sœur. Elle lui raconta sa nuit agitée à l'auberge, en embellissant quelque peu l'histoire, alors que celle-ci était déjà suffisamment incroyable. Morgan saurait en apprécier l'humour, et Freyja pouvait lui faire confiance pour ne pas montrer cette lettre à Wulfric.

Car ce dernier ne verrait certainement pas le sel d'un tel incident.

Cette journée de début septembre, un peu venteuse peut-être, était superbe. Freyja serait volontiers allée galo-

per dans les collines qui entouraient Bath. Mais le temps qu'elle envoie un domestique louer un cheval, le temps qu'on le lui amène... Charlotte et sa mère risquaient d'être de retour. Et Mme Holt-Barron insisterait pour qu'un groom l'accompagne. Or Freyja avait toujours détesté être suivie par un domestique dans ses cavalcades effrénées. Elle décida donc d'aller marcher et, après avoir revêtu une robe de promenade vert foncé dont l'étoffe cinglait ses jambes, partit d'un bon pas.

Sa blonde chevelure rebelle avait été ramassée tant bien que mal sous un chapeau orné de plumes, qu'elle portait selon un angle coquin.

Elle traversa le centre de la ville, tout en saluant quelques connaissances et en espérant que la malchance ne la mettrait pas en présence des Holt-Barron, ce qui l'obligerait à passer le reste de la matinée dans les boutiques de mode. Elle traversa le parc qui entourait l'église abbatiale, dépassa la buvette thermale et arriva près de l'Avon, que traversait l'imposant Pulteney Bridge, qu'elle avait complètement oublié car il y avait des années qu'elle n'était pas venue à Bath. De l'autre côté de ce pont, le souvenir-elle, se trouvait la large et élégante Great Pulteney Street. Et après cela, n'y avait-il pas les jardins de Sydney ? Elle n'avait pas eu l'intention de marcher aussi loin,

mais elle ne voulait pas rebrousser chemin trop tôt, et c'était bon de respirer à pleins poumons – pour la première fois depuis des jours, lui semblait-il. Elle traversa donc le pont et, arrivée de l'autre côté, jeta un coup d'œil distrait aux vitrines. Puis elle découvrit que la mémoire ne lui avait pas fait défaut : c'était de ce côté que l'on pouvait admirer un superbe panorama sur la ville.

Au bout de Great Pulteney, elle décida de se diriger vers les jardins de Sydney. Mais en voyant, à sa gauche, un panneau indiquant Sutton Street, elle fronça les sourcils et s'immobilisa. N'était-ce pas dans cette rue que Mlle Martin avait son institution pour jeunes filles ? Freyja hésita, fit la grimace, hésita de nouveau... avant de s'engager d'un pas ferme dans la rue.

Cinq minutes plus tard, elle se trouvait dans un parloir plus que modeste, attendant l'arrivée de Mlle Martin. Elle avait eu tort d'agir impulsivement, pensait-elle. Elle n'était jamais venue ici, et n'avait pas permis à son notaire de dévoiler son nom.

Mlle Martin ne la fit pas attendre longtemps. C'était une femme pâle aux lèvres pincées et aux yeux gris qui se tenait très droite. Exactement comme Freyja en avait gardé le souvenir. Elle fixa sa visiteuse droit dans les yeux – comme autrefois – mais sans chercher à cacher son hostili-

té sous une politesse de commande.

— Lady Freyja, dit-elle simplement.

Elle se contenta d'incliner la tête, sans faire de révérence, sans offrir à sa visiteuse un rafraîchissement, sans exprimer sa surprise. Mais elle ne lui montra pas non plus la porte en la priant de partir. Elle se contentait de la regarder d'un air interrogateur. Freyja pensa que c'était tout à son honneur.

— J'ai appris que vous aviez une école ici, dit-elle en adoptant une attitude hautaine pour cacher son embarras. Comme je passais, j'ai décidé de venir vous dire bonjour. Quel discours stupide ! Sans se donner la peine de répondre, Mlle Martin se contenta d'incliner de nouveau la tête.

— Pour voir si tout va bien pour vous et si, par hasard, vous auriez besoin d'aide.

Il y eut tout d'abord de la stupeur dans les yeux d Mlle Martin, puis encore plus d'hostilité.

— Tout va bien, merci. J'ai de bons professeurs, des élèves dont les parents paient la pension, d'autre que je reçois par charité, et un bienfaiteur très généreux. Je n'ai pas besoin de votre charité, lady Freyja.

— Bien.

La jeune fille avait eu le temps de remarquer la pauvre

apparence du parloir. La personne que « le bienfaiteur » avait chargée d'aider Mlle Martin n'avait pas su calculer convenablement le montant des sommes nécessaires au bon fonctionnement de cette école.

— Il m'a semblé convenable de vous faire une telle offre, ajouta-t-elle.

— Merci, fit Mlle Martin d'une voix quelque peu tremblante. Je peux seulement espérer que vous avez changé en neuf ans, lady Freyja, et que vous êtes venue ici par pure bonté d'âme et non avec le cruel espoir de me trouver démoralisée et sans le sou. Ce n'est pas le cas. Même sans l'aide de mon bienfaiteur, mon école parviendrait à se maintenir à flot. Je le répète : je n'ai pas besoin de votre charité, ni d'autre visite de votre part. Bonne journée. Je dois vous laisser, sinon mes élèves vont manquer leur cours d'histoire.

Un peu plus tard, Freyja arpentait les allées des jardins de Sydney.

— *Je n'ai pas besoin de votre charité, ni d'autre visite de votre part. Bonne journée.*

Son cœur battait à grands coups irréguliers, et elle avait l'impression d'entendre sans fin Mlle Martin lui signifier sèchement la fin de leur entretien, sans cacher combien elle l'exécrait.

Grâce au Ciel, ce n'était pas l'heure où il était de bon ton pour les curistes de venir par ici. Certes, il y avait quelques flâneurs, mais aucune personne de sa connaissance. Ce n'était pas non plus l'endroit où les demoiselles comme il faut venaient se promener sans être suivies par une domestique. Mais Freyja n'avait jamais fait partie de celles qui respectent à la lettre les règles de la bienséance. Elle s'assit près d'un vieux chêne et présenta son visage au soleil tiède. L'automne n'était pas loin... Elle observa deux écureuils à la recherche des restes de nourriture qui avaient pu tomber aux alentours des bancs. Même s'ils avaient l'air presque apprivoisés, elle demeura immobile pour ne pas les effrayer.

En revanche, combien de gouvernantes n'avait-elle pas effrayées ? Elle n'acceptait pas facilement d'être enfermée dans la salle d'études, d'apprendre des leçons qu'elle trouvait mortellement ennuyeuses et, surtout, de devoir obéir à des gouvernantes assommantes. En fait, elle avait été une petite horreur.

Wulfric avait toujours trouvé un autre emploi à ces femmes qu'il avait fallu congédier ou qui avaient donné leur démission, et après leur départ, Freyja ne leur avait jamais accordé une seule pensée. Jusqu'à ce que Mlle Martin quitte le château de Lindsey tête haute, refu-

sant catégoriquement la moindre aide de la part du duc.

Pour la première fois de sa vie, Freyja avait été bouleversée. Et elle avait toléré la suivante, qui était pourtant la plus insipide de toutes, jusqu'à la fin de sa scolarité.

Cela avait été tout à fait par hasard qu'elle avait eu des nouvelles de Mlle Martin. Celle-ci avait ouvert une école à Bath, mais se débattait dans de telles difficultés financières qu'elle allait devoir la fermer. C'était l'une des relations de Freyja qui lui avait raconté cela, pensant lui faire plaisir, ce qui n'avait pas du tout été le cas. La jeune fille était allée trouver un notaire et l'avait payé largement pour qu'il trouve Mlle Martin, fasse le compte des fonds lui étant nécessaires, et lui annonce qu'un donateur anonyme était prêt à l'aider, à la seule condition qu'elle prouve chaque année que l'éducation donnée à ses élèves était de bon niveau.

Depuis, Freyja, très à l'aise dans son nouveau rôle de bienfaitrice, avait envoyé à Mlle Martin plusieurs élèves nécessiteuses ainsi qu'un professeur dans le besoin – sans manquer de verser les sommes couvrant ces nouvelles dépenses. Mais la pauvre Mlle Martin aurait eu une apoplexie si elle avait pu deviner l'identité de la personne à laquelle elle devait tous ces bienfaits.

Tout en suivant d'un air absent le manège des écureuils,

Freyja se dit que, de son côté, elle serait mortifiée si quelqu'un découvrait son secret. Sa faiblesse, plutôt. Car une préceptrice incapable d'exercer son autorité sur une élève méritait d'être renvoyée. Et de mourir de faim si elle était trop fière pour accepter l'aide de son employeur.

Freyja laissa échapper un petit rire. Ce matin, l'attitude de son ancienne gouvernante avait été parfaite.

Comme elle aurait méprisé Mlle Martin si, par hasard, elle s'était mise à flatter servilement celle qui l'avait tellement tourmentée autrefois !

Un cri la ramena brusquement à l'instant présent. Un cri de femme, venant d'un peu plus bas, là où le sentier formait un coude. Les arbres lui cachaient la scène, mais Freyja entendit parfaitement une voix d'homme. Un autre cri se fit entendre, peut-être moins terrifié, et la femme se mit à parler très vite, d'une voix haut perchée. Les écureuils qui l'entouraient avaient déjà disparu dans un buisson.

Freyja se mit debout d'un bond. Elle se trouvait seule, sans même une servante, dans un parc presque désert. Ce n'était pas le moment de jouer les héroïnes. Une femme normale serait partie dans l'autre direction de toute la vitesse de ses jambes.

Mais Freyja n'était pas une femme normale.

Aussi descendit-elle le sentier au pas de course. Elle n'eut pas à aller bien loin. Une fois dépassé le tournant, elle découvrit, au milieu d'une pelouse, une grande brute – un gentleman, d'après sa tenue – qui serrait une petite servante contre sa poitrine. Il se pencha, vraisemblablement pour l'embrasser avant de l'entraîner dans les buissons pour compléter son œuvre.

— Lâchez-la, ordonna Freyja. Misérable ! Lâchez-la, vous m'entendez ?

Deux visages stupéfaits se tournèrent vers elle. Puis la petite servante cria de nouveau et s'enfuit en courant.

Sans ralentir son allure, Freyja se dirigea droit vers l'agresseur et, de toutes ses forces, le frappa d'un coup de poing en plein visage.

— Aïe !

Il porta la main à son nez, avant d'examiner celle qui venait de le frapper.

— Il me semblait bien, aussi, avoir reconnu cette douce touche féminine. C'est *vous*, n'est-ce pas ?

Il portait une élégante veste d'équitation bleue, un pantalon couleur crème, de hautes bottes brillantes et un chapeau haut de forme. Avec un choc, Freyja retrouva ce corps parfaitement proportionné, ces cheveux blonds sous le chapeau, et les yeux très bleus de l'homme qu'elle avait vu

fuir par sa fenêtre trois nuits auparavant. Adonis et le diable réunis en une seule et même personne.

— Oui, c'est moi. Je regrette beaucoup de ne pas avoir révélé que vous vous cachiez dans mon armoire. J'aurais dû vous abandonner à votre sort en vous laissant aux mains de cet homme âgé et de son valet.

— Oh, vous n'auriez pas agi ainsi, chérie ! Cela n'aurait pas été très gentil.

Et il eut le front de lui sourire, même si le coup avait rougi son nez et lui avait amené des larmes aux yeux.

— Espèce de gredin ! Débauché ! Infâme séducteur de l'innocence ! Vous êtes immonde. Je vais vous dénoncer et l'on vous jettera hors de la ville.

Ses yeux bleus étincelaient, amusés.

— Vraiment ? Et qui dénoncerez-vous, ma toute charmante ?

Soulevée d'indignation, elle lança :

— Je découvrirai bien votre identité. Vous ne pourrez plus sortir dans Bath sans que je cherche à vous confondre.

— En voilà des menaces ! Au moins, nous savons tous les deux que vous n'êtes pas plus la fille que la sœur d'un duc... Où est votre chaperon ? Votre suite ?

— Ne changez pas de sujet de conversation, dit-elle sévè-

rement. Vous croyez avoir un droit de cuissage sur toutes les petites servantes ? Et tout cela parce que vous êtes très séduisant ?

— Séduisant, vous trouvez ? Merci. Je suppose que vous n'êtes pas d'humeur à me laisser le temps de m'expliquer, chérie ?

— Je ne suis pas votre chérie. Et je n'ai pas besoin d'explication. La scène était assez claire ! J'ai entendu la fille crier, je l'ai vue dans vos bras, vous étiez sur le point d'abuser d'elle. Je ne suis pas stupide au point de ne pas voir l'évidence.

Quand il croisa les bras et la toisa avec ironie, elle eut envie de lui donner un autre coup de poing.

— Non, vous n'êtes peut-être pas stupide. Mais maintenant que votre intervention a fait fuir ma proie, vous ne craignez pas que l'être odieux que je suis s'en prenne à vous ?

— Essayez. Je vous promets que vous regagnerez mon domicile en piètre état.

— Voilà une invitation tentante, ma foi... Mais comme je sais que vous criez bien plus fort que la petite qui vient d'échapper à mes griffes, je pense que je ne m'y risquerai pas. Bonne journée, madame.

Là-dessus, il toucha le bord de son chapeau et s'inclina

d'un air moqueur avant de s'éloigner d'un pas nonchalant.

En descendant la colline, Joshua riait tout seul. Qui pouvait bien être cette femme ?

Il avait pensé plusieurs fois à elle au cours de ces deux derniers jours. Dans cette chambre d'auberge, il l'avait trouvée très séduisante, seulement vêtue d'une chemise de nuit qui galbait ses formes, tandis que ses épais cheveux blonds tombaient en boucles folles dans son dos. Pas une seconde, elle n'avait eu peur. Sa réaction de colère et son franc-parler l'avaient intéressé. Quand elle avait menacé de se mettre à crier après avoir compté jusqu'à trois, il ne l'avait pas crue. Et pourtant, elle avait tenu parole. Ce faisant, elle avait réussi à gagner son admiration, même s'il aurait pu se rompre le cou en se jetant dans le vide. Heureusement, il avait remarqué le lierre à l'ultime seconde. Sa première impression, en la revoyant, avait été de la trouver laide en dépit de sa silhouette parfaite, mise en valeur par une robe de promenade bien coupée. Sa chevelure, réunie sous un élégant chapeau, réussissait malgré tout à paraître rebelle. Elle avait de magnifiques yeux verts et un teint très mat. Quant à ses sourcils, ils paraissaient noirs à côté de sa blondeur. Et ce nez busqué, trop proéminent...

Non, elle n'était pas vraiment jolie. Mais pas vraiment

laide non plus. Il n'y avait rien de très féminin dans ce visage qui exprimait une forte personnalité. En tout cas, celui qui lui avait appris à frapper connaissait son métier. Si je dois recevoir d'autres coups comme celui-ci, je ne tarderai pas à avoir un nez aussi arqué que le sien, pensa Joshua.

Une heure auparavant, il se disait que cette semaine à Bath allait lui sembler interminable, même s'il était heureux de revoir sa grand-mère. La veille, il était monté à cheval, après avoir traversé les jardins de Sydney pour se rendre aux écuries où il avait mis sa monture en pension. Ensuite, il avait passé l'après-midi avec sa grand-mère et, au lieu de se rendre au concert que l'on donnait aux Upper Assembly Rooms, l'avait accompagnée le soir chez Mme Carbret où l'on jouait aux cartes.

Cela lui paraissait toujours bizarre d'être présenté comme le marquis de Hallmere, même s'il l'était depuis déjà six mois. Cela lui paraissait encore plus bizarre de voir la déférence avec laquelle le traitaient les gens, une fois que l'on avait mentionné son titre.

Il n'avait jamais voulu devenir marquis, et encore moins s'installer au château de Penhallow, le domaine familial situé en Cornouailles. Il avait six ans quand il était allé y vivre, et il avait détesté cet endroit où, orphelin du frère du

défunt marquis, il n'avait pas été accueilli chaleureusement. Pendant toutes les années qu'il avait passées là-bas, son seul rêve avait été d'en partir. Par orgueil ou par entêtement, jamais il ne s'était plaint, jamais il n'avait demandé à rester chez sa grand-mère ou chez lord Potford, le fils de cette dernière, son oncle maternel, les rares fois où il avait pu leur rendre visite.

Il avait quitté Penhallow dès que possible. Il avait toujours aimé travailler le bois et, à dix-huit ans, il avait réussi à se faire engager comme apprenti par le menuisier de Lydmere, le village qui dépendait du château. Pendant cinq ans, il avait été heureux là-bas. Mais les circonstances l'avaient obligé à partir.

Le titre, le château, le domaine, tout cela lui pesait terriblement. Six mois auparavant, il avait licencié le régisseur de son oncle et en avait engagé un autre. Il lisait consciencieusement les rapports mensuels et envoyait ensuite ses instructions. À part cela, il s'efforçait de ne pas penser à Penhallow, où il espérait ne jamais retourner.

Il avait l'intention de rester à Bath pendant la semaine, comme prévu, mais pas un jour de plus. Il avait des amis dans tout le pays comme à l'étranger, et plus d'argent qu'il n'en fallait s'il souhaitait voyager. Il passerait l'hiver ici ou là... et quand viendrait le printemps, il aviserait.

Une fois arrivé chez sa grand-mère, il se remit à rire, tout en gravissant l'escalier quatre à quatre.

Cette amazone des jardins de Sydney... la sœur du duc de Bewcastle, vraiment !

Elle devait être descendue quelque part à Bath. Même si elle ne faisait pas partie de la haute société, elle se montrerait probablement dans un endroit à la mode. La buvette thermale, les Upper Assembly Rooms, le salon de thé... Il ne pourrait manquer de la croiser, et il découvrirait alors qui elle était en réalité.

Peut-être flirterait-il un peu avec elle ? Ce serait drôle, étant donné l'opinion qu'elle avait de lui. Mais quel caractère ! Il avait intérêt à se méfier. Par deux fois, déjà, il avait reçu un coup de poing.

Arrivé dans sa chambre, il jeta son chapeau et sa cravache sur le lit. Puis il se souvint qu'elle avait menacé de le dénoncer. Aux autorités, probablement ? Il pouvait s'attendre à une confrontation intéressante une fois qu'ils se trouveraient face à face en public. Elle se croyait la plus forte, mais bien entendu, il n'aurait aucun mal à retourner la situation en sa faveur.

Joshua s'assit au bord du lit et, sans se donner la peine d'appeler son valet, ôta ses bottes d'équitation. Il espérait qu'elle n'avait pas l'intention de quitter Bath dans les

vingt-quatre heures à venir. Ne représentait-elle pas son seul espoir d'échapper à l'ennui mortel qui noyait cette ville ?

Il jura en touchant son nez. Il était encore douloureux.

3.

— En réalité, je ne prends pas les eaux, dit lady Potford à son petit-fils dans la voiture qui, après avoir dépassé l'église abbatiale, s'approchait de la buvette thermale. Tu crois que j'aie envie de me tuer ?

— Ce ne sont pas des eaux thérapeutiques ? demanda Joshua, l'œil rieur. C'est pour cette raison que tant de gens viennent ici.

— La plupart d'entre eux, après les avoir goûtées, ont la sagesse de décider qu'ils préfèrent leurs petites infirmités. De toute façon, la mode de prendre des bains à Bath est révolue. Si les curistes se pressent à la buvette thermale, c'est surtout pour voir et être vus.

— Comme ils se promènent à Hyde Park quand ils sont à Londres.

La voiture venait de s'arrêter, et dès qu'un valet ouvrit la portière, Joshua sauta à terre et tendit la main à sa grand-mère pour l'aider à descendre.

— Mais on se promène à Hyde Park à l'heure du thé, poursuivit-il. Tandis qu'ici, il faut se lever pratiquement à l'aube...

— J'aime me lever tôt, dit lady Potford en respirant à pleins poumons. Et l'air sent bon en automne, ma saison

préférée.

Elle était habillée très élégamment, tout comme Joshua.

Si tu es à Bath, vis comme les Bathians, s'était-il-dit.

Ce qui signifiait participer à tous les événements publics faisant partie de la routine quotidienne. Le tour de la buvette thermale représentant la première sortie de la journée.

La blonde virago aux sourcils noirs serait-elle là ? Si c'était le cas, il connaîtrait enfin son identité – comme elle découvrirait la sienne. Cela pourrait produire un développement intéressant. Au moins, la matinée se révélerait moins ennuyeuse que prévu – même si elle décidait de l'ignorer purement et simplement.

Mais elle n'était pas là. En revanche, de nombreuses personnes se pressèrent autour de lady Potford, dans l'attente d'être présentées au marquis. Il eut alors l'impression d'une comédie. Le grand héros vers lequel le peuple convergeait... Résigné, il se mit à sourire, à bavarder et à exercer tout son charme.

Intérieurement, il grimaça en voyant Mme Lombard se diriger droit sur lui. C'était l'une des voisines de son oncle en Cornouailles, et la meilleure amie de sa tante. Elle n'avait jamais trouvé le temps de lui consacrer cinq minutes lorsqu'il vivait à Penhallow, surtout quand, à dix ou

onze ans, il avait appris à sa fille un gros mot entendu dans les écuries. Et maintenant, plus large que jamais, gonflée d'importance sous son chapeau à plumes, un peu comme un énorme vaisseau, elle se précipitait avec sa fille dans son sillage pour lui faire la révérence.

— Lady Potford, comme vous devez être heureuse d'avoir enfin le marquis de Hallmere avec vous ! Il est devenu un si séduisant aristocrate. N'est-ce pas, Pétunia, ma chère enfant ?

En pouffant, elle ajouta :

— Je n'ai pas oublié combien il était insupportable ! Je revois la pauvre Corinne en pleurer... Mon cher Hallmere, je ne pense pas que vous vous souveniez de moi ?

— Si, très bien, madame, répondit Joshua en s'inclinant. Et je me souviens également de Mlle Lumbard. Comment allez-vous ?

— J'essaie de ne pas trop penser à mes rhumatismes qui me font davantage souffrir à cette époque de l'année. Mais je ne me plains jamais. C'est trop aimable à vous de me demander des nouvelles de ma santé. Cette chère Corinne sera tellement heureuse quand elle saura que je vous ai vu. Elle espère de tout son cœur que vous retournerez bientôt à Penhallow. Vous ne pouvez pas savoir combien elle a hâte de vous revoir.

Joshua pensa que sa tante espérait plutôt qu'il n'aurait jamais l'idée de s'y rendre, même si elle lui avait écrit plusieurs fois pour l'inviter. Cela l'avait quelque peu amusé de la voir tourner ses lettres de telle manière que c'était elle qui le conviait *chez lui*. Mais elle n'avait pas à s'inquiéter : elle pouvait rester là-bas sans craindre qu'il vienne la déranger.

— Tiens ! s'exclama Mme Lumbard. Voici lady Holt-Barron avec sa fille et lady Freyja Bedwyn. Il faut que j'aille les saluer. Viens, Pétunia.

Joshua offrit son bras à sa grand-mère et se prépara à poursuivre cette lente promenade. Mais en jetant un coup d'œil distrait aux nouvelles arrivantes, il s'immobilisa brusquement, les lèvres pincées.

Eh bien ! Voilà qui promettait de donner piquant à ce qui s'annonçait comme une matinée horriblement ennuyeuse. *Elle* était là !

Vêtue d'une robe de promenade couleur feuille morte et d'une capeline assortie, elle arborait une expression d'ennui hautain comme si, pareillement lui, elle aurait cent fois préféré se trouver dans un endroit plus vivant.

Il se tourna vers sa grand-mère.

— Qui est la dame...

Mais la dame en question l'aperçut juste à ce moment-là.

Elle ne baissa pas les yeux. Des yeux que Joshua, en dépit de la distance qui les séparait, vit devenir de plus en plus durs.

Puis il crut entendre, comme en écho, les mots que Mme Lombard venait de prononcer : « et lady Freyja Bedwyn ».

Le nez busqué monta, tout comme le menton agressif. Les yeux verts étaient maintenant de glace. Joshua commençait à vraiment s'amuser.

— ... la dame en robe couleur feuille-morte qui est avec deux dames, celles que Mme Lombard est en train de saluer ? termina-t-il.

Sa grand-mère suivit son regard.

— Lady Freyja Bedwyn ? Depuis son arrivée, voici deux jours, lady Holt-Barron n'a cessé de l'exhiber comme une sorte de trophée. Ce que l'on va probablement m'accuser de faire avec toi.

— *Lady Freyja Bedwyn ?*

D'un geste impatient, celle-ci tapait du pied. Elle n'écoutait même pas Mme Lombard, qui ne cessait de la flatter. Les yeux rétrécis, elle continuait à fixer Joshua.

— La sœur du duc de Bewcastle, expliqua sa grand-mère. Oh, oh ! songea Joshua, tandis que son sourire moqueur s'élargissait.

Freyja quitta le petit groupe sans un mot d'excuse et traversa la salle à grandes enjambées. Des enjambées presque masculines qui, forcément, attirèrent l'attention de tous les tranquilles promeneurs. Elle s'arrêta devant Joshua en le toisant avec un dédain tout aristocratique.

— Lady Potford, voulez-vous avoir la bonté de me révéler l'identité du monsieur qui vous accompagne ?

Ce fut par un bref silence que lady Potford montra sa stupeur devant une demande aussi cavalière.

— Bonjour, chérie, murmura Joshua.

Freyja parut prête à exploser.

— Lady Freyja, déclara lady Potford avec une totale maîtrise d'elle-même, j'ai l'honneur de vous présenter mon petit-fils, Joshua Moore, marquis de Hallmere. Joshua, voici lady Freyja Bedwyn.

La jeune fille le dévisagea, les narines frémissantes, nullement impressionnée par ce qu'elle venait d'apprendre. Il lui retourna son regard avec lutant d'amusement que d'admiration. Cela ne semblait pas la déranger de se donner ainsi en spectacle devant la société de Bath. Le bourdonnement des conversations s'était tu.

— Le marquis de Hallmere, dites-vous ? À mon avis, le nom de Hellmere¹ lui irait beaucoup mieux.

Elle lui frappa la poitrine de son index ganté de che-

vreau.

— *Cet homme* n'a rien d'un gentleman.

Il y eut quelques exclamations de stupeur autour d'eux, suivies par de nombreux « chut ! ». Personne ne voulait manquer le délicieux scandale qui s'annonçait.

— Ma chère lady Freyja... commença lady Potford, visiblement consternée.

— *Cet homme*, reprit Freyja, n'hésite pas à abuser de

1 Hell : enfer. (N. d. T.)

malheureuses femmes sans défense.

De nouvelles exclamations – choquées, cette fois – retentirent. Et encore plus de « chut ! ».

— Je vous en prie, lady Freyja... insista lady Potford.

— Je l'ai averti que je découvrirais son identité, que je dénoncerais ses abjects agissements et que je le ferais expulser de Bath.

La jeune fille frappa de nouveau la poitrine de Joshua de son index.

— Si vous pensiez que je n'oserais pas, vous vous êtes joliment trompé, mon garçon.

Il lui adressa un grand sourire, certain que cela ne ferait que l'enrager davantage.

— Vous, ne pas oser ? s'esclaffa-t-il. Je devrais pourtant vous connaître maintenant, non ?

Plus personne ne faisait mine de se promener. Même les tables autour de la buvette avaient été désertées. Joshua, sa grand-mère et Freyja se trouvaient maintenant au milieu d'un cercle de curieux. L'assistance semblait divisée entre ceux qui s'offusquaient de voir une demoiselle de la haute société se conduire de cette façon, et ceux qui regardaient avec hostilité l'individu capable d'abuser de malheureuses sans défense.

Un homme à l'air important se fraya un passage à travers la foule. Joshua reconnut James King, le maître de cérémonie des Upper Assembly Rooms, qu'il avait vu deux jours auparavant chez sa grand-mère. James King était chargé d'accueillir les curistes, de faire régner l'harmonie parmi eux, et de veiller à ce qu'un certain décorum soit respecté.

— Lady Freyja, vous devez faire erreur sur la personne. Ce monsieur est le marquis de Hallmere, le petit-fils de lady Potford, une dame que nous recevons depuis de nombreuses années à Bath. Ce léger malentendu devrait sans doute pouvoir s'arranger tranquillement en privé.

Son ton restait courtois, mais très ferme. Il prit la jeune fille par le coude, mais elle se dégagea et le considéra avec autant de dédain qu'elle aurait toisé un ver de terre.

— Un léger malentendu ? Un pair du royaume assaillant

une petite servante dans les jardins de Sydney en dépit de ses appels au secours ? Cela s'est passé pas plus tard qu'hier. Si je n'étais pas intervenue, il l'aurait entraînée dans les buissons afin de lui faire subir les derniers outrages. Et vous appelez cela un léger malentendu ? Vous voulez que l'on aille discuter de tout cela sans témoins ? Non ! Cette histoire doit être tirée au clair devant les respectables curistes de Bath. Ayez le courage d'accomplir le travail pour lequel vous êtes employé, c'est-à-dire d'expulser sans tarder cet obsédé hors de la ville.

Un concert d'applaudissements accueillit ce discours bien senti.

Joshua souriait de plus belle à Freyja, qu'il trouvait magnifique en cet instant. La reine des amazones. Des lèvres, il eut même le front de lui adresser un léger baiser.

M. King soupira.

— Avez-vous quelque chose à dire, milord ?

— Mais oui. Cette demoiselle a un peu trop d'imagination.

Elle le regarda avec le plus hautain des mépris.

— J'aurais dû me douter que vous nieriez tout.

— Avez-vous vu lady Freyja dans les jardins de Sydney hier, milord ? demanda le maître de cérémonie.

— Oh, mais oui ! Elle était seule, vêtue d'une robe de

promenade vert foncé et d'un chapeau à plumes. Et elle m'a donné un coup de poing sur le nez.

De nouveau, des exclamations se firent entendre, des murmures choqués, des « chut ! ».

M. King paraissait de plus en plus embarrassé.

— Vous voudriez nous faire croire qu'elle vous aurait frappé, vous, qui lui étiez alors parfaitement inconnu, sans la moindre raison ?

— Elle est arrivée en courant alors que j'avais une servante dans les bras. Elle avait dû l'entendre crier et en avait conclu que je tentais – hum ! – de la violenter.

— Ce qui n'était pas le cas, milord ?

Joshua, délibérément, marqua une pause, et il vit alors l'expression de lady Freyja changer. Elle comprenait soudain qu'elle avait peut-être commis une terrible erreur d'appréciation.

— Un écureuil avait croisé le chemin de la fille. Surprise, elle s'est brusquement arrêtée. Mais au lieu de fuir comme n'importe quel écureuil sensé, celui-ci n'a rien trouvé de plus intelligent que de se réfugier sous ses jupes. C'est alors qu'elle a crié. Quand je me suis précipité à son secours, elle était devenue quasiment hystérique, même si l'écureuil, ayant retrouvé ses esprits, avait filé depuis longtemps. Je l'ai prise dans mes bras pour la calmer.

Il avait été alors sur le point de l’embrasser – avec sa coopération totale, d’ailleurs – mais il jugea inutile d’ajouter ce détail.

— A ce moment-là, lady Freyja Bedwyn est arrivée. La pauvre fille a pris peur, elle s’est remise à crier avant de partir en courant. Et lady Freyja Bedwyn m’a donné un coup de poing sur le nez.

M. King se tourna vers la jeune fille, aussitôt imité par les badauds.

— Cet éclaircissement peut-il correspondre à ce ne vous avez vu, lady Freyja ?

Elle ne s’effondra pas, elle ne chercha pas un trou le souris pour s’y cacher, ce qui fut tout à son honneur. Elle ne s’entêta pas non plus, au risque de paraître encore plus bête, en soutenant que sa version des faits était la bonne. Non, les yeux plissés, elle se contenta de fixer Joshua avec hauteur.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas raconté cela hier ? demanda-t-elle d’un ton impérieux.

— Voyons, laissez-moi réfléchir...

Il se caressa le menton d’un air pensif.

— Je vous ai demandé si je pouvais m’expliquer, et vous m’avez répondu que vous en aviez assez vu et entendu pour pouvoir juger. Vous avez même ajouté, mes souvenirs

sont exacts, que vous n'étiez pas stupide. Je ne me serais pas montré très galant en vous contredisant.

Quelques rires étouffés retentirent. Les yeux de la jeune fille parurent se durcir encore.

— Tout cela a été délibéré. Oui, vous m'avez induite en erreur délibérément.

— Je suis navré de devoir contester les paroles d'une dame, répliqua-t-il en s'inclinant, mais permettez-moi de vous rappeler que c'est vous qui m'avez agressé ce matin.

— Il semblerait que l'incident soit clos, déclara le maître de cérémonie, avec autant d'affabilité que de fermeté. Il s'agissait d'un simple malentendu. Milord, milady, serrez-vous la main afin que nous puissions tous voir que vous ne vous gardez pas rancune.

Paume ouverte, Joshua tendit la main à la jeune fille en souriant. Elle se redressa encore, faisant saillir ce nez aristocratique, et, telle une reine conférant une faveur à un inférieur, posa la main sur la sienne. Il la prit et la porta à ses lèvres.

De nouveau, des applaudissements retentirent. Puis chacun se remit à se promener, à faire des commérages et – pour les plus intrépides – à boire de l'eau.

— J'aurai ma revanche, promit-elle à mi-voix.

— Le plaisir sera pour moi, ma toute charmante, mur-

mura-t-il avec ce sourire qui ajoutait tant à son charme.

La scène qui avait eu lieu à la buvette thermale avait secoué lady Holt-Barron à un point tel qu'elle n'eut pas le courage d'aller faire les magasins après le petit déjeuner. D'ailleurs, elle ne se sentit pas capable d'avaler autre chose qu'un toast et une tasse de thé, et elle se retira tout de suite après dans sa chambre pour s'y reposer.

— Oh, là, là ! s'exclama Freyja. J'avais oublié que certaines dames sont de constitution fragile. Pensez-vous que je doive aller présenter des excuses à votre mère, Charlotte ?

Cette dernière, cramoisie, venait presque d'avaler son mouchoir, tant elle s'efforçait de réprimer ses gloussements.

— Si ma mère m'entend rire, elle va avoir ses vapeurs et il faudra envoyer chercher un médecin.

— Parce que vous avez trouvé cela drôle ?

— Si vous aviez pu vous voir ! Quand vous avez traversé la pièce comme un ange justicier, tandis que toutes les douairières vous regardaient avec des yeux grands comme des soucoupes... Puis quand vous avez parlé au marquis sur le ton d'une maîtresse d'école, en lui frappant la poitrine du doigt...

Cette fois, elle ne parvint pas à étouffer son rire.

— Il savait que j'allais agir ainsi, déclara Freyja.

Avec irritation, elle revit le marquis hilare.

— Oui, il le savait. C'est pour cela que, dans les jardins il n'a pas insisté pour m'expliquer ce qui s'était réellement passé.

— Et mère qui essayait de se rendre invisible, reprit Charlotte. Et cette horrible Mme Lombard qui paraissait enfler d'indignation. Et sa fille avec ses yeux exorbités à un point tel que j'ai cru qu'ils allaient tomber par terre. Et tout le monde, tout le monde...

Elle se remit à rire.

— Au moins, dit Freyja, j'ai fourni un sujet de conversation un peu différent des autres. On va en parler pendant des mois, et écrire des lettres longues comme des romans.

— Arrêtez ! s'écria Charlotte en riant de plus belle.

— La buvette thermale va paraître encore plus ennuyeuse après. Même à ceux qui ne s'en étaient jamais aperçus. Ils vont me suivre partout en espérant un autre scandale. Je vais devenir célèbre à Bath.

Charlotte continuait à pouffer.

— J'aurais bien aimé assener un autre coup de poing sur le nez au marquis, poursuivit Freyja. Il le méritait pour m'avoir tendu un piège pareil. Mais j'ai réussi à me contenir.

Avec bonne humeur, elle poursuivit :

— Demain, il me provoquera peut-être d'une autre façon, et je pourrai donner libre cours à mes instincts belliqueux.

Le marquis de Hallmere était un adversaire à sa taille.

Elle pouvait au moins lui accorder cela.

Lady Holt-Barron descendit en début d'après-midi Très pâle, elle s'efforçait de cacher ses airs de martyr sous un vaillant sourire. Elle assura à sa fille et à Freyja qu'elle se sentait un peu reposée et qu'elle n'avait presque plus mal à la tête. Après avoir annoncé qu'elle n'avait pas l'intention de rendre de visites au cours de l'après-midi, elle déconseilla aux deux jeunes filles de sortir.

— Il risque de pleuvoir, vous attraperiez froid.

Puis elle examina Freyja en silence, avant de demander :

— Ma chère lady Freyja, que faisiez-vous tout seule dans les jardins de Sydney hier ? Pourquoi ne pas avoir attendu que Charlotte vous y accompagne. Ou pourquoi n'avez-vous pas emmené votre femme de chambre avec vous ?

— J'avais besoin de prendre l'air et de marche d'un bon pas, madame. Par ailleurs, je suis trop âgée pour m'encombrer d'un chaperon.

Lady Holt-Barron parut choquée, mais n'insista pas.

Freyja avait déjà pu comprendre qu'elle faisait un peu peur

à la mère de son amie.

— Peut-être vous sentiriez-vous plus à l'aise si je quittais Bath ? suggéra-t-elle. Je me rends compte que je vous ai embarrassée ce matin.

C'était un euphémisme !

— Oh, non, Freyja ! s'écria Charlotte.

— Vous êtes très généreuse de proposer cela, dit lady Holt-Barron, mais je ne l'accepterai pas. Dans quelques jours, ce regrettable incident sera oublié. Demain matin, nous ferons bonne figure et irons comme d'habitude à la buvette thermale. Espérons que le marquis de Hallmere aura le tact de ne pas s'y montrer.

— Je n'ai pas peur de lui faire face, déclara Freyja. Je crois à son histoire d'écureuil, mais je reste absolument convaincue d'une chose : il était sur le point d'embrasser la petite servante. J'aimerais bien l'entendre le nier.

— Oh, chère lady Freyja ! s'exclama lady Holt-Barron avec angoisse. Je vous en supplie, ne le confrontez pas à une telle accusation !

A ce moment-là, elle sursauta. Le marteau de la porte d'entrée venait de retentir.

— Pourvu que ce ne soit pas un visiteur ! Je ne me sens pas le courage de recevoir qui que ce soit aujourd'hui... C'était bien un visiteur. Après avoir frappé, la femme de

charge entra et apporta une carte à sa maîtresse. Celle-ci porta la main à son cœur en lisant le nom gravé.

— Seigneur ! Le marquis de Hallmere ! Vous l'avez fait patienter en bas, madame Tucker ?

— Oui, milady. Il a demandé si vous étiez là, que dois-je répondre ?

Où veut-il en venir ? s'interrogea Freyja.

Lady Holt-Barron lui adressa un coup d'œil anxieux.

— Que faire, lady Freyja ?

— Le recevoir, bien entendu.

Elle n'avait aucune intention de se cacher. Surtout pas de cet homme.

— Nous recevrons milord, madame Tucker, déclara lady Holt-Barron d'une voix de condamnée à mort.

Dès que le marquis entra dans le salon, Freyja nota qu'il avait, comme Wulfric et ses autres frères, le célèbre Weston pour tailleur. Il portait, avec une redingote coupée à la perfection, un pantalon gris qui mettait en valeur chacun des muscles de ses longues jambes. Sa chemise et sa cravate étaient d'un blanc immaculé, ses bottes étincelaient. Il avait dû laisser son chapeau, ses gants et sa canne dans le hall.

Il semblait être venu avec l'intention de les impressionner. Et il paraissait impressionnant, reconnut la jeune fille

malgré elle. Même ses dents étaient parfaites, très blanches.

Lady Holt-Barron, intimidée, se trémoussait et minaudait – comme chaque fois qu'elle se trouvait en présence d'une personne d'un rang supérieur ou d'un homme quelque peu séduisant. Quant à Charlotte, elle était devenue toute rouge.

Freyja croisa les jambes, dans une position qui, selon toutes les gouvernantes qui s'étaient succédé au château de Lindsey pendant des années, était à la fois inélégante et vulgaire. Tout en balançant un pied, elle leva le menton d'un air arrogant.

— Je vous remercie, madame, d'avoir bien voulu me recevoir alors que vous ne m'attendiez pas, dit le marquis à lady Holt-Barron.

Se trémoussant et minaudant plus que jamais, elle assura qu'il était le bienvenu et lui offrit un fauteuil.

— Je ne vous importunerai pas longtemps, madame, dit le marquis. Je suis venu, de la part de ma grand-mère, vous inviter à dîner demain soir, ainsi que Mlle Holt-Barron et lady Freyja. Nous pensons qu'il est souhaitable de dissiper les rumeurs selon lesquelles une certaine animosité régnerait entre lady Freyja et moi-même après le léger malentendu de ce matin.

Freyja montra les dents.

— Je suis sûre que personne ne pense une chose pareille, déclara lady Holt-Barron en battant des cils.

De sa part, songea Freyja, il s'agissait d'une réaction nerveuse plutôt qu'une tentative de flirt.

— Oh, moi, je ne ressens aucune animosité, assura-t-il en se tournant enfin vers la jeune fille. J'espère qu'il en va de même pour vous, lady Freyja ?

— Bien entendu, fit-elle avec une nonchalance étudiée. Vous avez donné une explication satisfaisante à ce que j'ai pu observer dans les jardins. Du moins, en partie.

Il la regarda, les yeux rieurs, et elle sut alors qu'il comprenait parfaitement ses derniers mots. Oui, il avait bien été sur le point d'embrasser cette fille.

Mais cet après-midi, il jouait le rôle du gentleman parfaitement courtois. Il ne l'appelait même plus « chérie ».

— J'espère que vous pourrez venir demain soir ?

Lady Holt-Barron, dans sa hâte d'accepter, faillit tomber par terre. Le marquis prit congé cinq minutes plus tard, après avoir eu la plus vivante des discussions avec Charlotte et sa mère au sujet du temps – Freyja demeurant silencieuse.

Après son départ, lady Holt-Barron semblait avoir complètement oublié son mal de tête.

— Lady Freyja, je crois que tout est arrangé. Il n'existe plus la moindre menace de scandale. J'ai même eu l'impression que vous plaisiez au marquis.

— Peuh !

— Il est si beau ! soupira Charlotte.

— Ma chère enfant ! Et Frederick ?

Frederick Wheatcroft, le fiancé de Charlotte, avait accompagnée à la chasse le père et les frères de la jeune fille.

Freyja pinça les lèvres. Si beau, vraiment ! Trop beau, oui. Trop sûr de lui aussi. Sans le moindre doute, il devait maintenant s'imaginer que, grâce à son charme, il pouvait lui faire oublier combien son double jeu l'avait indignée.

Ah, il ne perdait rien pour attendre !

Elle aurait dû l'enfermer dans l'armoire, comme une souris prise au piège. Elle aurait dû choisir une chambre d'auberge dont les murs extérieurs étaient dépourvus de lierre. Elle aurait dû lui donner un autre coup de poing sur le nez ce matin.

Elle aurait dû...

Mais elle était si contente d'avoir quelque chose à attendre de la journée du lendemain ! Le marquis Hallmere pouvait être – et était certainement – individu peu sympathique, au moins il n'était pas fade.

4.

Le dîner prévu par lady Potford se transformait en une réception de plus en plus importante au fur et à mesure qu'elle ajoutait des noms à sa liste d'invités.

— Tu es marquis de Hallmere depuis maintenant plus de six mois, Joshua, lui dit-elle alors qu'il demandait s'il y avait une rallonge de plus pour la table de la salle à manger. Il faut que tu prennes ta place dans la société au lieu de parcourir l'Europe en perdant ton temps avec des amis qui ne sont pas de ton monde.

— Mais c'est tellement amusant... de s'amuser, grand-mère.

Il évita d'ajouter que parmi ses amis « pas de son monde », il y avait des aristocrates ou des fils d'aristocrates.

— Il faut que tu retournes à Penhallow, insista-t-elle. Le domaine t'appartient. Tu as des responsabilités là-bas.

— Ma tante vit à Penhallow, lui rappela-t-il. Ainsi que mes cousines. Ma présence au château les gênerait, et je me sentirais gêné, moi aussi. Ma tante a toujours mené la maison, même quand mon oncle vivait.

— Tu devrais t'imposer, fit lady Potford avec exaspération.

Elle plia la dernière invitation et sonna pour qu'un domestique aille la porter à ses destinataires.

— Oui, tu devrais t'efforcer de trouver un autre arrangement pour la marquise et ses filles, Joshua. Il y a une maison des douairières à Penhallow, n'est pas ? Mon Dieu ! À la mort de ton grand-père, quand Gregory est devenu lord Potford, je n'aurais jamais eu l'idée de rester à Grimley.

Joshua étendit ses longues jambes, les croisant niveau des chevilles.

— *M'efforcer* de trouver un arrangement...

Il éclata de rire.

— Tout cela semble un gros effort, en effet grand-mère. Elle le regarda avec sévérité.

— Joshua, parlons sérieusement. Au cours de ces cinq dernières années, tu n'as cessé de voyager en France et dans d'autres pays d'Europe, risquant d'être capturé par l'ennemi. Tu sais, je n'ai jamais cru que tu sois parti par goût de l'aventure. J'ai toujours pensé que ta décision avait été prise pour des raisons plus graves. N'essaie pas de me convaincre maintenant que tu es un bon à rien qui ne songe qu'à s'amuser.

Il haussa les sourcils. Pour le compte du gouvernement britannique, il espionnait les forces militaires et les ma-

nœuvres de Napoléon. Mais son rôle n'était pas officiel, car il n'avait ni grade militaire ni statut diplomatique.

— Bah, tout cela était divertissant.

Elle soupira.

— Tu devrais te marier, emmener ta femme à Penhallow et vivre comme le marquis de Penhallow est censé vivre, que cela te plaise ou non.

— Cela ne me tente pas du tout. C'est Albert qui était le futur marquis, je vous assure n'avoir jamais envié son sort.

— Malheureusement, ton cousin est mort il y a cinq ans, lui rappela-t-elle.

Comme s'il l'avait oublié !

— Tu as eu le temps de t'accoutumer à la position qui allait forcément devenir la tienne, une fois ton oncle disparu.

— Il est parti beaucoup trop tôt. C'était un homme robuste et je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il meure si vite.

Lady Potford se leva et vint s'asseoir plus près de son petit-fils.

— En dépit de ce déplaisant esclandre à la buvette thermale, je ne peux pas m'empêcher d'admirer la façon directe dont lady Freyja Bedwyn t'a accusé d'une faute impardonnable. La plupart des femmes auraient passé leur chemin.

Joshua s'esclaffa.

— La plupart des femmes ne seraient pas allées se promener seules dans les jardins. Et elles se seraient bien vite enfuies en entendant les cris de l'une de leurs semblables.

— C'est la sœur de Bewcastle. Il n'y a pas plus à cheval sur les convenances que le duc. Ni plus important – à moins que l'on ne s'aventure du côté des princes eux-mêmes.

Il fronça les sourcils, soudain en alerte.

— Vous n'allez tout de même pas suggérer que je prenne lady Freyja Bedwyn pour épouse ?

— Joshua, tu es désormais le marquis de Hallmere. Une telle union serait parfaite, pour elle comme pour toi.

— Et c'est pour cela que vous organisez ce grand dîner ?

— Pas du tout. Ce dîner est destiné à prouver votre bonne entente aux yeux de ceux qui pourraient en douter. C'était vraiment un horrible esclandre même si j'avoue avoir ri en y repensant.

— Elle donne de mauvais coups, comme je l'ai déjà appris deux fois à mes dépens. Et vous jugez qu'elle serait la femme idéale pour moi ?

— Deux fois ?

— Évitions de parler du premier, fit-il, penaud. Je suis navré de vous décevoir, grand-mère, mais je tiens trop à

rester entier pour songer à courtiser lady Freyja Bedwyn.

Pas plus qu'une autre jeune fille d'ailleurs. Je ne suis pas prêt à me marier.

Lady Potford se leva.

— Je me demande pourquoi les hommes disent tous cela en ayant l'air d'y croire. Et aussi pourquoi ils s'imaginent être les premiers à prononcer ces mots. Bon, il faut que j'aille aux cuisines voir où en est la préparation du dîner.

Une fois resté seul, Joshua secoua la tête.

Et moi, je me demande pourquoi toutes les femmes croient que dès qu'un homme possède un titre et une fortune, il doit s'empresse de se marier.

Lady Freyja Bedwyn !

Il s'esclaffa de nouveau en la revoyant assise dans le salon de lady Holt-Barron. Très droite, très digne elle le fixait sans cacher son hostilité. Et elle n'avait pu s'empêcher de lui lancer une flèche en sous-entendant qu'elle savait parfaitement qu'il avait été sur le point d'embrasser la petite servante.

Saurait-elle apprécier le sel de l'absurde idée de sa grand-mère ?

Il faut que je lui en fasse part, pensa-t-il en s'esclaffant encore une fois. Tout en surveillant ses poings...

Freyja connaissait tous les invités réunis par lady Pot-

ford. Si elle se sentait parfaitement à l'aise en leur compagnie, il lui fallut un certain temps pour comprendre que ce n'était pas le cas pour eux. Ils devaient se demander si elle allait se donner une nouvelle fois en spectacle.

Quels idiots !

Elle s'entretint donc fort courtoisement avec ses voisins de table, tout en faisant mine de ne pas voir le marquis de Hallmere, qui était assis en face de sa grand-mère, très élégant dans un habit de soirée gris pâle. Un vrai dieu grec... Leurs regards se croisèrent une seule fois pendant le dîner. Et alors, sans la moindre hâte, il lui fit un clin d'œil – elle était sûre qu'il s'agissait de cela, et pas d'un effet d'optique dû aux bougies.

On ne lui avait jamais adressé un clin d'œil jusqu'à aujourd'hui, à part ses frères.

Chaque jour apporte sa nouveauté, pensa-t-elle en renouvelant ses efforts pour se faire entendre par sir Rowland Withers, qui était sourd comme un pot.

Mais ce n'était pas pour que le marquis et Freyja s'ignorent que cette soirée avait été organisée. Dès que les messieurs rejoignirent les dames au salon, Mlle Fairfax s'assit au piano et joua deux fugues de Bach à la perfection. Dès qu'elle se leva, lady Potford se tourna vers Freyja.

— Lady Freyja ? Allez-vous vous mettre au piano-forte ou préférez-vous chanter ?

La jeune fille n'était pas de celles qui ne demandaient qu'à démontrer leurs talents musicaux à chaque réception. Elle décida de répondre avec franchise, comme elle le faisait d'ordinaire, estimant cela plus simple que de minauder.

— Étant enfant, j'ai eu droit à quelques leçons de piano-forte, jusqu'au jour où mon professeur de musique m'a demandé de lever les mains et s'est dit très surpris, car il commençait à croire que j'avais dix pouces pour être aussi malhabile. Deux de mes frères l'avaient entendu et, ravis de se moquer de moi, sont allés raconter cela à mon père. Le professeur de musique a été congédié et n'a jamais été remplacé.

Tout le monde éclata de rire, sauf lady Holt-Barron qui paraissait mal à l'aise.

— Vous allez chanter, alors ? demanda lady Potford.

— Pas seule, répondit-elle fermement. S'il faut vraiment que je chante, mieux vaut étouffer ma voix dans un chœur.

— Nous pourrions faire un duo, proposa le marquis. Il y a une pile de partitions sur le pianoforte. Essayons de trouver quelque chose...

— Très bien, fit lady Potford, tandis que les autres invi-

tés hochaient poliment la tête.

J'aurais dû dire que je chantais faux, pensa Freyja.

Mais elle n'aimait pas mentir. Dans les yeux du marquis, elle vit une lueur amusée, tandis que tous les invités observaient avec intérêt leur premier échange après le drame de la veille.

Elle se leva et le rejoignit près du piano.

— Mademoiselle Holt-Barron ? demanda lady Potford.

Sans protester, Charlotte alla s'asseoir devant l'instrument et commença à interpréter joliment une sonate de Mozart.

Le marquis s'était emparé de la pile de partitions et la porta sur un canapé en velours placé un peu en retrait, près d'une fenêtre. Il s'assit d'un côté et Freyja de l'autre.

— Permettez-moi de vous dire, lady Freyja, que vous êtes ravissante dans cette robe d'un vert rappelant celui de la mer. Cette couleur s'harmonise parfaitement avec celle de vos yeux. J'aimerais également vous présenter mes excuses pour ne pas avoir cru que vous étiez la sœur d'un duc. Je n'aurais jamais pensé avoir l'occasion de rencontrer la sœur du duc de Bewcastle dans une chambre d'auberge dépourvue de verrou, sans même être accompagnée par une domestique. Je ne l'aurais pas crue insouciant des convenances au point de se promener dans un

parc public sans chaperon. Et encore moins susceptible d'envoyer des coups de poing dans le nez de ceux qui ont le malheur de lui déplaire.

— Je suppose que vous nierez...

Elle prit une partition et, dès qu'elle vit que la partie féminine montait dans les aigus, s'empressa de la glisser sous les autres.

— Je suppose que vous nierez, reprit-elle, que vous nierez sur le point de voler un baiser à cette pauvre fille ?

— Certainement.

— Vous mentez.

Elle lui adressa un coup d'œil meurtrier.

— Je ne suis pas complètement stupide, en dépit de vos insinuations d'hier matin.

— Jamais je n'ai insinué que vous l'étiez ! protesta-t-il.

Il ne faisait même plus l'effort de consulter les partitions.

— Comment l'aurais-je pu, poursuivit-il, quand nous étions entourés de tant de curieux ? Il y avait beaucoup de monde autour de nous ce matin-là, n'est-ce pas ?

Il semblait énormément s'amuser. Quant à Freyja, elle avait enfin l'impression d'avoir rencontré un égal, ce qui lui arrivait rarement – si elle excluait, bien entendu, les membres de sa famille. Elle jeta un coup d'œil aux pages

qu'elle avait entre les mains. Il y était question de coucous, et les auditeurs devaient avoir l'impression d'entendre toute une volière d'oiseaux répétant à l'infini ces deux syllabes. Ce genre de chanson devait recueillir de nombreux applaudissements. Mais le compositeur l'avait écrite pour quatre voix et non deux. La partition rejoignit donc la précédente en bas de la pile.

— Me voilà obligé encore une fois de défendre mon honneur, soupira le marquis. Sachez, lady Freyja, que je n'étais pas sur le point de lui voler un baiser : j'étais sur le point de l'embrasser, et elle m'aurait rendu mon baiser. Votre arrivée en fanfare n'aurait pu tomber plus mal. Elle avait des lèvres comme des cerises et j'allais en goûter le nectar. A propos, trouve-t-on du nectar dans les cerises ? Je l'ignore, mais je pense que vous comprenez ce que je veux dire.

Elle ne connaissait que trop cette lueur moqueuse qui brillait dans ses prunelles. Et il portait du parfum ! Freyja avait toujours trouvé cela ridicule, chez un homme. Mais celui du marquis, subtil, très légèrement musqué, parlait à ses sens. Ses yeux s'arrêtèrent sur ces lèvres qui s'étaient apprêtées à goûter celles de la petite servante. Des lèvres parfaites, comme le reste de sa personne. Elle revint brusquement à la pile de musique. Car elle venait soudain de se

souvenir qu'il l'avait embrassée. Elle !

— Vous êtes censé m'aider à choisir un duo, grommela-t-elle.

— Je préfère que vous vous en chargiez. Si mon choix ne vous plaît pas, vous allez protester et tout cela finira par un coup de poing dans le nez. Ce que je n'apprécie pas particulièrement. Pourquoi froncez-vous les sourcils d'un air aussi féroce ?

Elle brandit une partition avec dégoût, avant de l'écarter.

— Des nymphes, des bergers... Pouah ! La précédente était au sujet des coucous.

— Vous êtes toujours de mauvaise humeur ?

— Quand je suis en mauvaise compagnie, oui.

— Souriez-vous, quelquefois ?

— J'ai souri toute la soirée. Du moins, jusqu'à ce que je sois forcée à ce tête-à-tête.

— Lady Freyja, je commence à penser que vous êtes sur le point de me donner une sévère sermonce.

— Très juste. Lord Hallmere, posséderiez-vous un minimum d'intelligence ?

Il éclata de rire, juste au moment où retentissaient des applaudissements polis destinés à saluer la performance de Charlotte. On ne la remplaça pas au piano, car on

venait d'apporter des tables où les invités prirent place pour jouer aux cartes.

— Ce soir, vous arboriez ce sourire de commande qui doit être celui de lady Freyja Bedwyn, fit le marquis. Cette expression aimable destinée à annoncer au monde que vous êtes une personne importante, l'égale des plus puissants. J'aimerais bien voir votre sourire personnel, si du moins celui-ci existe.

Ils étaient rares, les hommes qui osaient flirter avec elle. Et elle ne s'y trompait pas : le marquis flirtait. D'ailleurs, il avait baissé la voix. Il s'agissait d'un flirt plutôt narquois, car elle voyait toujours cette lueur ironique dans ses yeux.

— J'ai ce que mes frères décrivent comme un sourire félin, lui dit-elle avec froideur. Voulez-vous le voir ?

Il se remit à rire et s'empara de la partition.

— Hum ! « Près de la rivière Trent au cours argenté, où demeure Sirena... » Cette Sirena me plaît. Et voilà encore mieux ! « Elle à qui la nature a donné tout ce qu'elle a de meilleur... » Voilà qui laisse rêveur, n'est-ce pas ?

— Si vous trouvez cela époustouflant...

Il se mit alors à la détailler de la tête aux pieds, ce qui crispa la jeune fille. Il posa tout d'abord le regard sur sa gorge largement exposée par le bustier de la robe à taille haute, avant de poursuivre son examen sans hâte, un peu

comme s'il distinguait chaque courbe de son corps sous la barrière de l'étoffe fluide dont les plis descendaient jusqu'à ses chevilles.

— « Elle à qui la nature a donné tout ce qu'elle a de meilleur... » répéta-t-il.

Puis il sourit. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un sourire moqueur, mais d'un sourire plein de charme. Un sourire qui devait troubler les femmes à un point tel que leurs jambes ne les portaient plus.

— Allons essayer celle-ci au pianoforte, lady Freyja, suggéra-t-il.

Si les jambes de la jeune fille ne la portaient plus, ce n'était pas dû au trouble, mais à la colère. Quand il posa la main sur sa taille, elle lui adressa un regard noir.

— Je suis capable d'aller d'ici jusqu'au pianoforte sans aide, lord Hallmere.

— J'ai une théorie à vérifier. « Elle à qui la nature a donné... » Bah ! C'est sans importance.

— J'espère que vous vous rendez compte que je suis insensible à vos flatteries comme à vos tentatives de flirt. Mais vous le savez parfaitement, et si vous agissez ainsi, c'est avec l'espoir que je vais me fâcher.

— Mieux vaut flirter que vous courtiser. Figurez-vous que ma grand-mère a émis l'idée que je serais bien inspiré

de vous faire la cour. Elle est persuadée qu'un mariage entre nous serait idéal.

Elle le fixa, interdite.

— Au moins, nous sommes d'accord sur un point, chérie, murmura-t-il en désignant le piano.

Ils s'assirent sur la banquette qui n'était prévue que pour une seule personne. Et il ne tenta même pas de s'installer inconfortablement sur le bord, comme n'importe quel gentleman l'aurait fait. Non, il se pressa contre elle, hanche contre hanche, son bras contre le sien, qui était nu. Ils semblaient avoir oublié les autres invités qui se concentraient sur leurs cartes, tandis que les conversations se mêlaient dans une rumeur diffuse.

— Bon, essayons, dit le marquis en posant la partition sur le pupitre.

Il plaça les mains sur les touches. Des mains élégantes, bien manucurées. Mais, physiquement, tout n'était-il pas parfait chez lui ?

— Vous lisez la musique ? demanda-t-il.

— Évidemment, même si je ne peux pas jouer.

Il avait une agréable voix de ténor, qui s'harmonisait parfaitement à la voix de contralto de la jeune fille. La musique n'était pas rapide, mais très mélodieuse, et ils n'eurent aucun mal à chanter la partition d'un bout à

l'autre.

— Bravo ! s'exclama lady Potford.

Elle n'avait pas été la seule à les écouter. Des applaudissements retentirent, venant de chacune des tables. Lady Holt-Barron paraissait ravie.

— Je crois que nous avons surmonté la crise, fit le marquis. Vous avez admis vous être trompée, et tout le monde a compris que je vous ai pardonné.

Elle se leva d'un bond, furieuse, tandis qu'il la regardait d'un air faussement étonné.

— Quoi, vous m'avez pardonné ? Quoi, j'ai admis m'être trompée ? Mais tout était de votre faute ! Oh ! J'aurais dû savoir que...

Déjà, lady Potford les rejoignait.

— Il est temps que nous prenions le thé. Joshua, veux-tu avoir la gentillesse de sonner ?

Freyja ferma la partition et alla ranger les autres, restées sur le canapé. Elle avait failli provoquer un nouvel esclandre. Elle commençait à se sentir un peu comme une marionnette dont le marquis de Hallmere tirait les ficelles. Il avait agi délibérément, une fois de plus. Elle était connue pour sa franchise brutale et son caractère soupe au lait, mais jusqu'à présent, elle avait toujours su où et quand s'arrêter. Ce qui ne semblait plus être le cas.

Pour se donner une contenance, elle alla se placer derrière Charlotte et regarda les cartes au-dessus de l'épaule de son amie.

Joshua n'aurait pas demandé mieux que de quitter Bath, mais il y resterait une semaine entière, comme il l'avait promis à sa grand-mère. Lady Freyja Bedwyn l'évitait, même s'ils se croisaient partout où l'élégante société se devait d'aller. C'était amusant de la voir saluer les gens avec une aimable hauteur où l'on décelait un certain ennui. Il devinait que ce n'était pas seulement une attitude destinée à cacher son embarras, après la scène de la buvette thermale. Non. À la fille et à la sœur d'un duc, l'arrogance venait naturellement.

Il la revit deux matins de suite, à la buvette thermale justement. La première fois, elle partait avec lady Holt-Barron et la fille de cette dernière alors qu'il arrivait avec sa grand-mère, et ils échangèrent un minimum de politesses. La seconde fois, elle faisait le tour de la salle en compagnie du comte de Willett, qui, la tête penchée vers elle, l'écoutait attentivement. Elle se contenta d'adresser à Joshua un bref signe de tête.

Il la croisa dans Milsom Street l'après-midi du même jour. Debout sur le trottoir, elle s'entretenait avec Willett. Lady Holt-Barron et sa fille sortaient de la boutique d'une

modiste quand il passa. Tout le monde se salua et il poursuivit son chemin.

Il l'aperçut un soir au théâtre. Assise entre Mlle Holt-Barron et Willett, elle s'éventait languissamment. Elle haussa les sourcils en rencontrant le regard de Joshua. Il eut de nouveau droit à un signe de tête avant qu'elle se détourne.

Ce flirt restant au point mort, Joshua ne voyait aucune raison de s'éterniser à Bath au-delà d'une semaine. Même lorsqu'il accompagna sa grand-mère en visite chez lady Holt-Barron

au

Circus,

ce

splendide

exemple

d'architecture géorgienne de maisons construites en cercle autour d'une pelouse ronde où l'on voyait de magnifiques vieux arbres.

Ils arrivèrent juste au moment où Freyja et Charlotte Holt-Barron s'apprêtaient à aller se promener autour du Royal Crescent, tout proche. Mlle Holt-Barron l'invita à les accompagner, mais Freyja avait déjà une autre escorte : le comte de Willett, dont elle n'avait pas pris le bras.

Tout en marchant derrière elle et Willett le long de Brock Street avec Mlle Holt-Barron, Joshua remarqua sa démarche assurée. En dépit de sa petite taille, elle allait à longues enjambées décidées, un peu comme un homme. Le Royal Crescent était un demi-cercle d'immeubles faisant en quelque sorte pendant au Circus. D'autres personnes s'y promenaient déjà, admirant le parc et la vue que l'on avait sur la ville en contrebas. Les petits groupes se saluaient au passage et quelquefois s'arrêtaient pour échanger des banalités.

— Bath est une ville absolument divine, déclara Mlle Fanny Darwin. Il y a tant de choses à faire ici. N'êtes-vous pas de cet avis, lord Willett ?

— Certainement, mademoiselle Darwin. Bath offre tout à la fois la possibilité de se détendre à l'extérieur et de trouver de nombreuses distractions à l'intérieur. Tout cela en bien agréable compagnie.

— Hier après-midi, nous avons pris la voiture pour aller jusqu'aux jardins de Sydney, où nous nous sommes promenés pendant une heure, déclara à son tour Mlle Hester Darwin. C'était délicieux de faire de l'exercice dans un endroit aussi pittoresque. Le connaissez-vous, lady Freyja ?

Le frère des demoiselles Darwin toussota. Leur cousin,

sir Léonard Eston, fit mine de chasser une invisible poussière sur sa manche. Fanny Darwin était devenue toute rouge, et sa sœur comprit à ce moment-là sa bévue. Elle porta la main à sa bouche. Tout le monde se souvenait de ce qui avait suivi la promenade solitaire de Freyja dans les jardins de Sydney.

Joshua éclata de rire.

— Je crois que lady Freyja y est déjà allée, mademoiselle Darwin. Et moi aussi.

— De l'exercice ! s'exclama Freyja. Les gens viennent à Bath pour leur santé. Mais pour se mettre en forme, ils flânent autour de la buvette thermale, puis au Royal Crescent, puis dans les jardins. Flâner... Ce mot devrait être banni de la langue anglaise. Si je ne peux pas marcher vite quelque part ou, mieux, monter à cheval là où il y a de grands espaces, je vais finir sur une chaise roulante. Il faudra me pousser d'un endroit à l'autre, tandis que je boirai de l'eau de Bath à petites gorgées.

Les hommes se mirent à rire, tandis que les dames pouffaient discrètement.

— Au diable les eaux de Bath, lança Joshua. Venez donc monter demain avec moi, lady Freyja. Nous irons dans les collines où vous trouverez tous les grands espaces que vous voudrez, loin de la ville.

— Ce serait formidable, assura-t-elle en lui adressant, peut-être pour la première fois, un regard approbateur. Je vous accompagnerai volontiers.

— Pas seule, lady Freyja, s'empressa de dire Willett. Cela ne se fait pas. Organisons donc une sortie à cheval en groupe. Je m'y joindrai volontiers. Et vous, mademoiselle Holt-Barron ?

— Moi aussi ! s'écria Fanny Darwin. J'adore monter à cheval, à condition de ne pas aller trop vite, et que la sortie ne dure pas trop longtemps. Gerald, il faut que tu viennes aussi, tout comme vous, Leonard. Ainsi, mère ne verra aucune objection à ce que nous soyons de la partie, Hester et moi.

Devinant que Freyja retenait une grimace, Joshua lui sourit avant de lui adresser un petit clin d'œil.

Cela lui plut de voir les narines de la jeune fille palpiter d'indignation. Et il se dit alors que le lendemain serait peut-être plus distrayant que les jours précédents.

5.

Ni Freyja ni Charlotte n'ayant leur propre monture à Bath, elles durent en louer pour la journée. Freyja renvoya le premier cheval qu'on lui présenta.

— J'ai appris à monter alors que je savais à peine marcher, et je n'ai aucune intention de me laisser secouer par cette vieille jument qui a l'air de boiter des quatre membres.

Le second cheval lui plut, même si, pour lady Holt-Barron, il semblait trop fougueux et avait besoin d'être tenu par une main d'homme. Elle supplia Freyja de se montrer prudente.

— Que dirais-je au duc, lady Freyja, si l'on vous ramenait avec les vertèbres brisées ?

Freyja et Charlotte descendirent côte à côte la rue en direction de l'église abbatiale, devant laquelle elles devaient retrouver les six autres membres du groupe. Il faisait un temps magnifique, presque une journée d'été, avec cependant un soupçon de fraîcheur dans l'air.

— Si nous devons aller au petit trot après avoir quitté Bath, dit Freyja à son amie, je vais piquer une crise. Ces demoiselles Darwin sont-elles peureuses à ce point ?

— Je le crains, répondit Charlotte en s'esclaffant. Je me

demande si le comte de Willett va réussir à se retrouver seul avec toi aujourd'hui. Il essaie depuis déjà plusieurs jours. Je le crois tout près de te faire une déclaration.

— Aïe !

Freyja ne l'avait encouragé que pour écarter le marquis de Hallmere, qui s'était délibérément amusé à ses dépens et semblait savoir exactement comment la faire sortir de ses gonds en public. Ce petit jeu devait être très drôle pour un homme n'ayant probablement jamais eu une pensée sérieuse de sa vie.

Malheureusement, le comte de Willett n'avait pas eu besoin de beaucoup d'encouragements.

— J'espère qu'il aura le bon sens de ne pas insister. Je ne veux pas l'embarrasser.

— Cela signifie que s'il te demande en mariage, tu refuseras ?

Si j'étais raisonnable, je devrais pourtant accepter, pensa Freyja.

Le comte possédait un vaste domaine dans le Norfolk et une énorme fortune, sans compter celle qu'il recevrait à la mort de son oncle. Il n'était pas déplaisant, malgré ses manières guindées et son apparence peu attrayante. Wulfric consentirait sans peine à une telle union, Freyja en était sûre. Oui, elle ferait bien d'épouser Willett. Mais un

souvenir l'assaillit soudain. Celui de la passion qu'elle avait éprouvée pour Kit au cours d'un été trop bref, il y avait déjà quatre ans de cela. Puis, alors qu'elles s'approchaient du point de rencontre, elle aperçut l'élégante silhouette du marquis de Hallmere. Et elle songea qu'elle souhaitait beaucoup plus de la vie que la perspective d'un mariage respectable.

Le marquis montait un puissant étalon noir que Freyja lui envia immédiatement. Et il était superbe en selle, avec sa culotte d'équitation beige et ses hautes bottes brillant comme des miroirs. Ce n'était qu'un homme vain et peu sérieux, mais au moins, il était plein de vitalité. Elle lui était reconnaissante d'avoir proposé cette promenade, et elle espérait que celle-ci serait plus intéressante qu'un sage petit trot à travers la campagne.

— Oui, je refuserai, déclara-t-elle enfin, en réponse à la question de Charlotte. Je vais tâcher d'éviter de monter près de lui. Cela gâcherait ma journée – et la sienne aussi, s'il se risquait à demander ma main.

Mais le comte de Willett n'était pas homme à se laisser rebuter aisément, surtout après avoir cru plaire à une jeune fille. Il manœuvra habilement pour se retrouver en tête à ses côtés. Ils étaient suivis par Charlotte, qui était entourée par M. Darwin et sir Léonard Eston, tandis que

les demoiselles Darwin encadraient le marquis. Ces deux dernières ne cessaient de pouffer sottement, ce qui agaçait prodigieusement Freyja. Le petit groupe traversa les rues de Bath et gravit la première colline en empruntant la route de Londres.

— Mieux vaut laisser les chevaux au pas durant la montée, dit le comte de Willett. Et même quand nous serons sur le plat. Ce sera plus prudent, surtout avec des demoiselles qui montent en amazone. J'admire votre élégance à cheval, lady Freyja, mais vous pouvez compter sur moi pour éviter de vous mettre en danger.

Freyja lui adressa un coup d'œil horrifié, mais garda le silence. Après tout, il avait raison : ils se trouvaient sur une pente assez raide. Ils s'arrêtèrent au sommet pour admirer la vue sur la ville.

— Chaque fois que nous venons à Bath, j'attends avec impatience le moment où j'admirerai enfin ce splendide panorama, dit Fanny Darwin avec un petit soupir heureux. Qu'y a-t-il de plus beau quand le soleil brille, comme aujourd'hui, sur ces élégants immeubles blancs ? Ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Si nous faisons demi-tour, lord Willett ?

Freyja adressa à la jeune fille un coup d'œil peu amène.

— Il y a un village non loin d'ici, répondit le comte. Je

propose que nous nous y rendions tranquillement, et après nous être arrêtés dans une auberge pour boire du thé ou de la limonade, nous rentrerons. Il est plus sûr de ne pas quitter la route. Dans les champs, les terrains sont accidentés, sans compter les terriers de lapins où les chevaux peuvent trébucher.

Freyja n'en croyait pas ses oreilles. Le comte de Willett aurait-il l'intention d'être de retour à Bath à temps pour les activités de l'après-midi ? Et depuis quand cette sortie était-elle devenue la sienne ?

— Tranquillement ? répéta-t-elle. Sans quitter la route ? Simplement pour avoir le plaisir de boire une tasse de thé ? Je ne suis pas venue pour cela.

Du bout de sa cravache, elle désigna un point sur sa droite.

— Je vais aller par là, vers les collines. Et sûrement pas en trotinant.

Le comte parut terrifié.

— Lady Freyja...

— Tiens, tiens, fit M. Darwin, visiblement intéressé par ce nouveau développement.

Hester Darwin parut affolée.

— Gerald, mère nous a fait promettre de ne pas aller trop vite.

— Bon ! Je vous retrouverai à Bath, lança Freyja.

Elle dirigea son cheval vers un passage entre les haies et se retrouva dans un champ. Déjà, elle se sentait mieux.

Après avoir mis son cheval au petit galop, elle ne se retourna même pas pour vérifier si quelqu'un avait eu le courage de la suivre. Probablement personne, à part le comte de Willett qui estimait sans doute de son devoir de l'escorter. Ce qui signifierait qu'elle aurait avec lui ce tête-à-tête qu'elle souhaitait éviter. À cette pensée, elle éperonna son cheval. Ah, que c'était bon de pouvoir enfin sentir le vent sur son visage !

Soudain, elle entendit le bruit d'un galop derrière elle.

Espérant que si Willett l'avait suivie, il n'était pas seul, elle se retourna et se sentit immédiatement soulagée. Bien

sûr ! Elle aurait dû deviner que le marquis de Hallmere serait le seul à relever le défi. C'était lui, après tout, qui avait eu l'idée de cette sortie – et seulement pour eux deux.

Et il lui avait adressé un petit clin d'œil – de nouveau ! – quand Mlle Darwin avait déclaré ne pas vouloir aller trop loin ni trop vite.

Il arborait un large sourire. Ce qui n'était pas non plus une surprise.

Elle ralentit l'allure. Arrivé à sa hauteur, il désigna un point, au moins à trois grands champs de l'endroit où ils se

trouvaient.

— Vous voyez ce rocher blanc ?

On devait avoir de là-bas une vue magnifique sur la vallée et la ville.

— C'est le but de notre course ? dit-elle. Très bien, je vous attendrai là-bas.

Elle enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture et, penchée sur l'encolure, la lança au grand galop. Son cheval ne manquait pas de puissance et ne demandait qu'à fendre l'air. Mais que donnerait-il devant l'obstacle ? Elle ressentit une pointe d'appréhension en abordant la première haie. Car elle n'allait tout de même pas s'abaisser à chercher une barrière ! Il la franchit dans la foulée, planant largement au-dessus, et elle éclata de rire. Le marquis n'était pas loin, et elle le soupçonna de retenir son étalon afin de la laisser gagner. Mais il n'était pas homme à se plier à ce genre de galanterie et ne tarda pas à la dépasser bien avant la seconde haie. Quel cavalier ! pensa-t-elle.

La course démarra à partir de ce moment-là. Freyja avait toujours aimé la compétition, peut-être parce qu'elle était de petite taille et – Morgan, ayant sept ans de moins qu'elle, ne comptait pas vraiment à l'époque – la seule fille au milieu d'une bande de garçons : ses frères Aidan, Ranulf et Alleyne, ses voisins Jerome, Kit et Sydnam. Comme

elle avait eu l'habitude de se mesurer à eux, elle s'était toujours sentie leur égale.

Elle poussa sa monture, enivrée par le martèlement des sabots et le vent qui lui fouettait le visage, faisant voler sa jupe d'équitation. Peu à peu, la distance entre les deux chevaux se réduisit, et ils sautèrent la dernière haie presque côte à côte.

Le marquis commit l'erreur de se retourner, surpris de constater qu'elle avait réussi à le rattraper alors qu'elle montait en amazone, ce qui ne l'avantageait pas. Lorsqu'elle arriva au rocher blanc, gagnant d'une courte encochure, elle laissa échapper une exclamation de victoire avant d'éclater de rire.

— Je suis ravie, c'était formidable !

— Dans ce cas, je suis content de vous avoir laissée remporter la course.

Il était tout près. Ce qui permit à Freyja de lui enfoncer le bout de sa cravache dans les côtes.

— Aïe ! s'écria-t-il. Où avez-vous appris à monter comme cela ? Moi qui espérais avoir le temps de faire la sieste avant de vous voir arriver !

Il mit pied à terre et attacha son étalon à un arbre. Puis il vint près d'elle et lui tendit les bras. Elle plaça les mains sur ses épaules et s'apprêta à sauter. Mais il la prit par la

taille et, lentement – trop lentement –, la posa sur le sol avant de l’embrasser, comme il l’avait déjà fait lors d’une autre mémorable occasion.

— Un baiser pour reconnaître ma défaite.

Lui encerclant les poignets, il enchaîna :

— Et pour protéger mon nez de vos coups.

Il était incroyablement séduisant, dut reconnaître Freyja. Certes, elle le savait déjà... mais elle s’étonna de sentir son corps réagir à sa proximité, tandis que son souffle devenait court. Elle n’avait pas eu ce genre de réaction physique face à un homme depuis Kit.

Le marquis de Hallmere n’était certainement pas celui qu’elle pourrait aimer passionnément – d’autant plus qu’il ne serait que trop heureux de l’amener à une déroute infamante. Se dégageant, elle lui adressa son sourire félin avant de grimper sur le rocher. Le vent fit claquer sa jupe sur ses jambes, ébouriffant les plumes de son chapeau.

D’un geste impatient, elle l’ôta. Quel délice de lever le visage vers le ciel... Elle ne résista pas à l’envie de défaire ses épingles à cheveux, afin de laisser ceux-ci voler librement sur ses épaules.

— Une Viking à la proue d’un drakkar, dit le marquis.

Pour vous, les guerriers vont se jeter à l’assaut, prêts à conquérir une nouvelle terre.

Il avait posé le pied sur le rocher mais restait en bas.

Comme elle, il avait ôté son chapeau et le soleil faisait briller sa chevelure blonde.

— J'ai souvent pensé que j'aurais dû naître à une autre époque, déclara-t-elle.

— Lady Freyja Bedwyn, j'espère ne pas vous insulter en faisant remarquer que vous avez dépassé l'âge de vingt ans. Pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?

— Et vous ?

— J'ai posé la question le premier.

De nouveau, elle respira à pleins poumons.

— Mes parents me destinaient depuis toujours à Jerome Butler, vicomte Ravensberg, fils aîné du comte de Redfield, notre voisin. Nous étions fiancés, mais il est mort avant le mariage.

— Je suis désolé.

— Épargnez-moi vos condoléances. Nous avions grandi ensemble et nous entendions bien. Sa mort m'a fait beaucoup de peine, mais ce n'était pas la grande passion.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a plus de trois ans.

— Et il n'y a eu personne d'autre depuis ?

— A votre tour. Pourquoi n'êtes-vous pas marié ? Vous avez largement dépassé l'âge de vingt ans.

— Je faisais figure du petit pauvre chez mon oncle, le défunt marquis. Il avait un fils, mon cousin Albert. Personne ne m'aurait jamais prêté la moindre attention si la mort accidentelle d'Albert ne m'avait pas transformé en héritier. Mon oncle et ma tante avaient eu trois filles, mais pas d'autre fils. Je suis donc devenu ce qu'on appelle un beau parti. Mais, depuis la mort d'Albert, je ne suis jamais resté suffisamment longtemps au même endroit pour songer à former des liens durables.

— Dois-je vous plaindre ? Ou bien cette vie vous convient-elle ? Une femme dans chaque port, comme on dit... Il s'esclaffa.

— Savez-vous que ma grand-mère me pousse toujours à vous courtiser ? Même après votre quasi-esclandre au cours de sa soirée. Elle trouve que vous avez beaucoup de personnalité et pense que vous avez besoin d'être tenue par une main ferme. La mienne, en l'occurrence.

— A part le fait que je vous soupçonne d'inventer le dernier point, votre grand-mère va être bien déçue, non ? Vous n'avez pas plus envie de me courtiser que je n'ai envie d'être courtisée. Au moins, nous sommes d'accord là-dessus.

Il monta sur le rocher et quand il la rejoignit, elle fut de nouveau frappée par sa haute taille, par son élégante sil-

houette.

— Vous avez raison, je ne songe pas au mariage, admit-il. Et vous non plus, grâce au Ciel. Vous ne vous ferez donc pas de fausses idées si je dis que je ressens un désir impérieux de vous embrasser correctement. Dois-je craindre de me retrouver avec deux yeux au beurre noir et un nez cassé si je m'y risque ?

Sur ces mots, il lui adressa un grand sourire. Ses yeux étincelaient, rieurs.

Elle prit une profonde inspiration, s'efforçant de paraître choquée... alors qu'elle était tentée. Elle avait vingt-cinq ans et personne ne l'avait embrassée au cours de ces quatre dernières années. Autrefois, Jerome se contentait de lui baiser la main. Le vide de son existence et cette terrible sensation de solitude qui l'envahissait après avoir aimé et perdu Kit, lui semblaient parfois intolérables. Et voilà qu'un homme, un homme incroyablement séduisant, ne lui demandait qu'un baiser, tout en sachant qu'elle n'exigerait rien en retour.

— La demoiselle hésite, murmura-t-il.

— Votre visage ne risquera rien, déclara-t-elle enfin, avec fermeté. A moins que vous ne tombiez du rocher la tête la première.

Elle se sentit alors terriblement embarrassée et, en

même temps, horriblement consciente de sa laideur.

Il y avait longtemps qu'elle avait cessé de se lamenter sur ce qui ne pouvait être changé. La nature lui avait donné une tignasse indomptable, d'une couleur différente de celle de ses sourcils. Et, ainsi que tous frères, elle avait hérité du nez proéminent des Bedwyn. Seule Morgan y avait échappé : comme leur mère, elle était la perfection même.

Il se pencha et mit son chapeau dans une anfractuosité du rocher. Puis il s'empara de celui que Freyja tenait à la main et le posa au-dessus du sien. D'un air déterminé, elle se tourna vers lui, le menton levé, tandis qu'il se redressait. De l'index, il effleura la mâchoire de la jeune fille sans h te. Ses paupières semblaient soudain s'être alourdies, ce qui eut pour effet de la troubler intensément. Elle avait eu tort de ne pas dire non, mais il était trop tard pour reculer : il l'aurait accusée de lâcheté – et avec raison.

Il prenait son temps. Elle avait pensé qu'il l'embrasserait immédiatement. Cela lui aurait permis de fermer les yeux et de cacher son embarras. Maintenant, du bout des doigts, il lui caressait les sourcils, l'arête du nez...

— Intéressant, murmura-t-il. Vous avez un visage intéressant. Un visage inoubliable.

Au moins, il n'a pas dit que j'étais belle, pensa-t-elle. Car

s'il avait eu l'audace de prétendre cela, elle l'aurait empêché d'aller plus loin.

— Vous aussi, vous pouvez me toucher, reprit-il. Si vous voulez...

— Je n'en ai pas envie. Pas encore.

Et elle vit de nouveau cette lueur amusée s'allumer dans ses yeux. Il lui frôla les lèvres des siennes, puis ses mains se posèrent sur ses hanches. Si elle s'était écoutée, elle se serait dégageée, se serait enfuie... et ne se le serait jamais pardonné.

Une idiote trop nerveuse, presque une vieille fille – non chaperonnée – s'arrachant aux griffes d'un libertin chevronné...

Du bout de la langue, il lui agaçait maintenant le coin de la bouche. Alors elle le saisit par la taille et entrouvrit les lèvres. Leur baiser devint aussitôt plus intense, tandis que leurs langues s'entremêlaient. Freyja sentit mille sensations l'envahir jusqu'au plus profond d'elle-même. Elle se rapprocha encore de lui, pressant sa poitrine contre la sienne, son ventre contre le sien, s'offrant à ce baiser qui se faisait de plus en plus sensuel.

Il l'embrassait avec l'habileté d'un expert. Il avait dû pratiquer cet art avec la moitié des femmes européennes... Quant à elle, elle ne pouvait que se lover contre lui en ré-

pendant à ses baisers avec passion. Elle avait l'impression d'être en plein été, de vivre une vague de chaleur.

Combien de temps cela dura-t-il ? Elle aurait été incapable de le dire. Quand elle commença à reprendre ses esprits, elle sentit ses mains sur ses fesses, la rapprochant encore de lui – et elle n'était pas innocente au point d'ignorer contre *quoi* il la maintenait.

Il releva enfin la tête, les paupières plus lourdes que jamais.

— Eh bien, c'était très agréable, s'entendit-elle déclarer, un peu hors d'haleine.

Il la lâcha, sourit, puis éclata franchement de rire.

— Je lui offre mon baiser le plus sensuel, celui qui devrait réduire une femme en compote... et que trouve-t-elle à dire ? « C'était très agréable. » Vous avez raison : c'était très agréable. Mieux vaut que vous remontiez à cheval, lady Freyja, et que je me mette en selle avant que mon amour-propre ne se trouve complètement démoli. Je crois qu'il y a un village de l'autre côté de cette colline ou de la suivante. Si nous allions jusque-là ? J'aimerais bien trouver une auberge ou un salon de thé. Cela donne faim de s'embrasser.

Il lui tendit son chapeau, puis la salua bien bas avant d'enfoncer le sien sur ses sourcils pour éviter de voir le

vent l'emporter.

Les jambes de Freyja la portaient à peine. Elle venait de faire une folie de plus... Elle s'attendait à un petit baiser de rien du tout, un peu comme les deux autres qu'il lui avait donnés – l'un dans sa chambre d'auberge lors de leur première rencontre, l'autre lorsqu'ils avaient mis pied à terre, peu auparavant. Elle aurait dû deviner, quand il avait parlé de l'embrasser *correctement*, qu'il envisageait tout autre chose.

Elle se sentait totalement déstabilisée, ce qui ne lui plaisait guère. Heureusement, il prenait tout cela tellement à la légère qu'il ne se rendait pas compte de son trouble.

Sinon, il aurait sans doute tiré avantage de la situation.

Elle posa son pied botté sur les mains entrecroisées qu'il lui tendait en guise de marchepied et se hissa en selle.

— Bien sûr, lui dit-elle de sa voix la plus hautaine une fois qu'ils repartirent, ne prenez pas cela comme une invitation pour recommencer chaque fois que l'envie vous en prendra. C'était agréable, soit, mais pas question de répéter l'expérience. Ce serait d'un ennui !

— Très bien. Une mise au point semblait nécessaire, fit-il en riant avant de se diriger vers le village. Lady Freyja Bedwyn, vous avez réussi à m'anéantir complètement, j'ai perdu toute confiance en moi. Mais au moins, j'ai trouvé

l'épithaphe que l'on graverait sur ma tombe : « Sa vie a été très agréable. Toute répétition serait d'un ennui ! » Bon, j'ai besoin de boire quelque chose de fort. Au moins un grand verre de brandy.

Freyja le suivit. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire, les yeux fixés sur son dos.

Cela n'a rien été d'autre qu'une stupide erreur de jugement.

Ce fut ce que pensa Joshua un peu plus tard alors que, assis dans le salon d'une auberge, il dégustait en compagnie de Freyja de petits pâtés en croûte, tout en buvant du thé. Et il continua à se dire la même chose sur le chemin du retour.

Mais elle était vraiment superbe lorsqu'elle se tenait sur le rocher, en plein soleil, tandis que sa chevelure indomptable volait dans le vent. Il avait eu envie de l'embrasser – rien de bien sérieux, plutôt un flirt, un peu comme au cours de leurs précédentes rencontres. Il était loin de s'attendre à ce qu'elle lui réponde avec une telle passion. Oui, quelle stupide erreur de jugement... D'autant qu'il aurait dû savoir que cette femme de caractère, en dépit de son maintien hautain, était dotée d'une nature impulsive. Au lit, elle devait se montrer tout feu tout flamme. La seule manière de le vérifier serait de l'épouser. Et comme

le mariage n'entraînait pas plus dans ses projets immédiats que futurs...

Grâce au Ciel, ce n'était pas non plus dans ceux de Freyja.

Il l'escorta jusqu'à la porte de lady Holt-Barron et se chargea de conduire son cheval là où elle l'avait loué. Puis il ramena le sien à l'écurie et arriva chez sa grand-mère dans le courant de l'après-midi, bien déterminé à quitter Bath dans les jours à venir avant d'être tenté d'aller plus loin avec lady Freyja Bedwyn. Car si une telle expérience se renouvelait, il n'était pas sûr de pouvoir s'arrêter à temps.

— Milady reçoit, milord, lui apprit Gibbs. Et elle a demandé que, dès votre retour, vous la rejoigniez au salon.

Joshua suivit le majordome, après s'être assuré que sa tenue d'équitation était correcte. Il n'avait pas le temps de monter se changer puisque sa grand-mère avait insisté pour qu'il vienne immédiatement.

Deux femmes se trouvaient avec lady Potford. Joshua ne les avait pas vues depuis cinq ans, mais comment aurait-il pu oublier sa tante, la marquise de Hallmere ? Elle n'avait pas changé. De constitution frêle, l'air maladif, elle paraissait être la douceur même. Mais Joshua avait découvert à ses dépens que sous cette apparence se cachaient une volonté de fer, un caractère dominateur et une totale insen-

sibilité. La jeune fille qui se tenait près d'elle, plus mince et plus jolie que dans ses souvenirs, n'était autre que Constance, sa fille aînée.

Sa tante ne quittait jamais Penhallow, le fief qu'elle menait à sa guise. Elle n'avait même pas emmené ses filles à Londres quand celles-ci avaient atteint l'âge d'être présentées à la reine et de faire leur entrée dans le monde. Pour qu'elle se soit déplacée jusqu'à Bath, il avait fallu une raison importante.

Moi, sans aucun doute, se dit-il.

Comme il avait ignoré ses invitations à se rendre à Penhallow, elle était venue le trouver, ayant probablement été informée de sa présence chez lady Potford par

Mme Lombard, sa grande amie.

— Ma tante... Constance...

— Joshua !

La marquise se leva, les mains tendues, la voix tremblante d'émotion. Il y avait même des larmes dans ses yeux.

— Mon cher enfant ! Nous ne cessons de pleurer, et depuis si longtemps, mes pauvres filles et moi... Hallmere, le dernier marquis, est mort. Albert est mort. Nous sommes entièrement à ta merci. Ton oncle et moi t'avons élevé à Penhallow comme si tu étais notre fils. Hélas, les jeunes

oublent souvent ce qu'ils doivent à ceux qui les aiment, ceux qui se sont sacrifiés pour eux pendant les difficiles années de l'enfance et de l'adolescence.

Seigneur ! Elle osait le regarder dans les yeux en débitant de pareilles insanités ? Mais, de sa part, tout était possible. Joshua prit ses mains molles et froides entre les siennes avant de les lâcher.

— Vous savez parfaitement que je ne vais pas vous mettre à la rue avec mes cousines, ma tante, répliqua-t-il d'un ton sec.

Et même s'il agissait ainsi, elle disposait d'une pension plus que suffisante pour vivre confortablement.

— Tu te marieras un jour, et la nouvelle marquise risque de ne pas se montrer si accommodante. Pourtant, je suis prête à l'accueillir les bras ouverts. Je suis venue pour arranger les choses avec toi de manière à contenter tout le monde. J'ai amené Constance, ta chère cousine.

Joshua devina immédiatement pourquoi. Et il lui suffit de voir le visage pâle et crispé de Constance pour comprendre qu'elle connaissait parfaitement les intentions de sa mère. Et que cela ne lui plaisait pas plus qu'à lui. Pour garder la main haute sur le domaine, sa tante avait jugé que la meilleure solution était de lui donner sa fille en mariage.

Pourquoi Constance n'avait-elle pas refusé de venir Ici ?

Pourquoi avait-elle accepté de se prêter à cette comédie ?

Il avait tort d'en vouloir à sa cousine. Une fois que la marquise de Hallmere avait décidé quelque chose, il était impossible de la faire changer d'avis. Ne le savait-il pas mieux que quiconque ?

Seigneur, aidez-moi !

6.

Il pleuvait tant, le lendemain matin, que lady Holt-Barron décida de ne pas se rendre à la buvette thermale. Freyja passa la matinée à écrire à Eve et à Judith, ses belles-sœurs, ainsi qu'à Morgan. Elle leur raconta sa sortie à cheval de la veille, sans oublier de mentionner que les demoiselles Darwin avaient non seulement peur d'aller trop loin, mais insistaient également pour rester au pas. Elle parla de l'insistance ridicule du comte de Willett à traiter les femmes comme de délicates fleurs de serre. Puis elle décrivit son échappée en compagnie du marquis de Hallmere, et leur course folle à travers champs, en sautant les haies.

Elle évita cependant d'évoquer ce qui s'était passé après la course... Mais elle resta pensive quelques minutes, tout en se caressant le menton avec le bout de sa plume d'oie. Ce baiser avait été scandaleusement lascif, et elle se demandait avec inquiétude si elle n'était pas responsable de ce dérapage. Il lui avait doucement effleuré les lèvres, sans que leurs corps se touchent. Et tout se serait probablement terminé chastement si elle ne l'avait pas pris par la taille en se pressant contre lui. Et alors...

Elle fronça les sourcils. Elle avait tort de s'octroyer tout

le blâme. Après tout, il avait commencé à lui agacer le coin des lèvres de sa langue, et un homme aussi expérimenté que lui devait savoir qu'en agissant ainsi, il allait lui faire perdre la tête. Elle avait tort de se croire responsable.

C'était *lui*.

Cette conclusion ne la réconforta pas pour autant.

Comme d'habitude, elle avait dansé telle une marionnette au bout des ficelles qu'il manœuvrait. Il avait dû bien rire en rentrant chez lui. Et peut-être riait-il encore ce matin, en se demandant comment la provoquer pour qu'elle se conduise de nouveau comme une idiote.

Or lady Freyja Bedwyn n'aimait pas qu'on la prenne pour une idiote.

Elle soupira profondément avant de tremper sa plume dans l'encrier et de commencer sa lettre à Morgan.

Toutefois, elle devait reconnaître que ce baiser avait ranimé des ardeurs que seul Kit – croyait-elle – était capable de susciter. Était-ce seulement de Kit dont elle était amoureuse ? Ou était-ce parce qu'il avait su éveiller, quatre étés auparavant, cette nature enflammée qu'elle ne se connaissait pas ?

Cela la fit réfléchir encore plus.

Car cela n'avait rien de drôle d'être une vierge de vingt-cinq ans. Devait-elle conseiller à Morgan de chercher sé-

rieusement un époux dès son entrée dans le monde, au printemps prochain ? A quoi bon ? Les Bedwyn avaient la réputation de ne jamais suivre les conseils – surtout lorsqu'ils venaient de leur propre famille. Et Morgan s'imaginerait que sa sœur ne devait pas aller très bien pour qu'elle la pousse à participer à la chasse au mari. Par ailleurs, l'idée que sa cadette convole avant elle n'avait rien de réjouissant pour Freyja.

Certes, elle pouvait toujours épouser le comte de Willett. Elle repoussa immédiatement cette idée. Comment pourrait-elle supporter un homme pareil. Il ne cesserait de la traiter en respectable lady du matin au soir. Et la nuit aussi, vraisemblablement. Elle mourrait d'ennui, de frustration et de colère.

En soupirant de nouveau, elle reprit la rédaction de sa lettre.

L'après-midi, il ne pleuvait presque plus, mais lady Holt-Barron semblait réticente à l'idée de sortir et de mouiller chaussures et bas de robes dans les flaques. La pensée de prendre un parapluie plutôt qu'une ombrelle n'avait rien de réjouissant. Mais les salles des Upper Assembly Rooms étaient proches, et comme ce serait plus agréable de voir du monde que de rester enfermées, elles s'y rendirent. Le salon de thé était plein, probablement parce que le

mauvais temps décourageait les promenades. Elles eurent cependant la chance de trouver une table. En attendant qu'on leur apporte le thé, elles saluèrent de loin plusieurs connaissances.

Cinq minutes plus tard, le comte de Willett les rejoignit. Il déclara être venu pour s'assurer que lady Freyja était remise de sa folle galopade à travers la campagne.

— Hallmere a eu tort de vous encourager, dit-il. Il aurait dû se souvenir que vous êtes une dame et que vous montez en amazone.

Au moment où Freyja le toisait avec morgue, le marquis fit son entrée dans la salle, plus élégant, plus séduisant que jamais dans une tenue aux tons bruns et fauves. Avec un certain désarroi, la jeune fille sentit immédiatement toutes les fibres de son corps s'éveiller.

Hallmere a eu tort de vous encourager... C'était certain. Mais avait-elle eu besoin d'encouragement ?

Elle ignora délibérément le nouveau venu qui escortait trois femmes : lady Potford et deux inconnues. La plus âgée de celles-ci, en grand deuil, souriait d'un air à la fois doux et triste, tout en s'appuyant au bras du marquis. Lady Potford s'assit avec des amis, tandis que le marquis et les deux inconnues circulaient entre les tables. Apparemment, il s'était fait un devoir de les présenter à toute la société de

Bath.

Le comte de Willett se leva quand le petit groupe s'approcha. Redressant la tête, Freyja rencontra les yeux du marquis. Elle le fixa avec froideur et – du moins l'espérait-elle – un certain dédain. Il souriait, mais son sourire semblait plus crispé que d'ordinaire, remarqua-t-elle.

— Lady Holt-Barron, mademoiselle Holt-Barron, lady Freyja Bedwyn, comte de Willett, commença-t-il d'une manière très cérémonieuse, j'ai l'honneur de vous présenter ma tante, la marquise de Hallmere, et ma cousine, lady Constance Moore.

Sa tante pesait toujours sur son bras, comme si elle était trop fragile pour tenir debout seule.

— Quel plaisir d'être à Bath et de rencontrer tous les amis de mon cher Joshua, fit-elle de la voix plaintive qu'affectaient les femmes perpétuellement souffrantes. Freyja avait eu l'occasion de se rendre compte que ces femmes survivaient immanquablement aux membres les plus robustes de leur famille, après les avoir horripilés au point de leur faire quasiment perdre la raison.

Lady Constance, une jeune fille habillée et coiffée simplement, fit la révérence. Lady Holt-Barron les salua aimablement.

— Vous êtes venues de Penhallow afin de prendre les eaux de Bath ?

— Peut-être amélioreront-elles ma santé ? dit la marquise. Je ne parviens pas à me remettre de la disparition de mon cher Hallmere. Mais je suis surtout venue voir mon cher neveu, afin qu'il refasse la connaissance de sa cousine. Constance n'était qu'un enfant lorsqu'il est parti en quête d'aventure, voici déjà cinq ans. Cinq interminables années ! ajouta-t-elle avec un soupir.

Ah ! Elle a l'intention d'organiser un mariage entre sa fille et son neveu afin de garder la direction du domaine, devina Freyja.

Elle examina de plus près lady Constance Moore. Puis elle se tourna vers le marquis. Ce dernier la regardait, les lèvres pincées, mais une lueur amusée dansait dans ses yeux. Il semblait lui dire qu'elle avait en effet bien compris la situation.

— Nous sommes descendues à l'hôtel du Cerf Blanc, répondit la marquise à une question de lady Holt-Barron. Je crois que c'est le meilleur de Bath.

— Hallmere, lança le comte de Willett, je vous admire d'avoir, hier, réussi à revenir avec lady Freyja de cette folle chevauchée. J'avoue que j'étais très inquiet lorsque je vous ai vu l'entraîner dans un galop effréné à travers les col-

lines.

En entendant cela, Freyja se sentit partagée entre l'amusement et l'exaspération.

— En réalité, Willett, fit le marquis en haussant les sourcils, lady Freyja a gagné la course d'une encolure. On peut donc en conclure que c'est elle qui m'a ramené sain et sauf. Je lui en suis très reconnaissant.

Tout en s'éventant avec sa serviette en lin blanc, lady Holt-Barron déclara :

— Heureusement que je n'ai rien su de cette équipée. Qu'aurais-je dit au duc de Bewcastle, le frère de lady Freyja, si elle était tombée de cheval et s'était brisé les vertèbres ?

— Ne parlez pas ainsi ! supplia la marquise, qui parut soudain sur le point d'avoir ses vapeurs. Ces courses à cheval sont extrêmement dangereuses, surtout pour une femme. J'espère que vous ne réussirez jamais à persuader Constance de vous suivre au galop à travers champs, mon cher Joshua.

Si sa voix était faible, ses yeux demeuraient fixés durement sur Freyja, un peu comme deux têtes d'épingle. La jeune fille haussa les sourcils avec hauteur.

Seigneur ! La voilà qui me met en garde... C'est plutôt drôle !

Elle avait déjà compris que la marquise de Hallmere était la plus autoritaire des femmes et que, pour arriver à ses fins, tous les moyens étaient bons. Ce ne devait pas être agréable d'avoir une telle personne comme mère – ou comme tante. Et ce serait intéressant de voir comment elle parviendrait à manœuvrer le marquis.

— La marquise est aussi charmante que douce, commenta lady Holt-Barron d'un air approbateur, tandis que le petit groupe se dirigeait vers une autre table.

— C'est très bien de sa part d'avoir entrepris le voyage depuis la Cornouailles afin de saluer son neveu, devenu le nouveau marquis après la mort de son mari, dit le comte de Willett. Hallmere devrait demander sa cousine en mariage. Ce serait correct.

Charlotte esquissa un demi-sourire. La veille, elle avait voulu savoir ce qui s'était passé au cours de cette promenade à deux. Et alors que Freyja avait évité de toucher un seul mot de son aventure dans ses lettres, elle n'avait rien caché à son amie :

— Il m'a embrassée.

Charlotte avait porté la main à son cœur avant d'éclater de rire.

— Je le savais ! Dès le premier moment... Oh, cette scène si drôle à la buvette thermale ! J'ai senti qu'il y avait une

incroyable attirance entre vous. Et maintenant, il t'a embrassée. Je serais folle de jalousie si je n'avais pas mon Frederick, même s'il n'a rien de très spécial, le pauvre amour.

— Et je l'ai embrassé en retour, avait ajouté Freyja. Mais cela ne veut rien dire du tout. Nous sommes tous les deux d'accord sur ce point.

Charlotte s'était contentée de rire, avant d'aller se changer pour la soirée.

Malgré la pluie battante qui avait dissuadé sa grand-mère de sortir ce matin-là, Joshua s'était rendu à l'hôtel du Cerf Blanc, puis avait escorté sa tante et sa cousine à la buvette thermale, où il avait commencé à les présenter aux quelques personnes ayant bravé les éléments.

Mme Lombard et sa fille, visiblement ravies de l'arrivée de la marquise, l'avaient entourée de mille égards.

Après les avoir ramenées à leur hôtel, Joshua avait pris son petit déjeuner en leur compagnie avant de les conduire dans les magasins de Milsom Street où elles avaient passé

près de deux heures sans rien acheter, car sa tante trouvait les prix ridiculement élevés. Il avait enfin déjeuné avec elles avant de retourner auprès de sa grand-mère.

Puis il y avait eu ce thé aux Upper Assembly Rooms. Il les aurait ensuite volontiers laissées à leur hôtel pour rentrer avec lady Potford, mais la marquise l'avait invité à la suivre, prétextant vouloir lui parler du domaine.

Cette journée avait été pénible pour Joshua, tandis que les souvenirs lui revenaient en masse. Sa tante, un véritable tyran, menait les siens d'une main de fer. Elle avait cependant réservé tout son venin à son neveu, le petit garçon de six ans qui venait d'arriver à Penhallow, complètement dépaycé. Ne venait-il pas de perdre ses parents – même s'il ne le savait pas encore à l'époque ? En grandissant, il avait compris que la haine terrible qu'elle lui portait était surtout due au fait que sur quatre enfants, elle n'avait eu qu'un fils. Albert était l'héritier du titre, naturellement, mais Joshua venait en second.

Les deux cousins n'éprouvaient aucune sympathie l'un pour l'autre. Albert, plus petit, assez maladif, avait un an de moins que Joshua. En tant que futur marquis, héritier du domaine et de la fortune paternelle, il avait tenté de parader devant son cousin. Ses vantardises laissaient Joshua complètement froid : il ne voyait aucun intérêt à se

targuer d'un titre...

Oui, cette journée avait été pénible. Passer tout ce temps en compagnie de sa tante, devoir l'emmener un peu partout dans Bath tout en la présentant aux uns et aux autres, alors qu'elle ne cessait de se plaindre à chaque pas de sa voix geignarde.

Il ne souhaitait pas fuir Constance, qu'il aimait bien.

D'ailleurs, il s'était toujours entendu parfaitement avec ses trois cousines. Mais sa tante... Combien de temps allait-elle rester à Bath ? Combien de temps allait-il devoir la supporter ? Il ne voyait aucune raison de lui tenir compagnie jour après jour. Après tout, sa meilleure amie, Mme Lombard, était là pour cela.

Une fois arrivée à son hôtel, la marquise se laissa tomber dans un fauteuil dans le petit salon qui précédait sa chambre. Sa femme de chambre emportait déjà son chapeau et ses gants.

— Je suis épuisée ! s'exclama-t-elle.

Pourquoi diable a-t-elle insisté pour que je monte ici ? se demanda Joshua.

— Tu dois l'être aussi, ma chère Constance, poursuivit la marquise. Laisse-nous et va t'étendre un peu sur ton lit.

Joshua ne t'en voudra pas.

— Mais, mère...

— Tu es fatiguée, coupa la marquise. Va te reposer.

Joshua adressa un sourire complice à la jeune fille qui s'apprêtait à quitter la pièce.

— Je vais vous laisser vous reposer, vous aussi, ma tante.

Mais elle lui indiqua un siège.

— Reste, ordonna-t-elle. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu. Te voilà donc devenu marquis. Tu dois être content.

C'était ce que tu voulais depuis toujours.

Il s'assit sans prendre la peine de la contredire. A quoi bon ?

— Tu es devenu un très bel homme, Joshua, dit-elle en fronçant les sourcils d'un air désapprobateur. Ton titre et ta fortune te valent d'être un beau parti. J'ai pu noter que tu étais bien reçu à Bath. J'en suis heureuse.

Son expression démentait ses dernières paroles.

— Tout le monde est bien reçu à Bath, ma tante. Ce n'est pas un endroit à la mode comme il l'était autrefois, surtout parmi les jeunes générations.

— Il y a quelques jeunes personnes ici. Les demoiselles Darwin sont charmantes.

— En effet. Mais j'ai toujours du mal à les différencier, même si elles ne sont pas jumelles.

— Mlle Holt-Barron est très belle.

— Elle est charmante, oui. Je crois qu'elle est fiancée

avec M. Frederick Wheatcroft, le fils du vicomte Mitchell.

— Ah ! Les jolies filles trouvent vite preneur... On ne peut pas dire que le Ciel ait été très généreux, côté beauté, envers lady Freyja Bedwyn.

Sa voix, imperceptiblement, avait pris des notes métalliques. Joshua pinça les lèvres.

— C'est peut-être la sœur d'un duc... le duc de Bewcastle, je crois ? reprit-elle. Mais, en dépit de son rang, elle n'a pas encore réussi à trouver un mari. Elle doit avoir au moins vingt-cinq ou vingt-six ans, et elle est franchement laide. Que peut-elle faire pour cacher cet horrible nez ?

Joshua se dit que le nez de Freyja était son premier attrait. Ses cheveux représentant le second, surtout lorsqu'elle les laissait tomber en désordre, libres dans le vent.

— Les gens trouvent qu'elle a un visage intéressant.

— C'est ce que l'on dit gentiment pour éviter de déclarer qu'une femme est affreuse. Tu es parti seul à cheval avec elle hier, Joshua ? N'était-ce pas un peu inconsidéré ?

Joshua n'était pas autrement surpris : sa tante avait toujours eu un flair infallible pour arriver au point crucial sans avoir l'air d'y toucher.

— Nous étions huit au départ, expliqua-t-il. Puis nous sommes allés galoper un peu car cela nous agaçait de rester au pas. Lady Freyja Bedwyn est une cavalière intrépide.

— Tu sais, ta tante connaît la vie un peu mieux que toi, dit-elle gentiment. Il est de mon devoir de te prévenir. Certaines vieilles filles peu gâtées par la nature sont prêtes à employer les grands moyens pour se faire épouser. Si tu ne fais pas attention, lady Freyja Bedwyn va te tendre un piège. Elle est capable prétendre que tu as compromis sa vertu et tu seras obligé de la demander en mariage.

Joshua ne put s'empêcher de sourire en se souvenant de sa première rencontre avec Freyja, dans une chambre d'auberge. Puis il y avait eu ce baiser enflammé sur le rocher blanc, dans les collines. Il se demanda quelle serait sa réaction s'il lui parlait des mises en garde de sa tante. Trouverait-elle cela drôle ? Ou se fâcherait-elle tout rouge ?

— Oh, tu peux rire !

La marquise paraissait plus frêle et plus fatiguée que jamais.

— Mais tu ne pourras pas dire que tu n'as pas été averti.

— Certainement pas, ma tante.

— J'ai peine à croire que Constance ait déjà vingt-trois ans. Comme le temps passe ! Elle devrait être mariée depuis longtemps, et moi, je devrais avoir de petits-enfants pour égayer mon vieil âge. Mais les tragédies ont empêché cette pauvre fille d'avoir une jeunesse normale. Albert est

mort juste au moment où elle aurait dû faire son entrée dans le monde. Après cela, ma santé fragile m'a empêchée de me rendre à Londres pour la saison. Puis, alors que je réunissais mes forces pour y emmener Constance et Chastity, Hallmere a été victime d'une attaque cardiaque... Maintenant, je ne sais pas quand mes chères filles pourront s'établir dans la vie. Quant à la pauvre Prudence... Elle soupira d'un air pitoyable. Il y eut un silence. Joshua savait déjà ce qui alla suivre.

— Il serait temps que tu songes au mariage Joshua. Tu as vingt-huit ans, et tu es désormais le marquis de Hallmere. Il est de ton devoir d'avoir un fils, qui héritera un jour de Penhallow. Il est également de ton devoir de t'occuper de tes cousines puisque tu es devenu légalement leur tuteur. Sauf de Constance, car elle est désormais majeure et a reçu sa part d'héritage. Tu as passé des années à t'amuser. Oh, je ne te blâme pas ! Beaucoup de jeunes gens sont dans ce cas. Mais je dois dire qu'Albert n'aurait mais eu l'idée de quitter sa demeure et sa famille. N'oublie pas ton devoir. Et je t'en prie, ne prends surtout pas mal les conseils d'une tante qui t'a aimé et élevé.

— Sauf les six premières années, quand mes parents vivaient encore, dit-il doucement.

— Que Dieu ait leur âme ! T'intéresserais-tu à une jeune

filles en particulier ?

— Non. Mais dès que je serai fiancé, je vous en informerai, ma tante. Et ce ne sera pas avant longtemps. De toute façon, j'estime avoir agi pour le mieux envers Chastity et Prudence : je les ai laissées tranquilles à Penhallow avec vous. Constance aussi.

— Je sais que tu les aimes bien, mon cher Joshua.

Elle lui adressa un regard à la fois triste et affectueux.

Puis soudain, une lueur passa dans ses yeux, comme si une idée lui venait.

— Ce serait idéal si tu pouvais concevoir un tendre sentiment à l'égard de Constance. Cela n'aurait d'ailleurs rien de surprenant. C'est une fille gentille, raisonnable et jolie, non ? Et vous vous êtes toujours bien entendus. Un mariage entre vous serait idéal, oui. Je ne comprends pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt.

— Constance est ma cousine germaine.

— Les cousins se marient tout le temps. Oh, ce serait une solution parfaite, Joshua ! Cela permettrait de garder les titres, les domaines et la fortune dans la même famille.

— Même si j'en avais le pouvoir, je ne vous laisserais pas sans un penny vaillant, ma tante. Pas plus que Constance et mes autres cousines. Vous n'avez pas besoin de m'imposer l'une de vos filles pour assurer votre avenir.

— Imposer !

Sa taille parut diminuer de moitié tandis qu'elle se recroquevillait au fond de son fauteuil, tout en portant un mouchoir bordé de noir à ses lèvres.

— Je t'offre ma chère Constance et tu oses m'accuser de te l'imposer ? Mais cela ne devrait pas m'étonner : tu as toujours été un ingrat. Enfant, tu as été si difficile à élever !

Puis tu as fait honte à ton oncle en refusant sa généreuse hospitalité pour aller vivre au village, où tu t'es mis à travailler comme un simple ouvrier ! Tu revenais de temps en temps au château soi-disant pour voir Prudence, et...

Écoute, je préfère oublier combien tu te conduisais vulgairement. Et quand Albert a voulu te ramener dans le droit chemin... Mais au lieu de raviver les mauvais souvenirs, je préfère te pardonner, car je suis croyante et j'agis selon mes principes chrétiens. J'aurais pensé que ces cinq années t'auraient mis un peu de plomb dans la tête, que tu serais devenu meilleur. Je t'ai fait suffisamment confiance pour te proposer ma propre fille. Et tu parles *d'imposer* ?

Elle semblait avoir rétréci, jusqu'à paraître l'ombre d'elle-même. Un procédé qu'elle utilisait chaque fois qu'elle voulait inspirer pitié ou faire plier ceux qui avaient été assez fous pour aller contre sa volonté. Elle s'essuya les yeux à l'aide de son mouchoir.

— A mon avis, Constance ne souhaite pas non plus s'imposer à moi, ma tante.

— Constance est une fille docile, consciente de son devoir. Elle fera ce que je lui dirai de faire. Elle sait que je ne veux que son bien. Et comment pourrait-elle refuser de devenir marquise de Hallmere ? Je lui laisserai le titre sans le moindre regret. Je serai ravie de devenir douairière.

Joshua se leva.

— À votre place, ma tante, je ne parlerais pas de tout cela comme si c'était chose faite, car vous risquez d'être déçue. Constance aurait dû assister à cet entretien. Elle vous aurait sûrement fait comprendre qu'il n'est pas question d'un mariage entre elle et moi. Ne soyez pas chagrinée, cela n'en vaut pas la peine. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas l'intention de retourner vivre à Penhallow. C'est votre maison. Mes cousines peuvent y habiter toute leur vie si elles ne se marient pas.

Elle lui adressa un regard pitoyable, les yeux pleins de larmes.

— Tu as toujours été un garçon dur, insensible. Mais je ne t'en veux pas. Et je ne désespère pas. J'ai l'intention de parler à Constance, et je pense qu'elle admettra qu'un mariage entre vous serait la seule manière correcte dont tu pourrais faire oublier le passé.

Après tous ces discours larmoyants, elle avait trouvé le moyen de lui lancer une dernière flèche cruelle. Il avait peine à se dominer. Il savait déjà que sa tante allait tenter de faire fléchir Constance, si ce n'était déjà fait. Puis elle s'arrangerait pour qu'il se sente coupable d'avoir refusé sa suggestion – son absurde suggestion.

Il n'était cependant pas rassuré. Cette femme pouvait se montrer diabolique quand il s'agissait d'arriver à ses fins.

— Il y a un concert aux Upper Assembly Rooms ce soir, dit-il. Aimeriez-vous y aller ?

— Non, soupira-t-elle. Marjorie Lombard nous a invitées à jouer aux cartes. Nous irons à la buvette thermale demain matin. Tu peux nous prendre au passage. Et je crois qu'il y a un bal demain soir au Upper Assembly Rooms ?

— En effet.

— Nous irons. Tu pourras faire danser Constance pendant la première série. Si tu ne le faisais pas, cela paraîtrait bizarre.

Elle semblait complètement abattue. Ceux qui, sans connaître ses méthodes, auraient pu assister cette conversation n'auraient pas manqué de conseiller à Joshua de prendre le temps de réfléchir à sa proposition.

— Ce sera avec plaisir, ma tante. Je vais maintenant vous laisser afin que vous puissiez vous reposer.

Elle agita son mouchoir dans un geste pathétique trop bouleversée, semblait-il, pour le saluer autrement. Elle est bien déterminée à me faire épouser sa fille pensa Joshua en quittant l'hôtel du Cerf Blanc et en se dirigeant vers le Pulteney Bridge.

La pluie continuait à tomber et il fut bientôt complètement trempé, et surtout mal à l'aise. La veille, dès qu'il avait vu sa tante dans le salon de sa grand-mère, il avait compris que c'était de mauvais augure. Jamais elle n'accepterait d'abandonner sa mainmise sur Penhallow. Que devait-il faire ? Tout simplement quitter Bath. A cette idée, il se sentit déjà mieux. Car il savait combien il était facile de tomber sous l'influence de la marquise de Penhallow. Pendant des années, il n'avait pas eu d'autre choix que celui d'obéir ou, en cas de rébellion, d'en souffrir les conséquences. Mais il était libre, maintenant. Libre d'elle. Il ne lui devait rien, sinon la simple courtoisie que l'on attend d'un gentleman.

Il décida de partir le surlendemain. Pas le lendemain, même s'il en était tenté. N'avait-il pas promis d'escorter Constance et sa tante à la buvette thermale, et de faire danser sa cousine au bal des Upper Assembly Rooms ? Il remplirait ces obligations, puis il disparaîtrait.

Il danserait également avec lady Freyja Bedwyn. Il flirte-

rait avec elle une dernière fois. Peut-être trouverait-il le moyen de la provoquer afin de la mettre en colère ? Ce serait amusant d'agir ainsi en public. A cette pensée, il se mit à rire tout seul.

Elle allait lui manquer. Jamais il n'avait rencontré une femme ayant une telle personnalité.

Une femme aussi attirante sexuellement.

Oui, il avait plus d'une raison de quitter Bath sans tarder.

7.

La routine prévisible de la vie à Bath commençait à influencer l'humeur de Freyja. Si la pluie avait cessé, le ciel demeurait très gris, et après une journée de répit, elle retourna à la buvette thermale en compagnie de lady Holt-Barron et de Charlotte pour la promenade matinale habituelle. Les personnes qu'elles y voyaient d'ordinaire se trouvaient là. Il n'y avait pas eu de nouvelles arrivées, à moins que l'on ne compte la marquise de Hallmere et sa fille qui, ce matin-là, étaient accompagnées par le marquis et lady Potford.

Freyja fit quelques pas en compagnie de Charlotte. Elles s'arrêtèrent pour parler avec M. Eston et l'une des demoiselles Darwin – laquelle des deux ? elle l'ignorait. Puis elles rencontrèrent Mme Carbret et sa sœur. Le comte de Willett les rejoignit et la tranquille flânerie se poursuivit, jusqu'à ce qu'ils se trouvent en face du marquis et de sa famille. Ce fut presque avec nostalgie que Freyja se remémora le matin où elle s'était précipitée vers lui pour exiger haut et fort qu'on l'expulse non seulement de la buvette thermale, mais aussi de la ville. Cela semblait si loin ! Et au moins, à ce moment-là, l'ambiance était plus animée que maintenant.

Après un échange de banalités au cours duquel Joshua, qui paraissait assez éteint, lui adressa quand même un demi-clin d'œil – ce qui fit vibrer la jeune fille d'indignation-, la marquise déclara :

— J'admire la coupe de votre robe, lady Freyja. Il faut que vous me disiez qui est votre couturière, et aussi les boutiques que vous préférez à Bath. Voulez-vous, faire quelques pas avec moi ?

Sans attendre la réponse, elle agrippa pesamment son bras, un peu comme si elle était une grande malade qui venait à peine de quitter son lit, et l'entraîna à l'écart des autres.

— Je suis la dernière personne au monde à qui s'adresser pour obtenir des conseils de ce genre, madame, déclara la jeune fille. En général, j'évite d'entrer dans les boutiques de mode. Je n'ai jamais trouvé un passe-temps plus ennuyeux que celui de faire les magasins. Vous feriez mieux de vous adresser à lady Holt-Barron ou même à sa fille.

— Mais c'est avec vous que je souhaitais m'entretenir. Tiens, voilà qui devient intéressant, pensa Freyja en saluant deux promeneuses.

Elle devinait déjà ce qui allait venir, tout en se demandant comment la marquise aborderait le sujet.

— Je suis flattée, madame.

— J'ai appris que vous pensiez rester à Bath un certain temps, et je vous en suis reconnaissante, lady Freyja. J'ai eu le temps d'observer qu'il n'y avait guère de jeunes personnes d'un rang suffisamment élevé pour tenir compagnie à mon neveu.

— Votre reconnaissance est mal placée. Je ne suis pas venue ici pour tenir compagnie au marquis de Hallmere, mais pour rendre visite à mon amie Mlle Holt-Barron.

— Mon neveu a toujours apprécié ma chère Constance. Il a grandi à Penhallow avec ses cousins après la mort tragique de ses parents, alors qu'il était très jeune. Ils s'entendaient tous si bien ! C'était au point que son oncle et moi-même avons oublié qu'ils n'étaient pas vraiment frères et sœurs.

Son ton geignard agaçait prodigieusement Freyja Elle aurait préféré que cette femme parle carrément... et montre ses griffes.

— Mais vous êtes heureuse, maintenant, de vous souvenir que le marquis et lady Constance sont simplement cousins.

— Leur mariage représentait le plus cher espoir pour mon défunt mari et moi-même, soupira la marquise. Tant que notre fils était vivant, j'admets qu'une telle union

n'était pas vraiment idéale, puisque Joshua ne possédait pas de fortune personnelle. Mais nous l'aimions tant et il s'entendait si bien avec Constance que nous n'aurions jamais eu l'idée de lui refuser sa main. Maintenant, bien sûr, tous les obstacles sont aplanis. Ils peuvent espérer voir leur attachement récompensé par une fin heureuse.

— Les fins heureuses sont les meilleures. Surtout après une séparation de plusieurs années et des retrouvailles totalement inattendues.

— Ah, la séparation ! Elle était nécessaire. Constance avait à peine dix-huit ans et était beaucoup trop jeune pour songer à se marier, selon son père, qui avait une opinion tranchée sur le sujet. Mais la flamme de ce cher Joshua était telle ! Pour un jeune homme aussi ardent, quel tourment d'être quotidiennement si près de l'être aimé ! Il a décidé de partir en espérant faire fortune. Son départ nous a causé énormément de peine.

— Quel drame dévastateur pour vous tous, murmura Freyja.

— Dévastateur, oui.

La marquise lui adressa un coup d'œil quelque peu suspicieux avant de poursuivre :

— Mais Constance lui gardait sa confiance. Elle savait qu'il lui resterait fidèle et qu'il reviendrait un jour. À pré-

sent, sa patience, tout comme le sens de l'honneur de Joshua vont être récompensés. Il va épouser sa cousine et Penhallow continuera à être ma demeure et celle de mes autres filles jusqu'à leur mariage.

— Je suis très honorée que vous me confiiez un secret familial aussi intime.

— Si j'ai agi ainsi, avoua la marquise d'un air candide, c'est parce que j'ai eu l'impression, hier, que vous risquiez de tomber amoureuse de Hallmere. Il a tendance à flirter... Il est tellement beau ! Vous avez certainement remarqué comment les femmes le regardent. Partout où il va, c'est la même chose. Mais son cœur appartient depuis toujours à Constance.

Freyja découvrit que cette histoire l'amusait beaucoup.

— Je comprends pourquoi vous m'avez emmenée à l'écart sous prétexte de me parler chiffons. Ma gratitude vous est acquise pour toujours, madame. Si je me sens troublée à la vue du séduisant marquis de Hallmere, si j'ai des palpitations quand il m'adresse l'un de ses charmants sourires, je me souviendrai qu'en réalité il pense à une autre et qu'il est parti pendant cinq ans à l'étranger afin de laisser sa bien-aimée grandir – depuis l'âge tendre de dix-huit ans jusqu'à celui, plus propice au mariage, de vingt-trois ans. Je me souviendrai aussi que vous la lui avez

amenée à Bath alors qu'il devait être torturé d'angoisse à la pensée qu'elle était peut-être encore trop jeune pour être arrachée aux bras de sa mère. Comme tout cela est romantique ! Et comme j'admire votre dévouement maternel ! Comment pourrais-je songer à me mêler à cette touchante histoire en développant un tendre penchant pour gentleman aussi fidèle ?

Le bras de la marquise s'était raidi sous celui Freyja. Et lorsqu'elle prit la parole, ce fut d'une voix presque métallique.

— J'ai l'impression que vous vous moquez de moi, lady Freyja.

— Vraiment ? C'est bien étrange.

— J'estime avoir agi selon mon devoir en vous offrant un amical avertissement. Je serais navrée vous deviez avoir le cœur brisé.

— Vous êtes trop bonne.

— A un certain âge, on devient plus vulnérable. Les déceptions font de plus en plus souffrir. Vous devez avoir vingt-cinq ans... vingt-six, peut-être ? Ne vous laissez pas aller au désespoir, lady Freyja. Le comte de Willett acceptera certainement de vous épouser.

Sur l'instant, Freyja se trouva partagée entre l'outrage et l'amusement. L'amusement gagna. Comment pouvait-on

se sentir outragé par une ennemie pareille ?

— Oh, vous croyez, madame ? Vos paroles représentent un tel baume... J'étais si anxieuse ! À mon âge, je devrais remercier à genoux celui qui sera prêt à me délivrer du célibat, serait-ce un simple balayeur de rues. Eh bien, madame, je crois que nous avons terminé notre conversation. Elle sourit à lady Potford et à lady Holt-Barron, qui venaient de s'asseoir devant leurs verres d'eau.

— Je crois aussi que nous nous sommes parfaitement comprises, ajouta-t-elle.

— Non, je ne pense pas que vous me compreniez, lady Freyja, fit sèchement la marquise. Je ne vous laisserai pas vous mettre entre Hallmere et sa future épouse. Je me demande ce que le duc de Bewcastle penserait en apprenant que sa sœur, oubliant toutes règles de la bienséance, n'hésite pas à quitter un groupe de huit personnes pour partir au grand galop en compagnie d'un jeune homme. C'est à la fois scandaleux et incorrect.

Ah, voilà qui était mieux ! Les griffes de la dame étaient enfin sorties.

— Mon frère ne dirait rien. Il se contenterait d'utiliser son lorgnon pour me toiser, ou plutôt pour toiser la personne se permettant de divulguer une information aussi idiote. Vous pouvez toujours écrire à Sa Grâce, au château

de Lindsey, dans le Hampshire.

La marquise se remit à peser sur le bras de Freyja. Et ce fut de son ton geignard qu'elle demanda :

— Hallmere vous a-t-il raconté qu'il a un fils, un adorable petit bâtard qui vit avec sa mère dans un village proche de Penhallow ? Celle-ci était la gouvernante de mes filles jusqu'à ce lamentable incident qui a obligé mon mari à la congédier. La mère et l'enfant ne semblent pas souffrir matériellement de la situation : Hallmere les entretient.

Freyja trouva cette nouvelle à la fois surprenante et déplaisante – à condition qu'elle soit vraie. Elle savait que ses frères ne vivaient pas comme des moines. Wulfric lui-même avait une maîtresse à Londres depuis des années. Mais elle savait aussi, sans qu'on le lui ait dit en termes clairs, qu'ils respectaient scrupuleusement la règle selon laquelle ils ne devaient jamais faire d'avances aux employées des demeures ducaltes, pas plus qu'aux habitantes des villages faisant partie des domaines. Et pourtant, ces filles n'auraient certainement pas dit non... Il exista aussi une tradition bien ancrée chez les Bedwyn une fois mariés, ils restaient fidèles à leur épouse jusqu'à la fin de leur vie.

— Voilà qui clôt l'affaire, déclara Freyja. Je renonce au marquis, et tant pis pour mon cœur brisé. Votre dernier argument m'a convaincue. Comment pourrais-je supporter

de le voir gaspiller ne serait-ce qu'une part infime de sa fortune pour empêcher un bâtard et sa mère de mourir de faim. Lady Constance doit être une sainte si elle est préparée à accepter cela.

— Je considère que votre ton manque du sérieux que l'on pourrait attendre d'une lady. Je me serai attendue à ce qu'une personne de votre âge, dotée d'une aussi déplaisante apparence, ait en contrepartie le réflexe de se montrer particulièrement affable.

Les griffes cherchaient du sang, nota la jeune fille avec intérêt. La marquise avait oublié non seulement qu'elle était de santé délicate, mais aussi qu'elle était censée incarner la douceur même.

— Tout cela est bien mortifiant, soupira Freyja. Je comprends enfin pourquoi je suis toujours célibataire à vingt-cinq ans. C'est à cause de mon nez ! Ma mère aurait dû réfléchir avant de me mettre au monde. Ce nez paraît très distingué chez mes frères. Chez moi, il est grotesque et a détruit à jamais mes espoirs de trouver un mari. Je ne vais pas pleurer ici, madame. Ne craignez rien, je ne vais pas attirer l'attention sur vous. J'attendrai d'être dans ma propre chambre, chez lady Holt-Barron. J'ai apporté six mouchoirs. Cela devrait me suffire.

Freyja avait fini de parler quand elles rejoignirent Jos-

hua et Constance. La marquise sourit avec douceur, tandis que Freyja montra les dents dans un sourire félin. Constance ne paraissait pas spécialement heureuse. Quant à Joshua, il haussait les sourcils d'un air perplexe.

— Lady Freyja Bedwyn et moi venons d'avoir une conversation très agréable, annonça la marquise. Nous disions justement que vous formiez un très beau couple, tous les deux. Avez-vous fait une bonne promenade ?

— Oui, ma tante.

— Maintenant, tu vas nous escorter jusqu'à notre hôtel, Joshua. Avez-vous l'intention d'aller au bal que l'on donne ce soir aux Upper Assembly Rooms, lady Freyja ? Joshua a insisté pour danser la première série avec Constance.

— J'espère que je ne ferai pas tapisserie tout le temps, fit la jeune fille d'un air inquiet.

Une lueur amusée passa dans les yeux du marquis.

— Il faut que j'aille chercher ma grand-mère, tante te, dit-il. Elle prend les eaux avec lady Holt-Barron. Puis-je vous escorter jusque-là, lady Freyja ?

Il lui offrit le bras et, dès qu'ils furent hors de portée des oreilles de la marquise, demanda :

— Eh bien, chérie ? Voyons... laissez-moi deviner. Elle vous a mise en garde ? Défense d'envahir mon territoire, c'est cela ?

— C'est cela, que j'aie envie de m'y aventurer ou pas. Et je ne suis pas votre chérie.

— Vous vous êtes montrée fort patiente. Je m'attendais à chaque instant à vous voir lui donner un coup de poing en pleine figure.

— Je n'ai encore jamais frappé une dame. Avec elles, ma langue est l'arme la plus efficace.

Il rejeta la tête en riant. Ce qui attira l'attention de nombreuses personnes qui, sans doute, espéraient une altercation entre eux, du genre de celle qui avait animé leur morne matinée quelques jours auparavant.

— Je parie que vous avez mis l'ennemi en déroute. Une performance, quand il s'agit de ma tante. Danserez-vous avec moi ce soir ? Puis-je réserver la seconde série ?

— Seulement la seconde ? C'est humiliant.

— N'oubliez pas que j'ai *insisté* pour danser la première avec ma cousine. Il a fallu que je me mette genoux, que je la supplie.

— Allez-vous vous mettre à genoux et me supplier pour la seconde série ?

— Tout de suite, si vous voulez, répondit-il en riant.

— C'est tentant... Mais les gens risquent d'interpréter cela différemment, et votre tante en aurait une apoplexie.

Bien, je danserai la seconde série avec vous. Au moins, cela

adoucira un peu mon humiliation de faire tapisserie si personne ne vient m'inviter pour la première. Je viens tout juste d'apprendre qu'une personne de mon âge, dotée d'une aussi déplaisante apparence, devrait avoir le réflexe de se montrer particulièrement affable.

— Non ! s'exclama-t-il en riant de nouveau. Je suis prêt à payer une forte somme pour savoir ce que vous avez répondu.

Ils arrivaient près de sa grand-mère. Le marquis partit avec elle, après s'être incliné devant lady Holt-Barron. Celle-ci, restée seule avec Freyja, déclara :

— C'était très aimable de la part de la marquise de Hallmere de vous proposer une petite promenade, lady Freyja. C'est une charmante personne, n'est-ce pas ? Quel dommage qu'elle soit de santé si délicate ! Cette pauvre femme ne s'est pas remise de la mort de son mari.

Même si on lui avait rappelé son âge avancé et son apparence peu engageante, Freyja se sentit d'excellente humeur en regagnant la demeure de lady Holt-Barron.

Cela ne dura pas. Une lettre de Morgan l'attendait devant sa tasse de café. Et comme lady Holt-Barron avait du courrier à lire, que Charlotte avait reçu une longue missive de son fiancé, Freyja ne perdit pas de temps pour rompre le sceau de l'enveloppe.

Après une longue description pleine d'humour d'une réunion de village à laquelle sa sœur avait assisté en compagnie d'Alleyne – maintenant qu'elle avait dix-huit ans et ferait son entrée dans le monde, au printemps prochain, elle était autorisée à quelques sorties –, Morgan s'étendait ensuite longuement, au sujet du livre de poèmes de MM. Wordsworth et Coleridge qu'elle était en train de lire. Entre ces deux exposés, elle avait inséré ces quelques lignes :

Un valet est venu d'Alvesley hier après-midi nous apporter un mot de Kit. Wulfric l'a lu à l'heure du thé. La vicomtesse Ravensberg a eu un garçon hier matin. La mère et l'enfant se portent bien.

Rien d'autre. Pas de détails. Pas de description de la joie qu'avait dû éprouver Kit en écrivant ce message. Pas de précisions sur les réactions de Wulfric ou d'Alleyne. Pas même de commentaires au sujet de ce que pensait Morgan, elle qui avait toujours adoré Kit. Il la traitait si gentiment quand elle était enfant, avec le double désavantage d'être la plus jeune et la seule fille de la fratrie – à l'exception de Freyja.

— De mauvaises nouvelles ? demanda Charlotte avec inquiétude.

— Quoi ? Oh, non ! Rien de spécial. Tout le monde va

bien à Lindsey. Comment va ton Frederick ?

Kit avait donc eu un fils avec la parfaite, l'ennuyeuse femme qu'il avait épousée. Car Lauren Edgeworth, la nouvelle vicomtesse, était absolument parfaite en tout point. La preuve : ne venait-elle pas de lui donner un fils en moins d'un an de mariage ? Ce qui signifiait qu'Alvesley et le titre de comte de Redfield avaient des héritiers pour les de prochaines générations.

Freyja réussit à sourire et tenta de prêter attention à Charlotte, qui lisait maintenant à voix haute la lettre de son fiancé.

Heureusement, oh, heureusement que je ne suis pas au château de Lindsey ! se dit-elle.

Alleyne et Morgan éviteraient soigneusement le sujet devant elle. Elle serait obligée de se rendre Alvesley avec les siens, et les deux familles se sentiraient horriblement mal à l'aise. Le fait qu'elle était presque devenue vicomtesse Ravensberg, d'abord avec Jerome, puis avec Kit, aurait été continuellement sous-jacent. Et elle aurait dû sourire aimablement à la vicomtesse. Elle aurait dû féliciter Kit. Elle aurait dû s'extasier devant le bébé...

Grâce au Ciel, elle se trouvait à Bath.

Elle prétextait avoir des lettres à écrire pour ne pas accompagner lady Holt-Barron et sa fille dans les magasins.

Mais au lieu de s'installer devant son secrétaire, elle fit ce qui ne lui arrivait presque jamais : elle se jeta à plat ventre sur son lit et laissa ses pensées suivre leur cours.

Oh, comme elle détestait ce qui lui était arrivé, ou plutôt ce qui ne lui était pas arrivé ! Qui aurait pu croire, au cours de ces dernières années, qu'elle allait finir ainsi ? Seule, sans attaches, le cœur vide ?

Elle serra les dents en martelant le matelas à coups de poing.

Si le comte de Willett se présentait maintenant et demandait sa main, elle se jetterait probablement dans ses bras en pleurant de gratitude.

Quelle horreur !

Mon Dieu, je vous en supplie, ne me laissez pas faire une chose aussi stupide...

Mieux valait aller au bal ce soir et flirter outrageusement avec le marquis de Hallmere. C'était un adversaire beaucoup plus intéressant, et leurs provocations réciproques ne risquaient pas d'avoir des conséquences durables. Par ailleurs, cela vaudrait la peine de voir la réaction de la marquise.

La fumée va lui sortir par les oreilles et les narines, se dit Freyja en se retournant pour contempler le dais en soie de son lit à baldaquin.

Elle se revit dans les jardins de Sydney, quand elle avait donné un coup de poing à Joshua. Puis le lendemain matin à la buvette thermale, quand il avait pris sa revanche en tournant les choses à son avantage... Le dîner chez lady Potford, et leur ardent échange verbal. Elle revécut leur course à cheval, qu'elle avait réussi à gagner, et ce baiser brûlant. Puis elle évoqua leur première rencontre dans l'auberge, et elle se mit à rire tout haut.

Comment avait-elle pu continuer à soupirer pour Kit pendant trois longues années, après un seul été de passion ? Une fois qu'il avait épousé Lauren Edgeworth, elle aurait dû l'oublier. C'était désolant que les siens soient tellement conscients de ses sentiments, au point que Morgan lui ait annoncé la nouvelle dans un paragraphe si bref que si elle avait lu la lettre en diagonale, elle n'y aurait même pas prêté attention.

Cela ne lui ressemblait pas de rester au lit en laissant son esprit errer sans but. Elle allait faire une longue promenade, d'un bon pas. Et ce soir, elle danserait jusqu'à l'épuisement.

Joshua avait apprécié les quelques minutes qu'il avait passées en compagnie de Constance dans la buvette thermale. Sa cousine n'était ni très vive, ni très jolie, mais elle était pleine de bon sens et avait bon cœur. Il l'aimait bien,

après tout. N'étaient-ils pas cousins ? Leurs pères

n'étaient-ils pas frères ?

Elle lui avait donné des nouvelles de ses sœurs. Chastity, la beauté de la famille, une jeune fille pleine de vie, avait maintenant vingt ans. Prudence, qui en avait dix-huit, s'était épanouie depuis qu'elle avait une nouvelle gouvernante, Mlle Palmer. Elle s'était fait des amis au village et semblait heureuse.

Constance avait hésité à parler d'elle-même jusqu'à ce qu'il se décide à lui révéler les projets de sa mère. Elle lui avait alors avoué qu'elle était amoureuse. Malheureusement, l'homme qui avait su faire battre son cœur n'était pas de son monde, et sa mère n'hésiterait pas à le renvoyer si elle en avait le pouvoir.

— Le renvoyer ? S'agirait-il d'un domestique, Constance ?

Elle avait rougi.

— C'est M. Saunders.

Le régisseur qu'il avait engagé à Londres et avait envoyé à Penhallow... La seule personne que sa tante ne pouvait pas congédier.

— Jim Saunders est un gentleman.

— Mais je suis la fille d'un marquis, avait-elle dit avec amertume. Jamais je ne deviendrai ta femme, Joshua,

même si je sais que je ne pourrai pas épouser Jim. Tu n’as pas à craindre que je me joigne aux efforts de ma mère... Si elle arrivait à te persuader de demander ma main, je refuserais.

— Il n’en est pas question. Tu es ma cousine et je t’aime beaucoup. Ne t’inquiète pas, si je me marie un jour, ce ne sera pas avec toi.

— Merci.

Là-dessus, ils avaient échangé un regard complice et avaient éclaté de rire. Elle avait alors paru vraiment jolie. L’humeur enjouée de la jeune fille ne dura pas. Le soir même, dans la salle de bal des Upper Assembly Rooms, elle avait l’air très anxieuse. Elle attendit cependant pour parler d’être loin de sa mère.

Il n’y avait pas grand monde ce soir-là, car la plupart des curistes étaient des gens âgés. Néanmoins, James King, le maître de cérémonie, avait réussi à persuader presque tous ceux qui n’étaient pas en fauteuil roulant d’aller danser. La tante de Joshua restait parmi les rares spectateurs : n’était-elle pas en deuil ? Freyja ne ferait pas tapisserie, comme elle avait fait mine de le craindre. Elle était splendide dans une robe en soie ivoire couverte d’une tunique en filet doré. Ses cheveux avaient été réunis en un chignon très élaboré, orné de peignes d’or et de pierres précieuses.

Il était évident que quelque chose avait réussi à atteindre la contenance d'ordinaire plutôt sereine de Constance.

Avant même que l'orchestre se mette à jouer, elle déclara tout bas :

— Joshua, il faut que tu sois prévenu.

— Que se passe-t-il ?

— Maman est très déterminée.

Il lui sourit.

— Ne t'inquiète pas, nous déjouerons ses plans. De toute façon, j'ai l'intention de quitter Bath demain.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car les musiciens venaient d'attaquer un air très vif. Et comme Constance et lui devaient changer de partenaire avec le couple voisin, il leur fut impossible de poursuivre leur conversation.

— Demain, il sera trop tard, réussit-elle à dire entre deux figures compliquées.

— Souris, ta mère nous regarde.

Elle obéit. Ils changèrent de nouveau de partenaire. Puis les figures reprirent et Joshua se retrouva en face de sa cousine.

— Elle va s'arranger pour que nous dansions tout le temps ensemble, fit cette dernière d'une voix précipitée. Elle va raconter à tout le monde que nous sommes folle-

ment amoureux. Elle espère même voir nos fiançailles annoncées ce soir.

— Quelle bêtise ! Ta mère ne peut nous obliger à nous fiancer, Constance.

Elle tournoya au bras du danseur qui se trouvait à côté de Joshua, tandis que ce dernier adressait son plus charmant sourire à la partenaire qui venait de lui échoir. Il dut attendre un certain temps avant de pouvoir échanger de nouveau quelques mots avec sa cousine.

— Oh, si, elle peut ! soupira-t-elle comme s'il n'y avait pas eu d'interruption dans leur conversation. Tu devrais la connaître. Elle n'a pas cessé de me parler de mon devoir envers elle, envers Chastity, et surtout envers Prudence. Et elle a affirmé que tu étais prêt à m'épouser à condition que j'y consente. Lui as-tu vraiment dit cela ?

— Bien sûr que non.

Sa tante s'était convaincue qu'il se plierait à sa volonté.

Cette femme était d'une obstination touchant à l'opiniâtreté, et il plaignit sa cousine d'être obligée de vivre auprès d'elle. Comment la pauvre fille pouvait-elle résister à une personne aussi têtue que sa mère ?

— Joshua, fais quelque chose, supplia Constance, loisque ferme. Moi, j'ai peur de me laisser influencer. Si elle arrive à nous faire danser ensemble presque tout temps, et si elle

réussit à me faire admettre en public que je tiens à toi ou quelque chose du même genre, l'honneur t'obligera à... Oh, j'en mourrais !

Il fit la grimace.

— Je vais essayer de trouver une parade. De toute façon, j'ai promis de danser la prochaine série avec quelqu'un d'autre.

— Dieu soit loué ! fit-elle avec ferveur.

Joshua se dit qu'il serait bien inspiré de partir immédiatement. Sa tante ne pourrait pas manœuvrer à sa guise s'il était absent. Mais, même si c'était tentant, il n'allait pas fuir. Et de toute manière, il fallait qu'il danse avec Freyja.

— Nous aurons des valse pour la prochaine série, déclara la marquise quand il escorta Constance jusqu'à sa table. Elle leur adressa un sourire radieux et, élevant la voix, enchaîna :

— Constance en connaît les pas, Joshua, et toi aussi, certainement. Allez donc valser ensemble, vous formez un si beau couple ! Et personne ne trouvera à redire au fait que vous dansez deux séries à la suite.

Joshua retint sa respiration. Sa cousine n'avait pas exagéré !

— Je suis navré, ma tante, dit-il en s'inclinant, mais j'ai déjà demandé à lady Freyja Bedwyn de me réserver la pro-

chaîne série.

Une valse, voilà qui était intéressant. Freyja se trouvait de l'autre côté de la salle de bal. Assise à côté de lady Holt-Barron, elle s'éventait sans hâte. Elle était vraiment superbe, ce soir. On aurait dit une princesse.

— C'est très aimable de ta part, Joshua, fit la marquise d'un ton aigre.

Et, baissant la voix :

— Elle est vraiment affreuse.

Quelques minutes plus tard, Joshua s'inclina devant Freyja, puis il la conduisit au milieu de salle de bal, où plusieurs couples se formaient déjà.

— J'ai été ravi de constater que vous n'avez pas fait tapisserie pendant la première série.

— Moi aussi. Sinon, je me serais logé une balle dans la tête.

Il éclata de rire avant de la prendre par la taille tandis qu'elle mettait la main sur son épaule. Il avait tendance à oublier, quand il n'était pas avec elle combien elle était petite. Mais quelle jolie silhouette !

— C'était fort intelligent de ma part d'avoir choisi une valse. Ce n'est pas votre avis, chérie ?

— Tout ce que j'espère, c'est que vous dansez bien. La valse représente un danger pour les femmes : les pieds de

leur cavalier sont trop près de leurs escarpins. Et je ne suis pas votre chérie.

L'orchestre se mit à jouer et, pendant les premières minutes, Joshua ne songea qu'au plaisir d'évoluer avec elle au rythme de la musique. Demain, il serait parti... Il allait regretter de ne plus la voir. De dire adieu aux joutes animées qu'il avait eues avec elle. De ne plus l'embrasser.

Elle leva les yeux vers lui en haussant les sourcils.

— Vous ne m'avez pas encore écrasé les orteils. Bravo.

— Si je faisais cela, je vous autorise à me bourrer le nez de coups de poing. Je ne me défendrai pas, je vous le promets.

Elle éclata de rire.

— Où en sont vos affaires ? Votre tante a l'air très contente d'elle, ce soir.

— Le piège est prêt. Selon Constance, qui n'a pas plus envie que moi de ce mariage, ma tante va s'arranger pour que nous passions pratiquement toute la soirée ensemble, si bien que, par décence, nous serons obligés d'annoncer nos fiançailles. Cette femme possède une telle volonté que, jusqu'à présent, elle a toujours obtenu ce qu'elle voulait.

— Peuh ! Je ne l'ai pas trouvée bien dangereuse quand je lui ai parlé ce matin.

— Vous n'auriez pas envie, par hasard, de jouer à de

fausses fiançailles avec moi pendant un ou deux jours ?

demanda-t-il en riant.

Elle le fixa avec stupeur, et il s'attendit à une réplique cinglante. Au lieu de cela, elle déclara :

— Ma foi, ce serait amusant, non ?

8.

Il était fou. *Elle* était folle.

Ils se mirent à rire ensemble, comme deux beaux idiots.

Quelle extravagante suggestion ! Joshua ne pouvait pas être sérieux. Mais la possibilité de se venger des insultes subies dans la matinée à la buvette thermale parut irrésistible à Freyja. Et après avoir été déprimée toute la journée à cause d'un bref paragraphe au milieu d'une longue lettre... elle n'allait pas refuser un peu de distraction.

De fausses fiançailles ! Exactement ce dont elle avait soupçonné Kit une année auparavant. Elle repoussa fermement cette pensée. Elle en avait plus qu'assez de Kit Butler, vicomte Ravensberg.

Elle avait toujours été tentée d'aller trop loin. Ses nombreuses gouvernantes – ses souffre-douleur – avaient toutes essayé de lui expliquer que si elle prenait le temps de réfléchir avant de se lancer dans les multiples entreprises que lui inspirait sa trop vive imagination, elle se retrouverait moins fréquemment en difficulté.

Mais Freyja aimait les problèmes. Et soudain, sans véritable raison, elle se sentit transportée de joie.

— Très drôle ! Annonçons nos fiançailles maintenant, dit-elle au marquis. Nous pourrons les rompre demain.

D'ailleurs, je parie que c'est ce que les gens attendent de nous.

Elle avait toujours aimé la valse, ses mouvements vifs, légèrement scandaleux. Et elle appréciait particulièrement celle qu'elle était en train de danser dans les bras de Joshua. Pourtant, elle ne se plaignit pas de quitter la salle de bal avant la fin. Le marquis avait attendu qu'ils soient près des portes pour les franchir, sans cesser de valser. Ils se mirent à la recherche du maître de cérémonie et le trouvèrent au salon de thé, où il circulait entre les tables, s'entretenant avec les uns et les autres. Il leur adressa un large sourire.

— Milord, je suis absolument enchanté de recevoir des personnalités aussi illustres. Vous, lady Freyja, la marquise de Hallmere et sa fille... Désirez-vous une table pour deux ?

— Non, merci, fit le marquis avec amabilité. Mais nous souhaiterions que vous fassiez une annonce publique à la fin de la valse, King. J'aimerais que tous mes amis et mes relations de Bath partagent mon bonheur. Lady Freyja Bedwyn vient de faire de moi le plus heureux des hommes en acceptant de m'épouser.

M. King en resta sans voix quelques instants. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour se remettre et gonfler sa poi-

trine avec importance, tandis que son sourire s'élargissait encore.

— Ce sera avec le plus grand plaisir, milord, dit-il en serrant à la broyer la main du marquis.

Puis il s'inclina devant la jeune fille avec déférence.

— Lady Freyja, vous ne pouvez imaginer à quel point je suis honoré.

Ils le laissèrent alors qu'il apprenait à tous ceux qui se tenaient autour de lui qu'une importante annonce allait être faite dans la salle de bal, dès que les musiciens cesseraient de jouer.

— Vous venez de me sauver d'une situation très difficile, chérie, dit Joshua. J'étais dans une mauvaise passe. Je vous revaudrai cela un jour.

— Pour l'instant, voir l'expression de votre tante me suffira. Je ne voudrais manquer cela pour rien au monde.

La valse se terminait. Le marquis offrit le bras à Freyja et la conduisit auprès de lady Holt-Barron, avant de s'incliner courtoisement et de retourner auprès de sa tante et de sa cousine. Ses yeux dansaient d'une joie contenue, remarqua Freyja en dépliant son éventail pour se rafraîchir le visage.

Elle s'obligea à afficher son habituel air hautain. Que venait-elle de faire ? Wulfric la transformerait en glaçon d'un

seul regard s'il entendait parler de cette nouvelle extravagance. Il ne fallait pas que la farce s'éternise.

Les gens arrivaient dans la salle de bal. Attirés par la curiosité, ils avaient abandonné le salon de thé ou la salle où l'on jouait aux cartes. Une rumeur montait. Les curistes adoraient apprendre des nouvelles et faire des commérages. Mais à Bath, il ne se passait pas grand-chose pour alimenter les conversations. M. King monta sur l'estrade de l'orchestre. Il n'eut même pas besoin de frapper dans ses mains pour que toutes les têtes se tournent vers lui. La marquise de Hallmere, en grand deuil, paraissait plus fragile que jamais. Elle souriait cependant, après avoir pris le marquis par un bras et sa fille par l'autre. De toute évidence, elle était persuadée d'avoir la situation bien en main.

Lady Constance semblait à la fois tendue et malheureuse. Le marquis avait adopté une attitude nonchalante.

Il rencontra le regard de Freyja et lui fit un clin d'œil.

— J'ai le grand honneur de vous annoncer un événement aussi heureux qu'important, dit M. King à un auditoire attentif. Il s'agit des fiançailles entre deux membres illustres non seulement de la société de Bath, mais aussi de la haute société anglaise. Des fiançailles éblouissantes...

Freyja agita un peu plus vite son éventail. Jugeant que

cette annonce ne l'intéressait en rien, la marquise se tourna vers sa fille.

Avec autant de fierté que de plaisir, M. King poursuivit :
— Le marquis de Hallmere m'a demandé d'annoncer ses fiançailles avec lady Freyja Bedwyn qui, comme chacun le sait, est la sœur du duc de Bewcastle.

La marquise se tourna vers son neveu et le fixa avec des yeux grands comme des soucoupes. Constance aussi le regardait, mais c'était de la joie qu'on lisait dans ses prunelles.

Autour de Freyja, une rumeur monta. Lady Holt-Barron et Charlotte s'exclamaient avec autant de surprise que de ravissement. Puis Joshua rejoignit sa « fiancée » en souriant. Freyja fit quelques pas vers lui, et ils se rencontrèrent sur le parquet de la salle de bal. Il s'inclina et, lui prenant la main, la porta à ses lèvres.

Il y eut des applaudissements enthousiastes. Tout cela était horriblement théâtral, et en même temps horriblement réel.

Freyja résista au désir d'éclater de rire. Au lieu de cela, elle sourit gentiment.

Le marquis releva la tête, sans lui lâcher la main, et plongea son regard dans le sien. Lui aussi avait du mal à contenir son hilarité.

— Eh bien, nous voilà maintenant dans un sacré pétrin, chérie, murmura-t-il.

Ils n'eurent pas longtemps l'occasion de s'entretenir en tête à tête. Chacun souhaitait leur serrer la main, leur faire la révérence et les féliciter. Certains déclarèrent même avoir prédit une telle issue après la fameuse scène de la buvette thermale. Lady Holt-Barron s'essuyait les yeux, tandis que Charlotte serrait Freyja dans ses bras en lui disant qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse de sa vie – excepté le jour où l'on avait annoncé ses propres fiançailles. Le comte de Willett paraissait accablé. Après avoir embrassé Freyja sur la joue, lady Potford se tourna vers son petit-fils et lui donna un coup d'éventail sur le bras en l'accusant de s'être conduit en vrai coquin pour ne pas lui avoir révélé un si charmant secret. Mme Lumbarb tournait autour d'eux en leur rappelant haut et fort, pour que tout le monde entende, qu'ils seraient désormais voisins quand le marquis et la marquise viendraient à Penhallow. M. King frappa dans ses mains afin de réclamer le silence après une dizaine de minutes d'agitation. Il annonça que le programme de la soirée allait être modifié légèrement : il venait de demander à l'orchestre de jouer une autre valse à l'intention des nouveaux fiancés. Chacun resta pour les regarder.

Tout cela était parfaitement ridicule – et fort réjouissant.

— Demain, il y aura encore plus de bruit quand nous romprons, dit Freyja alors que leur valse touchait à sa fin.

— Ah non, pas demain, chérie ! Si cela ne vous ennuie pas, nous resterons fiancés tant que ma tante sera à Bath. Je ne crois pas qu'elle y restera plus d'un jour ou deux, maintenant que ses plans ont été contrariés. Elle va retourner dans sa tour d'ivoire.

— Dès qu'elle partira, vous annoncerez la rupture, déclarera la jeune fille.

En réalité, cela ne lui déplaisait pas de prolonger cette farce pendant quarante-huit heures.

— Pas moi, ma toute charmante. *Vous* les rompez. Il n'appartient pas à un gentleman de se conduire d'une manière aussi cavalière.

— Ha, ha ! Imaginez que j'oublie de le faire et que vous soyez obligé de m'épouser ? Ce serait bien fait pour vous.

— J'aime autant que vous deveniez mon épouse plutôt que Constance, chérie.

— Je vais rêver toute la nuit de cette ardente déclaration, mon cher fiancé.

Il s'esclaffa avant d'accueillir les applaudissements des spectateurs avec un aimable sourire.

— Si nous allions voir ce que ma tante va trouver à dire ?
proposa-t-il.

— Volontiers.

Elle posa la main sur le bras qu'il lui offrait. Il ne lui avait pas échappé que la marquise faisait partie des rares personnes à ne pas être venue les féliciter avant leur valse.

La marquise paraissait encore plus frêle que d'habitude, et sa taille semblait avoir diminué de moitié – une étonnante performance. Avec une force parfaitement inutile, elle serra les mains de Freyja – celle-ci contra cette sorte d'attaque en pressant les siennes encore plus vigoureusement – avant d'esquisser un premier baiser à quelques centimètres de la joue droite de la jeune fille, et un second à la même distance de sa joue gauche, tout cela sans cesser de sourire aimablement.

— Quelle charmante surprise, lady Freyja, dit-elle suffisamment fort pour être entendue de ceux qui les entouraient. Je suis enchantée de vous accueillir au sein de ma famille. Joshua a toujours été pour moi comme un fils. Ses yeux, redevenus têtes d'épingle, fixaient ceux de Freyja.

— Merci, madame, dit cette dernière. Je savais que vous seriez heureuse pour nous.

— Mon cher Joshua... reprit la marquise en tendant les

— mains vers son neveu. Tu viens de nous jouer un vilain tour. Tu aurais dû te confier à ta grand-mère ou à ta tante.

— C'est pendant la valse que j'ai pris mon courage à deux mains pour demander à lady Freyja de m'épouser, ma tante. Elle a dit oui... Nous étions tous les deux fous de joie, si bien que nous avons voulu que tout le monde partage notre bonheur sans attendre. J'espère qu'il en va de même pour vous.

Le sourire de la marquise ne faiblit pas.

— Naturellement, mon cher enfant.

M. Darwin vint s'incliner devant Freyja, l'invitant à danser avec lui la prochaine série. Il n'en restait plus que deux.

La soirée était presque terminée. Elle posa la main sur le bras de son cavalier en souriant. Elle s'était promis d'oublier ses humeurs noires en flirtant outrageusement avec le marquis de Hallmere ce soir. Mais elle avait fait bien davantage en le laissant annoncer leurs fausses fiançailles... et cela, juste parce que cela l'amusait.

C'était avec plaisir qu'elle envisageait les jours à venir. Il y avait longtemps qu'elle n'avait éprouvé un tel optimisme en songeant au lendemain. Au moins, tout cela ne lui laisserait pas le temps de penser à Alvesley, au fils de Kit et à son existence ratée.

Joshua se rendit chez lady Holt-Barron le lendemain

matin. Il n'était pas allé à la buvette thermique, ce qui avait été d'autant plus facile que sa grand-mère avait décidé de ne pas sortir. Mais il n'avait pas réussi à éviter la suite, ce qui lui donnait tour à tour des envies de rire et des sueurs froides.

Sa tante s'était invitée en compagnie de Constance au petit déjeuner et avait accueilli avec enthousiasme l'idée de lady Potford d'organiser, dans une semaine, une grande fête à l'occasion des fiançailles.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point je suis heureuse, Joshua, avait dit sa grand-mère. Tu as donc enfin décidé de t'établir ! J'ai su, dès le premier instant, que lady Freyja était faite pour toi.

Avec un petit rire, elle avait ajouté :

— Enfin... presque dès le premier instant. Tu ne t'ennuieras jamais avec elle. Je suppose que tu l'emmèneras en voyage de noces sur le continent, maintenant que la guerre est finie ?

Constance avait réussi à trouver un instant pour lui parler sans être entendue.

— Merci, Joshua, lui avait-elle dit. Tu n'as pas perdu de temps. Mais j'espère que tu n'as pas demandé lady Freyja Bedwyn en mariage uniquement pour déjouer les plans de ma mère. J'en serais navrée. Ce n'est pas vrai qu'elle est

affreuse. Je lui trouve beaucoup de caractère et de distinction. Malgré tout, attention ! Il ne faut pas la blesser.

— Ne t'inquiète pas, elle et moi nous entendons parfaitement bien. Et nous adorons faire des farces.

— Oh ! Il ne s'agit pas de vraies fiançailles ? Je m'en doutais un peu. Et je suis très déçue car je pense, tout comme ta grand-mère, qu'elle est parfait pour toi.

Ma tante a donc l'intention de passer une semaine de plus ici ? se dit Joshua tout en se dirigeant vers le Circus, où habitait lady Holt-Barron.

Il ne s'attendait pas à ce qu'elle reste aussi longtemps. Ni à ce que sa grand-mère insiste pour donner une grande fête.

Ces prétendues fiançailles devenaient sacrement embarrassantes. Et aussi... très drôles, selon le mot de Freyja.

Dès qu'il actionna le marteau, la porte s'ouvrit et une femme de charge souriante le pria d'entrer. Elle devait être au courant de la nouvelle. Mais qui ne l'était pas à Bath ? On l'introduisit au salon où se tenaient ces dames. Si lady Holt-Barron et sa fille l'accueillirent d'un sourire, Freyja semblait sur ses gardes.

Après un échange de banalités, il déclara :

— Je suis venu inviter lady Freyja à se promener avec moi.

Elle plia la lettre qu'elle devait être en train d'écrire et se leva.

— Bonne idée, j'ai besoin d'air.

— Et aujourd'hui, lady Freyja, dit lady Holt-Barron plus souriante que jamais, vous n'avez pas besoin de chaperon pour sortir avec votre fiancé.

Quelques minutes plus tard, ils descendaient la rue sans se toucher, car elle avait refusé de lui prendre le bras.

— Vous écriviez à votre famille ? lui demanda-t-il. Pour leur apprendre la bonne nouvelle ?

— Sûrement pas. J'écrivais à ma sœur, comme je le fais presque tous les jours. Je lui ai raconté le bal d'hier – une partie, du moins.

— En oubliant le principal ?

— Exactement.

Elle semble bizarre, ce matin, pensa-t-il.

— Ils n'ont pas besoin d'être mis au courant, reprit-elle.

Dans un jour ou deux, nous mettrons un terme à cette folie. Votre tante quittera Bath, furieuse, du moins je l'espère. J'annoncerai la rupture, vous pourrez partir à votre tour, je m'en irai peu après et nous n'en parlerons plus.

— Vous croyez vraiment que ce sera aussi simple que cela, chérie ?

Ils se dirigeaient vers l'église abbatiale et la rivière. Si le soleil brillait, le vent restait frais.

— Naturellement, dit-elle, sûre d'elle.

— Ma grand-mère est en train d'organiser une grande fête pour la semaine prochaine.

Elle fit la grimace.

— Il faut donc que nous quittions Bath avant.

Il toucha le bord de son chapeau pour saluer un couple qu'ils croisaient, avant de répliquer :

— Ce ne serait pas bien, toutes les invitations vont être envoyées aujourd'hui.

— Zut.

Il éclata de rire.

— Et, mauvaise nouvelle, ma tante a décidé de rester pour la fête.

Elle s'arrêta et le regarda d'un air sévère.

— Zut de zut. Mauvaise nouvelle, oui. Et tout cela a l'air de vous amuser.

Tandis qu'ils se remettaient à marcher, il déclara :

— Je n'oublie pas que la situation semblait très sombre hier soir. Ma tante aurait pu me piéger de façon que j'annonce mes fiançailles avec Constance. Je préfère que ce soit avec vous.

— Je suis comblée, dit-elle avec hauteur.

— Écoutez, dans une semaine ou un peu plus, vous serez débarrassée de moi.

— Comme d'un vieux manteau.

— A moins que vous ne m'obligiez à tenir ma promesse, et alors nous nous marierons.

— Que Dieu m'en préserve !

— Cela vous paraît tellement horrible de paraître amoureuse de moi pendant huit jours ? Cela se terminera par une grande fête, puis à nous la liberté. Hier soir, vous pensiez que l'aventure pouvait être divertissante.

— Hier soir, je n'ai pas pris le temps de réfléchir.

Ils arrivèrent près de l'Avon et, sans se consulter, dirigèrent leurs pas vers le pont.

— Il faut dire que la vie à Bath est mortellement ennuyeuse en temps ordinaire, soupira-t-elle.

— Je vous l'accorde. Par conséquent, autant profiter des distractions que nous allons avoir pendant la semaine à venir, vous ne croyez pas ?

Elle lui sourit, tandis qu'une lueur quelque peu audacieuse s'allumait dans ses prunelles. La même lueur qu'il y avait vue la veille, quand il lui avait demandé en plaisantant si elle accepterait de jouer la fausse fiancée.

— Puisque cette comédie va continuer huit jours de plus, autant en profiter, comme vous le suggérez, admit-elle. Où

allons-nous ?

— Aux jardins de Sydney. C'est assez loin, mais vous êtes capable d'aller jusque-là, si mes souvenirs sont exacts.

J'aurai peut-être la chance de trouver une autre petite servante terrifiée par un écureuil, je la sauverai et cela me donnera l'occasion de montrer ma bravoure à ma fiancée.

— Montons plutôt sur la colline de Beechen. Il paraît que la pente est très raide mais que, de son sommet, la vue est spectaculaire. J'aimerais aller là-bas.

— Très bien.

Au moins, il n'aurait pas le temps de s'ennuyer s'il devait tenir compagnie à lady Freyja Bedwyn pendant une semaine. Lui qui avait eu l'intention de quitter Bath dans la matinée n'était pas fâché d'avoir un prétexte pour passer un peu plus de temps en sa compagnie. Il la trouvait amusante – et également fort séduisante.

Freyja avait rendu au marquis de Hallmere un énorme service, et elle s'arrangea pour être largement remboursée de son effort au cours des jours qui suivirent l'annonce de leurs fiançailles.

Soit, ils devaient encore aller à la buvette thermale presque tous les matins. Il leur fallait aussi assister de temps en temps à un concert ou jouer aux cartes le soir. Mais cela ne lui pesait pas. Au moins, la promenade à la

buvette obligeait tout le monde à se lever de bonne heure.

Et elle aimait la musique et ne détestait pas jouer aux cartes. C'était tout le reste de la journée qui lui pesait.

Maintenant, cette épreuve lui était épargnée.

Quotidiennement, elle entraîna le marquis dans des marches interminables ou de longues promenades à cheval. Si, le premier jour, ils avaient escaladé la colline de Beechen, le lendemain ils gravirent celle de Beacon, puis un après-midi, coupant à travers champs, ils rejoignirent le village de Weston. À cheval, ils se rendirent à Claverton Down et un jour de pluie, elle insista pour aller, encore à cheval, jusqu'au village de Keynsham, à mi-chemin de Bristol. Elle découvrait avec plaisir qu'avoir un fiancé, c'était un peu comme si l'un de ses frères était venu lui tenir compagnie à Bath, puisque lady Holt-Barron ne protestait pas au nom des convenances en les voyant partir ensemble.

Mais Freyja devait admettre qu'elle préférait être avec le marquis plutôt qu'avec ses frères – et elle était sûre qu'il appréciait aussi sa compagnie. Cela lui plaisait de le regarder, car c'était un homme vraiment très beau, peut-être le plus beau de tous ceux qu'elle connaissait. L'un des plus amusants, également. Au cours de leurs discussions animées, elle n'arrivait jamais à prendre le dessus – et lui pas

davantage.

Freyja n'avait aucune envie d'assister à la grande soirée donnée par lady Potford. Ce serait une fête importante, car tous ceux qui comptaient à Bath avaient été invités. Et comme elle aimait beaucoup la vieille dame, cela l'ennuyait de lui mentir. Mais plus elle voyait la marquise de Hallmere et lady Constance, plus elle comprenait combien cela aurait été cruel de condamner Joshua à épouser sa cousine, alors que ni l'un ni l'autre ne souhaitaient un tel mariage.

Pour une semaine, elle était donc fiancée, et elle jouerait le jeu jusqu'au bout. Puis, une fois la fête terminée, une fois la marquise repartie en Cornouailles, elle retrouverait son existence normale.

Et cela redeviendra horriblement ennuyeux, se dit-elle en revenant chez lady Holt-Barron après une longue chevauchée jusqu'à Claverton Down.

Mais elle n'allait pas penser à cela avant la semaine prochaine. Peut-être rentrerait-elle à Lindsey ? À ce moment-là, elle n'aurait plus rien à craindre là-bas.

Le marquis la suivit, car lady Holt-Barron l'avait invité à prendre le thé. Les joues rougies par le vent, ils étaient tous les deux un peu décoiffés. Sans se donner la peine de monter dans sa chambre pour se changer, Freyja passa

devant le marquis pour entrer au salon.

Et elle s'arrêta si brusquement qu'il faillit la heurter par-derrière.

Car lady Holt-Barron et Charlotte n'étaient pas seules.

Wulfric était là, lui aussi.

Il se leva, aussi froid, aussi élégant que d'habitude. Ses longs doigts tenaient le manche du lorgnon qu'il leva à mi-hauteur de ses yeux gris argent.

— Ah, Freyja ! fit-il d'un ton distant.

— Wulfric !

— Et ?

Cette fois, le lorgnon monta jusqu'à ses yeux.

— Puis-je te présenter le marquis de Hallmere ? Mon frère Wulfric, milord, le duc de Bewcastle.

Quelle raison avait bien pu conduire Wulfric à Bath ?

Surtout maintenant... Mais Freyja connaissait la réponse sans avoir à la chercher. Évidemment ! Wulfric découvrait toujours ce qu'on essayait de lui cacher. S'il était là, c'était parce qu'il *savait*.

Quelqu'un l'avait mis au courant.

La suite dissipa les quelques doutes qu'elle aurait encore pu avoir.

— Ah, oui ! dit-il en abaissant son lorgnon, mais sans cesser d'examiner le marquis de son regard glacial. Le

fiancé de Freyja, je crois ?

9.

Bewcastle a un avantage certain sur moi, se dit Joshua une heure plus tard, alors qu'ils descendaient tous deux à pied Gay Street – la femme de charge de lady Holt-Barron s'étant arrangée pour que des valets ramènent son cheval et celui de Freyja dans leurs écuries respectives.

Il y avait l'avantage du rang, bien sûr – Bewcastle était un duc, et lui un marquis. Mais la différence était plus profonde que cela. Bewcastle, dès son enfance, avait été préparé au rôle qui l'attendait. C'était un aristocrate jusqu'à la moelle, tandis que Joshua, après avoir hérité du titre depuis seulement sept mois, avait toujours l'impression d'être un usurpateur.

En prenant le thé chez lady Holt-Barron, en compagnie de Freyja et de Charlotte, ils s'étaient tous les cinq entretenus de sujets sans importance. Cela continuait... Bewcastle parlait maintenant de la beauté de Bath. Joshua renchérisait, tout en s'efforçant de ne pas avoir l'air d'un petit garçon à qui l'on s'apprête à donner le fouet. Il se sentait pris dans une sorte de toile d'araignée. Comment avait-il pu s'imaginer que la nouvelle de ses fiançailles avec lady Freyja n'arriverait pas aux oreilles du frère de celle-ci ? Et qui aurait pu imaginer qu'il allait venir en personne, au lieu

d'écrire à sa sœur en lui réclamant des éclaircissements ?

— Vous m'accompagnez jusqu'au Royal York Hotel ?

demanda Bewcastle.

Cette question était en réalité un ordre.

— Avec plaisir.

Le duc disposait d'une suite dans cet hôtel, et son valet, après avoir pris leurs chapeaux et leurs gants, apporta un plateau de boissons au salon. Après avoir indiqué un fauteuil à son hôte, Bewcastle s'assit. Le valet remplit deux verres, les posa devant chacun d'eux et sortit en fermant silencieusement la porte derrière lui.

Bewcastle examina son visiteur de ce regard pâle et pénétrant qui faisait penser à celui des loups.

— Vous allez certainement m'expliquer, commença le duc d'une voix douce – quoique ses yeux demeurent de glace –, pourquoi vos fiançailles ont été annoncées à la société de Bath et pas à la famille de lady Freyja Bedwyn. Joshua croisa les bras.

— Cela a été une décision tellement soudaine... Au cours d'une valse aux Upper Assembly Rooms, j'ai demandé à lady Freyja de m'épouser, elle a accepté, et nous avons invité aussitôt tout le monde à partager notre joie.

Même à ses propres oreilles, cette explication paraissait stupide.

— Ah, l'impétuosité ! Mais vous n'avez pas eu l'idée de proposer à sa famille de partager cette joie ? Le lendemain, ou au moins le surlendemain ?

Il y eut un silence au cours duquel Joshua chercha une réponse plausible. Il n'y en avait pas.

— Peut-être, suggéra le duc, aviez-vous l'intention de me rendre visite à Lindsey, une fois la première euphorie passée ?

— Lady Freyja est majeure. Légalement, nous n'avons pas besoin de votre consentement. Nous serions allés vous demander votre bénédiction en temps voulu, naturellement. Au cours de ces derniers jours, nous avons surtout goûté au plaisir d'être ensemble plutôt que de songer aux obligations qui nous attendaient.

— Il s'agissait donc d'un coup de foudre réciproque ?

Aïe ! Le terrain devenait mouvant.

— On peut dire cela.

— On peut ? Mais est-ce ainsi, Hallmere ?

— Je crois que mes sentiments pour lady Freyja et les siens pour moi ne regardent que nous.

— Tout à fait.

Bewcastle posa son verre à moitié vide sur la table avant de se carrer dans son fauteuil, s'appuyant aux accoudoirs, les doigts joints. Les silences ne semblaient pas le gêner, et

il attendit un certain temps avant de poursuivre.

— J'ai l'impression, Hallmere, que vous avez toujours été un homme ambitieux.

Joshua haussa les sourcils.

— Il serait étonnant que vous ne le soyez pas, poursuivait le duc. Entre vous et un titre de marquis, des domaines et une fortune, il n'y avait qu'une seule personne. Quelle frustration pour un garçon sans le sou ! Puis l'héritier de tout cela est mort dans de mystérieuses circonstances...

Seigneur ! Joshua se sentit glacé intérieurement. Au moins, tout était clair maintenant. Il savait *qui* avait informé Bewcastle de ces fiançailles, ainsi que les raisons qui avaient poussé ce dernier à se rendre à Bath toutes affaires cessantes.

— Dans de *tragiques* circonstances, corrigea-t-il. Insinuez-vous que j'ai une responsabilité dans la mort de mon cousin ?

— Je n'insinue rien du tout, dit le duc avec arrogance. Mais cela a représenté pour vous un très heureux développement de la situation. Vous l'avez célébré en voyageant beaucoup, et aussi en vous donnant du bon temps, je suppose ?

— J'ai passé cinq ans en France, répondit Joshua avec irritation. J'y travaillais en tant qu'espion pour le compte

du gouvernement britannique. Cet interrogatoire commence à me déplaire, Bewcastle.

— Vraiment ?

La voix de Bewcastle demeurait très douce. Il était évident qu'il ne se laisserait pas entraîner dans un échange houleux.

— Mais vous souhaitez épouser ma sœur, Hallmere, enchaîna-t-il. J'interrogerais exactement de la même façon tout autre homme aspirant à sa main. Vous auriez refusé d'épouser la jeune personne d'origine modeste dont vous avez eu un enfant avant de quitter Penhallow ?

Joshua pinça les lèvres. Il serait intéressant de lire la lettre que sa tante avait envoyée au duc de Bewcastle. Mais la méchanceté de cette femme allait-elle l'obliger à se tenir sur la défensive devant un étranger ?

— Elle ne m'a jamais demandé de l'épouser, déclara-t-il d'un ton léger. Mais je l'ai entretenue, ainsi que son enfant, pendant plus de cinq ans.

Bewcastle reprit son verre et but quelques gorgées.

— Lady Freyja Bedwyn est la sœur d'un duc. Elle est aussi très riche, comme vous devez le savoir.

— J'aurais dû le deviner si j'avais pris le temps de réfléchir à ce sujet.

— C'est un beau parti pour vous.

— Puisque nous parlons de rang et de fortune, je crois être un beau parti pour elle aussi. C'est ce que tout le monde dit à Bath depuis l'annonce de nos fiançailles. Le duc le toisa avec hauteur. Un peu tard, Joshua pensa qu'il aurait peut-être dû tout simplement 1 avouer la vérité. D'autant que dans huit jours, il serait plus question de ces fausses fiançailles. Pourquoi laisser à Freyja la tâche pénible d'expliquer tout cela aux siens ?

— Je ne parais pas recevoir votre approbation ce dont je ne vous blâme pas, admit Joshua. J'ai demandé à votre sœur de m'épouser alors que j'aurais dû parler au préalable de mes intentions au chef de famille, puis l'annonce de nos fiançailles été rendue publique au cours d'un bal et j'ai négligé de vous écrire ou de vous rendre visite aussitôt après. Ma tante semble avoir accompli cette tâche à ma place. Je peux seulement vous dire que j'ai la plus grande considération pour votre sœur, et que j'accepterais sa décision si elle souhaitait rompre notre engagement après avoir écouté vos conseils.

Ce serait peut-être un prétexte parfait pour la rupture, le moment venu. Les sourcils ducaux se haussèrent.

— Incroyable, fit-il doucement. Vous ne vous battriez pas pour la femme que vous aimez, Hallmere ?

— Je n'obligerai jamais une femme à se marier contre

son gré.

Lorsque le duc posa son verre sur la table, Joshua comprit que leur entretien était terminé et se leva.

— Je dois escorter lady Freyja à un concert aux Upper Assembly Rooms ce soir, déclara-t-il. Nous nous verrons probablement là-bas ?

Le duc inclina la tête.

— Je vous souhaite un bon après-midi, conclut Joshua avant de quitter la pièce.

Il laissa échapper un profond soupir en sortant du Royal York Hotel. Le duc de Bewcastle n'allait pas le trouver beaucoup plus sympathique, une fois qu'il disparaîtrait de la vie de lady Freyja dans quelques jours... Cela ne le dérangeait nullement, mais pour elle, les choses seraient différentes, qu'elle divulgue ou non la vérité.

Ah, ils avaient bien besoin de cela ! L'existence devenait chaque jour un peu plus compliquée.

Il se mit à rire intérieurement. Ce serait intéressant d'être l'invisible témoin de la conversation que ne manquerait pas d'avoir Bewcastle avec sa sœur.

C'est une chose, de se fiancer devant la société de Bath, se dit Freyja. Mais c'en est une autre de se trouver scrutée par le regard de Wulfric.

Ce regard toujours impénétrable qui représentait le plus

grand atout du duc de Bewcastle pour traiter ses subalternes, tout comme ses frères et sœurs.

Son autre grand atout ? La patience, si du moins le mot était bien choisi. En effet, Wulfric n'était jamais pressé. Il prenait son temps alors que son interlocuteur s'agitait, s'affolait, s'attendant à se voir réduit en miettes.

Pendant qu'ils prenaient le thé chez lady Holt-Barron, il avait évité de faire d'autre mention des fiançailles, se contentant de parler de son voyage, de l'état des routes, de Bath, du temps, etc. Puis, aussi courtois et élégant que toujours, mais les yeux encore plus froids que d'ordinaire, il était parti en compagnie du marquis.

Il s'assit entre Freyja et lady Holt-Barron pendant le concert, Joshua se trouvant de l'autre côté de la jeune fille. Ils ne firent qu'écouter la musique ou parler durant l'entracte, tandis que de nombreuses personnes se bousculaient pour faire la révérence duc de Bewcastle. Freyja eut du mal à trouver moyen d'échanger quelques mots avec le marquis. Quand elle y réussit enfin, elle demanda :

— Qu'a-t-il dit ? Il connaît la vérité ?

— Seigneur, non ! Comment aurais-je pu agir ainsi ?

Vous auriez eu encore plus d'ennuis que lorsqu'il faudra annoncer la rupture la semaine prochaine.

— Wulfric n'est pas mon tuteur, riposta-t-elle avec arro-

gance. Il n'y aura pas plus d'ennuis dans un cas que dans l'autre.

— Alors pourquoi avez-vous l'air aussi perturbée, chérie ? demanda-t-il d'un ton léger.

Quelqu'un était en train de féliciter Wulfric des fiançailles de sa sœur avec le marquis de Hallmere. La jeune fille croisa le regard de Joshua et laissa échapper un petit rire sans joie.

Pas d'ennuis, prétendait-elle ? Mais il y en aurait une montagne !

Wulfric retourna à son hôtel tout de suite après le concert. On le vit le lendemain à la buvette thermale, impeccable en gris et blanc. Il salua Freyja, Charlotte et lady Holt-Barron avant de s'entretenir avec plusieurs personnes, dont lady Potford, avec laquelle il fit deux fois le tour de la salle.

Freyja marchait en compagnie de Charlotte qui lui confessa, visiblement confuse d'être aussi sotte, être terrorisée par Sa Grâce.

— Sourit-il jamais, Freyja ?

— Jamais. C'est en dessous de la dignité ducale.

Elles éclatèrent de rire. Et Freyja se sentit alors terriblement déloyale, car elle adorait ses frères et sœurs, même Wulfric.

Les curistes commençaient à se disperser pour aller prendre leur petit déjeuner, quand Wulfric annonça à sa sœur qu'elle prendrait le sien au Royal York Hôtel en sa compagnie.

Dois-je lui avouer la vérité ? se demanda-t-elle alors qu'ils se dirigeaient d'un bon pas vers l'hôtel.

Il savait déjà – grâce à lady Holt-Barron, que cette histoire romantique ravissait – que pendant ces derniers jours elle était sortie à pied ou à cheval avec le marquis, sans qu'il soit question de leur imposer un chaperon. De quoi auraient-ils l'air s'ils révélaient qu'après tout, ils n'étaient pas vraiment fiancés ?

Mais pourquoi aurait-elle peur de dévoiler la vérité ?

Elle n'avait jamais prétendu vivre selon les codes en vigueur qui voulaient que les demoiselles de bonne famille aient moins de liberté que les servantes ou les animaux de compagnie.

Elle prit une profonde inspiration, s'apprêtant à expliquer ce qu'il en était exactement. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Lady Potford s'est donné beaucoup de mal pour organiser cette grande réception en l'honneur de tes fiançailles ce soir, dit-il.

Oh, oui, la fête ! La comédie devrait encore durer jusqu'à

ce que la marquise se décide enfin à retourner en Cornouailles. Elle devait en avoir assez de sourire gentiment à Freyja chaque fois qu'elles se rencontraient – au moins deux ou trois fois par jour – tandis que ses yeux lui lançaient du venin. Ce matin-là, elle semblait particulièrement de bonne humeur. Peut-être parce qu'elle s'attendait à ce que l'arrivée inattendue de Wulfric cause des problèmes à Freyja et à son neveu ?

La jeune fille estimait que c'était probablement lady Potford qui avait informé Wulfric.

— Lady Potford a toujours été charmante, dit-elle – ce qui lui valut un vif coup d'œil de la part de son frère, qui devait s'étonner de la trouver aussi courtoise.

Si la marquise s'en allait le lendemain, le marquis partirait probablement le jour suivant. Elle pourrait alors tout confesser à Wulfric et rentrer à Lindsey avec lui. Ce serait facile... Personne n'avait besoin d'apprendre que les fiançailles étaient rompues. Après un certain temps, les gens oublieraient et cesseraient de se demander à quelle date aurait lieu le mariage. De toute façon, Freyja n'avait jamais prêté attention aux commérages qui circulaient à son sujet.

Ils prirent leur petit déjeuner dans la suite de Wulfric.

Le valet fut prié de les laisser tout de suite après avoir servi

le café.

— Nous avons vu deux de nos frères se marier au cours des derniers mois, dit Wulfric tandis que Freyja beurrerait un toast. Tous les deux très soudainement... et, il me faut l'ajouter, en dessous de leur condition.

Elle avait été de son avis après sa première rencontre avec chacune de ses belles-sœurs. Elle ne l'était plus.

— Le père d'Eve était peut-être un mineur, mais elle a été élevée comme une demoiselle de bonne famille, riposta-t-elle. Elle est intelligente, a un cœur d'or et Aidan l'adore. Le père de Judith est un obscur pasteur de campagne, mais grand-mère l'aime beaucoup et Rannulf aussi, bien sûr. La condition sociale ne représente pas tout, Wulfric.

— C'est exact.

Il prit le temps de manger une petite saucisse grillée avant de poursuivre :

— Toi, en revanche, tu as fait un choix parfait.

Elle était prête à discuter, mais ses arguments tombaient à plat, maintenant que Wulfric la félicitait. Elle lui adressa un coup d'œil plein de suspicion.

— Cela a cependant été bien soudain, remarqua-t-il.

— Tout s'est passé très vite. Le marquis de Hallmere m'a demandé de l'épouser alors que nous valsions aux Upper

Assembly Rooms. J'ai dit oui, et nous avons invité les gens à partager notre joie.

— Ah ! fit-il avec cette douceur qui ne faisait qu'éveiller l'appréhension. Voici presque mot pour mot l'explication que j'ai reçue de Hallmere lui-même.

— Parce que cela s'est passé ainsi. Écoute, Wulfric, si tu es venu à Bath dans l'intention de jouer le chef de famille, et de faire toute une histoire parce que je me suis fiancée sans te demander ton avis, tu peux retourner à Lindsey. Je suis majeure depuis quatre ans. J'aurais pensé que tu serais heureux de me voir mariée convenablement à mon âge.

— Je préfère un marquis à un valet de pied, c'est certain. Mais je me demande si les mariages d'Aidan et de Rannulf ne t'ont pas poussée à prendre cette décision.

— Quoi ? fit-elle, laissant sa fourchette chargée d'œufs brouillés à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette.

— Tu as vingt-cinq ans, un âge fâcheux pour une jeune fille. Viendrais-tu seulement de t'en rendre compte ?

Il y avait un soupçon de vérité dans ce qu'il disait. Elle n'avait pas été présente au mariage d'Aidan – les membres de la famille n'ayant été mis au courant que quelques semaines après la cérémonie. En revanche, elle avait assisté à celui de Rannulf et de Judith juste avant de venir à Bath,

et avait alors éprouvé une certaine envie. Il lui était même arrivé de penser en finir avec son état de célibataire en choisissant le premier gentleman convenable – le comte de Willett, par exemple.

Wulfric prit le temps de boire un peu de café avant de reprendre la parole. Après avoir marqué une légère hésitation, il déclara :

— J’ai noté que l’annonce de tes fiançailles a été faite tout de suite après la naissance du fils de la vicomtesse Ravensberg. Probablement le jour même où tu as reçu la lettre dans laquelle Morgan t’en informait.

— Si tu as une remarque à faire, Wulfric, ce n’est pas la peine de prendre toute la journée. Parce que Kit a eu un enfant, tu crois que, prostrée de douleur et d’apitoiement sur moi-même, je me suis jetée dans les bras du premier venu ? Tu penses que c’est moi qui ai proposé au marquis de m’épouser, et que je l’ai supplié de faire l’annonce immédiatement ? Tout cela pour dissimuler mon cœur meurtri ? Je me moque bien de Kit Butler.

Elle fit claquer ses doigts.

— Je me moque de sa vicomtesse, et encore plus de son fils.

Là-dessus, elle avala tout rond un morceau de toast.

— Ce serait donc un mariage d’amour, Freyja ?

Comment pouvait-elle le nier, après ce discours bien senti qui l'avait laissée presque hors d'haleine ?

— Je l'adore. Et il m'adore.

— Ah bon ! lança-t-il en la scrutant de son regard impénétrable. C'est donc ainsi ?

La tension devenait intolérable. Comment avait-elle pu raconter un pareil mensonge ? S'il la croyait, elle paraîtrait encore plus pathétique dans quelques jours, après avoir été abandonnée. Elle se pencha au-dessus de la table, les yeux étincelants.

— As-tu entendu parler de notre première rencontre à Bath ? Ou plutôt de nos deux premières rencontres ? Tout cela est inextricablement mêlé. Si tu n'es pas encore au courant, quelqu'un ne manquera pas de tout te raconter. Mieux vaut que je m'en charge moi-même.

Cela ne parut guère enchanter le duc.

— J'ai l'intuition que je préférerais ne rien savoir.

Elle éclata de rire avant de lui narrer le malentendu dans les jardins de Sydney, qui s'était terminé par un coup de poing sur le nez du marquis, ce dernier ayant volontairement négligé de lui expliquer ce qui s'était réellement passé.

— Bien sûr, je ne connaissais pas son identité à ce moment-là. Et il refusait de croire que j'étais la sœur d'un duc

parce que je n'avais pas de chaperon.

— Tu veux dire que tu te comportais normalement ? fit le duc d'un ton sec.

Elle décrivit ensuite en détail la scène de la buvette thermale, le lendemain matin.

— Je suppose qu'il faut te féliciter, dit Wulfric avec lassitude. Tu as donné à la société de Bath de quoi parler pendant au moins une semaine. Et au moment où tout se calmait, tu t'es empressée de raviver les choses avec une annonce inattendue. Maintenant que j'ai appris dans quelles circonstances tu as fait la connaissance de Hallmere, je comprends que vous soyez tous les deux tombés follement amoureux et que vous ayez décidé de vous engager pour la vie au cours d'une simple valse.

Freyja se demanda quelle serait la réaction de son frère si elle lui décrivait sa toute première rencontre avec le marquis, loin de Bath.

— Ce mariage te rendra donc heureuse ? questionna-t-il. On pouvait parfois avoir un bref aperçu du côté humain de Wulfric. Pas souvent. S'il avait des sentiments, il évitait de les montrer. S'il avait des rêves ou des secrets, il ne les partageait jamais. Freyja s'était souvent posé des questions au sujet de ses relations avec sa maîtresse. Tenait-il un peu à elle, ou la voyait-il uniquement pour satisfaire ses be-

soins ? Et eux, ses frères et sœurs, les considérait-il seulement comme des êtres dont il avait la responsabilité, ou lui arrivait-il quelquefois de penser à eux comme à des personnes qu'il pouvait aimer ?

Freyja venait d'avoir une démonstration de la possible sensibilité de son frère. Et il lui arriva alors quelque chose de honteux : ses yeux se remplirent de larmes.

— Oui, nous serons heureux, affirma-t-elle.

Elle avala sa salive en réalisant qu'elle venait, avec une émotion qui lui était peu coutumière, de proférer un horrible mensonge.

En cet instant, elle aurait voulu être réellement la fiancée de Joshua, être réellement amoureuse de lui et passer sa vie entière à ses côtés. Elle aurait aussi voulu procurer un peu de bonheur à Wulfric qui, elle le devinait, devait par moments se sentir très seul.

Il posa sa serviette sur la table.

— Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à donner ma bénédiction à ce mariage. Pour ce que vaut ma bénédiction...

Je ne t'aiderais guère en te la refusant. Ce serait comme fermer la porte de l'écurie une fois que le cheval s'en est échappé.

L'assiette de Freyja était encore à moitié pleine, mais elle n'avait plus faim. Elle se sentait épuisée. Impulsive,

têtue, souvent irréfléchie, elle avait ses défauts, certes.

Mais elle n'avait pas l'habitude de mentir à Wulfric, pas plus qu'aux autres membres de sa famille. Et cette fois, elle était allée si loin dans ses mensonges qu'elle ne pouvait plus reculer. Il ne lui restait qu'à attendre que l'histoire se termine. Grâce au Ciel, cela surviendrait très vite.

— A moins qu'il n'ait d'importantes obligations ailleurs, Hallmere va venir à Lindsey avec nous, décida Wulfric.

Nous le présenterons à nos voisins et nous célébrerons vos fiançailles comme il convient. Puis nous commencerons à organiser votre mariage.

Freyja se dit qu'elle aurait mieux fait de ne rien manger du tout.

10.

De nombreux invités se pressaient chez lady Potford pour cette soirée donnée en l'honneur des fiançailles du marquis de Hallmere et de lady Freyja Bedwyn.

Lady Potford avait dû faire ouvrir, outre le grand salon, son salon privé, un autre salon et la salle à manger. Toutes ces pièces étaient éclairées par une multitude de bougies.

Sur la longue table de la salle à manger, couverte d'une nappe immaculée, s'amoncelaient des plats très appétissants. Deux valets aidaient les invités à faire leur choix et à remplir leurs assiettes. Cinq ou six autres allaient de pièce en pièce, proposant des plateaux chargés de boissons.

Comme elle l'avait souvent dit à Joshua et à Freyja, ainsi qu'au duc de Bewcastle pendant leur promenade matinale autour de la buvette thermale, lady Potford était ravie du tour qu'avaient pris les événements.

— J'avais tellement peur, avait-elle avoué à Joshua, que tu ne partes un peu à la dérive comme tu l'as fait au cours de ces dernières années, te contentant de goûter aux éphémères plaisirs de la vie sans comprendre qu'il y a une satisfaction bien plus grande à accomplir son devoir et à former une famille. Tu retourneras à Penhallow après ton mariage, tu auras des enfants et tu t'occuperas de ton do-

maine ainsi que du bien-être de tous ceux qui dépendent de toi. Lady Freyja est exactement la femme qui te convient. Je suis très heureuse.

— J’ai engagé un régisseur fort capable, grand-mère, et je suis en constante communication avec lui. Lady Freyja voudra peut-être habiter à Londres. Ou peut-être pas... avait-il conclu, embarrassé.

Les invités semblaient enchantés. Ce n’était pas souvent que l’on avait l’occasion d’assister à une réception pareille à Bath, surtout pour fêter deux personnes aussi illustres qu’un marquis et la fille d’un duc. Les joyeuses conversations et les rires allaient bon train.

La marquise de Hallmere, très élégante dans une robe de grand deuil en satin, les cheveux ornés de hautes plumes couleur d’ébène, avait l’air radieuse. Elle souriait à ceux qui la saluaient et, de temps en temps, essuyait une larme – de joie, forcément – avec un mouchoir bordé de noir. Elle déposa un baiser à quelques centimètres de la joue de Freyja et prit le visage de Joshua entre ses mains avant de l’embrasser tendrement et d’assurer, bien fort pour que tous ceux qui l’entouraient puissent l’entendre, que son cher défunt oncle serait fier de lui ce soir.

Puis elle se mit à la recherche du duc de Bewcastle.

— Je suis heureuse que vous ayez pu venir aussi vite à

Bath, Votre Grâce, dit-elle.

Il s'inclina, se contentant de prendre la main qu'elle lui tendait, sans toutefois la porter à ses lèvres.

— Madame... murmura-t-il simplement.

— Lady Freyja a captivé toute la société de Bath. C'est une charmante jeune lady.

Une charmante jeune lady ? Le duc se contenta hocher la tête en entendant cet étrange compliment. Ses prunelles gris argent demeuraient indéchiffrables.

— On ne peut qu'espérer qu'elle soit aussi heureuse qu'elle le mérite.

— Certainement, admit-il, glacial.

— Et on ne peut qu'espérer, poursuivit-elle en se tamponnant les yeux, que Joshua ne se soit pas fiancé seulement pour rire.

Le duc haussa les sourcils mais ne posa pas la question à laquelle, visiblement, elle s'attendait.

— C'est un adorable garçon, soupira-t-elle. On ne pouvait que l'aimer, malgré tous ses mauvais coups. Il adorait ses cousins, surtout Constance, mon aînée, qui vous a été présentée à la buvette thermale ce matin.

De nouveau, le duc hocha la tête.

— Mais selon les termes employés par mon défunt mari, il a eu la frousse au moment de s'engager, voici déjà cinq

ans, et il est parti s'amuser sur le continent. Quelle drôle d'idée d'aller là-bas en pleine guerre ! Après la mort de mon cher époux, j'ai compris qu'il était trop gêné pour revenir à la maison, c'est donc moi qui me suis déplacée. Il a tout de suite été évident que les sentiments qu'il portait à Constance étaient toujours vivaces, et réciproquement.

Mais stupidement – car les parents peuvent parfois se conduire stupidement, Votre Grâce, quand ils ne souhaitent rien d'autre que le bonheur de leurs enfants –, j'ai poussé à la roue au lieu de laisser les choses suivre leur cours naturel. J'espérais que leurs fiançailles seraient annoncées la semaine dernière, au cours du bal qui a été donné aux Upper Assembly Rooms, et je savais que c'était également le plus cher désir de Joshua. Mais il s'est mis à valser avec lady Freyja, puis j'ai soudain vu dans ses yeux cette lueur dangereuse que je connais si bien et, à la fin de la série, il a demandé à M. King d'annoncer ses fiançailles avec *elle* !

Le duc de Bewcastle avait pris le manche de son lorgnon, qu'il maintenait à mi-hauteur. La marquise eut un petit rire puis, brusquement, son expression changea. Elle pâlit et parut soudain très fragile.

— Je crains que mon neveu n'ait profité d'une charmante lady qui a malheureusement atteint un âge auquel –

je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas si je parle franchement, Votre Grâce – on a tellement envie d'avoir une demande en mariage qu'on est incapable d'établir la distinction entre une offre sérieuse et une autre faite uniquement par jeu. Je crains que mon neveu ne disparaisse bientôt pour l'une de ses folles escapades.

La marquise eut alors l'expérience déconcertante d'être examinée à travers le lorgnon du duc. Puis il laissa retomber celui-ci sur son ruban.

— Je dois vous féliciter, madame, pour avoir échappé de peu à une pénible situation.

— Moi ?

Il était évident qu'elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

— Cela aurait été terrible pour vous, madame, de voir Hallmere épouser votre fille quand vous le soupçonnez d'être responsable de la mort de votre fils.

Elle le fixa de ses yeux agrandis.

— Oh, non ! Serait-ce l'impression que je vous ai donnée dans la lettre que j'ai estimé devoir vous écrire, Votre Grâce ? Il s'agissait d'une mort accidentelle. Soit, Joshua a été la dernière personne à voir mon cher Albert vivant, mais il n'a jamais été question – jamais ! – qu'il soit pour quelque chose dans l'accident.

— Ah ! Mais il vous aurait été pénible de savoir que l'homme qui a épousé votre fille avait eu un enfant avec la gouvernante de celle-ci.

— Non, ce n'était pas la gouvernante de Constance.

Mlle Jewell était chargée de mes autres filles, Votre Grâce.

Il s'agissait de... d'un incident... Les jeunes gens seront toujours les jeunes gens, ai-je besoin de vous le dire, Votre Grâce ? Je crois que vous avez plusieurs frères ?

Le duc demeura silencieux, se contentant de la toiser de son regard glacé. Elle se tamponna encore une fois les yeux avant de reprendre :

— J'ai donc estimé de mon devoir, Votre Grâce, de vous prévenir que votre sœur risquait d'avoir le cœur brisé.

Joshua est un très bel homme, mais aussi un gredin sans cœur. Je ne sais pas pourquoi je l'aime tant, c'est ainsi.

Lady Freyja est si douce et si charmante... Je serais désolée de la voir souffrir.

Le duc pianotait sur le manche de son lorgnon, en la considérant avec arrogance.

— Oh !

Un grand sourire vint aux lèvres de la marquise, tandis qu'elle agitait la main vers un invité qui se tenait de l'autre côté du salon.

— Excusez-moi, Votre Grâce, des amis me font signe.

Le duc s'inclina légèrement, et elle s'éloigna.

— Que se passe-t-il, chérie ? demanda Joshua. Vous ne pouvez pas vous passer de moi, ne serait-ce que cinq minutes ?

Il était en train d'allumer les bougies d'un chandelier sur la cheminée de cette petite pièce que sa grand-mère utilisait comme bureau. Il y avait là quelques rayonnages chargés de livres, un secrétaire, une chaise et deux fauteuils aux accoudoirs et aux pieds dorés.

— Peuh ! lança-t-elle avec dédain.

Il se retourna pour lui adresser un grand sourire. Elle lui avait dit qu'elle avait besoin de lui parler sans témoins, et il l'avait amenée ici. Ce soir-là, elle portait une robe bleu pâle ornée de broderies argentées, très largement décolletée. Ses cheveux, eux aussi, étaient tressés d'argent. Elle était superbe.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous résister, dit-il en s'asseyant au coin du bureau, un pied par terre, l'autre se balançant négligemment. Votre couturière a dû manquer de tissu quand elle est arrivée à votre bustier. Mais je dois avouer que le résultat est magnifique.

— Ces réflexions lubriques ne vous font pas honneur, déclara-t-elle sévèrement. Je parie que vous n'oseriez pas dire des choses pareilles à une autre dame.

— Seigneur, non ! Je n'aime pas recevoir de gifles. Vous remarquerez que j'ai mis un espace suffisant entre nous avant de vous parler ainsi. Je n'ai pas envie de voir mon nez déformé.

— Riez, riez... Il n'empêche que nous nous retrouvons dans un terrible imbroglio.

— En effet. Je pensais que tout serait très simple :

M. King annoncerait nos fiançailles, chacun nous féliciterait avant de retourner à ses affaires jusqu'à ce que nous trouvions le moyen de nous séparer discrètement. Jamais je n'aurais imaginé que ma grand-mère serait contente au point de se lancer dans l'organisation d'une telle réception.

— Et moi, jamais je n'aurais imaginé que Wulfric viendrait à Bath. Cela rend les choses horriblement embarrassantes, horriblement compliquées.

— A-t-il essayé de vous pousser à rompre ces fiançailles ? Je n'ai pas l'impression de lui plaire beaucoup.

Il se demanda si le duc avait montré à sa sœur la lettre de la marquise de Hallmere ou, au moins, lui avait fait part des écœurantes confidences qu'elle avait cru bon révéler.

— Wulfric ne donne pas d'ordres. Du moins, pas à ses frères et sœurs. Mais c'est un expert quand il s'agit de nous manœuvrer afin de nous amener à agir comme il le souhaite, tout en nous laissant croire que nous le faisons de

notre propre volonté.

— Peut-être pourriez-vous le laisser vous manœuvrer afin de m'envoyer promener ? Ce serait la solution à notre problème. Mais avertissez-moi à temps, parce que si cela arrive avant le départ de ma tante, je risque de me retrouver fiancé à une autre.

— Je lui ai dit que je vous adorais et que vous m'adoriez. Je lui ai promis que nous serions heureux.

Joshua rejeta la tête en arrière pour éclater d'un grand rire.

— Je crains que vous ne pensiez pas un mot de tout cela.

— Tout est donc pour vous une occasion de plaisanter ? Elle se rapprocha de lui.

— Je n'ai jamais menti à Wulfric avant. Je déteste mentir.

Il lui prit la main et s'assit plus commodément sur le bureau pour la rapprocher de lui.

— En cet instant, ma toute charmante, je ressens à votre égard quelque chose comme de l'adoration.

— Il veut que vous veniez avec nous au château de Lindsey dans les jours qui viennent, afin d'être présenté au reste de la famille et à nos voisins. Il veut que nos fiançailles soient célébrées là-bas. Et aussi que l'on commence à organiser notre mariage.

— Aïe !

Il prit l'autre main de la jeune fille.

— C'est vrai, nous sommes dans un sacré imbroglio.

— Vous ne pouvez pas aller là-bas, dit-elle avec fermeté.

Trouvez une excuse quelconque, un engagement prévu de longue date, que sais-je... Et après votre départ, j'expliquerai tout à Wulfric.

— Ah, chérie, je vous rends la vie bien difficile !

— Ô combien ! Mais j'ai accepté de me prêter à cette comédie et je ne le regrette pas. La semaine qui vient de s'écouler a été beaucoup moins ennuyeuse que prévu. Je me suis vraiment amusée.

— Moi aussi, assura-t-il, souriant.

Elle ouvrit la bouche, s'apprêtant à dire autre chose, mais demeura silencieuse. Leurs yeux venaient de se rencontrer, et un silence pesa soudain tandis qu'ils réalisaient en même temps qu'ils se trouvaient seuls dans une petite pièce seulement éclairée par trois bougies.

Joshua était terriblement conscient du profond décolleté de la jeune fille, de la zone d'ombre entre ses seins généreusement ronds, de l'élégance de son cou gracieusement arqué, de son visage aux traits peu classiques mais attrayant, de la masse brillante de sa chevelure blonde. Il sentit sa température monter, sa respiration s'accélérer,

ses reins se raidir...

Quand il l'attira plus près de lui, elle le prit par la taille alors que, du bout des doigts, il suivait le dessin de ses sourcils sombres avant de lui caresser les joues et enfin les lèvres.

Baissant la tête, ce fut ensuite du bout de la langue qu'il agaçait ces lèvres douces et tièdes qui ne résistaient pas. Sa langue poursuivit son exploration, à l'intérieur de la bouche de Freyja, cette fois. Avec un petit soupir, elle laissa ce baiser devenir plus passionné. Son désir explosa et il la pressa contre lui.

— Que faisons-nous ? demanda-t-elle brusquement en rejetant la tête en arrière, les joues en feu, les yeux étincelants.

— On s'embrasse, dit-il en frottant son nez contre le sien. Nous étions d'accord, non ? Nous venons de passer une excellente semaine. Pourquoi ne pas en profiter un peu plus ?

Elle posa les mains sur ses épaules, comme si elle s'apprêtait à le repousser.

— Faut-il vous rappeler que nous ne sommes pas vraiment fiancés ?

— Chérie, n'oubliez pas que cette réception est donnée en l'honneur de nos fiançailles, que vous venez d'assurer à

votre frère que nous nous adorons, que nous vivrons heureux jusqu'à ce que la mort nous sépare... et que jamais vous ne mentez au duc de Bewcastle.

— Je n'embrasse pas tous les hommes séduisants que je rencontre.

— Seulement ceux auxquels vous êtes temporairement fiancée ? dit-il en la prenant par la taille.

Une taille très fine, un contraste délicieux entre sa poitrine et ses hanches. Elle le fixa droit dans les yeux.

— Promettez-moi de ne pas vous laisser convaincre d'aller au château de Lindsey. Il faut en finir avec cette situation. De préférence tout de suite après cette soirée.

— Vous avez peur, murmura-t-il en lui effleurant les lèvres. Vous avez peur de ne pas pouvoir me résister.

— Peuh ! Je n'ai jamais, de toute ma vie, rencontré un homme à ce point suffisant.

— Sachez que moi, j'ai peur de ne pas pouvoir vous résister.

C'était la vérité. Avoir lady Freyja dans son lit serait une incroyable expérience sensuelle. Malheureusement, cela ne se produirait jamais. C'était une demoiselle de bonne famille, une aristocrate. Mais cette idée représentait une terrible tentation pour lui. Pour elle aussi, semblait-il, car en dépit de ses dires, elle ne cherchait pas à se dégager.

— Je pourrais commencer la fête ici, dit-il en lui mordillant les lèvres, puis descendre jusqu'à vos orteils. Les orteils représentent une zone particulièrement érotique du corps féminin, saviez-vous cela ?

— Non ! assura-t-elle en reculant de nouveau la tête. Et en voilà une façon choquante de parler. Vous êtes en train de vous moquer de moi. Vos yeux vous trahissent.

— Vraiment, chérie ?

Quand il déposa une pluie de baisers sur son cou, à la naissance de ses épaules, Freyja le saisit par les cheveux, l'attirant encore plus près.

— Mais arriverais-je à vos orteils ? reprit-il. Je pourrais être arrêté par une zone encore plus érotique à mi-chemin. Il l'entendit retenir sa respiration. Peut-être était-ce, pour lui, le moment de protéger son nez ? Mais lorsqu'il releva la tête, il vit ses paupières lourdes, ses lèvres entrouvertes. En cet instant, elle était loin de songer à lui donner des coups de poing.

— Nous ne devrions pas être ici, déclara-t-elle avec effort. Nous devrions être avec les invités de votre grand-mère. Ils se demandent sans doute où nous sommes passés.

— Ils penseront que nous avons voulu nous isoler quelques instants, cela les enchantera.

Les yeux clos, elle noua les bras autour de son cou et l'embrassa sur les lèvres, passionnément, tandis qu'il la maintenait contre lui, les mains plaquées sur ses fesses rondes.

A ce moment-là, la porte s'ouvrit.

— Ah ! fit la voix froide du duc de Bewcastle. Vous étiez là.

Joshua remonta ses mains jusqu'à la taille de Freyja, dans une position plus convenable. Elle se retourna, les joues en feu, un peu décoiffée.

— Tu n'aurais pas pu frapper ?

Il haussa les sourcils avec surprise.

— Non.

Freyja était horriblement embarrassée. D'un côté parce qu'elle s'était lancée à corps perdu dans cette étreinte torride, de l'autre parce que Wulfric les avait surpris. Quand le marquis avait remonté ses mains, elle avait compris où elles se trouvaient... avant. Ce qui avait dû frapper Wulfric dès le premier coup d'œil.

Elle baissa les yeux en hâte pour s'assurer que le bustier de sa robe couvrait encore ce qu'il était censé couvrir.

Et après cela, se dit-elle avec rage, je paraîtrai doublement pathétique lorsque cette comédie se terminera.

Wulfric n'était pas venu pour la ramener vers les salons

en la traînant par les cheveux, semblait-il. Il s'assit dans l'un des fauteuils dorés, posa ses bras sur les accoudoirs et joignit les mains, une position qui lui était caractéristique quand il avait quelque chose d'important à dire.

— Assieds-toi, Freyja, fit-il en désignant l'autre fauteuil avant de joindre de nouveau les doigts. J'ai compris que, au cours de ce fameux bal de la semaine dernière, il existait de nombreux éléments sous-jacents qui ont échappé à la plupart des personnes présentes.

La jeune fille songea que Wulfric avait tout découvert. Dès qu'elle s'assit, Joshua vint se placer derrière elle et posa la main sur le dossier du fauteuil.

— Il semblerait qu'il y ait eu une sorte de course pour savoir, de deux fiançailles impliquant le même gentleman, lesquelles seraient annoncées en premier lieu, reprit le duc. Ai-je raison lorsque j'avance cela, Hallmere ?

Quand le marquis répondit, Freyja reconnut un soupçon de rire dans sa voix.

— Pas exactement. Mais selon ma cousine Constance, sa mère espérait pousser les choses à un degré tel qu'une annonce aurait été superflue. J'ai préféré me défendre... en attaquant.

Wulfric lui adressa ce regard qui glaçait presque tous les mortels. Joshua faisait-il partie de ceux-là ? Freyja n'osa

pas lever les yeux pour voir son expression. Mais elle avait l'intuition que, au lieu de l'anéantir, l'intervention de Bewcastle représentait pour lui un intense soulagement.

Le pire de la mascarade – l'aveu à Wulfric – était évité.

Elle aurait dû deviner qu'il découvrirait la vérité tout seul.

— Ces fiançailles doivent prendre fin dès que la marquise de Hallmere et sa fille partiront, je suppose ? interrogea le duc.

— Avec ma profonde reconnaissance à lady Freyja pour m'avoir sauvé d'une sentence à vie et mes excuses pour tous les problèmes qui en ont découlé... oui, admit le marquis.

— Cela n'a pas été trop difficile, déclara la jeune fille. J'ai accepté avec plaisir de jouer ce jeu. Et grâce à cela, l'ennui de la vie à Bath a été grandement allégé au cours de la semaine dernière.

— Pendant tout ce temps, tu es allée te promener aux environs de Bath avec un gentleman qui n'es même pas ton fiancé. Tu t'es laissé embrasser et...

— Juste ce soir. Et aussi à une ou deux autres occasions, ajouta-t-elle honnêtement. Tu ne vas pas faire une histoire pour si peu, Wulfric ! J'ai vingt-cinq ans, je n'ai pas besoin d'être entourée de chaperons comme Morgan.

Le duc se tourna vers Joshua.

— Les prédictions que votre tante m’a faites, voici moins d’une heure, deviendront parfaitement correctes le jour où vous abandonnerez ma sœur. Elle en sera enchantée, et lady Freyja profondément humiliée.

— Quelle bêtise, Wulfric ! s’exclama la jeune fille.

Il ne la regarda même pas. C’était Joshua qu’il fixait de son regard gris argent.

— Que suggérez-vous, Bewcastle ? lança ce dernier. Que j’épouse lady Freyja ? Je doute qu’elle veuille de moi.

— C’est à elle – publiquement, du moins – de le décider. N’est-ce pas votre avis ?

Freyja se leva d’un bond.

— Quelle bêtise ! répéta-t-elle. J’ai accepté de jouer cette comédie tout simplement parce que cela m’amusait, sûrement pas dans le but d’obliger le marquis de Hallmere à m’épouser. Je ne veux pas plus me marier avec lui qu’avec un autre.

Quand elle passa devant Joshua pour aller vers le bureau, elle vit la lueur rieuse qu’elle connaissait si bien luire dans ses yeux. Elle s’assit le plus loin possible des deux hommes. Comme tout cela était stupide !

— Peut-être pourrions-nous mettre sur pied une autre scène à la buvette thermale d’ici à quelques jours ? proposa le marquis. Avez-vous entendu parler de la première,

Bewcastle ? Lady Freyja n’a pas eu l’avantage à cette occasion. Mais je peux vous assurer que tout le monde sympathisera avec elle lorsqu’elle m’enverra un coup de poing sur le nez et me dira d’aller au diable. On la félicitera pour s’être libérée de son goujat de fiancé.

Freyja, qui observait son frère, comprit qu’il ne trouvait pas cette suggestion particulièrement drôle.

— Après-demain, Hallmere, vous nous accompagnerez, lady Freyja et moi, jusqu’au château de Lindsey, où vous ferez la connaissance de notre famille et de nos voisins. Vos fiançailles seront célébrées selon les conventions. Si, après Noël ou au printemps, ma sœur décide qu’après tout elle ne souhaite pas vous épouser, l’annonce sera faite – par moi. On la désapprouvera, certes, cela ne pourra être évité, mais au moins on ne la prendra pas en pitié.

Le marquis se tourna vers la jeune fille.

— Lady Freyja m’a déjà dit qu’elle ne souhaitait pas que j’aille au château de Lindsey.

Elle serra les lèvres. Quelques minutes auparavant, elle avait affirmé que Wulfric ne donnait jamais d’ordres à ses frères et sœurs. Or ne venait-il pas de prononcer une ferme injonction ducale ?

— Lady Freyja ne sera pas mécontente d’être escortée par vous pendant les huit ou quinze jours à venir, reprit le

duc. Ses frères et leurs épouses vont venir à Lindsey, car ils ont été invités à assister aux fêtes données en l'honneur du baptême du petit-fils de notre voisin, le comte de Redfield. Freyja se redressa brusquement. Des fêtes en l'honneur du fils de Kit ? Elle allait devoir assister à cela ? Elle allait devoir sourire et prétendre être heureuse pour Kit et sa vicomtesse ? J

Joshua se tourna vers elle en joignant les mains derrière son dos. Il paraissait plus sérieux que d'ordinaire – presque grave, en réalité.

— Si c'est lady Freyja qui doit décider du moment de la rupture, c'est à elle de décider si je dois aller au château de Lindsey ou pas.

Elle devrait lui rendre sa liberté immédiatement. Elle devrait retourner dans les salons et annoncer que leurs fiançailles étaient rompues. Il fallait mettre un terme à cette comédie.

Mais les nouvelles atteindraient vite Lindsey. Elle deviendrait alors, aux yeux du monde, un objet de pitié. La malheureuse, la pathétique lady Freyja humiliée par ses fiançailles brisées si peu de temps après leur annonce. Et en plus de cela, il lui faudrait assister au baptême du fils de Kit et sourire, sourire sans fin.

— Vous pourriez venir une semaine ou deux, décida-t-

elle sans enthousiasme. Et nous nous disputerons avant votre départ, ce qui ne devrait pas être difficile.

— Bien.

Wulfric se leva.

— Je crois que vous avez négligé les invités de lady Potford un peu trop longtemps, fit-il avec hauteur.

Là-dessus, il sortit sans un regard en arrière. Le marquis regarda Freyja.

— Seigneur ! s'exclama-t-il.

— Enfer et damnation.

Il éclata de rire.

— Eh bien, nous allons pouvoir encore nous embrasser, dit-il en lui offrant le bras.

L'ignorant, elle passa devant lui.

— Nous embrasser ? Moi vivante, plus jamais ! lança-t-elle.

— J'espère que vous ne parlez pas sérieusement. Je ne veux pas attendre votre mort pour vous enlacer. Je serais incapable de profiter d'un tel baiser – et vous, encore moins.

11.

Deux jours plus tard, Joshua se trouva en route pour le château de Lindsey, dans le Hampshire, au milieu d'une impressionnante escorte de cochers en livrée, de valets et de cavaliers qui accompagnaient la berline aux armes ducales ainsi que la voiture contenant les bagages de Sa Grâce.

Qui aurait pu imaginer que cette bizarre succession d'événements l'amènerait à faire ce voyage ? Il ne savait trop s'il devait trembler de peur ou rire à gorge déployée. À vrai dire, il n'était pas homme à se laisser terrifier. Et il trouvait fort divertissant le spectacle des gens qui, dans chaque village, accouraient pour voir cet incroyable cortège, les femmes faisant la révérence et les hommes ôtant leur chapeau. Les voitures qu'ils croisaient se rangeaient sur le bas-côté pour les laisser passer.

Je pourrais me conduire de la même façon, se dit-il.

Après tout, je suis le marquis de Hallmere.

La pensée de voyager dans de telles conditions lui parut plutôt cocasse. Il aurait aimé partager son amusement avec Freyja, mais celle-ci était montée dans la voiture du duc au lieu de faire la route à cheval. Par ailleurs, il était possible qu'elle soit habituée à cette manière de se dépla-

cer et n'y voie rien de distrayant. Il se demanda de quoi parlaient le frère et la sœur. Peut-être ne disaient-ils rien, à moins qu'ils n'échangent quelques banalités au sujet du temps ou du paysage. En tout cas, depuis l'avant-veille, Bewcastle n'avait fait aucune référence à leurs fiançailles. C'était avec bonne humeur que Joshua attendait d'arriver au château de Lindsey. Soit, il était pris au piège en attendant que Freyja décide de le libérer. Il se trouvait entièrement à sa merci. Mais il lui faisait confiance. D'ailleurs, elle n'avait pas plus envie de l'épouser que lui-même ne le souhaitait. Ce qui n'empêchait pas qu'il l'appréciait. Il ne s'était pas encore lassé de sa compagnie. Au contraire, il trouvait leurs conversations aussi stimulantes que celles qu'il pouvait avoir avec ses amis. Et elle était très attirante... Peut-être trop. Il allait devoir marcher sur des œufs pendant son séjour dans le Hampshire. Ils arrivèrent à Lindsey dans le courant de l'après-midi. Joshua suivit la voiture qui passait les grilles avant de remonter une large avenue bordée d'ormes. Le château apparut au bout de celle-ci. Il présentait un mélange de nombreux styles. Il avait visiblement été agrandi plusieurs fois, avec un résultat à la fois imposant et agréable. L'avenue se divisait en deux, entourant un vaste jardin au centre duquel s'élevait une fontaine en marbre. Il y

avait moins de fleurs à cette époque de l'année qu'on ne devait en trouver en juillet, par exemple, mais l'eau de la fontaine n'avait pas encore été fermée pour l'hiver. Le jet s'élevait au moins à dix mètres avant de retomber en pluie étincelante dans le vaste bassin.

Un petit garçon, en équilibre précaire sur la margelle, devait se faire mouiller. Un homme brun, très grand et à l'allure sévère, doté d'un nez aquilin – le nez Bedwyn ? – se tenait non loin de lui. Une petite fille, perchée sur l'une de ses épaules, lui agrippai les cheveux. Deux femmes l'accompagnaient : une jolie brune et une rousse aux courbes voluptueuses. Elles sourirent au passage des voitures, la petite fille agita la main, et tout le monde regarda Joshua avec curiosité.

Le cortège s'arrêta sur la cour pavée, devant les hautes portes à double battant du château, juste au moment où plusieurs personnes sortaient des écuries : une jeune et mince beauté à la chevelure sombre accompagnée par deux hommes de haute taille, l'un très blond, l'autre très brun. Tous deux avaient le nez busqué de la famille.

Encore des Bedwyn, se dit Joshua.

Comment allait-on le présenter ? Il n'avait pas discuté avec Bewcastle à ce sujet. Les siens allaient-ils être mis au courant de la comédie qu'il allait falloir jouer jusqu'à ce

que l'on en finisse avec ces fiançailles ?

Pendant que l'on ouvrait les portières et que l'on plaçait le marchepied, le grand blond saisit Freyja par la taille et la déposa par terre. Après avoir embrassé les femmes et la petite fille, elle serra la main de ses frères. Le duc descendit à son tour, adressa un signe de tête au petit groupe et parut quelque peu surpris quand la jeune femme brune l'embrassa.

Joshua mit pied à terre et laissa un groom venu en courant des écuries se charger de son cheval.

Après avoir salué tous les autres, Freyja vint enfin vers lui, le menton fièrement levé, une lueur belliqueuse dans les yeux. Elle n'avait probablement pas attendu ce moment-là avec euphorie. Le prenant par la main, elle déclara d'une voix haute et claire :

— Voici le marquis de Hallmere, Joshua, mon fiancé. La date du mariage n'est pas encore fixée. Ce devrait être au cours de l'année prochaine, peut-être en été.

Il y eut un chœur d'exclamations, mais elle leva la main.

— Laissez-moi faire les présentations d'abord.

Et elle se mit en devoir de nommer tous ceux qui l'entouraient. Lady Morgan Bedwyn, la beauté brune, fit la révérence à Joshua en le fixant de son regard direct. Lord Alleyne, le jeune homme brun, paraissait amusé. Le géant

blond était lord Rannulf et la rousse voluptueuse, sa femme, Judith. La jolie brune s'appelait Eve et était la femme d'Aidan, le grand brun à l'allure sévère, qui avait une attitude raide toute militaire. Les enfants, Davy et Becky, étaient les leurs.

— C'est pour cela que tu es parti à Bath du jour au lendemain, sans un mot d'explication, juste quand nous attendions l'arrivée d'Aidan, d'Eve, de Rannulf et de Judith ? demanda Morgan à son frère aîné. Tu savais que Freyja venait de se fiancer et tu as voulu aller voir cela de près. C'est toujours à Wulfric que l'on raconte les histoires intéressantes, jamais à nous.

Lord Rannulf serrait la main de Joshua avec autant de chaleur que de fermeté.

— Tout cela a été bien rapide, mais il semblerait que les Bedwyn décident soudainement de se marier. Pourquoi Freyja aurait-elle agi différemment ?

— Hallmere ?

Lord Aidan Bedwyn salua Joshua sans sourire, avec un bref hochement de la tête. Sa femme embrassait de nouveau Freyja, les yeux pleins de larmes.

— Je suis si heureuse pour vous.

Le petit garçon se glissa entre Joshua et Freyja, dont il tira la jupe.

— Tante Freyja... J'ai apporté mon jeu de cricket.

— Hé, petit coquin !

Lord Aidan parut soudain presque humain. Il hissa l'enfant sur son autre épaule.

— Laisse ta tante se reposer un peu avant de l'emmener jouer. De plus, ce n'est pas la saison du cricket. Nous trouverons autre chose à faire.

— Le cricket d'abord, que ce soit la saison ou pas, déclara Freyja en souriant au petit garçon. Tu feras partie de mon équipe, Davy. Sais-tu que la première fois que j'ai touché une batte, j'ai marqué six points ?

Joshua la regarda avec étonnement. Elle jouait au cricket ?

— Je pourrai me joindre à vous ? proposa-t-il. Je suis un bon lanceur et on ne marque pas facilement six points avec moi, ni même quatre...

— Peuh ! lança-t-elle.

Le petit garçon riait, visiblement ravi. Lord Aidan lui-même souriait.

— Si les Bedwyn décident qu'on peut jouer au cricket en toute saison, pourquoi pas ?

Dès que le duc de Bewcastle prit la parole, pourtant sans élever la voix, tous les Bedwyn se turent pour l'écouter.

— Entrons. Nous nous retrouverons au salon dans une

demi-heure pour prendre le thé.

— Le maître a parlé, commenta lord Alleyne.

Il prit Freyja par les épaules.

— Si tu es heureuse, je suis heureux pour toi. Et pour vous, Hallmere. Bon, mettons-nous en file comme de dociles agneaux...

Le marquis offrit son bras à Freyja. Avant de l'accepter, elle le regarda d'un air hautain.

— J'ai décidé de vous appeler dorénavant Joshua. Je n'ai pas envie de dire tout simplement Hallmere, et encore moins de vous traiter de lord... Vous pouvez m'appeler Freyja. Du moins, tant que nous serons fiancés. Jusqu'à Noël au plus tard.

— C'est entendu, Freyja.

Ils gravirent le perron et pénétrèrent dans un impressionnant hall datant du Moyen Âge, comme l'attestaient le plafond aux poutres en chêne, l'immense table, la gigantesque cheminée où l'on aurait pu mettre un bœuf entier à rôtir, et les murs blancs sur lesquels se détachaient des armures, des oriflammes et des armes. Une galerie destinée aux ménestrels se trouvait au fond, à demi dissimulée par une sorte d'écran en bois aux sculptures compliquées. Le parfait décor pour une fête ou une orgie.

Le baptême devait avoir lieu dans quarante-huit heures,

apprit Freyja, et ce serait un grand événement. Après la cérémonie à l'église, tard dans la matinée, tous les invités se retrouveraient au château d'Alvesley, la demeure du comte de Redfield – et également celle de Kit, vicomte Ravensberg – pour un déjeuner qui se prolongerait probablement tard dans la journée.

Rannulf, le meilleur ami de Kit, et sa femme Judith étaient venus du Leicestershire. Ils habitaient le château de Grandmaison avec la grand-mère maternelle des Bedwyn, dont Rannulf était l'héritier. Aidan et Eve, qui vivaient avec leurs enfants dans un manoir de l'Oxfordshire, avaient eux aussi tenu à être présents. Aidan, à cause de la guerre, avait été absent pendant près de dix ans, ce qui lui avait valu de manquer toutes les réunions de famille ou d'amis. Il souhaitait maintenant rattraper le temps perdu. Pour Freyja, une dure épreuve s'annonçait. Elle redoutait le jour où il lui faudrait faire face à Kit, même avec l'appui d'un soi-disant fiancé. C'était idiot de sa part de se laisser démoraliser à ce point par une vieille passion. Il y avait maintenant quatre ans qu'elle était tombée follement amoureuse de son voisin. Leur histoire avait duré exactement un mois, mais il y avait eu tous ces problèmes, l'été dernier... Elle s'était alors si mal conduite qu'elle en était encore embarrassée. Comment avait-elle pu supplier Kit

d'abandonner Lauren pour l'épouser, *elle* ? Et elle avait donné un bon coup de poing dans la mâchoire du pauvre Rannulf – alors que c'était Kit qu'elle avait envie de frapper, mais il n'était pas dans les parages à ce moment-là. Au lendemain de son arrivée, elle décida qu'il serait temps de penser à tout cela le jour suivant. Puis elle réfléchissait à un autre problème : celui de Joshua. Il lui était toujours redevable, estimait-elle. Les longues promenades dans les collines aux alentours de Bath ne suffisaient pas. Après tout, il les avait, lui aussi, appréciées. Il pouvait bien l'escorter au baptême. Ensuite, elle trouverait le moyen de se disputer avec lui devant témoins et de rompre leurs fiançailles. Elle n'avait aucune intention d'attendre Noël ou même plus tard, comme l'avait suggéré Wulfric. Ce ne serait pas juste. Par ailleurs, plus le temps passait, plus elle risquait de trouver cela difficile. Car Joshua était vraiment très séduisant.

Cela n'avait pas échappé aux siens. Lorsque, la veille au soir, elle s'était retrouvée avec ses belles-sœurs et sa sœur Morgan, cette dernière avait déclaré :

— Tu as passé deux semaines à Bath, et tu en reviens avec un dieu grec. Quand je ferai mon entrée dans le monde, je parie que je ne trouverai que des adolescents montés en graine, aussi gauches que stupides. La vie est

injuste.

Judith et Eve avaient toutes deux éclaté de rire.

— Attendez que votre prince charmant arrive, Morgan, avait dit gentiment Eve. Et il viendra, tout comme est venu celui de Freyja.

— Le prince de Freyja est superbe, avait déclaré Judith en mettant la main sur son cœur et en battant des cils. Ces cheveux blonds... Ah !

— Et ces yeux bleus rieurs, avait renchéri Morgan. Rencontrerai-je un jour un homme pareil ?

Eve souriait.

— Pour chacune d'entre nous, notre prince charmant paraît toujours plus beau que les autres. Pour moi, par exemple, Aidan est le plus beau des hommes. Et je suis sûre que Judith pense la même chose de Rannulf.

Le regard quelque peu envieux de Freyja était alors allé de l'une à l'autre.

Aujourd'hui, je refuse de me laisser aller à des pensées négatives, se promet-elle.

Quelques nuages flottaient très haut dans le ciel. Ils allaient probablement se dissiper et une belle journée s'annoncerait. Il faisait frais, mais pas froid. Une matinée parfaite pour jouer au cricket ou se livrer à d'autres activités extérieures.

Que c'était bon d'être loin de l'atmosphère confinée de Bath !

Ils se retrouvèrent tous pour une partie de cricket après le petit déjeuner. Tous à l'exception de Wulfric, qui avait disparu dans son bureau. Même Eve et Judith décidèrent de se joindre au jeu, en dépit des regards significatifs que Rannulf adressait à cette dernière – et qu'elle ignorait.

Seigneur ! pensa Freyja. Judith serait-elle enceinte ?

Elle et Rannulf n'étaient mariés que depuis un mois.

Était-il possible que... Mais cela ne la regardait en rien.

Délibérément, Freyja et Joshua choisirent de jouer dans des équipes différentes. Il était bien décidé à ne pas lui laisser marquer les fameux six points... tout comme elle était déterminée à le contrer. Heureusement, Rannulf était un bon lanceur. Mais il s'arrangea pour que Becky puisse atteindre un total de huit points. Aidan gagna un six puis un quatre à deux reprises, avant que Freyja ne réussisse à l'éliminer au bord du terrain. Joshua en était déjà à vingt. Et Alleyne rata honteusement la première balle tandis que Davy bondissait de joie.

L'équipe de Freyja devait atteindre un total de cinquante-deux points pour gagner. Rannulf en était à quinze avant d'être éliminé à son tour. Eve avait un score de seize, Morgan de onze – Joshua ayant galamment évité de lancer

la balle trop fort quand toutes deux se trouvaient en face.

Il avait ôté sa redingote et son gilet, et paraissait incroyablement viril dans cette chemise blanche dont il avait roulé les manches sur ses avant-bras. Davy, que l'on ménageait aussi, était à neuf points quand Morgan, éliminée, tendit la batte à Freyja.

La première balle de Joshua passa entre les guichets, dans une trajectoire impossible à deviner. Freyja ne put rien faire d'autre que de protéger ses guichets. Elle adressa un coup d'œil meurtrier au lanceur qui riait.

— Vous ne pouvez pas faire mieux que cela ? cria-t-elle en décrivant de grands cercles en l'air avec sa batte.

Il en était capable. La seconde balle arriva à toute allure devant elle, fit sauter une touffe d'herbe et de poussière avant de rebondir et de lui frôler le visage en sifflant.

— Vous ne pouvez pas faire mieux que cela ? cria-t-il à son tour.

Quelques huées retentirent au sein de son équipe, tandis que celle de Freyja lui lançait des encouragements.

S'exhortant au calme, elle étudia le lancer suivant, leva sa batte qu'elle agrippait fermement, et frappa juste au bon moment. La balle parut s'envoler au-dessus de la pelouse dans un arc superbe et atterrit à presque un mètre de la tête d'Aidan. Alors, en riant, elle courut entre les gui-

chets, tenant sa batte d'une main, relevant ses jupes de l'autre, tandis que Davy se remettait à sauter de joie.

L'équipe de Freyja avait gagné la partie.

Elle s'arrêta non loin de Joshua, hors d'haleine, les poings sur les hanches, ses cheveux tombant en désordre sur ses épaules – elle en avait ôté la dernière épingle depuis longtemps.

— Je vous l'avais bien dit que j'étais capable de marquer un six ! s'exclama-t-elle.

— Oui... admit-il d'un air navré, démenti par ses yeux rieurs. Vous avez gagné votre pari, Freyja. Il ne me reste plus qu'à accomplir mon gage.

Et alors, devant les frères de la jeune fille, devant sa sœur, ses belles-sœurs et les deux enfants, il glissa la main sous ses cheveux, lui renversa la tête en arrière et l'embrassa sur les lèvres.

Quand il se redressa, elle ne fut pas mécontente d'avoir couru : cela expliquerait le sang qui avait monté à ses joues.

— Je dois perdre la mémoire. Je ne me souviens pas de ce pari.

— Je ne pourrai plus jamais me montrer tête haute sur un terrain de cricket. Mais vous avez gagné dans les règles. Je n'avais aucune intention de faire preuve de galanterie

en vous laissant remporter la partie.

— Je le sais, je vous connais, fit-elle avec un sourire éblouissant.

— Que faisons-nous maintenant ? cria Davy qui continuait à sauter de joie. Vous aviez dit que vous aviez plein d'idées, oncle Aidan. On pourrait monter à cheval, jouer à cache-cache, grimper aux arbres ou...

Aidan le saisit par les chevilles et le suspendit tête en bas. Pendant que le petit garçon riait en gigotant dans tous les sens, il déclara :

— Ce que nous allons faire maintenant ? Déjeuner. Puis nous verrons...

Il déposa gentiment l'enfant dans l'herbe et le chatouilla de la pointe de sa botte.

— *Oncle Aidan ?* s'étonna Joshua alors qu'il se dirigeait vers le château en lançant ses doigts à ceux de Freyja.

— Les parents de Becky et de Davy sont morts, et comme personne de leur famille ne voulait d'eux, Eve les a pris chez elle. Puis elle a rencontré Aidan et, après leur mariage, ils en ont obtenu la garde légalement. Becky les appelle « papa » et « maman ». Davy « oncle » et « tante ».

Eve m'a dit qu'ils veillent à ne pas prendre la place de leurs parents car ils ne veulent pas qu'ils les oublient. Jamais je n'aurais imaginé Aidan avec des enfants... Mais, comme

vous avez pu le constater, il les aime autant que s'il était leur père.

— C'était un militaire ? devina Joshua.

— Oui. Il a été dans l'armée pendant douze ans, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à son mariage, il y a quelques mois.

Elle jeta un coup d'œil à leurs mains réunies.

— Vous ai-je donné l'autorisation de me tenir ainsi ?

— Non, admit-il en riant. Mais nous devons paraître très amoureux l'un de l'autre. Apparemment, Bewcastle et vous avez décidé que, aux yeux des vôtres, nos fiançailles devaient apparaître réelles. Je joue donc mon rôle.

— Si vous croyez que je vais rester bien tranquille en vous laissant me traiter en vraie fiancée pour prétendre à plus de réalisme, vous vous trompez.

— Vous, rester bien tranquille ? J'espère que non. Ce n'est pas drôle de s'intéresser à une statue de marbre ou à un poisson mort. Je suppose que vous étiez un garçon manqué ?

— Bien sûr.

— Parfait.

Il se pencha et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait de nouveau l'embrasser.

— J'ai toujours aimé les garçons manqués.

Cette mascarade, comprit-elle, lui avait donné toute liberté pour flirter outrageusement. Et cela risquait même d'aller au-delà du flirt. Pourquoi cette pensée la comblait-elle de joie ?

Les Bedwyn formaient une joyeuse et turbulente tribu, décida Joshua. On ne laissait pas les enfants à la nursery pendant que les adultes se livraient à des occupations aussi dignes qu'ennuyeuses. Après déjeuner, ils descendirent tous jusqu'au lac, caché par un rideau d'arbres à l'est du château. Les trois frères, Rannulf, Aidan et Alleyne, en étaient déjà à appeler Joshua par son prénom, et réciproquement. Rannulf lui apprit qu'il y avait près du lac de nombreux endroits pour se dissimuler si l'on jouait à cache-cache, et Alleyne emporta une balançoire.

— On peut aussi grimper aux arbres, dit Freyja.

— Et se baigner, ajouta Aidan.

— En septembre ? releva sa femme.

— Le soleil brille, il fait beau.

— Si quelqu'un se baigne, je resterai sur la berge, déclara Eve.

— Moi aussi, fit Judith. Nous nous balancerons à tour de rôle, ce sera notre exercice.

Ce fut un après-midi très actif. Joshua se dit que les enfants représentaient un bon prétexte pour permettre aux

adultes de s'amuser.

Alleyne et Joshua grimpèrent aux branches d'un arbre solide, tout près du lac artificiel, pour y fixer la balançoire.

Les enfants se balancèrent un peu, puis un jeu de cache-cache suivit pendant près d'une heure, jusqu'à ce que vienne le tour de Joshua de chercher. Il découvrit tout le monde, sauf Freyja. Il l'aperçut enfin perchée dans un vieux chêne, le dos appuyé au tronc, les bras noués autour des genoux. Il était déjà passé trois fois sous cet arbre sans la voir.

— Hé, vous trichez ! Il fallait rester en contact avec la terre.

— Le tronc est en contact avec la terre, et mon dos est en contact avec le tronc.

Elle ne semblait pas avoir le vertige.

— Il y a une faille dans votre logique. Mais je vous ai découverte.

— Il faut que vous me touchiez.

— Vous voulez que je monte là-haut ?

— Oui, répondit-elle en contemplant le firmament.

Ils l'admirèrent ensemble une fois qu'il arriva jusqu'à elle. Quelques nuages blancs flottaient dans le bleu du ciel.

— L'été est presque fini, murmura-t-elle. Il se transforme tout doucement en automne. Je voudrais que l'hiver

n'arrive jamais.

— En hiver, on peut faire des promenades fantastiques, à pied comme à cheval. Et s'il neige, on peut aller en traîneau, patiner, faire des batailles de boule de neige ou des bonshommes de neige.

— Il ne neige jamais ici, soupira-t-elle.

Il se tenait un peu en contrebas et leva la tête pour la regarder. Elle avait toujours les cheveux défaits et évoquait une nymphe des bois – une nymphe d'humeur pensive.

— Il faut que nous restions fiancés, chérie. Je vous montrerai comment profiter de l'hiver tant et si bien que vous ne voudrez plus voir le printemps revenir.

Elle lui adressa un demi-sourire.

— Ne vous inquiétez pas. Vous aurez payé la dette que vous me devez bien avant l'hiver. Demain sera la pire journée.

— Demain ?

Il se souvint qu'un baptême était prévu chez les voisins de Bewcastle.

— Les Redfield sont ennuyeux ?

— J'étais la fiancée de l'aîné. Je devais devenir vicomtesse Ravensberg. Le premier fils, le premier héritier de la nouvelle génération, aurait dû être le mien. Mais Jerome est mort.

— Oh, oui ! Excusez-moi, je savais déjà cela. Vous l'aimiez ?

Elle lui avait déjà répondu que ce n'était pas le cas quand ils se trouvaient sur le rocher blanc, au-dessus de Bath.

Le regard de Freyja devint légèrement dédaigneux.

— Nous savions depuis toujours que nos familles nous destinaient l'un à l'autre. Nous ne nous détestions pas. Nous nous entendions même assez bien. Mais, dans ce genre d'union, il n'est pas question d'amour.

Néanmoins, elle semblait déprimée.

— Vous savez nager, Joshua ?

— Bien sûr. Vous n'allez pas me proposer une course ?

Je vous préviens : j'ai grandi au bord de l'océan, je gagnerai à coup sûr. Vous avez suffisamment atteint mon amour-propre. Premièrement en remportant notre course à cheval à Bath. Puis en gagnant haut la main au cricket. Et avec un six, pas moins !

— Aller et retour, d'une rive à l'autre.

Il jeta un coup d'œil vers le lac et vit les hommes et les enfants dans l'eau. Maintenant qu'il y prêtait attention, il pouvait entendre leurs cris et leurs rires. Eve et Judith étaient assises sur la berge. La jolie Morgan se balançait, en s'élançant le plus haut possible. Cette ravissante jeune

filles – richement dotées et filles de duc – allait être très courtisée lorsqu'elle ferait son entrée dans le monde.

— Qu'allez-vous porter pour nager ? demanda-t-il.

— Ma chemise. Si cela vous gêne, vous n'avez qu'à rentrer et choisir un bon livre.

— Gêné ? Moi ?

Il commença à descendre de l'arbre sans lui offrir sa main – elle risquait de prendre cela pour une provocation et il craignait ses fameux coups de poing sur le nez.

— J'ai hâte de vous voir en chemise. Je vous donne un peu d'avance pour notre course : je compterai lentement jusqu'à dix avant de plonger... et de vous rattraper.

Il éclata de rire tandis qu'elle rageait, tout en descendant de son perchoir.

12.

Le baptême de l'honorable Andrew Jerome Christopher Butler serait une grande cérémonie, comme le comprit Freyja dès que les Bedwyn arrivèrent à l'église et furent conduits à leur banc. L'église était emplie de voisins et de relations des heureux parents. La cousine de Kit, la jeune vicomtesse Whitleaf, était venue en compagnie de son grand-père, le baron Galton. Il y avait aussi les illustres familles côté maternel : le duc et la duchesse de Portfrey, le duc et la duchesse d'Anburey, le marquis d'Attingsborough, le comte et la comtesse de Kilbourne, la comtesse douairière et sa fille devenue veuve, lady Muir. Que d'histoires pour un bébé suprêmement indifférent à toutes les festivités données en son honneur, pensa Freyja. Le nouveau-né portait la longue robe de baptême en dentelle qui se transmettait de génération en génération, et il dormit pendant toute la cérémonie, ne s'éveillant que

pour crier d'indignation quand on lui versa l'eau baptis-
male sur la tête. Puis il se rendormit, bercé dans les bras
de Kit.

Freyja tentait de ne pas prêter attention au groupe cen-
tral, mais comment aurait-elle pu éviter de voir Kit, qui
bombait la poitrine avec autant de fierté que de joie, et sa
vicomtesse – Freyja était incapable de l'appeler Lauren –
la rayonnante jeune mère ?

Elle devait cependant reconnaître que la vicomtesse pos-
sédait une certaine beauté. Des cheveux brillants, très
noirs, un teint sans défaut et des yeux d'un étonnant violet.
Mais elle était toujours si digne ! La parfaite lady, sans
jamais un mot ou un cheveu de travers. Selon Freyja, elle
manquait d'esprit comme de charisme. Elle la trouvait
stupide alors que tout le monde l'admirait.

Freyja contemplait sa main gantée quand Joshua la lui
prit et la pressa avant de la glisser sous son bras. Lors-
qu'elle lui jeta un regard empreint de lassitude, il lui sou-
rit. Ses yeux étaient moins moqueurs que d'habitude,
presque tendres, tandis qu'il couvrait sa main de la sienne.
Elle l'aurait volontiers bourré de coups de poing. Elle ne
savait que trop ce qu'il ressentait à cet instant. De la pitié.
Ce matin-là, avant de l'aider à monter dans l'une des voi-
tures, il s'était penché vers elle et avait dit tout bas :

— Courage. Votre Jerome n'est plus là, mais un jour, il y aura quelqu'un d'autre pour vous. Et entretemps, si je peux vous rendre service, chérie...

Il la croyait déprimée à cause de Jerome. Et elle l'était, ou plutôt elle aurait dû l'être. Il était mort si jeune, si bêtement – une fièvre brutale contractée en sauvant plusieurs villageois d'une crue soudaine. Et elle l'aimait bien. Ils avaient joué si souvent ensemble autrefois. Mais elle n'avait jamais eu envie de l'épouser, et lui ne semblait pas davantage le souhaiter. Elle avait trouvé mille excuses pour repousser la date des fiançailles officielles. Puis, celles-ci ayant été enfin annoncées, elle avait cherché des prétextes pour ne pas fixer la date du mariage, et jamais il n'avait protesté.

L'interminable cérémonie était enfin terminée. Kit et la vicomtesse partirent dans la première voiture, car l'heure de nourrir le bébé n'allait pas tarder. Apparemment, la vicomtesse lui donnait le sein – en quoi elle n'était pas parfaite, se dit Freyja avec une certaine satisfaction. La plupart des dames de la haute société, qui recouraient à une nourrice, auraient estimé cette manière de faire plutôt vulgaire.

Grâce au Ciel, Joshua l'accompagna au château d'Alvesley. Cela lui évita de trop penser pendant qu'elle le

présentait comme son fiancé. Au moins, elle ne serait pas l'objet de la compassion de ceux qui savaient combien elle avait dû souffrir, un an auparavant. Heureusement, la plupart des invités ignoraient que l'été dernier, le jour de la fête donnée en l'honneur de l'anniversaire de la grand-mère de Kit, il était prévu d'annoncer les fiançailles du jeune vicomte et de lady Freyja Bedwyn.

Juste avant le déjeuner, Kit et sa vicomtesse descendirent de la nursery. Le face-à-face devenait inévitable. Kit sourit avec l'air circonspect qu'il arborait en présence de Freyja, et la vicomtesse avec sa chaleur habituelle. Quant au sourire de Freyja, il n'aurait pu être plus éblouissant.

— Je dois vous féliciter pour la naissance de votre fils, déclara-t-elle.

— Merci, Freyja, dit Kit. Et merci d'être venue.

— Nous sommes heureux de voir que vous avez pu revenir à temps de Bath pour vous joindre à nous, prétendit la vicomtesse, qui devait penser exactement le contraire.

— Puis-je vous présenter le marquis de Hallmere, mon fiancé ? enchaîna Freyja. Le vicomte et la vicomtesse Ravensberg, Joshua.

— Le fiancé de lady Freyja ? fit chaleureusement la vicomtesse. Je suis ravie de faire votre connaissance, lord Hallmere. Toutes mes félicitations, lady Freyja.

Elle fit un pas en avant et, pendant un instant, Freyja crut qu'elle allait l'embrasser. Haussant les sourcils, elle leva le menton. La vicomtesse hésita et se contenta de lui adresser un autre sourire.

Kit serra la main de Joshua.

— Hallmere ? Vous avez de la chance. Vous allez épouser une personne exceptionnelle.

Freyja serra les poings si fort que ses ongles pénétrèrent dans ses paumes.

— Je savais que tu trouverais un jour le bonheur, poursuivit Kit en la prenant par les épaules. Mes vœux les plus sincères.

Au contraire de sa femme, il ne marqua aucune hésitation et l'embrassa sur la joue.

Le déjeuner fut annoncé à ce moment-là et ils n'eurent pas besoin de parler plus longtemps. Freyja prit le bras de Joshua et lui adressa un regard rayonnant.

— Quelle agréable réunion ! murmura-t-elle.

Joshua ne resta pas aux côtés de Freyja tout l'après-midi. Tout d'abord, cela n'aurait pas été très correct, et ensuite il avait eu l'impression, une fois le repas terminé, que la terrible tension qu'il avait sentie chez elle, en dépit de son comportement parfait, s'était quelque peu dissipée. Elle circulait parmi les invités, les yeux brillants,

s'entretenant avec les uns et les autres, ravissante dans sa robe en mousseline à la jupe flottante dans des tons turquoise et vert.

Malgré ce qu'elle prétendait, elle devait avoir beaucoup aimé Jerome Butler, et il comprenait l'épreuve que cette journée représentait pour elle.

Il se mêla à son tour aux invités, avant d'aller s'asseoir au salon à côté du plus jeune fils du comte de Redfield, Sydnam Butler. Ce dernier avait perdu un bras et un œil, et le côté droit de son visage, tout comme son cou, étaient marqués par des traces rouges de brûlures.

— Blessures de guerre ? demanda Joshua.

— Exact. J'ai été capturé par les Français alors que j'étais en mission de reconnaissance au Portugal. Je ne portais pas mon uniforme.

Joshua fit la grimace.

— C'est ce que j'ai toujours redouté au cours des cinq années que j'ai passées en France, où j'espionnais pour le compte du gouvernement anglais. Pas d'ordre de mission, pas d'uniforme, pas d'espoir d'être sauvé si j'étais pris... Vous n'avez pas reçu le traitement correct auquel votre uniforme vous aurait donné droit ?

— Hélas, non.

Ils discutèrent au sujet de la guerre et du pays de Galles,

où Sydnam Butler régissait l'un des domaines de Bewcastle. Puis, désignant Freyja qui se trouvait au milieu d'un groupe où se trouvaient Rannulf et Judith, lady Muir et un cousin Butler auquel Joshua avait été présenté mais dont le nom lui échappait, Sydnam Butler déclara :

— Je suis vraiment content de constater que, grâce à vous, tout s'arrange pour Freyja.

— Merci. Cette journée a été un peu difficile pour elle. Elle devait être très attachée à votre frère, son fiancé.

— Oh, ils n'ont jamais été fiancés officiellement. Lorsque Kit est revenu l'été dernier, il a amené Lauren. Et il n'a plus été question du mariage que Bewcastle et mon père avaient arrangé.

Il marqua une pause, mal à l'aise.

— Euh, excusez-moi... Vous parliez de Jerome ? Oui, bien sûr. Ils s'entendaient bien. Mais, à votre place, je ne me ferais pas de souci. Il s'agit d'une vieille histoire, et Freyja a l'air heureuse. Très heureuse.

Ravensberg et sa femme, qui s'étaient absentés un moment, revinrent sur ces entrefaites. La vicomtesse portait le bébé, drapé dans une couverture blanche. Ils allèrent de groupe en groupe pour montrer leur petit trésor, dont les menottes s'agitaient. Les femmes s'extasièrent tandis que les hommes prenaient un air dégagé.

Ils forment un beau couple. Et ils semblent très amoureux, décida Joshua.

Il avait parfaitement compris ce que lui avait révélé Sydnam Butler avant de s'interrompre, soudain conscient d'en avoir trop dit. Ainsi, un mariage avait été arrangé entre Freyja et le vicomte actuel... Rien de plus logique. Puisque les deux familles avaient souhaité voir Jerome épouser Freyja, son amie d'enfance, il était naturel qu'après la mort de l'aîné, on songe à lui faire épouser le second. Mais ce dernier avait choisi sa future femme lui-même, ce qui avait mis un terme à ces projets.

Avait-il agi délibérément, sachant que son père et le frère de Freyja organisaient ce mariage pour lui ? Avait-il, un peu comme l'avait fait Joshua à Bath, annoncé ses fiançailles avec quelqu'un d'autre pour éviter un mariage qui ne l'enchantait pas ?

Quoi qu'il en soit, Freyja avait dû se sentir rejetée. Et cela avait dû lui faire très mal.

Mais ce rejet l'avait-il fait souffrir surtout dans son orgueil ou bien dans son cœur ?

Sydnam Butler s'était éloigné avec son père et un cousin. Joshua, resté seul, vit le sourire de Freyja s'agrandir tandis que les parents du nouveau-né s'approchaient du groupe où elle se trouvait. Mais, en même temps, ses doigts

s'étaient crispés, et elle se mit à frapper le tapis du bout du pied.

Joshua se leva et, en quelques enjambées, la rejoignit.

Elle sursauta quand il la prit par le coude.

— Allons prendre un peu l'air.

Il désigna la terrasse où flânaient quelques promeneurs.

— Quelle bonne idée ! s'exclama-t-elle. L'inaction commence à me peser.

Le temps avait changé. Si la veille, c'était encore presque l'été, il faisait maintenant nettement plus frais. Le ciel gris et le vent froid évoquaient novembre plutôt que septembre, et ils mirent leurs capes pour sortir. Joshua enfonce son chapeau jusqu'à ses sourcils pour qu'une bourrasque ne l'emporte pas.

— J'espère que nous n'allons pas nous contenter, à l'instar des autres, de trotter sur la terrasse, Joshua, dit la jeune fille. J'ai besoin de marcher vite et de respirer à pleins poumons. Ces réunions sont insipides.

Elle traversa une pelouse, marchant parallèlement à l'allée principale. Elle allait de son pas vif, presque masculin. Joshua marchait à la même allure.

— Ah ! Cela va mieux ! s'exclama-t-elle en présentant son visage au ciel nuageux.

Il ne chercha pas à entamer la conversation, car elle ne

semblait pas d'humeur à bavarder. Ils traversèrent un pont de pierre qui passait au-dessus d'une rivière et marquait la limite entre le parc et les bois qui s'étendaient sur l'autre rive. Voyant le crépuscule tomber, Joshua proposa :

— On rentre ?

— Pas maintenant. Les connaissant, je sais que cela va durer des heures.

— Où allons-nous, alors ?

— Jusqu'au lac. Mais je n'ai pas envie de nager aujourd'hui.

Un brusque coup de vent la fit frissonner.

— Ah bon ? fit-il, feignant la déception. Je ne vais pas vous voir en chemise ? Dommage.

Il l'avait vue dans sa chemise mouillée la veille... et c'était un peu comme si elle ne portait rien du tout. A ce souvenir, un feu rugit dans ses veines.

— Allons à la cabane du garde-chasse, décida-t-elle.

Elle indiqua un sentier à travers bois.

— C'est par là. On l'appelle ainsi, mais je n'ai jamais vu un garde-chasse y vivre. Elle a toujours été bien entretenue et elle tient plutôt lieu de retraite à la famille.

Ils s'aventurèrent dans les bois qui s'obscurcissaient.

Freyja ne se souvenait plus de l'endroit où se trouvait la cabane, mais le fait de la chercher la mit de bonne humeur.

— J'ai passé tout un après-midi dedans, raconta-t-elle.

Jerome et Kit m'y avaient enfermée et montaient la garde devant la porte. Ils m'avaient kidnappée. Mais l'aventure a mal tourné car Aidan et Rannulf ont refusé de payer la rançon. Alors j'ai hurlé et juré, tant et si bien que Jerome m'a ouvert la porte, de crainte d'attirer l'attention d'un jardinier. Je lui ai donné un bon coup de poing, ce qui l'a fait saigner du nez. Rannulf et Aidan ont eu droit, eux aussi, à quelques coups.

— Chérie, une prisonnière est censée pleurer et paraître pitoyable... jusqu'à ce que son ravisseur tombe amoureux d'elle.

— Peuh ! Ah, la voilà ! Je savais bien qu'elle était dans ce coin.

La porte était fermée. Pendant que Joshua cherchait au-dessus du linteau, Freyja souleva les pierres couvertes de mousse jusqu'à ce qu'elle découvre la clef. Elle n'eut aucun mal à ouvrir. Cette cabane n'était pas à l'abandon, comprit tout de suite Joshua. Il faisait sombre à l'intérieur mais il distingua, dans la faible lueur venant de la porte ouverte, une petite table sur laquelle se trouvaient une boîte d'amadou et une lampe qu'il alluma aisément.

Il y avait une cheminée et, à côté, une pile de bûches. Le reste de l'ameublement consistait en un lit étroit tenant

lieu de canapé et un vieux fauteuil à bascule sur lequel était jetée une couverture aux couleurs passées. Tout était très propre.

Pendant que Joshua préparait le feu, Freyja ferma la porte derrière elle.

— Oui, voilà ma prison, dit-elle.

— Ce n'est plus une prison, chérie...

Il se pencha et, après lui avoir effleuré les lèvres des siennes, poursuivit :

— ... mais un havre de paix où il fera bientôt bien chaud, du moins je l'espère, puisque le feu a pris.

C'était aussi un endroit trop tranquille. Peut-être même dangereux pour un homme et une femme qui ne voulaient pas voir leurs fiançailles se transformer en mariage. Joshua recula et indiqua le fauteuil à la jeune fille.

Elle défit sa cape, la jeta sur le dossier du fauteuil et s'y assit. Pendant ce temps, Joshua avait ôté sa propre cape et son chapeau. Il les posa sur la table et prit place au bord du lit.

— La grande épreuve est presque terminée, déclara-t-il.

Elle eut un rire léger, tout en contemplant le feu.

— Je représente une telle épreuve pour vous, milord ?

C'est humiliant. Ce serait bien fait pour vous si je refusais de rompre nos fiançailles.

— Je ne pensais pas à nous en disant cela. Parlez-moi de

Ravensberg.

— Jerome ?

— Kit.

Elle se tourna vers lui.

— Que voulez-vous savoir au sujet de Kit ?

— Étiez-vous amoureuse de lui ?

— De Kit ? lança-t-elle en fronçant les sourcils presque féroce.

— Jerome n'était pas le seul auquel vous avez été fiancée. Ou presque... Vous aimiez bien Jerome. Aimiez-vous Kit davantage ?

Elle le fixait toujours avec dureté.

— Cela ne vous regarde pas.

— Si : je suis votre fiancé.

— Pas du tout. Et vous n'allez pas jouer le rôle du fiancé jaloux maintenant. Quelle idée ! Non, vous n'avez pas à savoir qui j'ai aimé ou qui j'aime. Vous n'avez pas à me parler de Kit.

— Savait-il que vous l'aimiez ?

— Évidemment.

Elle contempla de nouveau le feu avant de s'adosser au fauteuil, les yeux clos.

— J'étais destinée depuis toujours à Jerome. Kit voulait

que j'oublie tous les projets de nos familles, que je l'épouse et que je le suive. Je représentais tout pour lui, comme il représentait tout pour moi. J'avais vingt et un ans et je n'avais pas besoin du consentement de Wulfric, même s'il a refusé de me le donner. Oh, ce n'était pas qu'il m'interdisait de devenir la femme de Kit ! Wulfric n'impose jamais ses vues avec brusquerie. D'autant plus qu'il savait que j'aurais combattu une interdiction de toutes mes forces. Il m'a fait un grand discours au sujet du devoir, et il a réussi à me persuader d'annoncer officiellement mes fiançailles avec Jerome. En apprenant cela, Kit est arrivé fou furieux au château de Lindsey, mais on ne l'a pas laissé entrer. Lui et Rannulf se sont battus comme des chiffonniers. Puis Kit est reparti avec son régiment en Espagne, et Jerome est mort avant que notre union soit célébrée. L'année dernière, alors que nous savions tous que Kit allait revenir, son père et Wulfric se sont mis à arranger un mariage avec moi. Mais Kit ne m'avait pas pardonné de lui avoir préféré Jerome... Il s'est alors vengé en revenant à Alvesley avec cette femme parfaitement insipide, Lauren Edgeworth.

Joshua se demanda si elle avait compris que, même si cela avait commencé comme une vengeance, le mariage de Kit et de Lauren Edgeworth était une véritable histoire

d'amour. Il se demanda également si elle éprouvait toujours pour Ravensberg un tendre sentiment.

— Pauvre Freyja, murmura-t-il.

Elle se mit debout d'un bond et, en trois enjambées, arriva sur lui. Il lui attrapa le poignet droit alors que son poing n'était qu'à quelques centimètres de son nez, puis le poignet gauche alors qu'elle s'apprêtait à lui frapper le menton.

Elle le fixa, les yeux étincelants.

— Je ne veux pas de votre pitié. Mon histoire et mes sentiments ne regardent que moi. Sûrement pas vous. Nous ne sommes que des étrangers que des circonstances ont rapprochés pour un temps. Mais nous ne représentons rien l'un pour l'autre. Vous n'êtes rien pour moi. Vous entendez ? Rien.

Il se pencha et l'embrassa, tout en sachant qu'il prenait un risque : elle était capable de lui enlever un morceau de lèvres d'un coup de dents. Mais il sentait qu'elle avait besoin de réconfort. Oh, il n'agissait pas uniquement par bonté d'âme ! Quand elle se laissait emporter par la fureur, Freyja Bedwyn était terriblement désirable.

— Rien du tout, chérie ? murmura-t-il. Vous êtes méchante.

— Lâchez-moi, que je vous réduise en bouillie. Vous

n'êtes qu'un poltron ! Une femme en colère vous fait si peur que vous devez lui immobiliser les bras ?

Il la lâcha et se mit à rire, tout en évitant les coups. L'un d'entre eux atterrit quand même sur son oreille.

— Aïe !

Elle n'en finirait pas avec lui tant qu'elle ne l'aurait pas jeté par terre pour le piétiner. Heureusement qu'elle ne portait pas ses bottes d'équitation ! Elle se battait à la loyale, sans utiliser ses ongles ou ses dents.

Un seul moyen de défense s'offrait à lui, car il se voyait mal frappant une femme. Il la prit dans ses bras, la plaqua contre lui afin de l'empêcher d'utiliser ses poings et l'embrassa de nouveau avec avidité.

— Je vous déteste, déclara-t-elle quand il releva la tête, longtemps après.

Ses yeux avaient cessé de lancer des éclairs et il n'y avait plus d'agressivité dans sa voix.

— Vous n'êtes rien pour moi. Rien du tout.

— Je sais, chérie.

Et il l'embrassa encore une fois. Elle l'entoura de ses bras, ouvrit la bouche et se pressa contre lui.

— N'arrêtez pas ! ordonna-t-elle lorsqu'il voulut s'écarter.

Il comprenait que les choses allaient trop loin et

s'efforçait désespérément de retrouver son sang-froid.

— N'arrêtez pas !

— Freyja...

— N'arrêtez pas !

Qui tomba le premier sur le lit ? Il aurait été incapable de le dire. Mais, quelques instants plus tard, ils s'étreignaient follement tandis que leurs mains s'égarèrent sous leurs vêtements. Elle l'avait aidé à enlever sa redingote et son gilet, et maintenant elle tirait sa chemise hors de son pantalon pour pouvoir glisser les mains sur son dos nu. De son côté, il avait fait apparaître deux seins ronds au-dessus du décolleté et les caressait, agaçant le mamelon sensible, alors que ses lèvres erraient sur sa gorge.

Il était en train de perdre la tête...

Une pensée soudaine le frappa. Il se redressa légèrement pour la regarder.

— Chérie... êtes-vous vierge ?

Peut-être ne l'était-elle plus après cet épisode avec Kit Butler ?

— Levez les bras, ordonna-t-elle encore.

Il obéit et, après avoir fait passer la chemise au-dessus de sa tête, elle la jeta sur le tas de vêtements.

— Êtes-vous vierge ?

— N'arrêtez pas !

Elle s'attaquait maintenant furieusement à son pantalon. Il décida que la réponse était affirmative. Si elle n'avait pas été vierge, elle le lui aurait simplement dit, ce qui l'aurait dispensé de tout scrupule. Il la serra contre lui, ses seins nus contre sa poitrine nue, avant de reprendre ses lèvres dans un baiser ardent.

— Laissez-moi faire, murmura-t-il.

Ce fut cependant avec son aide qu'il ôta son pantalon, ses bottes et ses chaussettes. Puis il fit descendre sa robe jusqu'à ses chevilles, la débarrassant en même temps de sa lingerie, et même de ses bas de soie.

Ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec fièvre. Si elle était vierge – et il en était presque sûr – sa nudité ne semblait la gêner en rien. Mais il avait toujours eu l'intuition que Freyja, au lit, serait explosive.

Quand il la caressa entre les jambes, elle les ouvrit. Elle était brûlante, déjà prête. Lui aussi était prêt... Il s'installa au-dessus d'elle, lui écartant davantage les jambes avec les siennes et, la saisissant par les fesses, la pénétra.

Oui, elle était vierge. Il la sentit très étroite, et une barrière l'empêchait de progresser. Mais elle l'accueillait, et ses muscles intérieurs se serraient autour de lui. Elle laissa échapper un cri quand il entra complètement en elle.

Il aurait dû la prendre doucement, mais elle ne voulait

pas de cela. Une ardeur passionnée l'habitait. Quant à lui, il avait tellement faim d'elle...

Ce qui suivit ressembla plus à une lutte qu'à un acte d'amour. Combien de temps cela dura-t-il ? Il aurait été incapable de le dire. Il l'entendit soudain crier, puis se mettre à trembler, en proie à un puissant orgasme. Alors il plongea en elle, cherchant son propre plaisir, et se répandit en elle.

A la lueur de la lampe, leurs corps nus brillaient de sueur. Le petit feu qu'il avait allumé dans l'âtre était mort. Tous deux étaient hors d'haleine comme s'ils avaient parcouru des kilomètres. Relevant la tête, il la contempla. Elle était superbe avec la masse de sa chevelure lui tombait en désordre sur ses épaules, ses joues rouges, ses lèvres entrouvertes et ses paupières lourdes.

— Eh bien, chérie, nous étions déjà dans un guêpier, mais maintenant...

13.

Les jambes de Freyja tremblaient pendant qu'elle s'habillait. Ses mains aussi, tandis qu'elle tentait d mettre de l'ordre dans sa chevelure en y plantant des épingles au hasard, sans l'aide d'un miroir ou d'un peigne. Joshua avait été prêt bien avant elle. Agenouillé devant la cheminée, il rallumait le feu.

La gorge de Freyja se noua en le regardant. Mainte nant, *elle savait...*

Seigneur ! Ce splendide corps mâle était nu, encore quelques minutes auparavant, et...

— Tout cela est ma faute, déclara-t-elle d'une voix ferme. Il se redressa et vint vers elle. Si ses yeux riaient son expression restait sombre.

— Vous voulez absolument démolir mon amour propre ? Aurais-je été séduit, Freyja ?

— Vous n'auriez rien fait si je n'avais pas insisté. Je ne vous blâmerai jamais. Tout est ma faute.

N'arrêtez pas... N'arrêtez pas... C'était terriblement humiliant. Elle planta quelques épingles de plus dans ses cheveux.

— Si c'était un nid d'oiseau, on le trouverait réussi, jugea Joshua. Mais pour ce qui est censé être une élégante coif-

fure...

Il défit les épingles et, dès que les cheveux cascadèrent sur les épaules de Freyja, il se mit en devoir de la recoiffer avec une surprenante dextérité.

— Nous le voulions tous les deux, Freyja. Et cela a été satisfaisant pour l'un comme pour l'autre. J'espère ne pas vous avoir fait mal, mais sachant que, la tête sur le billot, vous ne l'admettriez pas, je ne vous poserai pas la question. Vous devez cependant reconnaître que nous sommes à présent dans un sérieux pétrin.

Freyja demeurait immobile tandis qu'il fixait les dernières épingles.

— Vous croyez qu'on va devoir se marier pour cela ?

Quelle bêtise ! N'essayez pas de me le proposer. J'ai vingt-cinq ans et je suppose que vous êtes un peu plus âgé.

Pourquoi ne coucherions-nous pas ensemble si cela nous plaît ? J'ai trouvé cette expérience très plaisante.

— Plaisante ! répéta-t-il en riant.

Puis il recula pour admirer son œuvre.

— Une expérience plaisante, chérie ? Vous savez vous y prendre pour blesser un homme. Pourquoi ne coucherions-nous pas ensemble si cela nous plaît ? Je peux répondre à votre question en un seul mot : les bébés, chérie.

Ils sont le résultat plutôt embarrassant de ce genre de

sport.

Comment n'y avait-elle pas pensé ? Surtout un jour de baptême...

— Cela n'arrivera pas, déclara-t-elle d'un ton sec, en remettant leur couche en ordre.

— Si cela arrive, nous serons tous les deux enchaînés à vie, chérie. Maintenant, nous ferions bien de rentrer, en espérant que personne n'aura remarqué notre longue absence.

Elle remit sa cape et attendit dehors tandis qu'il éteignait la lampe, fermait la porte et remettait la clé en place. Ils firent le chemin en sens inverse, traversèrent le pont et remontèrent l'allée.

Curieux qu'elle soit opposée à ce point à l'idée d'épouser Joshua, songea-t-elle. Ce n'était pas qu'elle refusait la perspective du mariage. Au contraire. Elle avait déjà vingt-cinq ans, Joshua était beau, charmant, amusant et, tout comme elle, il appréciait les activités extérieures. Ils avaient fait l'amour, cela avait été une réussite.

Alors pourquoi ne voulait-elle pas l'épouser ?

Parce que *lui* n'y tenait pas ? Parce qu'elle craignait de tomber amoureuse de lui ? Serait-ce si terrible ?

Parce qu'elle aurait eu l'impression de manquer de loyauté envers Kit ? Ou parce que cela détruirait son ridi-

cule rêve d'amour exclusif en prouvant qu'il était possible d'aimer deux hommes au cours d'une vie ?

Ou bien parce qu'elle craignait de se retrouver avec un cœur brisé ? Encore une fois ?

Mais lady Freyja Bedwyn n'avait peur de rien ni de personne.

— Si j'étais dans une armée ennemie et que je vous voyais marcher vers moi pour me livrer bataille, je n'attendrais pas une seconde pour tourner les talons et m'enfuir, complètement paniqué, s'esclaffa Joshua.

— Vous dites de ces bêtises !

— Pourquoi ce visage sombre et ces longues enjambées, ma toute charmante ?

— Il fait froid, vous ne vous en êtes pas aperçu ? J'ai hâte de rentrer.

— Notre sortie a-t-elle atteint son but ?

Elle leva les yeux vers lui dans l'obscurité.

— Essayez de comprendre que tout le monde dans ma famille, dans celle de Kit et dans tout le voisinage, savait qu'il allait revenir de l'armée pour m'épouser. Or il est arrivé avec cette Lauren Edgeworth qu'il a présentée comme étant sa fiancée, je n'ai pas l'habitude d'être humiliée. J'ai cru qu'il s'agissait d'un stratagème pour me punir. De fausses fiançailles, en quelque sorte, car ils semblaient

si peu assortis. En fait, les circonstances ressemblaient beaucoup à celles dans lesquelles nous nous trouvons en ce moment. Mais je pensais qu'il finirait par me revenir... Au lieu de cela, c'est avec elle qu'il s'est marié. Je ne veux pas être un objet de pitié, Joshua. Je suis juste en colère.

— Leur mariage est un mariage d'amour. Cela, je l'ai compris dès que je les ai vus. Oui, c'est un mariage d'amour, Freyja.

Elle laissa échapper un petit rire, tandis qu'ils rejoignaient le château en traversant la pelouse.

— Ce sont des mots de réconfort ?

— Je ne veux pas vous insulter. Mais je sais que vous aimez qu'on vous parle franchement, chérie. Vous préférez la vérité au mensonge, la franchise à la dérobade. Votre Kit est très amoureux de sa femme.

— *Mon Kit !*

Son rire retentit de nouveau.

— Il était fou de douleur cet été-là, il y a quatre ans. Il venait de ramener Sydnam d'Espagne, en bien triste état – plus près de la mort que de la vie. Il s'en voulait terriblement, car il était non seulement le seul compagnon de Sydnam pour cette mission de reconnaissance, mais également son officier supérieur. Quand ils ont été piégés par les Français, les consignes voulaient que si l'un d'eux était

capturé, l'autre tente de s'échapper. Kit a réussi à s'enfuir .Oui, cet été-là, il était fou de douleur et de remords et il s'est tourné vers moi. Mais *mon* Kit... n'a jamais été à moi. Jusqu'à présent, elle avait refusé de faire face à la réalité. Quatre ans auparavant, il ne s'agissait pour Kit que d'une sorte de transition, une manière d'affronter son remords et son anxiété. Elle demanda si Wulfric l'avait compris quand, au contraire de ses habitudes, il s'était mêlé de tout cela lui rappelant où était son devoir. Le comte Redfield l'avait-il compris, lui aussi ?

En fin de compte, tout le monde avait vu clair, sauf elle. Plus personne ne se promenait sur la terrasse. Ils étaient tous rentrés à l'intérieur.

— Espérons que notre absence n'a pas été trop remarquée et que, dès notre entrée, vos épingles à cheveux ne vont pas toutes tomber en même temps sur le tapis. Leur disparition n'était pas passée inaperçue, tout au moins parmi les Bedwyn. Aidan haussa les sourcils en les voyant, tout comme Alleyne – mais moins sévèrement. Morgan sourit d'un air complice, et Wulfric joua avec le manche de son lorgnon. Seul Rannulf ne réagit pas. Il s'entretenait avec Kit, la vicomtesse et Judith. Kit, assis près de la vicomtesse, la tenait par les épaules. Il s'agissait d'une attitude bien peu conventionnelle,

presque choquante. Mais il était déjà tard et tout le monde semblait détendu.

Oui, c'est vrai, pensa Freyja.

Elle l'avait su depuis longtemps, peut-être dès le début.

Il s'agissait d'un mariage d'amour. Peut-être étaient-ils vraiment faits l'un pour l'autre, ces deux-là ? En tout cas, ils formaient un beau couple.

Elle ne chercha pas à savoir si cette constatation la peinait. Elle leva les yeux vers Joshua, le prit par le bras et traversa la pièce avec lui.

— J'espère que je ne vais pas être mêlé à une scène, chérie, murmura-t-il. Ce serait très embarrassant.

Freyja sourit, tout d'abord à Kit, qui parut quelque peu anxieux, puis à la vicomtesse, dont l'attitude aimable cachait le moindre signe d'inquiétude qu'elle aurait pu ressentir.

— Je suis désolée, je n'ai pas vu le bébé quand vous l'avez amené tout à l'heure. Joshua venait de me proposer une promenade, et comme j'avais envie de prendre l'air, je suis partie avec lui sans réfléchir. J'aurais dû attendre.

Même si elle faisait en quelque sorte un acte d'humilité – ou peut-être à cause de cela –, elle parlait de cette voix hautaine qu'elle employait lorsqu'elle était sur la défensive. Tous les quatre la regardèrent avec un certain éton-

nement. Puis Joshua la serra très fort contre lui.

— Il ne dort pas encore, dit la vicomtesse en se levant avec un grand sourire. Je n'ai pas voulu qu'il reste au salon : il est habitué au calme de la nursery. Voulez-vous monter le voir ?

Freyja grimaça intérieurement mais son sourire ne faiblit pas.

— Je ne voudrais pas le déranger...

— Oh, non !

La vicomtesse se tourna vers Joshua, et une lueur amusée passa dans ses yeux violets.

— Je ne vous traînerai pas là-haut, lord Hallmere. Prenez donc mon fauteuil.

L'espace d'un instant, Freyja crut que la vicomtesse allait passer son bras sous le sien mais, si elle en avait eu l'intention, elle dut juger qu'il valait mieux éviter un tel geste. Ensemble, elles gravirent l'escalier.

En s'approchant de la nursery, la vicomtesse tourna vers Freyja.

— Je crains que les nouveaux parents ne soient un peu agaçants, lady Freyja. Nous avons tendance à croire que les autres, tout comme nous, vont tomber en extase devant notre rejeton. !

— Peut-être serait-il temps que vous laissiez tomber le

« lady » chaque fois que vous me parlez.

La vicomtesse lui adressa un bref coup d'œil.

— Dans ce cas, il faut que vous m'appeliez Lauren.

Couché sur une couverture au milieu de la pièce, le nouveau-né agitait ses petits membres tandis que sa nurse, assise à côté de lui, tricotait. Mais ce n'était pas un endroit aussi tranquille que cela. D'autres enfants étaient là, des bébés et quelques-uns plus âgés, dont Becky et Davy, qui agitèrent la main en voyant Freyja avant de retourner à leurs pinceaux. Trois autres nurses surveillaient tout ce petit monde.

Freyja se serait contentée de regarder le bébé et de faire quelques commentaires admiratifs. Mais Lauren se pencha, le prit dans ses bras et le plaça dans ceux de Freyja avant de la conduire dans une pièce voisine, de toute évidence la chambre du bébé.

Freyja le tenait maladroitement, terrifiée par la crainte de le laisser choir. Il avait les cheveux bruns de Kit, moins foncés que ceux de Lauren. Mais il aurait sans doute ses yeux violets. Il était doux, tiède, sentait bon le talc et ne pesait pratiquement rien. Et il faisait de drôles de petits bruits en la regardant avec des yeux pas encore totalement concentrés. Elle se sentit presque effrayée lorsqu'une vague d'émotion l'envahit.

De l'émotion pour le bébé de Kit – et de Lauren ! Soudain, les mots lui manquèrent.

— Il... Il est magnifique, se contenta-t-elle de dire en le regardant à sa mère.

— Freyja, je ne peux pas vous dire à quel point je suis heureuse que vous ayez rencontré lord Hallmere. Je ne prétendrai pas le connaître après l'avoir vu si peu de temps, mais il est très beau, et ses yeux sourient. Des yeux pareils sont de bon augure. Il a l'air heureux, et vous aussi. Et comme vous êtes jolie avec vos joues rosies ! Je savais que vous trouveriez le bonheur un jour, mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter à votre sujet. Je savais ce que vous ressentiez. Voyez-vous, j'ai été abandonnée presque au pied de l'autel par l'homme que j'avais aimé depuis toujours. J'ai cru alors que tout était fini pour moi. Je me trompais. Un second amour peut être infiniment plus fort que le premier. Je pense que vous le découvrirez aussi. Les choses iront mieux au fur et à mesure que le temps passera, croyez-moi.

Elle est vraiment très belle, dut admettre Freyja sans enthousiasme. La maternité la rend rayonnante. La maternité... et l'amour.

Celui que Lauren avait failli épouser n'était autre que le comte de Kilbourne, avec lequel elle avait pratiquement

grandi. Il était en bas avec sa femme. Et leur fille était l'un des bébés qui dormaient dans la pièce voisine. Il était évident que Lauren ne ressentait aucune pointe de jalousie ou d'amertume.

— J'ai pleuré Jerome plus que je ne l'aurais pensé, dit Freyja. Je l'aimais bien, mais je ne l'ai jamais vraiment aimé.

Lauren esquissa un sourire en entendant cette méprise délibérée, avant de contempler le bébé qui s'assoupissait dans ses bras.

— J'aurais voulu connaître Jerome. Kit l'adorait.

Oui, mais leur dernière rencontre avait été plutôt violente. Kit avait cassé le nez de Jerome, puis il avait galopé jusqu'au château de Lindsey où il s'était battu avec Rannulf, avant de rejoindre son régiment Espagne.

— Un jour, les deux frères m'ont kidnappée et enfermée dans la cabane du garde-chasse, au fond des bois.

Lauren éclata de rire.

— Kit m'a raconté cela. J'ai été ravie d'apprendre que vous êtes sortie gagnante de l'aventure. Est-ce vrai que vous avez juré comme un charretier ? Et avez-vous vraiment donné un coup de poing à Jerome ? Les souvenirs d'enfance sont délicieux, vous ne trouvez pas ? Nous utilisons souvent cette cabane, Kit et moi. C'est notre refuge.

Cela rappela à Freyja ce qui s'était passé là-bas une heure auparavant – ce qu'elle s'efforçait d'oublier. Peut-être était-elle enceinte maintenant ? Peut-être serait-elle obligée d'épouser Joshua ? Contre son désir et le sien. Mais si ce n'était pas le cas, ils devraient rompre et elle ne le reverrait jamais.

Une telle pensée lui parut étrangement sinistre.

Le bébé s'était endormi. Lauren l'embrassa doucement sur le front avant de le poser dans son berceau, puis de le couvrir. Elle pivota vers Freyja et, cette fois, lui prit le bras pour descendre.

— Je suis si heureuse que nous soyons enfin amies. Je vous ai toujours trouvée sympathique. Je vous admirais et, souvent, j'ai envié votre audace. Mais je dois aussi vous avouer que j'avais un peu peur de vous.

Freyja eut un rire bref.

— Qui aurait pu le deviner ? Vous souvenez-vous de votre première visite au château de Lindsey en compagnie de Kit ?

— Vous avez tous essayé de me mettre mal à l'aise, fit Lauren en riant à son tour. Comment oublier cela ? Je me serais volontiers cachée dans un coin.

— Au lieu de cela, vous vous êtes conduite en parfaite lady. Après votre départ, mes frères n'arrêtaient plus de

chanter vos louanges.

Lorsqu'elles arrivèrent au salon, des invités prenaient congé, d'autres étaient déjà partis. Wulfric s'était levé, comme les autres membres de la famille. On avait dû demander les voitures.

Pendant que Lauren allait saluer Wulfric, Alleyne rejoignit sa sœur.

— Seigneur, Freyja ! Te voilà au mieux avec Lauren, maintenant ? La vie va devenir sacrement ennuyeuse.

— Tu ferais mieux de t'occuper de toi au lieu d'épier les autres. Tu ne crois pas qu'il serait temps que tu fasses quelque chose de ta vie ? lança-t-elle avec sévérité.

Il fit la grimace.

— En voilà un coup inattendu ! Je vois qu'il ne me reste plus qu'à parcourir le monde en quête du bonheur. Aidan, Rannulf, toi... En ce moment, les fins heureuses deviennent une épidémie chez nous.

Joshua s'entretenait avec lady Kilbourne et la duchesse de Portfrey. Il déployait tout son charme et paraissait plus séduisant que jamais. Le lustre allumé au-dessus de sa tête faisait briller ses cheveux blonds. Soudain, Freyja se sentit intensément troublée.

Il avait essayé de tout arrêter. Elle l'en avait empêché. La vie devenait bien compliquée... Mais aussi très intéres-

sante.

Il tourna la tête et quand il lui sourit, elle haussa les sourcils. Alors il lui adressa un clin d'œil moqueur et elle se redressa, frémissante d'indignation.

Joshua se levait normalement de bonne heure. Mais cette nuit-là, il avait à peine dormi, ne sombrant dans le sommeil qu'à l'aube. Lorsqu'il descendit dans la salle à manger réservée aux petits déjeuners, il y trouva tous les Bedwyn, à l'exception de Freyja et de Judith.

— Judith se sent un peu indisposée ce matin, répondit Rannulf à une question de Joshua. Tout comme elle l'était hier matin, juste avant notre départ pour l'église. Nous voulions garder ceci pour nous, mais ces indispositions matinales ont trahi notre secret.

— Pauvre Judith, dit Eve. Je monterai lui tenir compagnie après le petit déjeuner.

— Et Freyja ? interrogea Joshua.

Elle ne devait sûrement pas être au lit, à moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit comme lui.

Alleyne s'esclaffa.

— Vous ne vous seriez pas disputés hier, par hasard ?

Elle n'a pas voulu rentrer pour le petit déjeuner, après être allée monter à cheval avec nous. Elle a dit avoir besoin d'air et est partie marcher.

— Une dispute ? Avec votre sœur ? s'étonna Joshua. Qui pourrait se quereller avec une personne aussi douce que Freyja ?

Un éclat de rire général accueillit cette remarque. Même Bewcastle parut légèrement amusé.

— Je lui ai fait un petit clin d'œil hier, juste avant de quitter Alvesley, expliqua Joshua. Ce qui l'a mise dans une colère noire. Avant de rejoindre Morgan et Alleyne en voiture, elle m'a dit que l'on avait pu remarquer ce clin d'œil et le trouver plus que déplacé. Où a-t-elle bien pu aller ?

— Il serait plus sage d'attendre son retour, une fois qu'elle se sera calmée, suggéra Aidan. Elle reviendra à son heure.

— Peut-être. Mais je ne fais jamais preuve de sagesse...

— Il y a une promenade un peu sauvage derrière les écuries, déclara Morgan. Elle va par là quand elle a envie d'être seule. Et moi, si je m'étais disputée avec mon fiancé, j'aimerais bien qu'il essaie de me retrouver, même après avoir dit que j'avais besoin de tranquillité.

— Les femmes sont difficiles à comprendre, fit Aidan. Je crains d'être resté trop longtemps dans l'armée.

Ce n'est pas que nous nous soyons vraiment disputés, pensa Joshua un quart d'heure plus tard, en marchant d'un bon pas après avoir dépassé les écuries.

Et Freyja n'avait pas vraiment été dans une colère noire au sujet du clin d'œil, mais elle lui avait fait part de son indignation. Il lui avait alors adressé un baiser du bout des lèvres, tout en l'appelant chérie. Il avait vu ses narines frémir et, sans autre forme de procès, l'avait prise par le bras pour l'entraîner dans la voiture.

Non, ils ne s'étaient pas disputés. Mais la veille, ils avaient fait l'amour et tout avait changé entre eux. Ce qui avait commencé par un léger flirt afin de tromper l'ennui de Bath s'était transformé en fiançailles impromptues – et temporaires – destinées à le sauver des machinations de sa tante. Puis Bewcastle était arrivé, et avait bien vite découvert le pot aux roses, ce qui leur avait valu de prolonger la comédie.

Joshua avait pressenti l'écueil. Il s'y était préparé, s'armant afin de l'éviter – à la fois pour elle et pour lui. Mais le pire était arrivé. Ils risquaient maintenant de voir ce qui avait commencé comme un jeu se transformer en prison à perpétuité. Car si elle était enceinte, il n'aurait pas le choix. D'ailleurs, même si elle ne l'était pas...

Il ne devait pas oublier qu'il s'agissait de lady Freyja Bedwyn !

La veille, elle n'avait pas semblé comprendre la gravité de la situation. Tout au moins, elle refusait de l'admettre.

Ce matin, elle avait sans doute enfin fait face à la réalité et se trouvait complètement déstabilisée.

La promenade sauvage commençait par une série de larges marches en terre que retenaient des planches. Ensuite il fallait emprunter un sentier sinueux entre des buissons de rhododendrons, auxquels succédaient de grands arbres. Quand il se lançait dans l'escalade d'une colline, le promeneur avait l'impression de se trouver à des lieues de toute habitation. Même si l'été était passé, l'air restait imprégné par l'odeur vivace de toute cette végétation, et les oiseaux ne cessaient de chanter.

Cette nuit-là, Joshua avait fait face à la situation. Il était désormais marquis de Hallmere, que cela lui plaise ou non. Il avait vingt-huit ans et était bien décidé à ne jamais retourner à Penhallow. Mais il était pair du royaume. Un jour ou l'autre, il devrait prendre son siège à la Chambre des lords et s'installer quelque part de manière permanente, probablement à Londres. Et il devrait également s'établir – un mot qu'il détestait.

Pourquoi ce mot l'effrayait-il ? N'avait-il pas déjà réussi à « s'établir » pendant des années à Lydmere, quand il pensait devenir menuisier ? Il avait même vaguement songé à épouser l'une des filles du village.

Peut-être était-il temps qu'il se marie. Pourquoi pas avec

Freyja ? Socialement, il ne pouvait rêver mieux. De plus, jamais il ne s'ennuierait avec elle. Et puis, il la trouvait très attirante. La veille, il avait découvert – comme il s'en doutait déjà – qu'elle possédait un tempérament explosif. Il aimerait pouvoir lui faire de nouveau l'amour, plus tranquillement, afin de découvrir si sa nature était aussi sensuelle qu'ardente. Oui, pourquoi pas Freyja ?

Il n'avait encore jamais pensé à la possibilité d'un mariage. Elle non plus, il en était sûr. Lui restait perturbé intérieurement à cause de tous les problèmes d'autrefois, et elle ne parvenait pas à oublier son histoire d'amour avec Ravensberg.

Mais il est possible que nous n'ayons plus le choix, pensa-t-il en poursuivant sa marche, tout en jetant au passage un coup d'œil dans les endroits où elle aurait pu s'arrêter. Aucun signe d'elle. Il était possible qu'elle ne soit pas venue par ici. Ou qu'elle soit retournée au château par un autre chemin.

Le sentier continuait à monter, sans être trop raide. Joshua ne tarderait pas à arriver au sommet de la colline. Une tour très romantique avait été construite là-haut, de manière à ressembler à une ruine. S'il y avait un escalier intérieur, comme il en était presque sûr, il pourrait, après avoir poussé la porte gothique, le gravir et avoir une vue

fantastique sur la campagne.

Il leva la tête et la vit.

Le visage offert au soleil, elle se tenait là-haut, les mains sur les créneaux, tournant le dos au chemin par lequel il était venu. Si elle avait porté un chapeau pendant sa promenade à cheval, elle s'en était débarrassée, si bien que sa chevelure flottait librement dans le vent.

Une fois de plus, elle lui fit penser à une Viking, ou à une guerrière saxonne. Mais ce matin, elle ressemblait davantage à une dame du Moyen Âge en haut du donjon qu'elle défendait contre les assaillants pendant que son seigneur était parti guerroyer.

Ne lui avait-elle pas dit, un jour, avoir souvent pensé qu'elle aurait dû naître à une autre époque ?

Il mit ses mains en porte-voix.

— Si je m'approche, serai-je accueilli par de l'huile bouillante et des flèches empoisonnées ?

Elle abaissa son regard vers lui, tout en levant les mains pour retenir ses cheveux.

— Non. Montez. J'aurai le plaisir de vous jeter pardessus les créneaux.

Et elle lui adressa son sourire félin.

14.

Dès qu'il la rejoignit, après avoir emprunté l'escalier en colimaçon, elle désigna le paysage d'un grand geste du bras.

— Existe-t-il une plus belle vue que celle-ci ?

Le regard portait très loin, dans toutes les directions.

Au-delà des arbres du parc, il y avait les fermes, les chemins de terre tortueux, les prés et les champs entourés de haies. La tour était son endroit préféré. Elle venait souvent ici pour se débarrasser de ses problèmes, en espérant que le vent les emporterait.

Elle n'aimait pas partager son refuge, mais cela aurait été mesquin d'envoyer promener Joshua, même si elle en avait eu envie. Elle s'attendait si peu à entendre sa voix ! Mais quand elle l'avait vu en contrebas, elle avait ressenti une étrange faiblesse dans les jambes, tandis que son cœur s'affolait. Physiquement, elle était terriblement consciente de sa présence, et plus encore maintenant qu'il se trouvait à côté d'elle, grand et viril dans sa tenue d'équitation.

De semblables réactions ne plaisaient guère à Freyja. La passion, c'était parfait quatre ans auparavant, quand elle était amoureuse et s'attendait à une fin heureuse. Comme elle était jeune et naïve à l'époque ! Maintenant, la passion

ne signifiait rien d'autre qu'une perte de la maîtrise d'elle-même, la peur de perdre une indépendance si durement gagnée. Elle n'était pas amoureuse de Joshua, mais elle le voulait à un point tel que c'en était honteux. Elle ne voulait pas plus l'amour que le désir – surtout pour un homme qui prenait la vie en riant et ne semblait jamais nourrir une seule pensée sérieuse.

De toute façon, Joshua Moore, marquis de Hallmere, n'était pas digne de son amour. Grâce au Ciel, elle n'éprouvait pas le moindre sentiment à son égard.

— Je n'ai rien vu d'aussi beau au cours de mes voyages, répondit-il enfin, en contemplant le panorama. Les champs ont été moissonnés, certains arbres commencent déjà à changer de couleur... Dans quelques semaines, ils seront fabuleux. Oh, j'oubliais...

Il se tourna vers elle.

— Vous n'aimez pas l'automne, je crois ?

— Parce que l'hiver lui succède. L'hiver me rappelle toujours...

Elle frissonna.

— Votre mortalité ? suggéra-t-il. Avez-vous lu *Les Voyages de Gulliver* ?

— Bien sûr.

— Vous souvenez-vous de ces personnages qui sont con-

damnés à vivre éternellement ? Je ne me souviens plus dans quelle partie du livre... Ils naissent avec une marque sur le front qui signifie qu'ils ne mourront jamais. Au lieu d'être enviés, ils deviennent un objet de pitié. Au fond, Jonathan Swift était plus sage que la plupart d'entre nous, lui qui avait compris que l'existence éternelle représenterait un poids terrible. Mais si nous vivons dans l'angoisse permanente, Freyja, comment pouvons-nous profiter du peu de temps qui nous est accordé sur cette terre ?

— Je ne vis pas dans l'angoisse.

— Seulement en hiver ? interrogea-t-il en souriant. Et en automne aussi, parce que l'hiver approche ? Bref, pendant la moitié de l'année ?

Elle secoua la tête.

— Quelle stupide conversation. Qui vous a dit que vous me trouveriez ici ?

— Vous vous cachez de moi ?

— Je ne me cache *jamais* de qui que ce soit, répondit-elle avec irritation.

Pourtant, c'était justement ce qu'elle faisait. Plus exactement, elle avait voulu retarder le plus possible le moment de revoir Joshua.

— Je crois qu'il est temps que je vous rende votre liberté et que vous partiez, déclara-t-elle. Finissons-en avec cette

comédie.

— Impossible, chérie. Pas si vite. Il faut d'abord que nous sachions si vous êtes enceinte ou pas.

Elle était restée éveillée une bonne partie de la nuit en s'inquiétant à ce sujet. Allaient-ils devoir se marier ? Allaient-ils se retrouver piégés pour toujours dans un mariage qu'aucun d'entre eux ne désirait ? Allaient-ils devoir supporter ce poids toute leur vie ? Allait-elle se retrouver avec un bébé aussi tiède et doux que celui de Lauren ?

— Je ne le suis pas, affirma-t-elle. Et je commence à en avoir assez de tous ces obstacles. Au début, cela devait se terminer le lendemain. Et depuis, il se passe à chaque instant quelque chose pour nous empêcher d'en finir.

— Dois-je comprendre, ma toute charmante, que vous ne souhaitez pas devenir ma femme ?

— Vous le savez bien, riposta-t-elle avec agacement. Pas plus que vous ne souhaitez devenir mon mari. Pour une fois, soyez sérieux, Joshua. Je sais que vous prenez tout en riant, mais je commence avoir des soupçons. S'agirait-il d'un masque ? Ce que je n'ai pas encore réussi à découvrir, c'est ce qu'il y a derrière ce masque. Rien du tout ? Ou bien une personne dont je n'ai aucune idée ?

Il la fixa, les yeux plissés.

— Vous avez deviné, chérie. Il n'y a rien derrière mon

masque. Rien du tout. Dites-moi, regrettez-vous ce qui s'est passé hier ?

— Naturellement. Et c'est ma faute. Je n'aurai pas dû vous entraîner dans la cabane du garde chasse. Si j'avais eu un peu d'imagination, j'aurais que c'était dangereux. Mais non... Je n'ai pas eu le courage de résister. Vous, si. Vous m'auriez arrêtée, ce que je ne voulais pas. Tout cela est très humiliant pour moi.

— Cela vous a plu, alors ?

— Évidemment.

Elle lui adressa un regard noir.

— Évidemment que cela m'a plu. Je suis une femme, vous êtes un homme – un bel homme, très attirant.

— Non ! Moi ?

— Évidemment que cela m'a plu, répéta-t-elle. Mais cela n'a rien à voir avec... avec quoi que ce soit. Non seulement nous ne sommes pas vraiment fiancés, mais nous n'avons aucune envie de voir cette situation se prolonger. Au début, nous nous sommes contentés de flirter, sans jamais songer à entamer une relation plus profonde. N'oubliez pas que si nous nous sommes lancés dans cette histoire à Bath, c'était surtout parce que nous y mourions d'ennui. Nous n'avons jamais pris cela au sérieux, nous nous amusions bien, c'était une sorte de jeu qui ne devait pas durer

longtemps, nous laissant indemnes. Ce qui s'est passé hier a tout abîmé. Certes, j'aurais préféré que cela n'arrive pas. Si nous sommes obligés de nous marier, cette faute de ma part aura gâché nos vies.

— Dans ce cas, espérons que nous n'y serons pas contraints.

Les yeux de Joshua ne riaient plus.

— Mais ce qui s'est passé hier a eu au moins un résultat positif : vous ne détestez plus la vicomtesse Ravensberg.

— Il était temps, soupira-t-elle en se tournant vers le château.

Vu sous cet angle, il paraissait dater de l'époque élisabéthaine avec ses longues fenêtres à meneaux.

— Mon attitude était devenue aussi gênante pour moi que pour elle et Kit. C'est une femme parfaite, vraiment adorable et très gentille – des qualités que je lui envie pour la bonne raison que je ne les possède pas. Mais c'est vrai, nous avons fait la paix hier. Peut-être même deviendrons-nous amies ? Qui sait... On a vu des choses plus bizarres arriver.

— Et Ravensberg ? Lui avez-vous pardonné ?

Elle soupira de nouveau, tout en maintenant ses cheveux en arrière d'un bras.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que, l'année

dernière, s'il était revenu sans Lauren, il n'aurait peut-être pas résisté à la pression de sa famille et de la mienne. Il m'aurait épousée parce qu'il n'aurait pas trouvé le moyen d'y échapper. Et j'aurais su, pas forcément immédiatement mais assez vite, qu'un tel mariage était une erreur. Il ne me devait rien. Quant à moi, je me suis peut-être accrochée à quelque chose qui n'a jamais existé. J'étais désespérément amoureuse, mais d'un genre d'amour pas plus proche du réel amour que... que désir, par exemple.

— Me désirez-vous ?

Elle éclata de rire en constatant que les yeux Joshua avaient retrouvé leur lueur amusée.

— Quelle question ! lança-t-elle. Je ne le nierai pas Vous savez bien que oui. Mais ce n'est pas suffisant pour envisager un avenir commun. Par conséquent, cette attirance physique représente un risque auquel nous devons résister à tout prix.

Ils étaient si près l'un de l'autre que Joshua n'eut qu'à tendre le bras pour la prendre par la taille, L'attirant contre lui, il l'embrassa doucement. Elle posa les mains sur ses épaules et réalisa brusquement, avec un soudain désespoir, que sa vie serait horriblement vide une fois que cette comédie serait finie.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me désirez, dit-

elle quand il releva enfin la tête. Je ne le comprendrai jamais. Je suis tellement laide !

— Quoi ? Si une telle réflexion venait d'une autre femme, je croirais qu'elle cherche des compliments. Mais *vous* le pensez réellement. Voyons, laissez-moi vous regarder... Pendant qu'il la scrutait, elle se demanda comment elle avait pu dire tout haut ce qu'elle pensait. Il y avait longtemps qu'elle avait cessé de se lamenter sur son apparence, tout en enviant celle de Morgan. Elle était... comme elle était. Ceux qui ne voulaient pas la regarder n'avaient qu'à détourner la tête.

— Vous n'êtes pas mignonne, ni vraiment jolie, Freyja. Au moins, il n'allait pas mentir.

— Vous êtes plus que cela. Vous avez autre chose. Vous êtes tout simplement belle, chérie. Après vous, je trouverai toutes les filles insipides.

— Quelle bêtise ! s'exclama-t-elle en riant. Arrêtez vos flatteries, sinon je vous jette par-dessus les créneaux.

— J'en tremble de peur.

Là-dessus, il la souleva sans effort apparent.

— Lâchez-moi ! ordonna-t-elle, indignée.

Mais il s'approcha des créneaux et l'éleva encore plus dans les airs. Elle cria en nouant les bras autour de son cou, avant de se laisser aller à un fou rire inextinguible.

— Ne gigotez pas, dit-il en riant à son tour, sinon je vais vous laisser tomber. Hop !

Elle cria de nouveau lorsqu'il fit mine de l'expédier dans le vide.

Enfin, il la déposa par terre. Elle resta près de lui, le visage enfoui dans sa cravate, toujours en proie au fou rire.

— Espèce de monstre ! Je me vengerai, vous verrez.

— Freyja, murmura-t-il en posant le menton sur le sommet de son crâne, il faut que ce soit clair. Si nous avons fait un enfant ensemble, nous nous marierons et nous tâcherons de réussir ce mariage pour le bien de cet enfant comme pour le nôtre. Nous ne perdrons pas notre temps et notre énergie en ayant des regrets ou en imaginant que l'autre est malheureux. Nous ferons de notre mieux pour nous entendre. D'accord ?

Freyja fut soudain bouleversée. Elle se sentait tellement bien, tellement en sécurité dans les bras de Joshua. Ce qu'il venait de dire n'avait rien changé – et tout, en même temps.

Si nous avons fait un enfant ensemble...

— D'accord, répliqua-t-elle enfin.

Ils demeureraient sans bouger, l'un contre l'autre.

— Rentrons, dit-elle brusquement. J'ai faim.

— Je vais passer devant vous. Ces marches sont très

raides. Vous pouvez me prendre la main si vous voulez.

Quand elle pointa son menton d'un air hautain qui fit saillir son nez aquilin, tout en le toisant d'un air furibond, il leva les mains théâtralement, comme pour se défendre d'une attaque.

— Oh, oh ! Qu'ai-je encore dit ?

— N'essayez pas de me protéger, lança-t-elle avec froideur. Je suis montée sans appeler un mâle suffisant à l'aide, et je descendrai de la même façon.

— Diable !

Il fit retomber ses bras.

— On ne peut pas vous traiter galamment sans que vous vous mettiez en colère ? Allez, passez la première. Cassez-vous le cou en descendant et je resterai derrière, bien content que vous ne m'ayez pas entraîné dans votre chute. Plutôt amusée, elle commença à descendre l'escalier en spirale.

Joshua trouvait les Bedwyn sympathiques et regrettait de leur mentir – un mensonge qui n'en serait peut-être pas un si Freyja se trouvait obligée de l'épouser.

Rannulf et Judith devaient retourner dans le Leicestershire le lendemain. Ils vivaient au château de Grand-maison avec lady Beamish, la grand-mère maternelle des Bedwyn, mais comme celle-ci n'était pas en très bonne

santé, ils ne voulaient pas rester absents trop longtemps.

— Ce n'est pas un adieu car nous vous reverrons bientôt, Joshua, dit Judith en prenant congé. J'espère que le mariage n'aura pas lieu à un moment où je ne pourrai plus songer à voyager. Mais je ne veux pas paraître égoïste. Je serai très heureuse pour vous et Freyja ; que je sois présente ou non lorsque viendra le grand jour.

— Il ne faut pas vous voiler la face, déclara Rannulf en lui serrant la main. Ce ne sera pas un mariage de tout repos... On n'arrive pas à contrôler Freyja aisément. J'ai cependant l'impression qu'elle a trouvé quelqu'un à sa mesure. Cela va être intéressant pour les spectateurs.

— Je ne crois pas qu'elle puisse être contrôlée. Mais je l'aime comme elle est.

Rannulf se mit à rire avant de lui donner une bourrade amicale.

Aidan semblait austère et dépourvu d'humour tant qu'on ne le connaissait pas. On ne le voyait pas souvent rire ou même sourire, mais il était évident qu'il adorait Eve et leurs enfants. Il avait passé la plupart du temps à jouer avec eux, il les emmenait se promener, à pied ou à cheval, se montrait rigoureux dès qu'il s'agissait de l'obéissance et de la politesse, mais en dehors de cela leur laissait une certaine liberté.

— Après la mort de leurs parents, ils se sont trouvés re-
jetés de partout et ont vécu d’angoissants moments
d’incertitude, expliqua-t-il à Joshua.

Ce dernier surveillait Davy sur son poney, tandis
qu’Aidan donnait une leçon d’équitation à Becky.

— Même après notre mariage, quelqu’un a essayé de
nous les arracher pour se venger d’Eve. Il a fallu aller de-
vant la justice pour obtenir légalement leur garde. Si je
peux les persuader qu’ils ont enfin trouvé un foyer, qu’ils
sont aimés, que ce monde n’est pas l’endroit hostile qu’ils
se sont imaginé, et qu’ils deviendront un jour des adultes
heureux et capables... alors je serai fier de moi.

— Ils ont eu de la chance, dit Joshua, se remémorant sa
lugubre enfance.

— Ils le méritent. Certes, ils risquent de ressentir de
nouveau un sentiment d’insécurité le jour où Eve attendra
notre propre enfant. Mais ce moment-là n’est pas encore
venu, et nous veillerons à ce que tout se passe bien.

Joshua trouvait qu’il y avait une certaine ressemblance
entre Alleyne et lui. Joyeux, très actif, ce dernier paraissait
parfois inquiet et sans but.

— Je vous envie, dit-il à Joshua alors qu’ils retrouvaient
seuls à la table du petit déjeuner, après avoir fait leurs
adieux à Rannulf et à Judith. Vous avez un domaine, un

titre, et vous avez terminé votre mission en France. Vous savez où aller maintenant. D'autant plus qu'un mariage avec une femme que vous aimez vous aidera à trouver l'équilibre. Or je pense que vous aimez vraiment Freyja.

En riant, il ajouta :

— Je ne peux pas imaginer une autre raison pour qu'un homme veuille l'épouser, à moins que ce ne soit sa fortune, dont vous n'avez de toute évidence aucun besoin.

— En effet. Vous êtes vous-même loin d'être démunie, et votre titre, tout comme votre nom vous permettent de choisir votre future épouse, si du moins c'est le mariage que vous souhaitez.

— Le problème, c'est que je ne sais pas ce que je veux. Si j'étais pauvre, je serais obligé de travailler. Je suppose que je me serais déjà établi et que je serais content. Et si j'étais pauvre, je ne serais pas poursuivi par les jeunes filles à marier. Je trouverais peut-être une femme qui m'aimerait pour moi-même, une femme pour laquelle je sacrifierais volontiers ma liberté. Ce n'est pas toujours facile d'être un aristocrate fortuné.

— J'ai vécu les deux situations. À une certaine époque, je n'avais ni titre ni argent. Maintenant, j'ai tout cela. Cela me permet de comprendre parfaitement ce que vous voulez dire.

— Je n'en suis pas à souhaiter abandonner mes avantages. À un certain moment, j'ai pensé, avec l'aide de Wulfric, me lancer dans la course pour un siège au Parlement, ou encore à prendre un poste au gouvernement. Quant au mariage... Bah, je ne suis pas pressé, d'autant plus que les Bedwyn sont censés devenir monogames une fois mariés. Pire : ils sont également censés aimer leur épouse ! Je ne suis pas prêt à respecter toutes ces obligations morales. Le serai-je un jour ? J'espère que vous l'êtes, en tout cas. Freyja s'attendra à cela de votre part – avec ses poings, si nécessaire.

— Cette menace a de quoi me terrifier, fit Joshua en s'effleurant le nez. J'ai déjà reçu deux terribles coups de poing de ma douce fiancée.

Alleyne éclata de rire.

— Ah, cette Freyja !

Jeune et ravissante, Morgan devait bientôt faire son entrée dans le monde. Elle serait présentée à la reine au printemps prochain et passerait la saison à Londres. Avec sa beauté, sa naissance et sa fortune, elle allait être très courtisée.

Mais elle n'attendait pas ce moment-là avec impatience, bien au contraire. Ce n'était pas une jeune fille écervelée, ne pensant qu'aux bals et aux messieurs.

— Tout cela est d'une bêtise ! déclara-t-elle un soir à table. La présentation, la saison, les réceptions... Cette sorte de marché au mariage me paraît horrible et humiliant.

— Tu as peur que personne ne fasse monter les enchères pour toi, Morgan ? demanda Alleyne.

— Arrête de ricaner, Alleyne ! Je redoute exactement le contraire, figure-toi. Je m'attends à être harcelée par des jeunes gens idiots, des vieux beaux et des messieurs ennuyés de tous les âges. Tout cela à cause de mon nom. Aucun d'entre eux ne fera l'effort de me connaître. Ils n'auront qu'une idée en tête : épouser la riche sœur du duc de Bewcastle.

— Heureusement, tu as le pouvoir de leur dire non, fit Aidan. Wulfric n'est pas un tyran et ne te forcera jamais à te marier contre ta volonté.

— Vous ferez la connaissance de quelqu'un au printemps prochain, dit Eve. Ou bien l'année suivante, ou l'année d'après... Et ce quelqu'un sera différent de tous les autres. Il fera battre votre cœur, peut-être avant que vous ne compreniez ce qui se passe. Et même si, au début, vous le trouvez horripilant, vous saurez vite qu'il n'y a personne d'autre au monde pour vous.

Freyja adressa un regard à la fois exaspéré et compré-

hensif à sa belle-sœur.

— Depuis qu'Eve a rencontré Aidan, elle est devenue une incorrigible romantique, soupira-t-elle.

— C'est vrai, admit Eve, riant et rougissant tout à la fois.

— Je ne m'attends pas à trouver l'homme de ma vie sur ce marché au mariage de Londres, déclara Morgan en secouant dédaigneusement la tête. J'attendrai d'avoir vingt-cinq ans, comme Freyja. Elle a su être patiente jusqu'à ce que son chemin croise celui de Joshua.

Elle se tourna vers ce dernier avec approbation.

— Il y a eu quand même quelques ratés en cours de route, s'esclaffa Alleyne.

Joshua ne détestait aucun des Bedwyn, pas même Bewcastle. Toujours froid, austère et distant, le duc prenait ses repas en famille et rejoignait tout le monde au salon pendant la soirée. Mais à part cela, il restait seul. Après le départ de Rannulf et de Judith, il invita Joshua dans la bibliothèque. De telles invitations étaient rares... Après avoir pris place près de la cheminée, Bewcastle lui indiqua un fauteuil en cuir.

— Vous avez été présenté à la plupart des membres de notre famille, dit-il en joignant les doigts, ainsi qu'à nombre de nos voisins alors que nous étions à Alvesley pour le baptême. J'avais l'intention, à notre retour de

Bath, d'organiser une réception ou un bal en l'honneur de vos fiançailles. Mais vous estimerez peut-être cela indésirable ? Je suppose que ces fiançailles sont toujours temporaires ?

Joshua hésita. Il rencontra le regard impénétrable du duc. Et, l'espace d'un instant, il eut l'impression que ce dernier avait deviné ce qui s'était passé à Alvesley.

— Comme je vous l'ai dit à Bath, seule Freyja peut rompre ces fiançailles. Et elle n'a encore rien dit à ce sujet.

Il avait déjà eu l'occasion de constater que Bewcastle était adepte des longs silences. L'un de ceux-ci régna.

— Si vous souhaitez qu'elle annonce la rupture, je pense que vous trouverez sans peine le moyen de l'y décider.

Freyja n'est pas une femme susceptible, et pas davantage l'une de celles dont le cœur se brise facilement – mais cela lui est arrivé.

— Je le sais.

— Ah ! fit le duc en haussant les sourcils.

— Je vais lui demander ce qu'elle pense d'une réception ou d'un bal.

Joshua avait le sentiment d'avoir découvert, en une fraction de seconde, une facette de sa personnalité que Bewcastle cachait à tous, même aux siens. Il tenait à Freyja, pas seulement parce qu'elle était une Bedwyn, mais parce

que c'était *elle*, et il craignait de la voir souffrir de nouveau.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit. Le duc haussa de nouveau les sourcils, tout en saisissant le manche de son lorgnon. Joshua constata que l'intrus n'était autre que la petite Becky. Celle-ci resta sur le seuil quelques instants avant d'entrer, tout en refermant soigneusement la porte derrière elle.

— Je viens de finir ma sieste, dit-elle de sa petite voix précise. Davy est parti et Nanny Johnson a dit que je pouvais descendre. Mais papa et maman sont sortis et je ne veux pas aller dehors parce qu'il fait froid aujourd'hui. Bewcastle leva légèrement son lorgnon.

— Par conséquent, il vaut mieux rester à l'intérieur.

— Oui.

Mais elle ne comprit pas le sous-entendu qui signifiait qu'elle était libre d'aller où elle voulait, à l'exception de la bibliothèque.

— Bonjour, oncle Joshua, dit-elle en passant devant lui pour examiner ce qui avait attiré son attention : le lorgnon du duc.

Elle le lui prit des mains et l'examina de près avant de l'approcher de ses yeux.

— Vous avez l'air drôle, oncle Wulfric.

— Je veux bien le croire. Toi aussi.

Elle pouffa avant de s'asseoir sur ses genoux pour mieux jouer avec le lorgnon.

A la fois mal à l'aise et paraissant en même temps content, Bewcastle n'osait pas bouger, un peu comme s'il craignait d'effrayer la petite fille. Rien de semblable ne devait jamais lui être encore arrivé.

Comme Joshua s'y était attendu, Freyja s'opposa haut et fort à une célébration publique de leurs fiançailles au château de Lindsey.

Alors qu'ils jouaient au billard, en fin d'après-midi, elle s'exclama :

— Seigneur ! Et quoi encore ? Un mariage pour rire ? Cela suffit. Bientôt, je me disputerai avec vous, Joshua. Et publiquement, que cela vous plaise ou non. Cette histoire devient de plus en plus ridicule.

— Il faut attendre un peu.

— Attendre, toujours attendre ! Vous direz toujours la même chose le jour de mon quatre-vingtième anniversaire ? C'est vraiment stupide. Non, pas de soirée, pas de bal, pas de thé... rien. Je regrette profondément de m'être lancée dans cette histoire. Je regrette que vous soyez entré dans ma chambre d'auberge. Je regrette d'être allée me promener dans les jardins de Sydney. Je regrette d'avoir

prêté attention aux cris de cette servante. Je regrette d'avoir valsé avec vous aux Upper Assembly Rooms. Je regrette...

— Si vous frappez cette boule, elle va sauter pardessus le rebord, filer vers la fenêtre et casser une vitre.

Elle jeta sa queue de billard sur le tapis.

— Joshua ! Ils sont tous si contents pour moi. Pour nous. Je n'en peux plus.

— Deux possibilités s'ouvrent à nous. Vous pouvez vous disputer avec moi, rompre nos fiançailles et m'envoyer promener. Ou je peux prétendre qu'une affaire importante m'oblige à me rendre d'urgence à Penhallow. Je suggère cette seconde solution, car elle ne nous oblige pas à une rupture immédiate et vous permet de me faire revenir si notre escapade dans la cabane du garde-chasse a des conséquences.

Tout en parlant, il s'aperçut qu'il n'avait pas envie de partir. Pas si vite. Mais il était exact que la situation devenait intolérable.

— Très bien, dit-elle en fronçant les sourcils. Mais comment ? Quelle raison donnerez-vous ?

— Mon régisseur m'écrit régulièrement. Il sait que je suis ici, et je vais probablement recevoir une lettre dans les jours à venir.

— Qu'elle vienne vite !

— Comme vous êtes tendre et romantique, chérie, dit-il
en lui chatouillant le menton du bout de l'index.

Sans cesser de froncer les sourcils, elle reprit sa queue
de billard et se pencha vers le tapis vert.

15.

La lettre arriva le lendemain matin. Elle attendait sur un plateau d'argent dans le grand hall, où l'on mettait tout le courrier de la famille à l'exception de celui de Bewcastle, que le majordome déposait séparément dans la bibliothèque.

Ils revenaient tous d'une promenade à cheval, quelque peu mouillés car une petite pluie fine avait commencé à tomber. Les enfants couraient déjà vers la nursery pour se changer.

— Oh, Aidan ! s'exclama Eve, ravie. Une lettre de Thelma ! Et en voici une pour vous, Joshua.

Elle la lui tendit en souriant.

Les yeux de Joshua rencontrèrent ceux de Freyja. Il était là, son prétexte pour partir. Il avait déjà pensé à ce qu'il allait dire après avoir « lu » la lettre. Et il y aurait un fond de vérité dans tout cela. Les récoltes faites, l'hiver approchant, il fallait s'occuper de réparations indispensables. Et même si un tel travail n'avait rien de passionnant, tout le monde trouverait normal qu'il se rende sur place pour surveiller le début des travaux. Au cours de ces quelques semaines, Freyja saurait si elle attendait un bébé ou pas. À elle de le faire revenir pour arranger un mariage précipi-

té... ou mettre fin à leurs fiançailles. Et il faudrait alors trouver une raison plausible à cette rupture.

Je partirai demain, se dit-il en brisant le sceau de l'enveloppe.

Il serait alors un homme libre – du moins, jusqu'à ce que Freyja connaisse son état.

La lettre de Jim Saunders était plus courte que d'ordinaire. Joshua la parcourut en hâte avant de la relire. Enfer et damnation, pensa-t-il.

Il avait osé braver la volonté de cette femme, et apparemment, elle ne serait satisfaite qu'après l'avoir totalement détruit. Pour cela, elle était prête aller très loin.

— Un problème, Joshua ? demanda Freyja d'un air soucieux.

Intentionnellement, elle avait parlé plus fort que d'habitude.

— Oui. Il faut que je me rende à Penhallow sans délai.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Eve. Rien de grave, j'espère.

— Si, justement. Je suis accusé de meurtre.

— De *meurtre* ? répéta Aidan au nom de tous les autres.

Du meurtre de qui ?

— De mon cousin, qui est mort il y a cinq ans, fit Joshua en repliant la lettre. Un témoin s'est récemment présenté à

ma tante, la marquise de Hallmere. Il jure m'avoir vu tuer Albert.

— Et l'avez-vous tué ? interrogea Aidan, dont le visage de granit évoquait immanquablement le redoutable colonel qu'il avait été.

— En fait, non, répondit Joshua en riant.

La situation n'avait rien de drôle, il le savait, mais elle se jouait comme un typique mélodrame, chacun des personnages se tenant debout dans le grand hall comme des acteurs placés sur scène.

— Il semblerait cependant que j'aie été le dernier à le voir vivant, termina Joshua.

De sa voix froide, légèrement ennuyée, Bewcastle déclara :

— Si nous poursuivions cette discussion dans la salle à manger ?

Sur l'instant, personne ne bougea, à part lui. Freyja vint prendre Joshua par le bras.

— Personne n'a peut-être faim, mais moi, si.

Elle l'entraîna, laissant les autres loin derrière.

— J'aurais dû deviner, murmura-t-elle, que vous inventeriez une histoire idiote comme celle-ci. Vous pensez qu'on va vous croire ?

— Je ferai de mon mieux pour être convaincant, chérie,

dit-il en glissant la lettre dans la poche de sa veste d'équitation. Car cette histoire est vraie. Au moins, vous aurez une excuse parfaite pour rompre nos fiançailles si l'on découvre que je ne suis qu'un assassin et que, sur la paille humide d'un cachot, je n'ai plus rien à attendre de la vie, sinon la pendaison.

Ils n'eurent pas l'occasion de parler plus, longtemps. Les autres membres de la famille les avaient suivis, en quête de plus d'informations. Mais Bewcastle, calmement, parla du temps jusqu'à ce qu'ils aient tous rempli leurs assiettes et que le majordome, après avoir servi le café, soit sorti.

— Maintenant, Hallmere, dit Sa Grâce, vous allez peut-être nous éclairer quant à la nature de ces accusations. Ou peut-être pas... J'estime que Freyja, au moins, a le droit de savoir.

— Albert s'est noyé. Lui et moi étions dans une barque par une nuit de tempête. Il a sauté par-dessus bord pour nager jusqu'au rivage. Ce n'était pas un excellent nageur, mais il a refusé de revenir dans l'embarcation. J'ai ramé à côté de lui jusqu'à ce qu'il soit assez près de la plage pour avoir pied. Une fois qu'il a été debout avec de l'eau jusqu'à la taille, je suis reparti ramer pendant près d'une heure. Le lendemain matin, j'ai appris qu'Albert n'était pas rentré. Plus tard dans la journée, son corps a été rejeté sur sable

par la marée montante.

Eve porta les mains à sa bouche.

— Mon Dieu !

— Il est retourné nager après votre départ ? lança Alleyne. Ce n'était pas malin, surtout par une nuit de tempête.

— Vous vous étiez querellés, je suppose ? fit Aidan.

— Oui. Je ne me souviens pas à quel sujet. Nous nous disputions tout le temps. Même si nous avons grandi ensemble à Penhallow, nous nous entendions très mal.

— Et pourtant, déclara Bewcastle sans quitter Joshua de son regard argenté, vous êtes sortis en barque tous les deux.

— Oui.

— Et maintenant, un témoin s'est manifesté. Quelqu'un qui, lui aussi, faisait du bateau ou nageait en pleine tempête. Vous ne l'avez pas vu, Joshua ? Je parie qu'il espère gagner une somme rondelette grâce à son petit chantage. Votre tante va-t-elle le payer ?

— Ma tante a perdu son fils unique cette nuit-là. C'était à lui que devait revenir le titre, la fortune familiale et le château de Penhallow, qu'elle considère comme sa maison. La mort d'Albert a fait de moi l'héritier de tout cela. Récemment, j'ai clairement fait comprendre à ma tante, qui le

souhaitait, que je ne tenais pas à épouser ma cousine, sa fille aînée. J'étais déjà... attaché à Freyja.

— Elle est prête à croire ce témoin ? demanda Eve, les yeux agrandis de détresse. Oh, pauvre Joshua ! Comment allez-vous prouver votre innocence ?

— Ce ne devrait pas être trop difficile. Mais il faut que j'aille là-bas pour m'occuper de ce problème. Il semblerait qu'un autre cousin, mon héritier présomptif, ait été appelé à Penhallow. Tout va devenir compliqué. Car si l'accusation tenait, je ne bénéficierais pas de la protection de mon rang, puisque cette mort s'est produite avant que je ne devienne marquis de Hallmere.

— Pauvre Joshua, répéta Eve. Que pouvons-nous faire pour vous aider ?

— J'aimerais bien interroger ce témoin, dit Alleyne. Tout cela m'a l'air d'une histoire louche.

Freyja était restée assise en silence. Soudain, elle se leva en repoussant bruyamment sa chaise. Après avoir contourné la table pour rejoindre Joshua, elle prit la lettre dans sa poche et, sans même lui en demander la permission, la déplia et la lut. Ses lèvres restèrent serrées tandis qu'elle la posait près de l'assiette de Joshua.

— Cette femme est derrière tout cela, affirma-t-elle. Il faut lui donner une leçon qu'elle n'oubliera jamais. Nous

allons partir aujourd'hui. Il ne va pas nous falloir longtemps pour nous préparer. Wulfric, veux-tu demander qu'une berline soit prête dans une heure, s'il te plaît ?

— *Nous ?* releva Joshua.

— Vous croyez que je vais vous laisser seul faire face à une pareille épreuve ? Je suis votre fiancée. Je pars avec vous.

— Et les convenances ? interrogea Bewcastle. Tu n'es pas la femme de Hallmere, Freyja.

— Je serai son chaperon, décida Alleyne. Je vous accompagne. Je ne voudrais manquer cela pour rien au monde.

— Moi aussi, je vous accompagne, déclara Morgan avec fermeté. Ce n'est pas la peine d'attraper ton lorgnon, Wulfric. Si tu crois me faire peur ! J'ai dix-huit ans, et il est tout à fait correct que j'aille chez mon futur beau-frère en compagnie de ma sœur et de mon frère. D'ailleurs, il vaut mieux que Freyja ait une compagnie féminine. Cette marquise de Hallmere ne me dit rien qui vaille. Je veux la voir de près Il faut lui donner l'occasion de comprendre que la future belle-famille de Joshua peut se révéler redoutable.

— Bravo, Morgan ! applaudit Eve. Mais nous ne savons pas encore si la marquise a quelque chose voir avec ce soudain témoin. Quelle bonne idée de la confronter au pouvoir considérable des Bedwyn ! Évidemment, c'est

Aidan qui a l'air le plus féroce... Aidan ?

Il se tourna vers elle, puis hocha légèrement la tête.

— Nous pensions faire une sorte de petit voyage de noces après avoir quitté Lindsey, déclara-t-il. Avec les enfants, bien sûr... Leur gouvernante s'est mariée récemment et n'a pas encore été remplacée. Nous pensions aller jusqu'au Lake District, mais pourquoi pas en Cornouailles ? Si du moins nous sommes invités. Hallmere ? Les Bedwyn étaient bien décidés à se montrer intraitables. Une tante à la volonté de fer prête à se venger le plus cruellement possible. Une accusation de meurtre et un mystérieux témoin. Le cousin Calvin Moore, le pieux héritier, arrivant en hâte afin de réclamer l'héritage tombé entre les mains d'un assassin. Et de fausses fiançailles se trouvant une fois de plus prolongées...

Comment un homme comme Joshua aurait-il pu résister à une pareille aventure ?

— Bien sûr que vous êtes tous invités. Mais il faut que vous soyez prévenus : cette incursion à Penhallow ne ressemblera pas à une visite conventionnelle.

— Nous sommes des Bedwyn, répliqua Alleyne en riant. Bewcastle se contenta de hausser les sourcils, avant de se remettre à manger.

— Nous perdons du temps en restant assis ici à bavar-

der, fit Freyja avec impatience. Si nous partons ce matin, nous aurons fait beaucoup de route quand viendra la nuit. La perspective de ce voyage semblait avoir mis les Bedwyn de bonne humeur. Ils parlaient tous à la fois quand Joshua quitta la salle à manger avec Freyja.

Une fois qu'ils furent hors de portée d'oreille, il déclara :
— Chérie, je vous ai offert sur un plateau la possibilité d'en finir pour de bon, et vous insistez pour m'accompagner ?

— Cette femme est allée trop loin.

Une lueur martiale brillait dans les yeux de Freyja.

— J'aurai grand plaisir à le lui démontrer.

Il eut un rire léger.

— Vous risquez de ne jamais réussir à vous débarrasser de moi.

— Quelle bêtise ! Cela va durer un peu plus, c'est tout.

Honnêtement, un témoin, qui a attendu cinq ans pour se manifester, arrive juste au moment où la mère de la victime rage d'avoir dû abandonner l'espoir de donner sa fille en mariage au prétendu meurtrier ? Cette histoire ne tient pas debout. J'aimerais bien poser quelques questions à ce fameux témoin.

— Je le plains. Vous, Alleyne, Aidan et Morgan... sans parler d'Eve ! Vous rendez-vous compte, ma toute char-

mante, que nous nous enfonçons chaque jour davantage dans ce guêpier ?

— Pas du tout. Et vous n'avez pas à craindre de contraindre de m'épouser. J'ai constaté, la nuit dernière, que cela nous serait évité. Quel soulagement non ?

Il la regarda en silence. Ainsi, elle n'était pas enceinte ?

Et pourtant, elle avait délibérément refusé la rupture alors que cela lui aurait été si facile.

Il se remit à rire.

— La prochaine fois, chérie, ce sera à vous de trouver un prétexte. Moi, je suis résigné à rester fiancé jusqu'à mes quatre-vingt-dix ans.

— Vous avez une heure, dit-elle avec fermeté en arrivant devant sa porte. Tout le monde doit être en bas dans soixante minutes, pas une de plus.

— Bien, madame, répliqua-t-il en souriant.

Elle entra dans sa chambre et lui claqua la porte au nez.

Le sourire de Joshua disparut dès qu'il se retrouva seul.

Ainsi, malgré tout, il allait devoir retourner à Penhallow...

Il s'agissait d'une perspective bien peu réjouissante.

Le voyage fut long et fatigant. La conversation, dans la voiture ou dans les auberges où ils s'arrêtaient pour manger ou dormir, roulait sur des sujets d'ordre général qui n'intéressaient guère Freyja.

Comment pouvait-elle se retrouver dans une telle situation ? Elle avait peine à le croire. Pendant les silences qui, inévitablement, régnaient au cours de cet interminable périple, elle se remémorait chacun des épisodes de sa relation avec Joshua, s'efforçant de comprendre comment elle s'était fourrée dans ce « guêpier », comme il disait.

Tout avait commencé lorsqu'elle n'avait pas révélé sa présence dans l'armoire, quand cet horrible vieillard aux cheveux gris, après avoir frappé à la porte de sa chambre d'auberge, était entré sans attendre de réponse.

Que se serait-il passé si elle l'avait trahi ? Son existence serait-elle différente aujourd'hui ? Probablement...

Ils arrivèrent à Penhallow à la fin d'un après-midi automnal, après avoir longé la côte pendant la journée et admiré de splendides paysages par un temps plutôt mitigé : parfois un peu de soleil, le plus souvent des nuages... La mer, en bas des hautes falaises, paraissait grise, inquiétante puis, cinq minutes plus tard, elle devenait d'un bleu étincelant. Mais le plus souvent, sa surface était un mélange des deux.

— J'aimerais peindre la mer, dit Morgan. Ce serait un fabuleux défi, n'est-ce pas ? On a tendance à l'imaginer d'une seule teinte, ou, du moins, d'une teinte à un moment particulier d'un jour particulier. Mais ce n'est pas le cas. Il

faudrait toute la palette des couleurs pour réussir à la rendre convenablement.

— Pourtant, si vous faisiez couler l'eau de mer entre vos doigts, vous la trouveriez incolore, remarqua Joshua.

— D'où vient sa couleur ?

— Du ciel ? suggéra Alleyne.

— Quand vous êtes au sommet d'une montagne, le ciel paraît lui aussi incolore, reprit Morgan.

Ses yeux brillaient. Elle était visiblement passionnée par cette conversation.

— D'où le ciel tient-il sa couleur ? Et l'eau ? Si nous pouvions pénétrer à l'intérieur d'un brin d'herbe, comme nous pouvons pénétrer dans l'eau ou dans l'air, peut-être découvririons-nous qu'il est lui aussi incolore ?

— Et combien d'anges peuvent danser sur une pointe d'épingle ? lança Alleyne en riant. En admettant que nous réussissions à les compter, cela servirait à quoi ?

— L'interprétation de la couleur vient de notre esprit, dit Freyja. Mais qu'est-ce qui donne ce pouvoir à notre esprit ? Je l'ignore. Cela va peut-être au delà de notre compréhension ? Il s'agirait de quelque chose dont nous ne sommes pas conscients ?

— La sensibilité même ? murmura sa sœur.

Quelle étrange fille, pensa Freyja.

Belle, cultivée, téméraire... aussi fière et hautaine que les autres Bedwyn, aussi dédaigneuse que Freyja des règles rigides et des conventions de la société, elle possédait une profondeur intellectuelle et une intuition presque mystique des mystères de l'existence – cette intuition que la plupart des gens ne se donnent pas la peine d'analyser, même s'ils en ont une certaine prescience.

Qu'arrivera-t-il à ma sœur, une fois qu'elle aura fait son entrée dans le monde ? s'inquiéta Freyja.

Rencontrerait-elle un homme capable de l'apprécier ?

Un homme qui saurait lui laisser une certaine liberté, sans avoir l'idée de lui couper les ailes ?

Et que va-t-il m'arriver à moi ? se demanda-t-elle.

Une fois cette ridicule histoire d'accusation de meurtre éclaircie, il lui reviendrait le soin de rompre ses fiançailles. Il n'y aurait plus aucune raison pour retarder ce moment-là.

Et alors, oui, que lui arriverait-il ?

— Vous pourrez peindre à Penhallow, dit Joshua à Morgan, et tenter de découvrir les secrets de l'univers grâce à vos pinceaux. À propos de Penhallow, vous devriez voir le château au prochain tournant.

Ce tournant donnait sur une vallée. La falaise s'enfonçait brusquement à l'intérieur des terres et diminuait graduel-

lement pour ne plus devenir qu'une colline dont la route suivait la crête. En dessous, au creux de la vallée, se trouvait une large rivière descendant doucement vers la mer. Ses berges, verdoyantes ou rocheuses, étaient tapissées en de nombreux endroits par des œillets marins roses, des ajoncs jaunes et des trèfles blancs. Tout près de la mer, des maisons de pêcheurs se groupaient autour d'une église et grimpaient à l'assaut de la colline.

De l'autre côté de la vallée, sur un vaste plateau, s'élevait l'imposant château de Penhallow. Ces parterres de terre brune qui le cernaient devaient devenir en été des jardins fleuris. Entourés par les beautés sauvages de la côte, cette maison et son parc avaient l'air d'un véritable joyau.

La première impression de Freyja fut presque physique.

Un peu comme si elle avait ressenti un coup au cœur.

La route descendait doucement dans la vallée, vers un pont en pierre à trois arches. Puis elle remontait vers l'allée qui conduisait au château. En bas se trouvait une autre demeure moins importante – peut-être la maison des douairières ?

Morgan et Alleyne contemplaient le paysage de leur côté, tandis que, de l'autre, Joshua regardait par-dessus l'épaule de Freyja.

— Impressionnant ! s'exclama Alleyne.

— Superbe, fit doucement Morgan.

Joshua restait silencieux. Même sans le toucher, Freyja devinait sa tension intérieure. C'était là que vivaient sa tante et ses cousines. Là où le petit orphelin recueilli par son oncle avait eu une enfance malheureuse. Là où il n'avait jamais voulu revenir. Là où il allait devoir lutter contre la suspicion, les allusions malveillantes... et cette terrible accusation de meurtre.

C'était son domaine. Son héritage, sa responsabilité.

Mais surtout le boulet qu'il traînait.

Elle ne connaissait rien de l'existence qu'il avait menée à Penhallow, ni des raisons qui l'avaient poussé à partir.

Mais elle allait probablement l'apprendre. Même si elle n'était pas sûre de le souhaiter.

Elle avait toujours jugé Joshua comme un homme charmant, prêt à rire à propos de tout et de rien, et doté du plus superficiel des caractères. Elle avait trouvé agréable de flirter avec lui. Elle avait même fait l'amour avec lui – une réussite. Mais jamais elle n'avait songé à en faire le compagnon de toute une vie. Et elle avait pensé que le jour où elle lui ferait ses adieux, ce serait sans regret.

Soudain, elle avait l'horrible pressentiment du contraire.

Sans savoir pourquoi, et sans le vouloir vraiment, elle prit la main de Joshua et la pressa fermement. Il entre-

croisa ses doigts aux siens, si fort qu'il lui fit mal.

Les roues de la voiture grincèrent sur le pont. Les nuages ne cachaient plus le soleil, et Freyja put admirer la rivière étincelante de mille paillettes, comme autant de diamants.

Il était difficile d'approcher du château sans être vu.

Comment l'approche de deux grosses berlines, suivies de celle où voyageaient les domestiques, sans compter deux véhicules remplis de bagages, aurait-elle pu passer inaperçue ?

Pourtant, seul Jim Saunders attendait devant le château quand arriva la berline où se trouvaient Joshua, Freyja, Alleyne et Morgan. Celle d'Aidan, Eve et les enfants suivait. Déjà, des palefreniers accouraient des écuries.

Joshua sortit le premier et serra chaleureusement la main du régisseur qu'il avait engagé à Londres six mois auparavant – et qu'il n'avait pas vu depuis. Il se tourna pour aider Freyja et Morgan à descendre avant qu'Alleyne ne saute à terre. Aidan déposa les enfants par terre, et ils coururent au bout de la cour pour voir la vallée.

Après avoir présenté Saunders aux Bedwyn, Joshua déclara :

— Je suis venu le plus vite possible.

— Heureusement, milord ! Le révérend Calvin Moore est

arrivé hier soir.

Les portes du château s'ouvrirent enfin et Joshua vit sa tante apparaître en haut du perron. Frêle et pâle dans ses vêtements de deuil, elle porta un mouchoir bordé de noir à ses lèvres. S'attendait-elle à le voir débarquer ?

S'attendait-elle à ce qu'il amène Freyja avec lui ? En tout cas, il aurait juré qu'elle était loin d'imaginer qu'il serait accompagné par d'autres personnes. Et les Bedwyn représentaient un groupe assez redoutable. A l'exception d'Eve, ils fixaient la marquise de leur air le plus hautain. Or personne ne pouvait paraître plus hautain que les Bedwyn.

Joshua faillit sourire.

— Ma tante, dit-il en se dirigeant vers elle.

Elle descendit les marches et se jeta dans ses bras.

— Joshua, mon cher enfant ! Quelle merveilleuse surprise... Moi qui avais perdu tout espoir de te voir ici ! Je disais justement à notre cousin Calvin... Mais tu ne sais pas encore qu'il a eu la gentillesse de me rendre visite. Je lui disais qu'il serait normal que ce soit toi qui le reçoives plutôt que moi, puisque Penhallow est désormais ta demeure et qu'il est ton héritier présomptif. Malheureusement, tu n'as pas trouvé le temps de venir depuis le décès de ton pauvre oncle.

Elle porta la main à son cœur.

— Quand Chastity a vu les voitures, j'ai su que mes prières avaient été exaucées.

Non, elle ne m'attendait pas, conclut Joshua. Tout comme elle ignorait qu'il était au courant des derniers événements.

— Je suis ravi d'être ici, ma tante. J'ai amené quelques invités avec moi, comme vous pouvez le constater. Vous connaissez déjà ma fiancée. Permettez-moi de vous présenter lord et lady Aidan Bedwyn, lady Morgan Bedwyn et lord Alleyne Bedwyn. Ma tante, la marquise de Hallmere. Elle les salua aimablement. L'espace d'un instant, elle parut sur le point d'embrasser Freyja, mais quelque chose dans l'expression de cette dernière la fit changer d'avis et elle se contenta de lui adresser un chaleureux sourire, tout en portant son mouchoir à ses yeux remplis de larmes. Un étranger aurait jugé qu'elle n'avait jamais été plus heureuse de sa vie, tandis qu'elle accueillait tous ces invités inattendus dans la demeure qu'elle considérait comme la sienne.

— Et des enfants ! s'exclama-t-elle.

Elle joignit les mains en regardant avec tendresse Becky et Davy qui, surveillés par la nurse descendue de la troisième voiture, contemplaient toujours le paysage.

— Cela va être si bon d'entendre des rires d'enfants dans

les couloirs de Penhallow ! Je me souviens de l'époque où toi, Albert et ses sœurs aviez cet âge, Joshua. C'était le bon temps. Mais venez tous au salon, vous y ferez la connaissance du reste de la famille. Je suis sûre que vous avez envie d'une bonne tasse de thé.

À ce moment-là, une jeune fille sortit du château. Elle descendit maladroitement le perron et, après avoir heurté la marquise au passage, courut vers Joshua. Elle se déplaçait avec gaucherie, les bras collés le long de son corps, tout en agitant les mains avec surexcitation et en riant convulsivement, comme le font les enfants.

— Joshua ! répétait-elle. Joshua, Joshua, Joshua...

Quand il lui ouvrit les bras, elle s'y précipita et l'étreignit sans cesser de rire et de répéter son nom.

Si elle avait grandi au cours de ces cinq dernières années – elle avait maintenant dix-huit ans –, il ne la trouva pas vraiment changée.

— Prudence ! dit-il en l'embrassant. Ma chère petite Prudence !

— Tu es revenu. Je savais que tu reviendrais, Joshua, Joshua...

— Prudence ! fit la marquise d'un ton très dur. Comment as-tu osé sortir sans ma permission ? Où est Mlle Palmer ?

— Mais c'est très bien, ma tante, assura Joshua tandis

que la jeune fille qui s'accrochait toujours à lui était sur le point de fondre en larmes. Quel meilleur accueil aurais-je pu recevoir ? J'ai amené quelques amis avec moi, tu vas faire leur connaissance, ma chère petite Prudence. Si tu arrêtes de me serrer comme tu le fais, je vais te les présenter.

Après une brève pause, il reprit :

— Voici lady Prudence Moore, ma cousine. Et voici lady Freyja Bedwyn, je pense qu'elle te permettra de l'appeler Freyja et qu'elle t'appellera Prudence. Elle va devenir ma femme.

Pourquoi diable avait-il ajouté cela ?

Prudence adressa un sourire enfantin à chacun des Bedwyn en répétant leurs noms afin de ne pas l'oublier. Quand Joshua eut terminé les présentations, elle leva les yeux vers lui et éclata de rire.

— Tu es revenu à la maison.

— Oui.

— Et tu as amené Freyja. J'aime bien Freyja. J'aime tout le monde. J'aime Eve encore plus, crois. Mais j'aime encore mieux Joshua, et Chastity et Constance, et...

— Prudence ! fit sa mère, un peu moins durement toutefois.

Joshua se tourna vers Freyja. Il se serait attendu la voir

froide et hautaine, peut-être choquée, peut-être même dégoûtée. Non, elle le regardait, et une lueur d'intérêt brillait dans ses prunelles.

La marquise gravit les marches la première. Elle prit Prudence par la main en lui souriant chaleureusement, tandis qu'Aidan allait chercher les enfants. Morgan et Alleyne suivirent. Joshua offrit le bras Freyja.

— Elle a toujours été une enfant. Elle le restera.

— Et vous l'aimez.

— Elle n'est qu'amour. Tout chez elle est amour Comment ne pas le lui retourner ?

— Joshua, soupira-t-elle. Je préférerais ne pas connaître cette facette de votre personnalité.

— Pourquoi, chérie ? demanda-t-il en riant. Vous me croyiez incapable d'aimer ?

16.

Le hall à colonnades, haut de deux étages au moins, était orné de frises en marbre et de bustes probablement très anciens, également en marbre. On apercevait sur le côté un large escalier en chêne ciré, doté d'une rampe sculptée.

La marquise les conduisit dans un vaste salon aux proportions classiques et élégantes, avec une cheminée elle aussi en marbre sculpté, des panneaux muraux en soie encadrés d'un galon doré, un plafond peint de scènes de la mythologie grecque, et une baie vitrée qui offrait une vue fabuleuse sur la vallée et la mer.

Dès son entrée dans cette demeure, Freyja avait été surprise de la trouver beaucoup plus grande qu'elle ne le pensait. Et c'était ce magnifique endroit que Joshua n'avait jamais souhaité revoir ?

Lady Constance, qui attendait au salon, sourit avec chaleur à Joshua et à Freyja. Sa jeune sœur Chastity lui tenait compagnie. Cette jolie brune, mince au point d'être maigre, avait un visage ovale éclairé par de superbes yeux mélancoliques. Quant à l'homme chauve et légèrement corpulent, qui portait une chemise au col si haut et si dur qu'il devait faire pivoter tout le haut de son corps quand il voulait tourner la tête, il fut présenté comme étant le révélé-

rend Cal Moore, le cousin issu de germain de Joshua.

L'héritier qu'on a envoyé chercher d'urgence pensa Freyja.

Joshua s'était chargé des présentations. Freyja remarqua avec intérêt que son attitude avait changé dès qu'il avait pénétré au salon. Il se comportait vraiment en seigneur du château. Puis il demanda à sa tante d'avoir la gentillesse de commander du thé.

— Prudence, tu vas immédiatement retourner à la nursery auprès de Mlle Palmer, dit la marquise avec un doux sourire que trahissait son regard plein venin.

— Non, fit Joshua. Prudence restera avec nous pour prendre le thé, ma tante.

— Je l'espère bien, renchérit Eve.

Prudence se mit à agiter les mains avec surexcitation, jusqu'à ce que Chastity l'emmène s'asseoir avec elle sur un petit canapé.

— Nous sommes venus afin de voir la maison de Joshua et de rencontrer tous les membres de sa famille, reprit Eve. Et Prudence est l'un d'entre eux.

— Quel superbe panorama ! s'exclama Alleyne. Je suppose que la plage que l'on voit de ce côté de la vallée est privée, Joshua ? Elle fait partie de votre domaine ? Je vous envie.

— Je peindrai la mer, dit Morgan en rejoignant Alleyne près de la baie vitrée. Mais aussi la vallée, le château et le parc qui s'étend vers la colline. Je suis contente que vous deveniez mon beau-frère, Joshua. Je viendrai vous rendre visite très souvent et à différentes saisons. Oh, Freyja, quand je pense que tout cela va être à toi !

— Je suppose que vous élevez des moutons, Joshua ? demanda Aidan. Vos fermes se trouvent au-dessus de la vallée ? Cela m'intéresserait de les visiter et de m'entretenir avec votre régisseur.

Freyja ne s'intéressait pas pour le moment à la vue. Debout au milieu du salon, elle l'examinait sous tous les angles.

— C'est une pièce magnifique, déclara-t-elle de sa voix la plus hautaine. Je pense changer quelques meubles et les rideaux, une fois que nous serons mariés, Joshua. Mais il s'agit de détails sans importance. Je serai ravie de recevoir ici, comme je suis sûre que vous étiez ravie de le faire en votre temps, madame.

Elle sourit aimablement à la marquise, qui répondit à son sourire mais fut dispensée de lui répondre par l'arrivée fort opportune des plateaux de thé.

Parfait, les Bedwyn se sont imposés, pensa Freyja.

Joshua s'entretenait avec son cousin le révérend Calvin

Moore.

— Quelle heureuse coïncidence que vous soyez venu à Penhallow juste au moment où j’amène ma fiancée visiter la demeure qui sera la sienne après notre mariage. Il y a bien dix ans que je ne vous ai vu, Calvin. Vous avez donc décidé de prendre des vacances en Cornouailles ?

Le révérend rougit légèrement.

— J’ai été invité par ma cousine Corinne.

— Vraiment ?

Joshua adressa un sourire à sa tante.

— Vous avez dû deviner que j’allais amener Freyja ici, ma tante, et vous avez pensé à proposer à mon héritier présomptif de nous rendre visite ? C’est extrêmement gentil de votre part. N’hésitez pas à rester ici une semaine ou plus, Calvin. Aussi longtemps que vous le désirez. Ce sera agréable pour moi d’être entouré par toute ma famille.

M. Moore s’éclaircit la voix.

— Vous êtes trop aimable, Hallmere.

Ils prirent le thé et la conversation roula sur de sujets divers. Freyja trouva plutôt divertissant de constater que le seul point d’importance était soigneusement évité – même si l’air semblait vibrer de non-dits. Un témoin était venu accuser Joshua d’un meurtre commis cinq ans auparavant. Et tout le monde était au courant : le révérend Calvin

Moore, la marquise et ses filles – à l’exception probable de Prudence –, Joshua comme tous les Bedwyn. Mais on ne disait rien du scandale qui était sur le point d’éclater.

Freyja était sûre que personne, ici, ne s’attendait à l’arrivée de Joshua, et encore moins à celle des invités de ce dernier. La marquise devait s’étonner de voir son neveu la traiter avec une telle courtoisie.

Cette scène paraissait absurdemement normale. Deux familles, sur le point d’être réunies par un mariage, prenaient le thé en devisant aimablement. La marquise semblait rayonnante.

— Mme Richardson doit avoir fait préparer vos chambres, elle va vous les montrer, dit-elle après le thé. Je suppose que vous souhaitez tous vous reposer avant le dîner. Je suis enchantée d’avoir autant de convives à ma table. Il y a longtemps que je rêvais d’un tel moment, n’est-ce pas, Constance ?

Freyja adressa à la marquise un demi-sourire.

— Me reposer ? Certainement pas, madame. Je vais me changer, me rafraîchir, puis je ferai le tour de la maison. Puis-je compter sur vous pour me la montrer, Joshua ?

— Avec plaisir. Tout le monde peut venir avec nous.

Vous aussi, Calvin. Et Chastity, je l’espère, car elle connaît cette demeure mieux que quiconque. Et toi aussi, bien sûr,

ma chère petite Prudence. Retrouvons-nous tous en bas dans une demi-heure.

Oui, le château était beaucoup plus grand qu'il ne le semblait au premier regard. La plupart des pièces de réception avaient une vue magnifique sur les jardins, la vallée et la mer. Les appartements privés et les chambres se succédaient dans l'aile est. L'aile ouest était réservée aux salons d'apparat, à la salle de bal et à une longue galerie. Et au nord, face à la vallée, on trouvait des bureaux et des chambres de domestiques dans les étages supérieurs.

Joshua les guida tandis que Constance ajoutait quelques commentaires. Mais ce fut surtout Chastity qui donna des explications, une fois qu'ils arrivèrent dans les grands salons et la galerie. Elle connaissait l'histoire de chaque détail architectural, chaque œuvre d'art, elle pouvait nommer chacun des membres de la famille Moore qui avait vécu ici, à la fois dans l'ancien château qui avait été démoli, et dans le nouveau qui datait seulement de quatre générations. Elle parlait doucement, clairement et avec concision, passionnée par son sujet. Freyja trouvait les trois sœurs sympathiques – et, curieusement, bien différentes de leur mère.

Laissant Chastity parler, Joshua prit Freyja par le bras et la regarda avec des yeux rieurs.

— Les Bedwyn peuvent en effet se montrer redoutables lorsque vient le moment d'entrer en action. Vous plus que les autres, chérie. Ainsi, vous allez remeubler mon salon ? Et organiser des réceptions ?

— La couleur des rideaux ne convient pas du tout, et plusieurs fauteuils, beaucoup trop chargés, sont presque de mauvais goût.

Il s'esclaffa.

— « Je serai ravie de recevoir ici, comme je suis sûre que vous étiez ravie de le faire en votre temps, madame », déclara-t-il, reprenant mot pour mot les paroles de Freyja. J'aurais aimé savoir ce que vous pensiez en disant cela.

— Quelle importance ? En tout cas, il n'a pas été question de cette accusation de meurtre.

Il se remit à rire.

— Oh, cela viendra !

Nous nous ressemblons tant, pensa-t-elle.

En ce moment, il s'amusait. Il risquait d'être pendu si les tribunaux le déclaraient coupable, mais il contentait de rire à la perspective du danger.

Le reste de la journée se passa à peu près de même manière. Le soir, Joshua prit sa place à la tête de la table et invita Freyja à sa droite, Constance à sa gauche. Sa tante s'assit en face de lui. Il lui adressa un signe de tête très

ferme quand vint le moment où les dames devaient se retirer afin de laisser les messieurs prendre un porto et discuter entre eux.

Chastity et Morgan, qui semblaient déjà très bien s'entendre, se mirent au piano. Eve s'assit à côté de Prudence, à qui Joshua avait donné l'autorisation de dîner avec tout le monde.

Cela ne lui est probablement jamais arrivé, devina Freyja qui, debout près de la baie vitrée, contempla l'obscurité jusqu'à ce que les messieurs les rejoignent.

Eve s'entretenait aimablement avec la marquise et Constance. Elle n'avait pas la hauteur glaciale des Bedwyn, mais arrivait à beaucoup de résultat grâce à ses manières douces et tranquilles.

— C'est si triste de perdre non seulement un fils mais aussi le compagnon de sa vie. Devenir la maîtresse de Penhallow a dû représenter une part importante de votre existence, madame. Je pense que ce sera la même chose pour Freyja. Avez-vous des projets pour l'avenir ? Ou est-ce encore trop tôt pour que vous preniez des décisions ? Je vois que vous êtes toujours en deuil.

La marquise s'essuya les yeux.

— Je suis incapable de penser à autre chose qu'à mon cher Hallmere... Je parle du défunt Hallmere.

J'accueillerai lady Freyja les bras ouverts, naturellement.

Je pourrai lui montrer comment mener une si vaste demeure, même si elle a certainement beaucoup appris à Lindsey.

— La maison des douairières, un peu plus bas dans la vallée, semble être un endroit charmant.

— Comme votre sœur joue bien, lady Freyja ! s'exclama la marquise en élevant la voix. Et comme elle est jolie... Je parie qu'elle sera mariée avant l'été prochain. Toutes les jolies filles trouvent vite des maris.

— Du moins celles qui choisissent de se marier sans attendre, madame, répondit Freyja. Je ne crois pas que Morgan en fasse partie.

— Et vous, lady Constance ? poursuivit Eve. Quels sont vos projets, maintenant que l'année de deuil de votre mère touche à sa fin ? Une saison à Londres, peut-être ? Freyja et Joshua seront probablement mariés avant le printemps, et Freyja pourra vous y accompagner si votre mère ne s'en sent pas encore le courage.

Oui, pensa Freyja avec amusement. On peut compter sur Eve. À sa façon, elle vaut bien les Bedwyn.

— Il est temps que tu montes à la nursery, Prudence, dit la marquise de ce ton plaintif que Freyja avait déjà entendu à Bath.

Eve se leva.

— Venez, Prudence. Je vais aller lire des histoires à Becky et à Davy avant qu'ils ne s'endorment. Aimeriez-vous écouter des histoires ?

La marquise ne tarda pas à suggérer qu'ils se retirent tous pour la nuit.

— Vous devez être fatigués par ce long voyage. Et j'avoue l'être aussi moi-même, après toutes ces émotions : quelle joie d'accueillir mon cher Joshua, ainsi que sa chère fiancée et la famille de celle-ci !

Personne n'éleva d'objection. La fatigue commençait en effet à se faire sentir. Mais Joshua ne semble pas prêt à vouloir aller se reposer.

— Aimeriez-vous prendre un peu l'air, Freyja ? proposait-il.

— Oh ! Joshua, voyons... objecta la marquise. Il faut que lady Freyja emmène sa femme de chambre avec elle.

Alleyne ricana en regardant sa sœur.

— Elle sera avec son fiancé, madame, dit Aidan plus arrogant et guindé que jamais. Elle n'a p besoin de chaperon.

— Et même si j'en avais besoin... renchérit Freyja avec un geste indifférent.

Elle se tourna vers Joshua.

— Oui, je vous accompagnerai volontiers.

La nuit était fraîche en ce début d'automne, mais si belle... Le ciel, très sombre un peu plus tôt quand elle l'observait depuis la baie du salon, était en réalité piqueté d'étoiles. La lune projetait une lumière argentée sur les jardins et se reflétait comme une coulée étincelante dans la mer et la rivière.

Un sentier suivait la colline, au même niveau que le château. Il était bordé de buissons et de massifs de fleurs d'un côté et, de l'autre, d'un mur bas couvert de lierre et de plantes grimpantes. Au-delà, il y avait d'autres massifs de fleurs, puis une pelouse qui descendait en pente douce jusqu'à la route en contrebas. En été, ces jardins ne devaient être qu'une masse de couleurs. Et même en cette saison, même la nuit, ils étaient très beaux.

— Votre tante n'est pas bien maligne, dit Freyja. Vous n'aviez aucune intention de vous rendre à Penhallow, n'est-ce pas ? Vous l'auriez laissée vivre en paix et mener cette demeure comme si c'était la sienne. Or elle a trouvé le moyen de compliquer les choses.

— Et maintenant, je suis ici. Morgan a décidé de revenir souvent pour peindre. Alleyne a l'intention d'utiliser ma plage privée, Aidan s'intéresse à mes fermes, Eve essaie d'organiser l'entrée dans le monde de mes cousines, vous songez à redécorer le château... Oui, je suppose que si ma

tante pouvait revenir en arrière, elle le ferait volontiers. Ce n'est cependant pas sûr, car elle veut toujours tout diriger.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas revenir ?

Elle ne savait pas grand-chose de lui, à part le fait que c'était un compagnon intelligent, séduisant et amusant. Curieux qu'elle ait pu connaître cet homme de la manière physique la plus intime, tout en continuant à ignorer sa personnalité. Mais jamais elle n'avait souhaité mieux le connaître. Et elle ne le souhaitait pas davantage maintenant. Pourtant, cela semblait inévitable depuis qu'elle avait pris la folle décision de le suivre ici.

— J'avais six ans quand je suis arrivé à Penhallow, après la mort de mes parents. Au début, j'ignorais qu'ils étaient morts. On m'avait dit qu'ils étaient partis en voyage. Je suppose que l'on pensait que je les oublierais peu à peu et que l'on n'aurait pas à m'annoncer la terrible vérité. Une vérité que ma tante m'a révélée pour me punir d'avoir commis une petite bêtise. Après m'avoir grondé, elle a déclaré que mes parents auraient été très déçus d'avoir un si méchant garçon, mais que, heureusement, ils étaient morts et ne l'apprendraient jamais.

— C'est exactement le genre de chose que l'on attend d'elle. J'espère que vous lui avez dit d'aller au diable.

— Bien sûr, et dans des termes plus violents, car j'avais

immédiatement compris ce que cela signifiait. J'avais réussi à endurer la situation avec patience. Je vivais en attendant le jour où mes parents viendraient me chercher pour m'emmener loin d'ici. Après cette révélation, j'ai dû faire face à un terrible vide. Je ne reverrais plus jamais ceux que j'aimais et j'allais devoir rester avec mon oncle, ma tante et mes cousins.

Luttant contre la pitié qu'elle ressentait pour le petit garçon qu'il avait été, elle lança :

— J'espère que vous n'avez jamais plié.

Il éclata de rire.

— Non, je n'ai jamais plié. Puisque ma tante était déterminée à me croire méchant, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour être à la hauteur de m réputation.

— Votre oncle et vos cousins partageaient-ils l'opinion que votre tante avait de vous ?

— Mon oncle n'avait pas le choix. J'étais impossible, Freyja. Vos cheveux se dresseraient sur votre tête si je vous faisais le récit de quelques-unes de mes escapades.

— Cela m'étonnerait. J'ai grandi avec les Bedwyn et les Butler. J'étais moi-même une Bedwyn. Dans ma famille, on nous disait que nous étions insupportables et taquins avant de nous punir. Jamais on ne nous a traités de méchants.

— Je m’entendais bien avec les filles, mais elles étaient beaucoup plus petites.

— Je suppose que votre tante vous en voulait parce que vous étiez l’héritier, après son fils.

— Évidemment.

— Oh, magnifique ! s’exclama-t-elle quand, après avoir pris un tournant, ils reçurent une rafale de vent.

Ils avaient maintenant une vue sur la mer et le village, du côté opposé de la rivière.

— Magnifique, en effet, fit-il en écho.

— Comment était Albert ?

— Le fils idéal. Mon oncle lui a appris tout ce qu’il devait savoir au sujet du domaine. Il adorait sa mère, traitait gentiment ses sœurs. Il a réussi dans ses études. Il contribuait à toutes les œuvres de charité. Il est souvent intervenu auprès de sa mère pour me défendre.

— La perfection même. Je l’aurais détesté.

Joshua se remit à rire.

— J’en suis sûr.

— Et pourtant, vous vous disputiez tout le temps avec lui.

— Évidemment. Les méchants n’aiment pas les bons. Or j’étais vraiment mauvais et Albert vraiment vertueux. Il me faisait souvent la morale, et je l’envoyais promener en lui

disant de me laisser tranquille avec ses sermons.

Il parlait d'un ton léger, selon son habitude. Mais Freyja savait maintenant qu'il cachait de profondes blessures sous une attitude désinvolte. Elle qui se demandait si le masque qu'il arborait en permanence dissimulait quelque chose, connaissait à présent la réponse, même si elle ne s'était pas aventurée dans ces zones d'ombre qu'il savait si bien dissimuler. Le souhaitait-elle ? Non. Elle voulait seulement se souvenir de Joshua comme d'un flirt qui, au cours d'une soirée mémorable, était devenu beaucoup plus. Elle ne tenait pas à avoir de regrets.

Ils avaient pris un autre tournant du sentier et la colline, déjà redevenue une falaise de ce côté, les protégeait du vent. Ils cessèrent de marcher Joshua, les coudes appuyés au mur, contempla le paysage. Son profil se détachait au clair de lune. Il souriait.

— Si vous détestiez tant la vie que vous meniez ici pourquoi êtes-vous resté si longtemps ? demanda Freyja. Vous êtes parti il y a cinq ans. Vous deviez alors avoir... vingt-deux ou vingt-trois ans ?

— Vingt-trois. J'ai quitté Penhallow à dix-huit ans, pour aller vivre à Lydmere.

D'un mouvement de la tête, il désigna le village.

— Je suis devenu apprenti menuisier et j'ai appris le mé-

tier. J'étais un bon artisan. J'aurais pu gagner correctement ma vie. Cette existence me convenait et j'aurais probablement continué dans cette voie.

Lady Freyja Bedwyn n'aurait sans doute jamais rencontré Joshua Moore, le menuisier d'un village de Cornouailles. Et même si leurs chemins s'étaient croisés par hasard, elle ne lui aurait prêté aucune attention. Ils vivaient alors dans des mondes totalement différents.

— La mort d'Albert a fait de vous l'héritier, remarquait-elle. Et tout a changé pour vous.

— Oui.

Il se tourna vers elle. Son sourire était devenu étrangement moqueur.

— Après la mort de mon oncle, je suis devenu marquis de Hallmere et j'ai pu demander la main de la fille d'un duc, même s'il s'agit de fausses fiançailles. La vie est bizarre, vous ne trouvez pas ?

Mais il ne lui avait pas encore expliqué pourquoi il était parti. Elle se souvint alors d'un détail auquel elle n'avait prêté aucune attention particulière sur le moment. Au château de Lindsey, il avait prétendu ne pas se souvenir des raisons pour lesquelles Albert et lui s'étaient querellés quand ils se trouvaient à bord de cette barque, au cours de la nuit où son cousin s'était noyé. Comment était-il pos-

sible qu'il ait oublié cela ? Étant donné la manière dramatique dont cette nuit s'était terminée, chacun instant aurait dû rester gravé dans sa mémoire.

Elle ne lui poserait pas la question, pour la bonne raison qu'elle ne tenait pas vraiment à en savoir davantage. Et pourtant, au fond d'elle-même, elle se demandait si le fait de vouloir rester dans l'ignorance était sage.

— Vous ne retourniez jamais à Penhallow quand vous viviez au village ?

— J'y montais chaque semaine, à l'occasion de ma demi-journée de repos. J'allais voir Prudence.

— Pauvre fille... Sa mère ne l'aime guère.

— Il ne faut pas employer le mot « pauvre » à propos de Prudence. On a tendance à voir les personnes différentes de nous, que ce soit physiquement ou mentalement, comme de pitoyables infirmes. On les traite trop facilement d'handicapés ou d'idiots. Nous les voyons avec nos œillères. J'ai rencontré un jour un aveugle qui possédait un sens aigu de la perception du monde, et j'ai alors eu honte de mes propres limites. Prudence est heureuse, elle déborde d'amour – des capacités que beaucoup d'entre nous oublient, une fois passée l'enfance. Dans quel sens est-elle handicapée ? Ou demeurée ? Ou « pauvre fille » ?

Il parlait avec une telle intensité qu'elle eut soudain

l'impression de ne pas le reconnaître. Il s'était montré attentionné et patient avec Prudence au cours de l'après-midi, ainsi que pendant le dîner, sans manifester d'ennui ni de condescendance. Freyja avait reconnu chez Joshua les qualités d'Eve, qu'Aidan décrivait comme une femme pleine de cœur, toujours prête à recueillir les canards boiteux. Leur demeure était pleine de domestiques que personne d'autre n'aurait voulu employer en raison d'une tare ou d'une autre – dont une femme de charge féroce, que Freyja admirait beaucoup : elle avait fait de la prison et était prête à se faire écharper pour Eve.

— Maintenant que vous êtes revenu, peut-être allez-vous rester, une fois que cette accusation – encore une machination de votre tante – aura été éclaircie. Il faudra qu'elle aille vivre ailleurs, bien sûr, mais vous ne pouvez pas la laisser sans argent.

— Il n'a jamais été question de cela. Mais elle continuera à habiter ici. Pas moi.

Si j'étais à la place de Joshua, pensa Freyja, j'aurais la satisfaction de jeter la marquise dehors, et de la destituer de tous les droits qui ne sont pas vraiment les siens. Même s'il refuse d'habiter à Penhallow, il ne devrait pas lui laisser le champ libre, maintenant qu'il a la possibilité de se venger d'elle.

Mais ce que Joshua ferait ou ne ferait pas ne la regardait nullement. Il n'était rien pour elle.

— Une colline tranquille sous les étoiles, avec la lune se reflétant à la surface de la mer et une superbe femme à mes côtés... murmura Joshua. Que m'arrive-t-il ? Pour me contenter de m'entretenir poliment avec elle tout en admirant la vue, il faut croire que j'ai perdu la tête.

Il se redressa et la regarda en riant.

— Vous pouvez toujours imaginer que ma femme de chambre se tient un peu en arrière, lança-t-elle.

— Aidan a dit que vous n'aviez pas besoin de chaperon.

— Aidan vous fait confiance. Et il nous croit fiancés.

— Nous le sommes. Grâce à ma tante, grâce à Bewcastle, et grâce à votre décision de m'accompagner ici. Vos cheveux sont libres sous cette capuche, non ?

Elle avait ôté les épingles qui les retenaient quand elle était montée dans sa chambre afin d'y prendre sa cape.

— Quel est le rapport avec le reste ? riposta-t-elle, hautaine.

Maintenant qu'il en avait parlé, elle devait admettre que cet environnement très romantique appelait caresses et baisers. Des baisers et des caresses ? Elle en avait reçu beaucoup au cours de ces dernières semaines. Soit, ils avaient eu la chance d'échapper à un mariage en urgence,

mais mieux valait ne pas tenter le sort.

Joshua l'avait rejointe. Dès qu'il rejeta la capuche en arrière, les cheveux de Freyja cascadèrent sur ses épaules et dans son dos, avant de voler au gré du vent.

— Un homme viril a tout de suite envie de jouer avec une telle chevelure, Freyja. Or je suis un homme viril.

Ses doigts glissèrent entre les mèches folles.

— Et, après avoir fait cela, un homme viril ne peut pas résister à faire cela...

Quand il l'attira contre lui, elle leva la tête vers son visage éclairé par la lune. Ses yeux, comme elle s'y attendait, étaient plus rieurs que jamais.

— Le problème, commença-t-elle en le prenant par la taille, c'est que la femme ressent alors un irrésistible besoin de frapper l'homme viril à coups de poing.

Il s'esclaffa.

— Cela risque de nous faire passer par-dessus le mur et de rouler, bras et jambes emmêlés, jusqu'aux buissons épineux que vous voyez en contrebas. Intéressant ! Je prends le risque.

Il baissa la tête et frotta son nez contre le sien.

— Je ne vois pas la raison de faire *cela*, prétendit-elle.

Menteuse, menteuse, menteuse !

— Vous voyez ? dit-il en lui léchant les lèvres, envoyant

de délicieuses sensations dans tout son corps – et surtout là où il ne fallait pas. Nous nous accordons parfaitement l'un à l'autre, chérie. Moi, je ne vois pas la raison de ne pas faire *cela*.

— C'est bon pour les vrais fiancés. Pour les mariés. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

— Mais nous sommes un homme et une femme, dit-il, les lèvres posées contre ce petit creux palpitant à la base du cou de Freyja.

Ses orteils se recroquevillèrent dans ses souliers et quand, d'une main, elle agrippa les cheveux de Joshua, elle eut l'impression de se perdre dans leur masse soyeuse.

— Seuls au clair de lune, reprit-il. Et haletants de désir l'un pour l'autre.

— Je ne suis pas...

Il l'interrompt d'un baiser. Un baiser profond auquel elle répondit avec un gémissement en se lovant contre lui, tandis que le désir palpitait en haut de ses cuisses.

Elle passa fiévreusement les mains sous sa cape, sous sa redingote, sous son gilet – pourquoi les hommes portaient-ils autant de vêtements ? – tandis qu'il lui caressait les seins avant de la saisir par les fesses, la soulevant pour la plaquer contre lui.

— Alors, commença-t-il, vous n'êtes pas haletante...

— De désir ? termina-t-elle d'une voix honteusement...

haletante. Sûrement pas.

Il eut un rire léger.

— Que serait-ce si vous l'étiez ! Pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser, Freyja ? Vous ne pouvez plus avoir Ravensberg, il faudra bien qu'un jour ou l'autre vous décidiez de vous marier. Alors, pourquoi pas avec moi ?

— Et vous ? Il faudra bien qu'un jour ou l'autre vous vous y décidiez aussi.

— C'est différent pour un homme.

— Comment cela ?

— Un homme aime être libre et sans contraintes, expliqua-t-il. Il peut s'amuser sans que ce soit sérieux. Les femmes ont l'instinct du nid. Elles veulent une maison, un amour qui durera toujours, des enfants...

Il lui prit la main droite.

— Tiens, vous n'êtes pas sur le point de m'envoyer un coup de poing ? Moi qui pensais vous avoir provoquée avec mon petit discours... Aïe !

Le poing gauche de Freyja venait de le frapper en pleine mâchoire.

— Pourquoi je ne veux pas vous épouser ? lança-t-elle.

Peut-être parce que j'ai pitié de votre beau visage. Si je devais passer le reste de ma vie avec vous, il deviendrait

vite cabossé de partout, comme les têtes de ces brutes qui boxent pour amuser les gentlemen amateurs de paris.

Il éclata de rire, tout en se tâtant la mâchoire.

— Rentrons, maintenant. Nous nous sommes compris.

Je suis une cause perdue, je ne me rangerai jamais, et vous préférez rester vieille fille au lieu d'épouser un homme que vous ne réussirez pas à aimer autant que celui auquel vous étiez fiancée. Donc, nous ne marierons pas, Freyja, mais nous sommes attirés l'un par l'autre, et dès que l'occasion se présente, nous sommes un peu comme deux volcans. Devons-nous éviter de telles occasions ? Ou profiter de ces moments-là ?

— Vous parlez comme si, au cours des jours à venir, nous n'aurons qu'à nous embrasser. Oubliez-vous qu'un complot a été ourdi contre vous ? Vous allez être accusé de meurtre. Le témoin qui s'est fait connaître peut vous faire beaucoup de mal.

— Seigneur, oui ! Et une demi-douzaine de témoins bien davantage. Je me demande si ma tante sera assez folle pour poursuivre son entreprise.

— Qu'a-t-il bien pu se passer cette nuit-là ? murmura-t-elle.

Elle secoua la tête, avant de se coiffer de sa capuche et de se diriger à longues enjambées vers le château.

— Je ne veux pas le savoir, enchaîna-t-elle.

— Vous craignez d'apprendre que j'ai vraiment assassiné mon cousin ?

Pourquoi redoutait-elle tant d'apprendre la vérité ?

— J'ai menacé de le tuer, reprit-il.

— Mais vous ne l'avez pas fait. Vous l'avez dit à Aidan quand il vous a posé la question à Lindsey. Et je vous crois.

L'auriez-vous tué s'il avait vécu plus longtemps ?

Il ne répondit pas immédiatement. Ils se retrouvaient maintenant en plein vent, mais c'était dans le dos que celui-ci les fouettait.

— L'aurais-je tué ? Je l'ignore, déclara-t-il enfin. Je crains bien que non.

Freyja hâta le pas. Elle en avait assez entendu. Quelque chose d'horrible s'était passé cette nuit-là, à part le fait qu'il y avait eu mort d'homme.

— *Hallmere vous a-t-il raconté qu'il a un fils, un adorable petit bâtard qui vit avec sa mère dans un village proche de Penhallow ?*

Freyja crut soudain entendre la voix geignarde de la marquise.

— *Celle-ci était la gouvernante de mes filles jusqu'à ce lamentable incident qui a obligé mon mari à la congédier. La mère et l'enfant ne semblent pas souffrir matérielle-*

ment de la situation : Hallmere les entretient.

Cette sordide histoire ne me concerne en rien, se dit

Freyja.

Il n'était pas vraiment son fiancé et elle ne souhaitait pas le juger. Mais elle soupçonnait que cette querelle, à bord du bateau, avait quelque chose à voir avec la gouvernante et son enfant. Albert avait-il voulu donner à son cousin l'une de ses leçons de morale ? Et Joshua... Quelle avait été sa réaction – à part avoir menacé son cousin ? Comment et pourquoi Albert était-il mort ?

Non, non et non, elle ne voulait pas le savoir.

— Je vous ai choquée, chérie. Cela veut dire qu'il n'y aura plus de baisers, plus de caresses ? Cela me tue.

— Vous ne prenez donc jamais rien au sérieux ? lança-t-elle avec dédain.

C'était faux. Il y avait beaucoup de choses que Joshua Moore, marquis de Hallmere, prenait au sérieux.

Avec un petit rire, il chercha la main de Freyja sous sa cape, la trouva et lui enlaça les doigts.

17.

— Qui est-ce ? interrogea Joshua, les bras croisés, en s'asseyant au bord du bureau de son régisseur.

A cette heure très matinale, Saunders se trouvait déjà au travail.

— Hugh Garnett, répondit-il. Son domaine se trouve de l'autre côté de la vallée. Sa mère était la fille d'un baron. Il a repris les terres de son père il y a deux ans, tout semble lui réussir et il a de l'influence.

Joshua fronça les sourcils.

— Oh, je connais Hugh Garnett ! C'est le neveu de Mme Lumbard, la grande amie de la marquise. Je ne suis pas autrement surpris. Mais que gagne-t-il dans cette affaire ? Ce n'est pas le genre d'homme à entreprendre quelque chose pour rien.

— Il s'intéresse à lady Chastity. Celle-ci ne lui a donné aucun encouragement, et milady pas davantage. Mais elle l'a malgré tout invité à prendre le thé en compagnie de Mme Lumbard et de sa fille, après leur retour de Bath. Pour lui, ce serait un beau mariage.

— Le problème, c'est que j'ai tout gâché en arrivant ici avec ma fiancée. Je suppose que le révérend Calvin Moore a été convoqué à la fois pour faire la cour à Constance et

pour donner un soutien moral à la marquise ? Elle mène son monde avec la même dureté que toujours, n'est-ce pas ?

Jim Saunders garda le silence.

Joshua alla à la fenêtre, qui donnait sur les serres, les potagers et les parterres de fleurs destinées à être coupées pour les bouquets. Plus loin, un sentier serpentait entre buissons et fleurs des champs jusqu'à un plateau herbeux.

Il se souvint alors de ce que lui avait avoué Constance au sujet du régisseur et se retourna pour l'examiner. C'était un homme d'une trentaine d'années, séduisant, sympathique et travailleur, qui, à la mort de son père, hériterait d'une modeste fortune. Mais il devrait alors prendre en charge son jeune frère et plusieurs sœurs. Il était facile de comprendre que Constance, vivant dans un tel isolement et ne rencontrant jamais un homme de sa classe sociale, ait pu tomber amoureuse de lui. Mais lui retournait-il ses sentiments ? Assis derrière son bureau, il gardait les yeux baissés sur un livre de comptes fermé. Son expression demeura impénétrable tandis qu'il répliquait enfin aux questions que lui avait posées le marquis un peu plus tôt. — Il faut que vous compreniez, milord, dit-il d'une voix neutre, que je suis relativement nouveau ici et que je n'ai pas encore eu le temps de me former une opinion au sujet

des personnes qui vivent à Penhallow ou dans le voisinage.

Je ne connais pas bien milady et ne puis présumer de ses motivations. Je ne vous connais pas bien non plus. C'est cependant à vous que je me dois d'être loyal, pas à milady. Il s'agissait d'une réponse prudente, mais en rien obséquieuse.

— Vous ignorez s'il y a un fond de vérité dans ces accusations, déclara Joshua. Vous vous demandez si votre employeur est un meurtrier.

— Je préfère penser que ce n'est pas le cas.

— Merci.

Joshua continuait à scruter son régisseur.

— Comment avez-vous appris ce qui se trame ? Pas un mot n'a été prononcé à ce sujet depuis mon arrivée. Qui vous a mis au courant ?

Saunders s'empara du registre de comptes.

— Constance ? interrogea Joshua.

Le régisseur ouvrit le registre, le ferma, le rouvrit...

— Elle a suggéré que vous deviez être informé, milord.

— Ah ! Dans ce cas, je la remercierai, comme je vous remercie d'avoir suivi sa suggestion. Il semblerait que le complot ne soit pas encore au point et que mon arrivée ait compliqué les choses. Et pourquoi n'est-il pas déjà au point, je me le demande, alors qu'il y a un témoin – un

gentleman prêt à jurer qu'il m'a vu tuer mon cousin ?

Saunders se contenta de lui retourner son regard. Avec bonne humeur, Joshua enchaîna :

— Je vais y mettre du mien pour que l'avancement de cette machination soit un peu moins tranquille que prévu. Cela me fournira des occasions de distraction. Demain, Saunders, vous me donnerez le rapport au sujet des nouveaux bâtiments à construire et des projets de réparations à envisager une fois les récoltes terminées. Je ne manquerai pas d'aller rendre visite aux fermiers pendant mon séjour à Penhallow.

— Très bien, milord. Je suis à votre disposition.

Joshua quitta l'aile des bureaux afin d'aller voir si quelqu'un était debout. Il avait dû passer plus de temps avec Saunders qu'il ne le pensait, car tout le monde se trouvait déjà dans la salle à manger réservée aux petits déjeuners.

— Bonjour, dit-il en entrant. Il va faire beau aujourd'hui. Nous pourrions peut-être aller à cheval ou en voiture jusqu'à Lydmere ? Lydmere est le joli village de pêcheurs qui se trouve de l'autre côté de la vallée. Il y a une plage, un port... Ah, Freyja !

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres, plus longuement que nécessaire, tandis qu'il la regardait dans les

yeux.

Cela agaça visiblement Freyja, et la marquise plus encore. Alleyne ricana, Calvin s'éclaircit la gorge.

Leurs baisers de la veille avaient été plus frustrants que satisfaisants, surtout maintenant qu'il savait ce que signifiait posséder complètement Freyja. Mais il risquait de tomber un peu amoureux d'elle. Mieux valait repousser de tels sentiments pour tenter de revenir à une relation plus paisible. Tomber sérieusement amoureux d'une femme ? C'était la dernière chose qu'il souhaitait.

Il se joignit à la conversation générale, en attendant l'arrivée d'Eve et d'Aidan, qui étaient d'abord montés à la nursery.

— Mon retour à Penhallow n'est certainement pas passé inaperçu dans le voisinage, déclara-t-il. On saura bien vite que je suis venu avec ma future épouse, et cela doit être célébré dignement. J'ai l'intention de donner un grand bal... disons dans une semaine ? Je m'occuperai de presque tout, mais comme j'ai été absent depuis de longues années, je ne connais pas forcément tous nos voisins. Il faudra que tu m'aides à dresser la liste des invités, Constance. Toi aussi, Chastity, si cela ne t'ennuie pas. Elles acquiescèrent toutes deux avec enthousiasme.

— Quelle charmante idée, Joshua, fit doucement la mar-

quise, mais n'oublie pas que je suis toujours deuil de ton cher oncle, et que nous ne sommes ni à Bath, ni à Londres. Il y a peu de gens de notre monde à inviter dans les environs. Mieux vaut prévoir un petit dîner. J'enverrai moi-même les invitations et j'étudierai le menu avec la cuisinière.

— La cuisinière pourra se charger du buffet proposé le soir du bal, répondit aimablement Joshua. Je vous remercie à l'avance de bien vouloir organiser cela, ma tante. Mais n'oubliez pas que je me suis fait beaucoup d'amis à Lydmere. Ils seront ravis de venir danser à Penhallow. Sans compter les fermiers, leurs ouvriers... Ce sera plus une réunion de village qu'un bal de la haute société, et j'espère que vos amis importants ne s'en offenseront pas. Je crois que Mme Lumbard est revenue de Bath avec sa fille ? Nous les inviterons, naturellement. Son neveu pourra les escorter. Hugh Garnett, je crois ?

La marquise le regarda, soudain très pâle, les lèvres pincées. La fourchette de Chastity tomba bruyamment sur son assiette.

— Il accompagne parfois sa tante, ai-je entendu dire, poursuivit Joshua. Je crois d'ailleurs qu'il est venu récemment à Penhallow pour y prendre le thé avec elle. Les Bedwyn ne perdaient pas un mot de cet échange.

Constance contemplait ses œufs brouillés mais ne mangeait pas. Les grands yeux de Chastity demeuraient fixés sur Joshua. Calvin s'éclaircit de nouveau la gorge.

— En effet, déclara la marquise. C'est un charmant jeune homme. Edwina Lumbard l'aime beaucoup.

— Pourtant, ma tante, je crois qu'il vous a peinée en rouvrant de vieilles blessures qui commençaient peut-être à cicatriser.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle en posant la main sur son cœur.

Les yeux hagards, elle paraissait soudain pathétique.

— Il semblerait qu'il ait affirmé que la mort d'Albert, voici cinq ans, n'était pas accidentelle. Mon cousin aurait été assassiné. Et il m'a accusé d'être le meurtrier.

Eve porta elle aussi la main sur son cœur.

— Oh, non !

— Diable ! s'exclama Alleyne.

— Vraiment ? fit Aidan. Il s'agit d'une très grave accusation.

Freyja tenait sa tasse de café d'une main qui ne tremblait pas.

— Par exemple ! Serais-je la fiancée d'un assassin ? Voilà qui est très divertissant.

Constance et Chastity étaient toutes les deux blêmes. Le

révérant Calvin se leva, s'éclaircit la gorge une fois de plus et leva les mains, un peu comme s'il allait prêcher.

— Vous avez raison, Hallmere. Une telle accusation a été portée. M. Garnett affirme avoir été témoin des événements qui se sont déroulés la nuit où est mort mon cousin. C'est pour cela que ma cousine Corinne m'a demandé de venir. Elle avait besoin de l'appui d'un homme, d'un parent, pour la conseiller. Mais ce n'est ni le lieu ni l'heure pour entamer une telle discussion.

— Je ne peux pas trouver de meilleur endroit ni de meilleur moment, assura Joshua, souriant. Asseyez-vous, Calvin. Nous sommes en famille.

Le visage de la marquise était devenu gris.

— Mon cher Joshua, je n'ai pas cru un seul instant les révélations de M. Garnett. Je ne sais pas pourquoi il a raconté cela. Mais j'ai en effet estimé nécessaire de consulter un proche, quelqu'un d'avisé. Or Calvin est un homme d'Église.

— J'espère que mon arrivée impromptue ne vous pas trop épouventé, Calvin, ironisa le marquis. Vous n'avez rien à craindre de moi, je vous le certifie.

Il se tourna vers sa tante.

— Je n'ai jamais nié avoir été avec Albert lors de cette nuit dramatique, mais je ne l'ai pas tué. Quand alliez-vous

me proposer de venir à Penhallow pour me justifier, ma tante ? À moins que votre lettre ne soit partie au moment où j'étais moi-même en route pour la Cornouailles ?

— Mets-toi à ma place, mon cher Joshua. J'étais bouleversée, je ne savais pas quoi faire. En désespoir de cause, je me suis adressée à Calvin. Je n'ai pas voulu te faire signe, craignant que tu ne sois en danger.

— Vous êtes pleine de sollicitude, ma tante.

La marquise s'essuya les lèvres avec sa serviette.

— Tu es mon neveu, tu sais que je t'ai toujours considéré comme mon fils.

— Constance, demanda Joshua en se tournant vers sa cousine, penses-tu que j'ai tué ton frère ?

— Non. Non, Joshua.

— Et toi, Chastity ?

— Non, murmura-t-elle.

— Calvin ?

Ce dernier, qui s'était rassis, s'éclaircit encore une fois la gorge.

— Vous avez toujours joué des tours pendables, Hallmere, mais vous étiez plus taquin que cruel, si mes souvenirs sont exacts. Je ne croirai une pareille horreur que si l'enquête prouve clairement votre culpabilité.

— Très juste. Freyja ?

— Le temps passe pendant que nous racontons des idioties, lança-t-elle d'un ton hautain. Vous nous aviez promis une promenade jusqu'au village.

— C'est vrai, renchérit Morgan.

— Les enfants doivent avoir hâte de sortir, dit Aidan. Si vous avez l'intention d'aller rendre visite à M. Garnett un peu plus tard dans la journée, Joshua, je vous accompagnerai volontiers. Car je suppose que vous souhaitez lui demander des explications ?

— Certainement. Calvin, vous viendrez avec nous.

La marquise se mordit la lèvre inférieure avant de déclarer :

— M. Garnett est absent en ce moment.

— Vraiment, madame ? s'étonna Aidan.

— Sinon, je l'aurais invité ici pour s'entretenir avec Calvin. Je voudrais, comme vous tous, l'entendre dire qu'il s'est trompé. Mais il est parti pour plusieurs jours.

— Vraiment ? lança Joshua à son tour, en la regardant d'un air amusé.

— Juste maintenant ? releva Alleyne. Alors qu'il devrait aller réitérer ses accusations auprès des magistrats ? Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi il a attendu cinq ans avant de se souvenir de ce qu'il avait vu.

— Garnett a probablement voulu réfléchir, avança Jos-

hua. Il aurait tort, en effet, de vouloir précipiter les choses, surtout après avoir perdu tant d'années. Une audition signifierait sa parole contre la mienne, or je suis le marquis de Hallmere. Par conséquent, il a intérêt à ne pas se montrer trop zélé. Il faut qu'il se souvienne qu'une embarcation – car je suppose que c'est d'une embarcation qu'il a pu voir se perpétrer ce crime affreux – ne serait pas passée inaperçue. Et s'il était là, pourquoi n'est-il pas venu défendre Albert ? Il avait peur d'être tué, lui aussi ?

— Tu vois les choses très clairement, fit la marquise de sa voix geignarde. Mais cette accusation peut se révéler sérieuse. Je ne veux pas perdre un neveu qui a toujours été comme un fils pour moi. Sais-tu ce que tu devrais faire, Joshua ? T'enfuir, et le plus loin possible. Dans un pays étranger, tu serais en sécurité.

— Je ne suis pas homme à me conduire en lâche, déclara Joshua d'un ton léger.

— Et moi, je ne suis pas femme à abandonner l'idée de devenir maîtresse de Penhallow, ajouta Freyja d'un ton dédaigneux, tout en se levant. Mais cette conversation devient de plus en plus ennuyeuse. Je vais monter à cheval, même si je dois partir seule.

Tous les autres se levèrent à leur tour, sauf la marquise, qui paraissait trop frêle pour bouger.

— Puisqu'on ne peut pas aller rendre une petite visite à Garnett, autant profiter du beau temps, dit Joshua. Retrouvons-nous dans le hall d'ici une demi-heure. Les enfants et Prudence aussi. Venez, ma tante. Ne vous mettez pas martel en tête. Je n'hésiterai pas à dire son fait à Garnett. Comment a-t-il osé vous mettre dans cet état ? Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre chambre.

Il lui offrit le bras et elle ne put faire autrement que de le prendre.

— J'espère que tu pourras lui parler, Joshua, dit-elle en s'appuyant lourdement sur lui. Cette histoire me rend malade.

Freyja se rendit vite compte que Joshua était très aimé au village de Lydmere – tout comme : Penhallow. Elle avait déjà remarqué que les domestiques lui souriaient quand ils le servaient. Et elle ne pouvait s'empêcher de faire la comparaison avec les domestiques de Lindsey. Aucun d'entre eux n'aurait osé sourire à Wulfric.

A Lydmere, la réaction lui parut encore plus marquée.

On le reconnut tout de suite lorsqu'il arriva à cheval au village avec Freyja, tous deux se trouvant en tête de la petite procession de visiteurs. Les femmes faisaient la révérence, les hommes s'inclinaient ou portaient la main à leur couvre-chef. Certes, il était normal que les villageois sa-

luent le marquis de Hallmere, mais il l'était moins d'entendre des souhaits de bienvenue ou de voir tous ces visages réjouis. A la fois exaspérée et admirative, elle regarda Joshua mettre pied à terre. Après avoir confié ses rênes à Alleyne, il se mit à serrer des mains, à donner des bourrades amicales et même à embrasser certaines femmes sur la joue.

Il paraissait franchement heureux.

Et ce fut à ce moment-là que Freyja comprit qu'elle était en danger. Plus le temps passait, plus elle lui trouvait une foule de qualités. A l'heure du petit déjeuner, il s'était montré téméraire, presque brutal, tout cela avec une totale courtoisie. Elle aurait été capable de résister à cet homme-là. Et maintenant, il témoignait une telle chaleur, il paraissait si proche de personnes auxquelles Freyja, d'ordinaire, n'accordait aucune attention, qu'elle se sentit presque honteuse. A cet homme-là, il était difficile de résister. Il était si différent de tous ceux de sa classe sociale, si différent de tous ceux qu'elle connaissait !

Ce n'était pas parce que Joshua saluait les villageois qu'il oubliait ceux qui étaient venus avec lui. Il leur expliqua tout ce qu'il y avait à faire ou à voir, avant de les conduire à l'auberge du village, où un palefrenier se chargea de leurs chevaux et de la voiture tandis qu'ils pénétraient à

l'intérieur pour prendre un thé accompagné de muffins.

Eve et Aidan partirent les premiers pour emmener les enfants jouer sur la plage que Joshua leur avait montrée. Elle était moins vaste que la plage privée de Penhallow, mais très pittoresque avec ses jetées et les bateaux qui se balançaient sur l'eau ou s'échouaient sur le sable, car c'était marée descendante. Chastity les suivit en compagnie de Prudence. Calvin invita Constance à se promener dans la rue principale, puis Morgan et Alleyne partirent explorer les ruelles en pente et les quelques boutiques du village.

Resté seul avec Freyja, Joshua lui présenta Isaac Perrie, l'aubergiste.

— Une jolie dame que vous avez trouvée, mon garçon, dit ce géant chauve aux incisives écartées, en secouant avec force la main de Joshua. On sera tous bien contents à Lydmere quand vous l'épouserez et viendrez vous installer pour toujours à Penhallow.

Il se mit à bavarder, tout en s'essuyant les mains sur son tablier. Freyja ne savait trop si elle devait s'amuser de la situation ou s'en offenser, mais elle choisit la première option. Décidément, la vie avec Joshua n'était jamais ennuyeuse. Elle prêta l'oreille lorsqu'il introduisit négligemment le nom de Hugh Garnett dans la conversation.

— J'ai entendu dire qu'il réussissait bien.

L'aubergiste leva les yeux au ciel.

— Pour bien réussir, c'est sûr et certain. Quand il s'agit de magouilles, il est toujours là. Mais vous connaissez ma devise, mon garçon. Vivre et laisser vivre.

— Lui n'a pas l'air de vouloir me laisser vivre, fit Joshua avec bonne humeur. Il est allé trouver ma tante pour lui dire qu'il m'avait vu tuer mon cousin il y a cinq ans.

— Non !

M. Perrie cessa de s'essuyer les mains.

— Il est fou ?

— Il n'est pas chez lui en ce moment, par conséquent je ne peux pas lui demander d'explications. Je parie qu'il est à la recherche de quelques autres témoins. Vous avez une idée de leur identité ? Les paris seraient ouverts à ce sujet ?

— Je ne suis pas assez bête pour faire de pareils paris.

D'ailleurs, personne ne voudra s'y risquer. Laissez-moi m'occuper de ça, mon garçon. Emmenez votre fiancée se promener. C'était un honneur et un privilège de faire votre connaissance, mademoiselle.

Un coup de vent faillit faire s'envoler le chapeau de Freyja quand ils sortirent de l'auberge. Tout en le maintenant en place d'une main, elle demanda :

— Que signifie tout cela ? Je n'ai rien compris.

— Il y a quelques années, Hugh Garnett a essayé d'établir un trafic de contrebande dans la région. Rien de bien extraordinaire. La contrebande représente un sport assez courant le long de la côte sud de l'Angleterre. Mais ses équipes étaient composées de bandes de gredins, qui tentèrent de mener tout cela d'une main de fer. On leur a fait comprendre qu'ils commettaient une erreur en s'installant ici... et ils sont allés travailler ailleurs.

— Je ne serais pas étonnée d'apprendre que vous étiez l'un de ceux qui se sont chargés de la persuasion. Avec Isaac Perrie.

Joshua se contenta de s'esclaffer en guise de réponse.

Puis il lui prit le bras.

— Maintenant, il faut que vous fassiez la connaissance de quelqu'un.

Il l'emmena vers un joli cottage blanc proche du port : la demeure de Richard Allwright, le vieux menuisier qui l'avait employé autrefois. Lui et femme les invitèrent à prendre une autre tasse de thé. Puis Mme Allwright désigna une petite table sculptée que Joshua avait réalisée sous la tutelle de son mari, et qu'il lui avait offerte une fois son apprentissage terminé.

— C'est l'un de mes trésors, dit-elle à Freyja.

— Vous aviez un réel talent, Joshua, commenta celle-ci en caressant la surface du chêne, tout en s'efforçant d'imaginer le marquis de Hallmere tel qu'il devait être à l'époque où il travaillait le bois.

— Il a, mademoiselle, pas

« avait », corrigea

M. Allwright. Lorsqu'on possède le don de l'ébénisterie, on le garde toujours. Mais ainsi, mon garçon, vous allez perdre votre temps à être marquis au lieu de gagner honnêtement votre vie ?

En riant, il donna à Joshua un bon coup de coude dans les côtes.

— C'est bon de vous voir de retour. Je n'ai jamais compris pourquoi vous étiez parti. Vous serez heureuse ici, mademoiselle.

— Je le pense, répondit-elle.

Et, curieusement, elle eut l'impression de dire la vérité.

Du moins, ce serait la vérité si elle avait l'intention de rester. Elle ne s'attendait pas à aimer la Cornouailles, mais cet endroit lui était tout de suite allé droit au cœur.

— Il faut que vous fassiez la connaissance de quelqu'un, redit Joshua une fois qu'ils eurent pris congé du vieux couple.

— Encore ?

— Encore...

Il avait l'air d'un petit garçon exubérant. Elle pencha la tête d'un côté et l'examina en plissant les yeux à cause du soleil.

— Joshua, pourquoi êtes-vous parti d'ici ?

La lumière qui brillait dans ses prunelles bleues s'éteignit brusquement.

— Albert était mort, j'étais devenu l'héritier. Mon oncle et ma tante, dévastés par le chagrin, avaient tendance à me blâmer, même s'il n'a jamais été question de meurtre. Je m'en voulais terriblement. Voyez-vous, j'ai ramé à côté de lui jusqu'à ce qu'il reprenne pied, mais je ne l'ai pas surveillé tandis qu'il regagnait la plage. Il a peut-être eu une crampe et s'est noyé. Comment aurais-je pu rester dans la région après ce drame ?

Freyja estima qu'il ne s'agissait pas d'une raison suffisante. Son oncle aurait certainement souhaité le garder avec lui afin de le mettre au courant de ses futures responsabilités. Elle ne fit cependant pas de commentaires, jugeant que cela ne la regardait pas.

— Qui allons-nous voir, cette fois ? demandât-elle.

Les yeux de Joshua redevinrent lumineux. Il lui offrit le bras et gravit avec elle une petite montée en haut de laquelle se trouvait un autre cottage très pittoresque, orné de

rosiers grimpants, d'où l'on avait une vue sur les toits.

Dès qu'il frappa, une jeune femme ouvrit.

— Joshua ! s'exclama-t-elle en lui tendant les mains.

C'est vous ? Vraiment vous ? Oh, quelle merveilleuse surprise !

Freyja reçut un choc en comprenant, quand Joshua lui présenta Mlle Anne Jewell, que c'était la gouvernante dont il avait eu un enfant, un petit garçon d'environ cinq ans aux cheveux blonds et aux yeux bleus qui deviendrait certainement très séduisant une fois adulte. Sa mère l'obligea à saluer le marquis de Hallmere et lady Freyja Bedwyn avant qu'il ne se cache derrière ses jupes.

Ils n'entrèrent pas, même si elle les y avait invita. Ils se contentèrent de rester sur le seuil quelques minutes en bavardant. Freyja se sentait outragée même si elle tentait de combattre ce sentiment. Après tout, elle n'était pas vraiment la fiancée de Joshua. Mais cela démontrait bien peu de diplomatie sa part de l'avoir amenée ici.

— Qu'ai-je fait maintenant, chérie ? s'enquit alors qu'ils se dirigeaient vers le port.

Elle n'avait répondu à aucune de ses tentatives d'entamer la conversation.

— Fait ? interrogea-t-elle, glaciale.

— Seriez-vous jalouse, par hasard ? demanda-t-il en

riant. Elle est loin d'être aussi jolie que vous.

Avec colère, elle lui arracha son bras.

— Vous devriez vous conduire un peu plus convenablement. Après tout, elle signifie plus pour vous que moi.

Il s'immobilisa et la considéra d'un air railleur.

— Je perçois l'une des flèches empoisonnées de ma tante là-dessous. Et vous l'avez crue ? Vous ne me connaissez pas mieux ? Ma tante a toujours cru que j'étais le séducteur d'Anne Jewell, le père de son fils. Je ne l'ai pas détrompée, pour la bonne raison que je n'attache aucune importance à son opinion.

Freyja se sentit alors horriblement mortifiée. Car elle avait ajouté foi aux dires de la marquise, sans songer un seul instant à les remettre en question. Ce qui était stupide de sa part.

— Vous n'êtes pas le père de ce petit garçon. Pourtant, il vous ressemble.

— Il ressemble aussi à sa mère, qui a les yeux bleus et les cheveux blonds.

— Selon votre tante, vous les entretenez.

— Seulement à moitié. Anne a maintenant un ou deux élèves et refuse d'accepter plus que ce dont elle a besoin.

Mais il y a eu un temps, hélas, où elle était très mal vue au village. Malheureusement, comme elle n'avait plus de fa-

mille, elle était bien obligée d'y rester. Les habitants de Lydmere sont gentils, mais assez intolérants. Ce sont des humains, pas des saints.

Freyja prit une profonde inspiration avant de se remettre à marcher, les mains dans le dos. Elle trouvait que Joshua, lui, commençait à avoir l'air d'un saint, et cela ne lui plaisait guère.

— Laissez-moi deviner... Le père... c'était Albert ?

— Oui. Et sans le consentement d'Anne. Elle a meilleur goût.

Ils longeaient maintenant la plage. Surveillés par Eve et Aidan, Becky et Davy jouaient avec d'autres enfants. Prudence, perchée sur la proue d'une barque de pêche échouée, balançait les jambes avec un visible contentement, tandis que Chastity parlait à une femme âgée. Un jeune homme se tenait non loin de Prudence, veillant à ce qu'elle ne tombe pas. Constance et le révérend Calvin Moore apparurent au bout d'une rue.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité à votre oncle ? demanda Freyja. Il aurait dû être mis au courant.

— Qu'aurait fait Bewcastle s'il avait découvert que l'un de vos frères avait engrossé votre gouvernante ou celle de Morgan ?

— Il lui aurait donné une correction mémorable, déclara-

ra-t-elle avec conviction.

Il éclata de rire.

— Ah, oui ! Je peux l'imaginer aisément... J'ignore comment mon oncle aurait réagi. Je suppose qu'il serait allé trouver ma tante, et qu'elle se serait empressée de renvoyer la gouvernante en lui interdisant de rester dans les parages. Anne se serait vite retrouvée à mendier. On l'aurait jetée en prison pour vagabondage. Et son bébé n'aurait probablement p survécu.

— Vous avez accepté de prendre la responsabilité de la faute d'un autre ?

— Bah, j'ai les épaules larges !

Et probablement peu d'argent au cours de ces dernières années, tout au moins jusqu'à ce qu'il hérite du titre et de la fortune des Hallmere. Malgré tout, il avait pris matériellement en charge un enfant qui n'était pas le sien.

— Je vous trouve stupide, fit-elle avec mépris. Remarquablement stupide. Si vous saviez combien je me sens soulagée quand je pense que nous ne nous marierons jamais !

Le nez en l'air, elle alla rejoindre Eve et Aidan, tout en s'efforçant de se convaincre qu'elle venait de dire ce qu'elle pensait vraiment.

Elle le haïssait.

Oh, comme elle le haïssait !

Comment pouvait-il se conduire d'une manière aussi idiotement noble ?

C'était d'un ridicule...

Elle aurait souhaité retourner au château de Lindsey.

Elle aurait souhaité ne jamais avoir mis le pied Bath. Elle aurait souhaité ne jamais avoir rencontré le marquis de Hallmere.

Faux...

— Chérie !

Il l'avait rattrapée.

— Vous êtes doublement séduisante quand vous êtes en colère. Non ! Triplement.

Elle réussit à ne pas éclater de rire. Au lieu de cela, elle leva encore un peu plus le nez en l'air.

18.

Dans l'après-midi, Constance et Chastity se mirent en devoir de dresser avec Joshua la liste des invités. La salle de bal de Penhallow était superbe, mais Joshua n'avait aucun souvenir de l'avoir vue utilisée. Il n'y avait pas suffisamment de familles de la bonne société dans les environs, comme sa tante l'avait rappelé à l'heure du petit déjeuner.

— Nous allons inviter tout le monde, expliqua-t-il. Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de changement parmi la population en cinq ans, mais il faut que vous m'aidiez. Je serais désolé d'oublier quelqu'un.

— Un vrai bal dans la splendide salle de bal de Penhallow ! fit Chastity, les yeux brillants. Je suis si contente que tu n'aies pas écouté mère quand elle cherchait à t'en dissuader, Joshua.

Elle rougit, gênée de prendre le parti de son cousin plutôt que celui de sa mère.

— Et je suis contente que tu ne l'aies pas laissée faire, quand elle voulait te forcer à épouser Constance.

Ce fut au tour de cette dernière de rougir.

— Peut-être que Constance préfère son cousin Calvin ? demanda Joshua avec ironie.

Il avait deviné juste. Sa tante tentait maintenant

d'organiser un mariage entre eux, puisqu'elle escomptait que Calvin deviendrait marquis.

— Non, Joshua, fit Constance avec gravité.

— Celui que Constance préfère, c'est M. Saunders, déclara Chastity.

— Et toi, Chastity ? Serais-tu amoureuse de Hugh Gar-nett ?

Il la taquinait, et il pensait qu'ils allaient rire tous les trois de cette suggestion. Mais Chastity, soudain très pâle, le regarda avec horreur.

— Je ne donnerais pas mon consentement à un tel mariage, s'empressa-t-il de dire. N'oublie pas que je suis désormais ton tuteur.

Elle réussit à sourire.

— Tu es également le tuteur de Prudence. Permettras-tu qu'elle reste enfermée dans la nursery toute sa vie ? Ou qu'elle soit envoyée dans une maison de fous ?

Il fronça les sourcils.

— Une maison de fous ? Il aurait de nouveau été question de cela ?

Quand il était devenu évident que Prudence n'était pas une enfant comme les autres, sa mère avait voulu la mettre dans un asile pour personnes déficientes mentalement.

Grâce au Ciel, le défunt marquis avait, pour une fois, op-

posé son veto à la décision de sa femme, et Prudence était restée à Penhallow. Chastity s'était dévouée pour lui tenir compagnie. Joshua l'avait aidée, tout comme Constance, à un degré moindre cependant.

— Si tu viens à vivre ici, et si nous devons aller dans la maison des douairières, mère dit qu'elle n'aura pas d'autre choix, car ses nerfs sont trop fragiles pour qu'elle subisse l'épreuve de voir Prudence tous les jours.

Joshua soupira. Il avait engagé un régisseur compétent pour mener son domaine et considérait avoir fait son devoir quant à sa nouvelle position. Mais il était aussi le tuteur de Chastity et de Prudence... Peut-être avait-il eu tort de l'oublier, quand il pensait pouvoir repartir dès que cette histoire avec Garnett serait éclaircie.

— Prudence restera à Penhallow tant que je vivrai et que je serai marquis de Hallmere. Et elle ne sera pas confinée à la nursery mais pourra aller dans toute la maison à sa guise. Mlle Palmer s'occupe-t-elle bien d'elle ?

— Selon mère, Mlle Palmer est une gouvernante lamentable. Elle n'essaie pas d'enseigner à Prudence ce que les gouvernantes enseignent d'ordinaire. Mais elle lui apprend toutes sortes d'autres choses. Par exemple, elle l'emmène dehors, où Prudence se sent mieux que partout ailleurs. Elle a un don étonnant pour s'occuper des plantes en mau-

vais état. Grâce à ses soins, celles-ci reprennent tout de suite de la vigueur. Elle n'est pas folle, Joshua. Elle est juste... différente.

— Tu prêches un converti. Tu étais avec elle ce matin au port avec Mme Turner et Ben Turner ?

— Mme Turner l'adore.

Chastity hésita avant de préciser :

— Et Ben aussi, je crois. Maman en aurait une apoplexie.

Joshua prit une longue inspiration.

C'est le bouquet, pensa-t-il. Je vais sûrement devoir rester ici beaucoup plus longtemps que prévu.

Certes, sa tante était la mère des trois sœurs et, de ce fait, celles-ci dépendaient d'elle. Mais il ne voyait que du malheur autour de lui. Constance et Chastity n'avaient pas encore eu la possibilité de faire leur entrée dans le monde. Quant à Prudence, qui avait maintenant dix-huit ans, elle ne pouvait pas être traitée éternellement en enfant. La marquise ne pensait qu'à elle-même et sacrifiait les autres sans le moindre remords.

Pourquoi suis-je revenu ? se demanda-t-il.

Mais s'il n'était pas là pour les voir, les problèmes se solutionneraient-ils par miracle ? Il ne pouvait pas se montrer égoïste au point de les ignorer.

— J'irai m'entretenir avec Mlle Palmer, dit-il. Et nous

parlerons plus tard de ce qu'il convient de faire pour Prudence. Mais maintenant, occupons-nous de notre liste.

Pour le moment, nous n'avons écrit que dix noms. Il faut tout de même un peu plus de monde si nous voulons dépasser en nombre les musiciens de l'orchestre.

Les yeux de Chastity se remirent à briller.

— Un orchestre ? Vraiment ? Ce sera magique...

Un peu plus tard, Joshua arpenta le sentier qui se trouvait derrière la demeure. Le soleil était encore chaud, mais il savait qu'il ferait nettement plus frais lorsqu'il atteindrait le sommet de la colline et cesserait d'être abrité du vent. Pour la première fois depuis sept mois, il se sentait marquis de Hallmere. Et tant de responsabilités pesaient sur ses épaules ! Pourtant, celles-ci ne lui semblaient pas trop accablantes. Si le domaine pouvait être administré par un régisseur, ses cousines avaient besoin de lui. Il les aimait bien et il avait tous les pouvoirs : celui de leur donner un peu de bonheur, tout comme celui de ne rien faire. Mais comment aurait-il pu partir en les laissant aux mains de sa tante, quand il avait la possibilité de les aider ? Curieusement, il n'avait pas pensé une seule fois aux accusations de meurtre qui le menaçaient. Des accusations qu'il avait bien du mal à prendre au sérieux. Il arriva en haut de la colline et, comme il s'y attendait,

le vent l'assaillit. Il contempla le château, le parc, les jardins, la rivière et son pont, et le village de l'autre côté de la vallée. Puis il se tourna vers les prés qui s'étendaient à sa gauche. Il s'agissait de terres où croissait une herbe drue parsemée de fleurs des champs, hérissée çà et là de rochers et de buissons d'ajoncs. Les moutons paissaient tranquillement un peu partout. A sa gauche, les terres cultivées se succédaient dans une mosaïque de champs séparés par des murets ou des haies. La route, un peu plus bas dans la vallée, serpentait entre les champs, aussi loin que l'œil pouvait la suivre, jusqu'à la pointe marquant l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre.

Sa terre. Ses fermes. Les fermes de ses métayers.

Une vague d'amour pour tout cela le submergea. Un peu comme un coup dans l'estomac. Seigneur, perdait-il la tête ?

Il se dirigea vers les falaises. Les Bedwyn étaient infatigables, comme il l'avait découvert à Lindsey. Leur visite à Lydmere, puis leur promenade sur la plage ne leur avaient pas suffi. Suivant ses instructions, ils étaient venus ici pour admirer la vue, et il avait promis de les rejoindre dès qu'il aurait fini d'établir la liste des invités.

Il ne tarda pas à les apercevoir. Les enfants et Prudence, à distance du bord de la falaise, couraient après les mou-

tons – un jeu qu’il avait lui aussi pratiqué autrefois. Sans s’affoler, les paisibles animaux se contentaient de s’éloigner avant de se remettre à paître. Aidan s’était allongé dans l’herbe, aux pieds d’Eve assise sur un rocher. Morgan et Alleyne marchaient un peu plus loin. Il n’y avait aucun signe de Freyja.

Prudence le vit la première et courut gauchement vers lui, les coudes collés à ses côtés, en agitant les mains. Elle riait, surexcitée, et quand il lui ouvrit les bras, elle s’y précipita.

— Joshua ! Joshua, Joshua... Comme je m’amuse !

J’aime Becky et Davy. J’aime Eve, je t’aime et...

Il la serra contre lui.

— Tu aimes tout le monde, Prudence. Tu chasses les moutons ?

— Oui. Eve a dit que nous pouvions, à condition de ne pas leur faire de mal. Davy ne veut pas leur faire de mal. Becky ne veut pas leur faire de mal. Je ne veux pas leur faire de mal.

Elle lui adressa un sourire radieux.

— J’aime les moutons.

— Où est Freyja ?

— Elle regarde la mer. Elle aime la mer. Elle m’aime.

Quand je lui ai pris la main dans le sentier, elle n’a rien dit.

Freyja l'a laissée faire ? s'étonna-t-il.

— Je lui ai pris la main parce qu'elle est seule. Elle s'est sentie mieux après. Et toi, Joshua, tu nous fais tous aller mieux.

Freyja se sentait seule ? C'était une étrange idée mais peut-être exacte. Prudence avait parfois de intuitions étonnamment justes, des intuitions venues du cœur et non altérées par les cheminements parfois tortueux de l'esprit. Quand il rejoignit les autres, Eve déclara :

— Joshua, tout cela est tellement beau ! Je suis si heureuse que nous soyons venus ici au lieu d'aller à Lake District. Après votre mariage, nous serons tous le temps en train de quêter des invitations Penhallow.

Ses yeux riaient.

— N'est-ce pas, Aidan ?

Ce dernier lui chatouilla l'oreille avec un brin d'herbe.

Cette fois, elle éclata vraiment de rire en le repoussant.

— Il va falloir que je vous apprenne les bonnes manières, milady, déclara Aidan dont le visage demeurait sévère.

Joshua ressentit de nouveau un étrange choc. Il avait tendance à prendre le mariage pour un exutoire à la passion. Le genre de dérivatif que l'on pouvait trouver partout sans qu'il soit nécessaire de s'engager pour la vie. Mais il voyait là un aspect du mariage qui paraissait très tentant.

Ils se détendaient ensemble, ils riaient ensemble – car

Aidan riait en dépit de son expression austère – et ils se taquinaient l'un l'autre.

Prudence était retournée jouer avec les enfants.

— Permettez-moi de vous dire, Joshua, que la façon dont vous avez mené la conversation, ce matin au petit déjeuner, m'a laissé admiratif, déclara Aidan. Crever l'abcès était la chose à faire.

— J'ai appris très tôt à ne pas entrer dans les machinations de ma tante.

— Mais que se passera-t-il si cet homme – Garnett, je crois ? – arrive avec d'autres témoins ? interrogea Eve.

— Bah, je ne m'inquiète pas à ce sujet. Où est Freyja ?

— Là-bas. Elle a trouvé un coin pour s'asseoir, dit Aidan en indiquant les falaises. Elle est littéralement fascinée. Joshua savait déjà où elle s'était installée. Il s'agissait d'une sorte de creux profond tapissé d'herbe, dont trois des parois étaient en roc. Elle s'ouvrait sur un étroit pan herbeux d'où l'on avait une vue splendide sur la plage et la mer. Cet endroit était protégé du vent, à moins qu'il ne vienne du sud.

Assise au milieu, les jambes allongées devant elle Freyja contemplait le paysage. Elle avait troqué l'élégante amazone qu'elle portait ce matin-là contre une robe en mous-

seline et une cape bien chaude. Ses cheveux tombaient librement dans son dos.

— C'était la forteresse de mon enfance, dit-il, debout au bord de cette sorte de cratère. Mon bateau, mon nid d'aigle, mon abri pour toutes sortes de rêves.

Elle leva son visage vers le soleil tandis qu'il venait s'asseoir près d'elle.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé la mer, avoua-t-elle. Elle est si vaste, si mystérieuse... si puissante, aussi. On ne peut pas la contrôler.

— Et vous aimez tout contrôler ? Elle soupira.

— Je suis une femme. Les femmes ne peuvent rien contrôler. Elles doivent toujours dépendre d'un homme. Il nous faut lutter pour obtenir un peu de liberté. J'ai quatre frères. J'ai dû me battre plus que d'autres. Mais je ne peux pas me battre contre la mer.

— Moi non plus, si cela peut vous rassurer. La mer est là pour nous rappeler combien nous sommes peu de chose. Il ne s'agit pas d'une constatation si dramatique que cela... Les hommes font déjà tant d'horreurs avec le peu de pouvoir qu'ils possèdent.

En souriant, il poursuivit :

— Quand vous avez commencé à parler, j'ai cru que vous aviez apprivoisé la mer.

— Elle est exaltante, aussi. Toute cette liberté, cette énergie... J'ai l'impression de contempler l'éternité. Cette plage est privée, n'est-ce pas ? Elle fait partie du domaine ?

— Oui. Je vous y emmènerai. À marée basse, le sable est doré. À marée haute, la plage est complètement recouverte. La mer monte très vite et l'on peut être coupé de la vallée si l'on ne fait pas attention.

— Que se passe-t-il alors ? On se noie ?

— On grimpe la falaise. Je l'ai fait plusieurs fois, juste pour le plaisir, même quand la mer était basse. Cela semble escarpé, mais il y a de nombreux points d'appui. Il n'empêche qu'une telle escalade est dangereuse. J'aurais pu glisser, me retrouver en mille morceaux en bas, et vous ne m'auriez jamais rencontré.

— Si j'avais vécu ici avec vous, j'aurais grimpé la falaise, moi aussi.

Il retrouva dans ses yeux cette lueur de défi qu'il connaissait bien.

— Nous aurions fait la course et j'aurais gagné, terminât-elle.

Il s'esclaffa.

— Cela, nous ne le saurons jamais.

Elle désigna, au milieu de l'eau, un point relativement lointain.

— Cette île est-elle habitée ?

— C'était, autrefois, l'une des escales des contrebandiers.

Maintenant, si je ne me trompe, plus personne n'y va.

— Y êtes-vous allé ?

— Il m'est arrivé de ramer jusque là-bas. Quelquefois avec des amis, mais en général tout seul. J'appréciais ce sentiment de solitude, cette possibilité de penser et de rêver sans être interrompu.

— Cela doit être difficile d'accoster avec ces vagues et ces falaises.

— Il y a quelques criques abritées, de véritables ports naturels. Vous avez peur de la mer ?

— Je n'ai peur de rien, assura-t-elle en levant le menton de cet air arrogant qui lui était familier.

— Menteuse. Vous la craignez.

— Quelle bêtise ! Vous m'emmènerez là-bas ? Disons demain. Seulement nous deux.

Il n'avait pas remis le pied sur une barque depuis cette terrible nuit. Et il était réticent à la perspective de sortir à bord d'une légère embarcation. Il laissa son regard errer vers l'endroit où lui et Albert discutaient jusqu'à ce que son cousin plonge par-dessus bord et refuse de remonter. Tournant la tête, il fixa le point où il avait vu Albert pour la dernière fois debout avec de l'eau jusqu'à la taille. Alors,

reprenant les rames, il avait fait demi-tour afin de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Il ferma les yeux. Ces souvenirs continueraient donc à le hanter toute sa vie ?

— Je crois que c'est vous qui avez peur, dit soudain Freyja.

Il lui adressa un sourire moqueur.

— Demain ? Nous deux seulement ? Vous êtes prête à affronter le danger ? Je ne parle pas de la traversée en bateau.

Elle le regarda en haussant les sourcils. Pendant qu'elle le fixait en silence, il sentit son désir s'enflammer.

— J'y suis prête, répondit-elle enfin. Mais si vous saviez comme je voudrais encore vous voir maintenant comme je vous ai vu à Bath : juste un charmant et superficiel dandy...

— C'est ce que je suis, chérie. J'ai simplement eu une enfance intéressante, et je me suis retrouvé coincé dans une série d'histoires idiotes avant de partir d'ici. Tout cela me rattrape maintenant. Il faut que je mette les choses au point une fois pour toutes. Bah ! Il ne s'agit que d'un incident sans importance au cours de ma vie frivole.

— J'aimerais pouvoir vous croire, murmura-t-elle en se redressant et en entourant ses genoux de ses bras.

Il regretta que Prudence lui ait dit que Freyja se sentait seule. Il aurait voulu penser à elle comme à une femme forte, indépendante et pleine de mépris pour le commun des mortels. Pourtant, elle avait souffert. Elle avait perdu celui qu'elle devait épouser, et aussi celui qu'elle aimait passionnément.

Il soupira. Il aurait voulu ne jamais mieux connaître Freyja Bedwyn, pas plus qu'elle n'aurait voulu mieux le connaître, lui.

Leur flirt à Bath avait été si agréable...

Il lui sourit, tandis qu'elle continuait à le toiser avec hauteur. Mais ils n'arrivaient plus à se comporter d'une manière futile, un peu comme dans un jeu. Quelque chose avait changé subtilement. Il chercha désespérément le moyen d'alléger l'atmosphère. Mais elle ne lui en laissa pas le temps. Levant la main, elle lui caressa la joue du bout des doigts, et pendant quelques instants il eut l'impression qu'il ne parvenait plus à respirer. Il lui saisit la main et lui embrassa le creux de la paume.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que quelqu'un d'autre vienne avec nous pour cette excursion jusqu'à l'île ?

— J'en suis sûre. Personne.

Seigneur ! Si elle continuait, il allait devoir plonger dans

l'eau du haut de la falaise pour se rafraîchir les idées – heureusement, il se souvint à temps que la mer était basse. L'ennui, songea-t-il en lui prenant les lèvres, c'était qu'il n'arrivait pas à se souvenir pourquoi il s'agissait de fausses fiançailles, ni pourquoi ils allaient devoir y mettre un terme tôt ou tard. Il y avait des raisons, pourtant... Lui n'était pas prêt à s'établir sérieusement. Elle en aimait un autre.

Il oublia de penser pendant qu'ils s'embrassaient, se retrouva allongé sur le dos, avec Freyja à moitié sur lui. Ils s'embrassaient doucement, très, très doucement. Ce qui était peut-être encore plus dangereux. Il tenait le visage de la jeune femme entre ses mains et elle lui caressait les cheveux, tandis qu'ils se quittaient pas des yeux.

Seigneur !

Une Freyja passionnée valait un baril de poudre. Mais une Freyja tendre...

— Mmm, fit-il, ses lèvres contre les siennes. Mon souvenir de ce refuge va être changé pour toujours.

Pendant combien de temps continuèrent-ils s'embrasser ainsi ? Il aurait été incapable de le dire Soudain, quelqu'un s'éclaircit la gorge au-dessus d'eux.

— Jolie vue, Morgan, tu ne trouves pas ? lança Alleyne.

Mais je te conseille de regarder au loin plutôt que tout

près. Tu risquerais d'avoir le vertige.

— Je vous conseille de chercher un autre point de vue, celui-ci est pris, dit Joshua alors que Freyja se rasseyait et que Morgan éclatait de rire.

— Tss, tss ! fit Alleyne. En voilà un hôte accueillant. On ne veut pas de nous, Morgan. Tiens, Davy a attrapé un mouton, il essaie de monter dessus. Allons à son secours.

— Au secours de Davy ou du mouton ? demanda Morgan.

Ils s'éloignèrent.

— Cette excursion sur l'île risque d'être périlleuse, vous savez, dit Joshua en croisant les bras derrière sa tête tandis que Freyja rejetait ses cheveux en arrière.

— Je le sais.

— Mais vous n'avez pas peur.

— Non. Et vous ?

— Je suis terrifié.

Il se mit à rire, alors qu'il était sérieux.

— Je ne sais pas si je serai capable de rester sage, chérie.

Le soleil avait transformé les cheveux fous de Freyja en un halo doré.

— Peut-être ne le serai-je pas non plus.

Il eut de nouveau du mal à respirer.

— Ce sera une journée intéressante.

— Oui.

Seigneur, dans quel nouveau guêpier se fourraient-ils ?

D'autant plus que leur mariage n'aurait jamais lieu. Il y avait une raison valable pour cela. Mais laquelle ? Si seulement il pouvait s'en souvenir...

— Ce soir, quand je dirai mes prières, je demanderai qu'il n'y ait pas de pluie demain, dit Joshua.

Là-dessus, il éclata de rire.

19.

Freyja pria pour qu'il tombe des cordes le lendemain.

Ou, mieux, de la neige...

De très bonne heure, elle rejeta ses couvertures, sauta hors du lit et courut à la fenêtre. Il faisait à peine jour et il n'y avait pas un nuage – ce qui ne voulait rien dire, car le temps était très changeant en Cornouailles. Souvent, le ciel bleu matinal s'obscurcissait, une courte averse tombait, puis le soleil revenait. Une belle journée pouvait aussi se révéler très froide. Mais ce matin-là, devant la fenêtre grand ouverte, Freyja ne frissonnait même pas.

Comment avait-elle pu insister pour une telle excursion, elle qui avait peur de la mer ? Mais ce n'était pas cela qui l'avait empêchée de dormir. Après tout, Freyja Bedwyn avait l'habitude de faire face, elle n'aimait rien tant qu'un défi.

— *Vous m'emmènerez là-bas ? Disons demain. Seulement nous deux.*

Elle tenait beaucoup plus à Joshua qu'elle ne se l'avouait. Elle l'avait compris durant la nuit, quand elle essayait de se persuader qu'elle était toujours amoureuse de Kit. Or, elle ne l'était plus. Elle utilisait cette passion d'autrefois un peu comme une sorte de bouclier. Il fallait

qu'elle admette maintenant que Kit était heureux avec Lauren, tout comme Lauren était heureuse avec lui. En pensant à eux, Freyja ne ressentait plus le moindre chagrin ni la moindre colère. Cet épisode de son existence était terminé.

Mais si Kit ne comptait plus pour elle, qu'est-ce qui l'empêchait d'aimer Joshua ?

Ce serait une grande erreur, décida-t-elle.

Même si elle savait désormais qu'il n'était pas l'être superficiel qu'elle croyait, ce n'était pas le genre d'homme auquel il fallait s'attacher. Il n'avait aucune intention de s'établir à Penhallow, pas plus qu'ailleurs. Il avait hâte de retourner à sa vie sans but. Sa vie frivole, comme il l'avait précisé la veille – sans qu'elle puisse le croire vraiment. Aujourd'hui, elle irait explorer l'île avec lui. Seulement eux deux. Et elle savait ce qui pouvait l'attendre...

— *Vous êtes prête à affronter le danger ? Je ne parle pas de la traversée en bateau.*

— *J'y suis prête.*

— *Je ne sais pas si je serai capable de rester sage, chérie.*

— *Peut-être ne le serai-je pas non plus.*

Freyja commençait à frissonner dans l'air frais et retourna au lit. Mais elle ne réussit pas à se rendormir, se

contentant de somnoler jusqu'à ce qu'il soit l'heure de se lever.

Il était encore très tôt, pourtant Joshua revenait des fermes avec son régisseur. Aidan et Alleyne l'avaient accompagné. Freyja se souvint alors qu'elle avait promis d'écrire les invitations au bal avec Morgan, Constance et Chastity.

Il s'agissait d'une liste interminable, découvrit-elle en les rejoignant. Elle se demanda si un seul habitant des alentours avait été oublié. C'était typique de la part de Joshua de se montrer aussi égalitaire, en dépit de son rang. Elle tenta d'imaginer Wulfric organisant un tel bal, et un sourire lui vint aux lèvres devant l'absurdité de cette idée.

— Peux-tu imaginer Wulfric établissant une pareille liste, Morgan ? lança-t-elle à sa sœur.

— Ou même assistant à un bal de ce genre. Wulfric est notre frère, le duc de Bewcastle, révéla Morgan à Constance et Chastity. Il est très conscient de sa position dans le monde.

— Joshua ne voit pas ce bal comme un événement social réservé aux aristocrates, expliqua Constance, mais plutôt comme une fête de voisinage destinée à célébrer son retour à Penhallow et ses fiançailles. Tous ceux qu'il invite étaient autrefois ses amis – domestiques, fermiers, villageois. Il

veut partager sa joie avec eux. Une réception de ce genre vous offusque ?

Morgan secoua la tête.

— Au contraire. Je crois que je vais beaucoup m’amuser.

— Si cela rend Joshua heureux, alors je serai moi aussi heureuse, dit Freyja.

Seigneur ! Elle parlait comme une femme amoureuse !

Un peu plus tard, alors qu’elles s’appliquaient toutes les quatre à rédiger les invitations, Constance releva la tête, sa plume d’oie à la main.

— Vous savez, Freyja, quand vous étiez à Bath et que vous avez réussi avec Joshua à contrecarrer le projet de ma mère, j’étais persuadée que vous trouveriez une manière discrète de mettre fin à vos fiançailles. Je n’avais pas compris qu’elles étaient réelles, même si leur annonce s’est trouvée quelque peu précipitée. Je suis si contente ! Vous êtes parfaite pour Joshua. Vous êtes assez audacieuse et intelligente pour l’affronter. Vous réussirez à l’apprivoiser sans l’écraser, et vous ne vous laisserez pas soumettre – il en aurait vite assez de vous si vous le lui permettiez. Étonnée par ce discours, Freyja n’eut pas le temps d’y répondre.

— Freyja ! s’écria Morgan. Ces soudaines fiançailles cacheraient-elles quelque chose ? Tu exagères d’avoir des

secrets pour moi. Il va falloir que tu m'expliques tout cela.

Mais je suis de l'avis de Constance : Joshua est parfait pour toi. J'espère trouver un jour quelqu'un qui me correspondra aussi bien... Mais je doute que ce soit dans la stupide ambiance de la saison londonienne.

— Quelle chance vous avez d'aller là-bas, soupira Chastity. Tous ces bals, ces réceptions, ces concerts... Je vous envie, Morgan.

Elles se remirent à écrire. Freyja pensait que beaucoup des personnes auxquelles ces invitations étaient adressées seraient incapables de les lire. Mais le mot se répandrait vite, et tout le monde comprendrait le sens des cartons, même sans être capable de les déchiffrer.

Elle découvrit que c'était avec impatience qu'elle attendait le bal. Au moins, ce serait distrayant. La vie était amusante avec Joshua – jamais prévisible, en tout cas.

Après un quart d'heure, pendant lequel on n'avait entendu que le crissement des plumes, elle demanda :

— Constance, vous souvenez-vous de la nuit où votre frère est mort ?

— Je me souviens seulement qu'il y avait une tempête et que celle-ci a empiré dans la nuit. Je n'ai appris que le lendemain matin qu'Albert n'était pas rentré.

— Mais vous saviez qu'il était sorti ?

— Il était allé à Lydmere pour discuter avec Joshua.

— À quel sujet ?

— Je... Je ne sais pas.

Constance trempa sa plume dans l'encrier, mais ne se remit pas à écrire.

— Au sujet de Mlle Jewell, je crois, enchaîna-t-elle.

C'était la gouvernante de Chastity et elle avait été renvoyée parce que... Bah, c'est sans importance. Joshua lui avait trouvé un cottage au village et mère était furieuse. À sa demande, Albert était allé voir Joshua.

— La gouvernante attendait un enfant ? devina Morgan en ouvrant de grands yeux. Et votre mère tout comme votre frère pensaient que Joshua était le père ? Je ne peux pas croire cela de sa part.

— Joshua n'était pas le père, fit Chastity avec force. Personne ne savait qui c'était, Mlle Jewell n'a jamais voulu le dire.

Il y eut un silence tendu. Constance se remit à écrire, tout comme Morgan. Mais Chastity en était incapable, remarqua Freyja. Sa main tremblait. Peut-être craignait-elle que les deux invitées n'arrivent à la conclusion que si Joshua n'était pas responsable, son frère l'était ?

— Vous souvenez-vous de cette nuit-là ? lui demanda Freyja.

Chastity secoua la tête.

— Pas du tout. Mais il ne faut pas juger mal Joshua, Freyja. Il a toujours traité Mlle Jewell correctement. S'il venait toutes les semaines à Penhallow, c'était pour voir Prudence, pas la gouvernante. Je le sais : lors de ses visites, j'étais toujours avec Mlle Jewell, ou bien avec lui et Prudence. Et je sais aussi qu'il n'a pas tué Albert. Il s'agissait d'un accident.

Freyja attendit un peu avant de recommencer à écrire – il ne lui restait plus que quatre invitations à rédiger – afin de laisser à Chastity le temps de se remettre.

Elle se demandait si les deux sœurs aimaient leur frère. Aucune d'entre elles ne soupçonnait Joshua d'avoir joué un rôle dans sa disparition, même si elles étaient au courant du motif qui avait conduit Albert au village cette nuit-là. Chastity avait probablement compris que son frère était le père de l'enfant.

Freyja plaignait Mlle Anne Jewell. On l'acceptait plus ou moins au village, maintenant, mais elle ne ferait jamais partie de cette petite communauté. Une femme avec un enfant illégitime, qui était obligée d'accepter l'aide d'un homme qui ne lui devait rien... Ce dont Mlle Jewell avait besoin, c'était d'un emploi lui assurant l'indépendance matérielle : ainsi, elle retrouverait son amour-propre. Ce

dont elle avait besoin...

La vie de Mlle Anne Jewell ne me regarde en rien, se dit Freyja fermement.

Leur tâche enfin terminée, Constance réunit les invitations et les emporta pour qu'elles soient distribuées.

— Freyja, dit Morgan une fois qu'elles se retrouvèrent seules, il y a ici beaucoup de mystères non résolus. Sans parler de cette accusation de meurtre suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de Joshua. C'est passionnant, tout cela !

Voilà une réaction typiquement Bedwyn, pensa Freyja.

— Je t'envie presque, dit Morgan.

— Presque ?

— J'aime beaucoup Joshua, qui est le plus bel homme que j'aie jamais vu, il est même plus beau qu'Alleyne. Mais je l'aime comme un futur beau-frère. Quant à moi, il va falloir que je trouve mon prince charmant, si du moins il existe.

Freyja fut sur le point d'avouer à sa sœur que ses fiançailles n'étaient pas réelles, mais elle se tut. Il y avait d'abord plusieurs points à régler, dont cette excursion jusqu'à l'île...

— *Je ne sais pas si je serai capable de rester sage, chérie.*

— *Peut-être ne le serai-je pas non plus.*

Son cœur se mit à battre plus fort.

— Tu trouveras l'homme de ta vie un jour, Morgan, assura-t-elle. Cela arrive à tout le monde.

A tout le monde sauf à moi.

Les seuls hommes parfaits qu'elle rencontrait, songea tristement Freyja, n'étaient jamais libres pour une relation permanente.

Freyja avait appris à nager presque en même temps qu'elle avait appris à marcher. Elle pouvait plonger dans les lacs depuis la berge, d'une embarcation, ou même du haut d'un arbre. Elle pratiquait la brasse et un crawl parfait, à moins qu'elle se contente de faire paresseusement la planche. Elle était capable de résister à ses frères en cas de bataille aquatique. Et aussi de manier avec adresse un petit bateau qu'il fallait sans cesse écoper car sa coque était percée. Jamais elle n'avait eu peur de l'eau.

Jusqu'à ce qu'elle voie la mer, à l'âge de dix ans.

Pourquoi celle-ci lui paraissait-elle effrayante ? Son étendue, peut-être ?

Et voilà qu'elle se retrouvait assise sur un étroit banc de bois, à bord d'une véritable coque de noix entourée de tous les côtés par cette mer. Une mer si proche qu'elle aurait pu y laisser traîner sa main si elle l'avait voulu – ce qu'elle se

gardait bien de faire. Elle était très consciente du fait que seul le plancher en bois sur lequel elle posait les pieds la séparait de profondeurs inquiétantes.

Elle avait honte de sa propre terreur, même si elle levait le menton d'un air arrogant, comme pour dire que tout cela était fort ennuyeux. Et au lieu de s'agripper au banc, elle gardait les mains tranquillement croisées.

— Nerveuse ? demanda Joshua avec amusement.

Tête nue, il ramait avec régularité, plongeant ses avirons dans cette surface que la brise hérissait de vaguelettes qui, par moments, se crêtaient d'écume. Le vent faisait voler ses cheveux blonds, brillants dans un rayon de soleil, et il paraissait plus séduisant que jamais. Elle s'efforça de se concentrer sur ce magnifique spécimen d'homme, ou, mieux, sur son sourire moqueur. Il *savait* qu'elle était terrorisée.

— Nerveuse, moi ? Pour un peu d'eau ?

L'île paraissait de plus en plus loin maintenant qu'ils avaient quitté le port. Et la terre ferme semblait désormais à des lieues de distance.

— Je ne parlais pas de l'eau.

Quand il lui adressa un clin d'œil, elle pinça les lèvres et il éclata de rire.

A l'heure du déjeuner, il avait expliqué qu'il avait promis

à Freyja de l'emmener faire une petite promenade en mer. Et, devant ceux qui auraient eu l'idée de proposer de les accompagner, il avait ajouté que le bateau était juste assez grand pour deux, et qu'un homme récemment fiancé avait besoin de passer un peu de temps seul en compagnie de sa promise.

Puis il avait souri à la ronde d'un air à la fois espiègle et charmant. Personne n'avait protesté, pas même Aidan, qui aurait pu décider de jouer le rôle du frère aîné puisque Wulfric n'était pas là pour donner son opinion sur un tel manque aux convenances. Mais ils croyaient tous que Joshua et elle étaient vraiment fiancés.

Chacun s'était alors mis en devoir de faire des projets pour l'après-midi. La marquise devait rendre quelques visites et informa Constance qu'elle l'accompagnerait avec le révérend Calvin Moore. Chastity avait l'intention d'emmener tout le monde sur la plage. Morgan y apporterait ses toiles et son matériel de peintre. Eve avait déjà annoncé aux enfants qu'il ne serait pas question de se baigner.

Freyja tourna la tête. Elle pouvait les voir tous, là-bas, sur la plage. De petites silhouettes qu'elle envia. Eux, au moins, étaient en sécurité. Les uns couraient, les autres marchaient tranquillement. Trois d'entre eux, au bord de

l'eau, agitaient le bras. Prudence et les enfants ? Elle leur fit signe en retour.

Il y avait deux couvertures pliées au fond du bateau.

Freyja les avait remarquées dès que Joshua l'avait aidée à s'installer dans la barque. Mais elle ne se risqua pas à demander à quel usage elles étaient destinées, car Joshua lui répondrait certainement qu'ils pourraient les draper sur leurs épaules si le vent devenait trop froid.

— Si vous voulez, chérie, nous pouvons faire demi-tour, suggéra-t-il soudain.

Elle lui adressa un regard hautain.

— Je n'ai peur de rien. Et vous ?

Il se contenta de sourire.

Les muscles de ses bras et de ses cuisses faisaient saillie chaque fois qu'il donnait un coup de rame.

Si le bateau se renverse, je n'aurai qu'à nager, se dit-elle.

Joshua ne la laisserait pas se noyer. Et elle ne le laisserait pas se noyer. Enfin, elle commença à se détendre, comme chaque fois qu'elle se trouvait confrontée à une peur qu'elle réussissait à maîtriser.

Puis sa respiration s'accéléra tandis que le sang courait plus vite dans ses veines. Que se passerait-il sur l'île ?

Laisserait-elle *cela* se produire ? Provoquerait-elle *cela* ou l'empêcherait-elle ? Mais peut-être se contenteraient-ils de

faire le tour de l'île en admirant le paysage, avant de revenir tranquillement sur la terre ferme...

Au début, elle crut qu'il leur serait impossible d'aborder : les falaises semblaient si hautes, le rivage si rocheux, la mer si agitée... Mais Joshua contourna l'île jusqu'à ce qu'il parvienne à une étroite plage de sable abritée. Il tira la barque hors de l'eau et jeta les couvertures sur son épaule.

— On peut aller s'asseoir un peu, proposa-t-il. A moins que vous ne vouliez pas quitter votre banc ?

Ignorant sa main tendue, elle sortit assez gauchement de l'embarcation qu'il tira alors un peu plus haut sur le sable. Puis, quand il gravit une pente parsemée de galets et de rochers, elle le suivit.

Entre dunes et rochers, sable blond, œillets marins roses, ajoncs jaunes et herbes rustiques, cette île était plus grande que Freyja le pensait. Une fois arrivés au sommet, Joshua lui prit la main. La mer était visible de tous les côtés.

— J'avais oublié combien j'aimais la Cornouailles, murmura-t-il.

— Dans un endroit comme celui-ci, dit-elle en offrant son visage à la brise, il est facile de croire en Dieu et en l'éternité, sans qu'il soit question d'une religion quel-

conque.

— Mieux vaut éviter de parler ainsi devant le révérend Calvin Moore.

Elle décela dans sa voix une telle chaleur, une telle tendresse que, de nouveau, sa respiration s'accéléra.

— Vous ai-je donné la permission de me prendre la main ? demanda-t-elle.

Il la lui embrassa, tout en laissant échapper un rire léger.

— Trop tard, chérie. C'est vous qui m'avez invité ici. Il y a une autre crique côté est, nous serons protégés du vent. Si nous allions nous y asseoir ?

Un trouble intense envahit Freyja. Qu'allait-il se passer maintenant ? Elle pouvait aisément le deviner. Mais elle ne devait pas oublier qu'après le bal, et une fois l'histoire de Garnett éclaircie, leurs chemins se sépareraient. Elle quitterait Penhallow et ne reverrait plus jamais Joshua. Tenait-elle à garder un souvenir brûlant de leur excursion dans l'île ? Devait-elle le suivre jusqu'à cette crique protégée ? Et avait-elle seulement le choix ? Quoi qu'il arrive – ou n'arrive pas –, cet après-midi resterait pour toujours gravé dans sa mémoire.

Lorsqu'ils atteignirent l'autre côté de l'île, elle contempla l'étendue sans fin de cette eau bleu-vert, tandis que Joshua plaçait une couverture sur l'herbe, un peu au-dessus d'un

croissant de plage dorée. L'endroit était en effet abrité. On pouvait presque imaginer que l'été était revenu. Une fraîche journée d'été. Joshua posa l'autre couverture à côté, toujours pliée. Probablement pour les en couvrir s'ils avaient froid.

Après.

Elle prit une profonde inspiration. Il n'était pas trop tard... Et il ne la forcerait pas.

La fois précédente, tout avait été facile, car il n'y avait pas eu de décision à prendre. Elle s'était jetée dans ses bras, à la fois aveuglée par la passion et folle de rage parce qu'elle avait dû assister à ce baptême. Il y avait aussi quelque chose que Joshua avait dit – elle ne se souvenait même plus de quoi. Aujourd'hui, en revanche, elle avait eu trop de temps pour réfléchir.

Mais le désir balaya ses réticences. Elle voulait Joshua. Elle le voulait désespérément. Et elle voulait aussi un dernier souvenir. Emportée par ce désir d'une violence inouïe, elle ne pensait même plus qu'elle risquait de souffrir autant qu'elle avait souffert à cause de Kit. N'était-il pas déjà trop tard ?

Elle s'assit sur la couverture et entoura ses genoux de ses bras, sans regarder Joshua. Il s'allongea près d'elle et se tourna nonchalamment sur le côté, la tête appuyée sur sa

main.

— Alors, chérie, pourquoi sommes-nous ici ?

Elle haussa les épaules.

— Pour visiter l'île ? Pour passer un peu de temps ensemble ?

— Pourquoi ? Parce que nous sommes fiancés ?

— Nous ne le sommes pas vraiment.

— Non.

Il garda le silence quelques instants avant de redemander :

— Pourquoi sommes-nous ici, Freyja ?

Il allait l'obliger à le dire ? Soit, c'était de bonne guerre.

Elle avait demandé à venir, en insistant pour qu'ils soient seuls. Devait-elle maintenant se conduire comme une vierge effarouchée et laisser l'homme tout décider ? Il souriait, mais sans ironie.

— Pour faire l'amour, déclara-t-elle enfin.

Leurs regards s'accrochèrent tandis que l'air semblait soudain se charger d'électricité.

— Ah, oui ! dit-il très bas. Pour faire l'amour. Nous allons le faire doucement, chérie. Sans la moindre hâte. Et ainsi, il nous restera à tous les deux un bon souvenir de ces quelques semaines de fiançailles.

Il s'assit et ôta ses bottes et ses chaussettes. Puis il se dé-

barrassa de sa redingote et déboutonna son gilet. Pendant ce temps, Freyja défaisait les épingles qui retenaient ses cheveux. Lorsqu'elle secoua ses boucles, Joshua enlevait sa chemise.

Elle n'avait pas bien pu le voir dans la cabane du garde-chasse à Alvesley. Mais en pleine lumière, elle découvrit qu'il était d'une beauté sculpturale, merveilleusement proportionné. Les muscles jouaient sous la peau de ses épaules, de ses bras et de sa poitrine. Elle posa la main à plat sur ce dos tiède, si tentant.

— Je voulais cela, admit-elle. Depuis la dernière fois...

— C'est tout ? répliqua-t-il avec un chaleureux sourire.

Moi, je voulais cela depuis plus longtemps. Tout a commencé dans une certaine chambre d'auberge, quand vous étiez pieds nus, les cheveux défaits... et furieuse.

Il lui effleura les lèvres des siennes.

— Vous êtes la femme la plus désirable que j'aie jamais vue, Freyja Bedwyn.

Du bout de la langue, il lui agaça les lèvres, ce qui amena chez elle mille sensations qui la firent frissonner de la tête aux pieds.

Après l'avoir déshabillée avec expertise, il ôta le reste de ses vêtements. Ils étaient maintenant tous les deux nus sur la couverture, et ils se dévoraient des yeux.

Elle craignait, en le touchant, de tout gâcher en voulant aller trop vite, comme dans la cabane. Elle voulait découvrir si l'on pouvait faire l'amour avec tendresse aussi bien qu'avec passion. Car elle souhaitait se souvenir de lui avec tendresse, justement. Se souvenir de lui comme en cet instant, alors qu'il la regardait avec des yeux assombris par le désir. Elle laissa ses bras retomber de chaque côté de son corps.

— Faites-moi l'amour.

— C'est bien mon intention, chérie.

Et il commença à la caresser. S'il avait su la déshabiller avec expertise, il semblait posséder la même expertise pour les caresses. Il savait où la toucher et comment, parfois avec une telle légèreté qu'elle percevait à peine le contact de ses doigts. Il utilisait sa bouche aussi, déposant des pluies de baisers dans les endroits sensibles, effleurant des lèvres la pointe de ses seins, le creux de son nombril, ses orteils, l'intérieur de ses cuisses...

Il lui saisit les pieds et les massa de telle façon que son désir monta encore. Puis il lui écarta les jambes, s'agenouilla entre ses cuisses et glissa la main au plus intime d'elle-même. Une main qui paraissait fraîche au contact de sa peau moite et brûlante.

Il savait comment la toucher là aussi. Ses doigts la ca-

ressaient légèrement tandis qu'elle fixait son beau visage absorbé par sa tâche. Soudain, perdant tout contrôle, elle s'arqua en laissant échapper un long gémissement avant d'exploser dans un feu d'artifice de plaisir.

Il lui ouvrit un peu plus les jambes, puis plongea en elle. Elle prit une profonde inspiration. Cette fois, nulle douleur, seulement un incroyable bien-être quand il pénétra dans sa moiteur, une moiteur toute palpitante encore de l'orgasme qu'il venait de lui donner.

— C'est... C'est à moi de vous faire l'amour, dit-elle d'une voix hachée.

Les paupières alourdies de désir, elle serra autour de lui ses muscles intérieurs.

— Vous me donnez envie de me rendre. Presque... murmura-t-il.

Et il adopta un mouvement de va-et-vient dont elle suivit immédiatement le rythme, tout en se retenant pour ne pas exploser de nouveau. C'était si fabuleux qu'elle aurait voulu que ces instants durent éternellement.

Cette fois, c'était lui qui la regardait dans cette danse superbement érotique.

— Chérie, dit-il enfin d'un ton rauque. On ne peut pas continuer ainsi. Si j'admets ma défaite, vous laisserez-vous aller ?

De nouveau, elle atteignit l'orgasme.

Il était toujours en elle, comprit-elle quelques instants plus tard. Il prit sa bouche et l'embrassa – pas avec passion comme elle s'y attendait, mais avec une infinie tendresse.

Quand il enfouit le visage dans la masse de ses cheveux fous et la laboura de profonds coups réguliers, tout en la couvrant du poids de son corps, elle eut l'étrange impression d'être chérie, aimée. Tout en étant sexuellement satisfaite, c'était une extraordinaire sensation, peut-être plus émotionnelle que physique, et pourtant le physique y était pour une bonne part. Joshua s'immobilisa, tendu comme un arc, avant de laisser échapper un profond soupir. Elle sentit le flot de sa semence se répandre en elle, et elle noua les bras autour de lui.

Joshua respirait de manière saccadée. Tous deux étaient brûlants. Des mouettes criaient en planant dans le ciel. Les vagues battaient inlassablement le sable, dans un mouvement aussi vieux que le monde. L'air sentait bon le sel, le sable et l'océan. Et le soleil brillait toujours, tandis qu'une légère brise les rafraîchissait.

Si la terre continuait à tourner, son mouvement semblait s'être ralenti.

Le souvenir de ces moments exceptionnels accompagne-

rait Freyja toute sa vie. Et elle n'en éprouverait aucun chagrin. Non, aucun. Elle s'y refusait à l'avance.

Il prit la seconde couverture et la déplia sur eux, avant de glisser un bras sous sa tête tandis qu'elle se lovait contre lui.

Elle se sentit envahie d'une délicieuse langueur, tout en restant très consciente de toutes les sensations qui l'envahissaient, alors qu'elle contemplait la falaise rocheuse qui s'élevait d'un côté de la crique et, en dessous, l'eau d'un étonnant vert foncé. Perchée sur un rocher, une mouette battait des ailes. Joshua s'était endormi. Elle en fut heureuse. Elle ne voulait pas parler. Pas tout de suite. Pas si vite. Elle ne voulait pas écouter ses taquineries ou l'entendre dire qu'ils se retrouvaient plus que jamais dans un guêpier.

Elle n'avait pas envie de rire, ni de craindre l'avenir. Elle souhaitait seulement vivre intensément le moment présent. Et plus tard... Eh bien, plus tard, elle n'oublierait jamais cela. Elle ne se mentirait pas à elle-même. Elle admettrait que, l'espace d'un merveilleux après-midi, elle avait aimé. Oui, aimé, de tout son corps et de toute son âme.

Folle, folle, folle ! lui souffla une petite voix intérieure. Une petite voix qu'elle refusa d'entendre. Elle préféra, à

son tour, sombrer dans le sommeil plutôt que d'écouter

cette voix l'avertissant qu'elle regrettait le jour où elle avait
glissé dans le précipice de l'amour.

20.

— Chérie, rappelez-moi pourquoi nous ne pouvons pas nous marier, demanda Joshua.

Ébloui par la réflexion du soleil sur la mer, il plissait les yeux. Le visage fermé, Freyja contemplait la terre dont ils se rapprochaient lentement. Après avoir fait l'amour une seconde fois, c'était sans pratiquement échanger un mot qu'ils s'étaient rhabillés et avaient repris la barque.

Elle le regarda avec colère.

— Ne vous sentez pas obligé de jouer les gentlemen et de demander ma main. Ce qui est arrivé est entièrement ma faute. Mais si vous pensez que j'avais l'intention de vous piéger pour vous obliger à m'épouser, vous vous trompez.

— Encore et toujours votre faute ? Je commence à me sentir dans la peau d'une marionnette dont vous tirez les ficelles.

— C'était exactement ce que je ressentais lorsque j'ai fait votre connaissance. Maintenant, nous sommes quittes.

— Un mariage serait un piège ?

— Évidemment, rétorqua-t-elle avec impatience. Nous en étions parfaitement conscients, et cela nous inquiétait dès le début. En nous entêtant dans cette mascarade, nous commettrions l'un comme l'autre une terrible erreur.

Mais pourquoi ? songea-t-il. Aurait-elle l'intention de pleurer Kit, son amour perdu, toute sa vie ? Quant à lui, souhaitait-il épouser une femme qui ne cesserait de penser à un autre ?

— Pouvez-vous m'expliquer la raison pour laquelle nous avons fait *cela* cet après-midi ? Nous n'avons pas l'excuse, cette fois, de nous être laissé emporter par la passion.

C'était organisé, aussi bien par vous que par moi.

Elle ne lui répondit pas immédiatement, se contentant de fixer la surface de l'eau.

— Je suis lady Freyja Bedwyn, déclara-t-elle enfin. La fille et la sœur d'un duc. J'ai toujours été impétueuse, peu conventionnelle et parfois même rebelle. Mais on s'attend à ce que je me conduise en respectant les convenances fondamentales, en public comme en privé. Les messieurs n'ont pas de telles restrictions. Tous mes frères ont eu des amours de passage. Wulfric a la même maîtresse depuis des années sans que la moindre ombre de scandale ait jamais effleuré son nom. J'ai choisi de ne pas me marier – du moins, pas avant de rencontrer quelqu'un pour lequel je sacrifierais volontiers ma liberté. Mais j'ai déjà vingt-cinq ans, or une femme a certains besoins, certaines curiosités.

— Si je comprends bien, chérie, vous m'auriez utilisé

comme un instrument de plaisir ?

— Ne dites pas de pareilles absurdités, répliqua-t-elle avec dédain. Ce que vous pouvez être agaçant, par moments ! Changeons de place, je veux ramer.

Il se mit à rire.

— Nous ne sommes pas sur un lac. Ramer sur la mer demande plus de force, plus d'habileté. De plus, dès que nous bougerons, le bateau va se balancer dangereusement.

— Si vous passez par-dessus bord, je vous repêcherai.

Il ne pouvait qu'admirer ses réactions. Lorsqu'ils se dirigeaient vers l'île, un peu plus tôt, il avait été conscient de sa peur, même si elle réussissait à n'en rien manifester. Et maintenant, elle était prête ramer jusqu'au port ?

Il pensait qu'elle allait changer d'avis. Pas du tout : elle se leva, très droite, sans se tenir aux bords. Et quand le bateau oscilla, elle garda son équilibre avant de s'asseoir sur le banc où il se tenait un peu plus tôt. Le menton très haut, elle semblait vouloir dominer le monde.

Elle l'avait accusé de porter un masque, en se demandant ce qu'il y avait derrière : une réelle personnalité ou rien du tout ? Mais au fond, elle n'était pas très différente de lui. Derrière son apparence froide et hautaine se cachait une femme blessée, une femme seule – Prudence avait eu raison à ce sujet –, une femme qui redoutait peut-être

d'aimer de nouveau.

Il aurait dû deviner qu'elle était capable de ramer en experte. Elle ne gaspillait pas son énergie en plongeant les avirons trop profondément dans l'eau, comme si elle voulait déplacer l'océan tout entier. Et ils allaient vite, à une allure régulière.

Ainsi, elle ne pensait pas différemment au sujet du mariage ? Dommage... Car lui commençait justement à changer d'avis. D'ailleurs, il s'interdisait d'envisager le jour certainement proche où il allait devoir lui faire ses adieux. Son existence lui semblerait bien vide après le départ de Freyja. Et qui plus est, il devrait vivre avec le souvenir de cet après-midi torride...

Malgré toute son audace, toute sa passion, elle était encore très candide sexuellement. Elle ne reconnaissait probablement pas la différence entre le fait d'avoir un rapport sexuel et celui de faire l'amour. Or cet après-midi, ils avaient fait l'amour. C'était du moins l'opinion de Joshua, même s'il avait évité soigneusement de prononcer un seul mot d'amour.

Elle l'avait voulu juste pour faire une expérience, pour satisfaire la faim de ses sens. Ce n'était pas très gratifiant...

Il se mit à rire.

— Je devrais agiter un fouet. Vu du port, cela paraîtrait

plus impressionnant.

Il y avait en effet plusieurs villageois qui regardaient avec curiosité la fiancée du marquis de Hallmere ramener le bateau.

Il attendit qu'ils arrivent dans les premières vagues pour sauter à l'eau – sans penser à ce que dirait son valet lorsqu'il verrait l'état de ses bottes. Il tira l'embarcation sur la plage puis, prenant Freyja par la taille, la déposa sur le sable. Là-haut, sur la route, quelqu'un siffla, et tous les spectateurs se mirent à rire de bon cœur. Ben Turner accourut pour l'aider à remonter la barque un peu plus haut.

— Ah, Ben ! fit le marquis. Justement, je voulais vous voir.

Ben le regarda avec une pointe d'inquiétude alors qu'il poursuivait :

— J'ai appris que votre mère s'était beaucoup occupée de lady Prudence. Tiens, je la vois à sa porte... Si nous allions la saluer ?

Il prit Freyja par le bras et lui indiqua l'un des cottages qui s'alignaient sur la rue, au-dessus du port. Les bras croisés sur son imposante poitrine, Mme Turner les vit s'approcher avant de faire une révérence, tandis que Ben les suivait sans enthousiasme.

— Alors, milord vous a obligée à ramer ? s'esclaffa-t-elle.

Ça commence bien ! Il vous donnera des ordres jusqu'à la fin de vos jours.

— C'est ma fiancée qui a insisté, protesta Joshua. Comment aurais-je pu refuser ?

Il sentit que Freyja trouvait très étrange cette manière qu'il avait de fraterniser avec de simples villageois. Quant à eux, ils semblaient tout à fait à l'aise avec lui. Mais n'avait-il pas été l'un des leurs durant des années ?

— J'ai entendu dire que vous aviez été très gentille avec lady Prudence, dit-il à Mme Turner.

Il avait eu une longue conversation avec la gouvernante pendant la matinée, quand Prudence se promenait avec Eve et les enfants. Mlle Palmer lui avait appris que la marquise avait donné des ordres pour que sa fille reste enfermée dans la nursery lorsqu'elle se trouvait au château.

Mlle Palmer l'emmenait dehors le plus souvent possible. Si le cabriolet n'était pas disponible, elles descendaient à pied au village. Prudence s'était attachée aux Turner, qui la traitaient avec une réelle affection. Mme Turner proposait souvent à Mlle Palmer de la lui confier une heure ou deux, ce qui permettait à la gouvernante d'aller rendre visite à Mlle Jewell.

Tout comme Ben, Mme Turner parut inquiète.

— C'est une si douce enfant, et pas une imbécile, même

si sa mère le pense – excusez-moi, milord. Je sais que je ne devrais pas l’encourager à venir, mais elle a tellement besoin d’être aimée. Il y a bien Mlle Palmer, mais ce n’est pas assez.

— Je ne suis pas venu vous gronder, assura Joshua.

— J’espère que non. Ça lui plaît de venir ici. Elle y est heureuse. Elle a son tablier suspendu derrière la porte, et dès qu’elle arrive, elle le met. Elle balaie, secoue les tapis, fait la vaisselle, met le linge à sécher, prépare le thé pour Ben et apprend un peu de cuisine. Elle s’est même mise au raccommodage. C’est bien simple, milord : quand elle est là, on a l’impression qu’un rayon de soleil est entré dans la maison.

Joshua se tourna vers Ben qui était devenu tout rouge.

Pour se donner une attitude, il avait entrepris de déterrer de la pointe du pied une pierre enfouie au bord de la route.

— Oui, elle sait tenir une maison, grommela-t-il enfin. Et ce n’est plus une enfant.

Là-dessus, il soutint le regard de Joshua d’un air de défi avant d’ajouter :

— C’est une adulte.

Mlle Palmer avait fait part de son souci à Joshua. Selon elle, Prudence répétait trop souvent qu’elle aimait Ben Turner. Certes, elle disait cela de tout le monde, mais elle

avait une manière spéciale de l'affirmer quand il s'agissait de Ben.

— Vous l'aimez, Ben ? demanda Joshua.

La rougeur du jeune homme s'accentua, sans qu'il détournât cependant le regard.

— Quelqu'un comme moi ne peut pas être amoureux de Prudence, euh, de lady Prudence. Vous n'avez pas besoin de vous alarmer, *milord*. Je sais rester à ma place.

Il avait mis dans ce « milord » une certaine emphase, mais aussi une certaine amertume.

— Je le sais, Ben, soupira Joshua. Je voulais vous remercier de vous occuper aussi bien d'elle.

— Je ne les ai jamais laissés ensemble, intervint Mme Turner. Je ne le ferai jamais. Je connais la vie, même si je sais qu'on peut avoir confiance en Ben.

Joshua leur sourit, les salua et, prenant Freyja par le bras, l'emmena vers l'auberge où ils avaient laissé leurs chevaux.

— Je n'ai jamais pensé que Prudence grandirait, admit-il. Peut-être parce que, par certains côtés, elle reste toujours une enfant ?

— On fait souvent, à propos des femmes, l'erreur de croire qu'elles n'ont pas de besoins comme les hommes. Prudence est maintenant une femme, et Ben s'en est aper-

çu. Il est probable que c'est surtout pour lui qu'elle veut aller voir les Turner. Que dirait la marquise si elle découvrirait la vérité ?

— Elle enverrait Prudence à l'asile. On l'enfermerait, on l'enchaînerait, on la battrait... bref, on la traiterait comme un animal.

— Même *elle* ne pourrait pas agir aussi cruellement.

— Elle voulait le faire quand Prudence était enfant, mais mon oncle s'y est opposé. Elle en reparle maintenant. Si elle doit aller vivre dans la maison des douairières avec ses filles, Prudence sera sacrifiée.

Freyja prit une profonde inspiration.

— Si je ne donne pas un coup de poing dans la figure de cette femme avant de partir d'ici, c'est que je suis devenue une sainte... Comment pensez-vous résoudre la situation ? Vous êtes le tuteur de Prudence, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à ce que je sois convaincu de meurtre, oui.

Quelle est la solution, à votre avis ? La donner en mariage à un pêcheur ?

Il sourit en voyant l'expression de Freyja. Une telle perspective devait dépasser l'imagination des Bedwyn. Pourtant il avait appris, en allant à Lindsey, qu'Aidan avait épousé la fille d'un mineur gallois, et Rannulf celle d'un obscur pasteur de village, qui plus est petite-fille d'une

actrice londonienne. Cependant, Eve et Judith étaient aussi bien acceptées par cette fière famille que si elles avaient été duchesses.

— Prudence est probablement capable de faire son choix, Joshua. Hier, quand nous gravissions la colline qui se trouve derrière le château, elle est venue prendre ma main. Non parce qu'elle avait besoin d'aide, mais parce qu'elle pensait que *moi*, j'avais besoin d'être aidée.

— Vous m'avez sérieusement rabroué lorsque j'ai commis cette erreur.

— J'ai été touchée par le geste de Prudence. Il ne faut pas redouter ce qui peut lui arriver. Nous devrions plutôt nous inquiéter pour nous qui nous méfions de tout, des autres comme de la vie.

Il la regarda avec étonnement. Sa voix avait perdu cette hauteur qui lui était coutumière. Elle tremblait presque d'émotion. Tout cela parce que Prudence, la devinant seule, lui avait pris la main.

— Il faut que je lui parle, décida-t-il. Vous viendrez avec moi ?

— Vous devriez plutôt demander à Eve de vous accompagner. Mais oui, je viendrai, Joshua. Comme tout est compliqué... Je me demande ce que je fabrique à Penhallow ! s'exclama-t-elle soudain. Je devrais être à Bath,

faisant le tour de la buvette thermale tous les matins et prenant le thé l'après-midi aux Upper Assembly Rooms.

— Chérie, vous avez vu passer un aventurier et n'avez pu résister au plaisir de mettre un peu d'animation dans votre existence en le suivant. En outre, vous êtes mieux ici, avec moi, qu'à Bath où vous mouriez d'ennui, non ?

Dès qu'ils pénétrèrent dans la cour pavée de l'auberge, un palefrenier courut chercher leurs chevaux.

— Un aventurier... répéta-t-elle. C'est ce que vous êtes, Joshua ? Ah, la vie était simple quand je n'avais aucun doute à ce sujet !

En guise de réponse, il lui adressa un clin d'œil.

Nuageux, venteux, le temps n'était guère engageant le lendemain matin. Joshua était parti de bonne heure avec Aidan et son régisseur. La marquise avait envoyé Constance faire une course au village et, à la dernière minute, avait suggéré que le révérend Calvin Moore l'accompagne. En voyant l'expression de Constance, Alleyne avait demandé à Chastity si elle aimerait elle aussi aller à Lydmere, et ils étaient partis tous les quatre, tandis que la marquise lançait des regards perçants comme des dagues dans le dos d'Alleyne.

Quelle ennemie pénible ! pensa Freyja.

Très différente en cela des Bedwyn, la marquise ne ma-

nifestait jamais ouvertement son hostilité. Elle ne luttait pas à la loyale, préférant tendre des toiles d'araignées en attendant que ses victimes viennent s'y prendre. Entre-temps, elle se comportait en charmante hôtesse. Son aimable sourire semblait peint sur son visage.

Freyja s'était installée dans la salle à manger réservée aux petits déjeuners. Elle écrivait à son notaire pendant que Morgan, assise à côté d'elle, rédigeait une lettre à l'intention de Judith.

— C'est très bizarre d'attendre sans fin que quelque chose arrive, fit Morgan. Or rien ne se passe. Je m'attendais à des éclats dès notre arrivée à Penhallow. J'imaginais déjà l'excitation du danger, des épées étincelantes, des pistolets fumants... puis la satisfaction de la victoire.

— Tu es déçue ?

— Non, mais un peu mal à l'aise. La marquise exècre Joshua. Et nous tous aussi, même si elle répète qu'elle est heureuse de nous recevoir. Pourquoi le hait-elle autant ? Au point qu'elle aimerait le voir pendu ?

— Elle ne lui pardonne pas la mort de son fils. De plus, elle le croit responsable de cette sordide histoire avec la gouvernante. Et enfin, le soir où son fils a voulu avoir une explication avec Joshua, il est mort. Dans un sens, on ne

peut pas lui en vouloir de se demander si cet accident en était vraiment un.

— Je suppose que c'est le fils qui a séduit la gouvernante ?

— Oui.

— Je ne crois pas que je l'aurais aimé. Je crois même que je l'aurais détesté autant que je déteste sa mère. Comment a-t-il pu laisser Joshua se faire accuser à sa place et chercher un toit pour cette pauvre fille ? Ce qui m'inquiète, Freyja, c'est ce témoin. Quel ennui qu'il ne soit pas chez lui et que nous ne puissions pas aller le trouver ! Seul, il ne représente pas une véritable menace, mais que se passera-t-il s'il trouve d'autres personnes pour corroborer ses dires ? Joshua ne se rend donc pas compte du danger ? Il ne va rien faire ?

— Mais si, lança l'intéressé.

Toutes deux se tournèrent vers le seuil pour découvrir Joshua, toujours en tenue d'équitation. Son visage avait pris des couleurs dans le vent, et ses yeux riaient plus que jamais.

Il aime le risque, songea Freyja.

Son corps, immédiatement, réagissait à la présence de cet homme à la beauté virile. Elle avait voulu, la veille, que *cela* arrive afin d'avoir des souvenirs... Quelle folle incons-

cience ! Comment pourrait-elle vivre à présent sans *cela* ?

Comme pourrait-elle vivre sans lui ?

— Qu’allez-vous faire, alors ? questionna Morgan.

Il se mit à rire.

— Je ne vais pas tout gâcher en vous le dévoilant. Si Garnett n’est pas rentré, je pense qu’il sera de retour pour le bal. En tout cas, il devrait avoir reçu une invitation.

— Je le sais, c’est moi qui l’ai écrite, dit Morgan. Mais pourquoi ?

Il sourit.

— Laissez-moi seulement vous dire que si Garnett vient, ce bal sera un événement selon le cœur des Bedwyn.

Les yeux de Morgan étincelèrent.

— Oh, vous avez organisé quelque chose ! Bravo !

Il lui tapota l’épaule amicalement, avant de se tourner vers Freyja.

— Je vais me promener le long de la rivière avec Prudence. Voulez-vous venir ?

— Pas moi, déclara Morgan. Je dois terminer ma lettre à Judith, puis il faudra que j’écrive à tante Rochester. Il y a une éternité que je ne l’ai pas fait, et c’est elle qui doit me présenter à la reine au printemps prochain – que Dieu me préserve de cette épreuve !

Freyja monta mettre une robe en lainage et une chaude

pelisse. Elle y ajouta un bonnet qui lui couvrait les oreilles. Prudence, qu'elle retrouva en bas, était elle aussi habillée chaudement, en jaune des pieds à la tête. Elle souriait, visiblement ravie à la perspective d'une promenade en leur compagnie.

Ils descendirent vers la vallée en traversant la pelouse en pente, au lieu d'emprunter l'allée qui passait devant la maison des douairières. Prudence faillit perdre l'équilibre et atterrit en riant dans les bras de Joshua, qui la maintint solidement. Comme la descente devenait très raide, il se tourna vers Freyja, prêt à lui offrir le même service, mais en voyant son regard, il se contenta de ricaner.

Ils atteignirent enfin le sentier qui longeait la rivière. Ils s'arrêtaient souvent pour regarder les courants paresseux qui contournaient des rochers ou des petits bancs de sable, et les têtards qui s'agitaient dans l'eau. Joshua prit une pierre et l'expédia sur la rive opposée, en décrivant un arc parfait. Prudence battit des mains, ravie. Freyja, bien décidée à ne pas être en reste, saisit un galet plat et le lança de telle façon qu'il fit quatre ricochets avant de sombrer. Cette fois, Prudence sauta de joie.

— Je veux faire cela, moi aussi ?

Freyja passa dix bonnes minutes à lui montrer comment choisir le galet et comment jouer du poignet afin qu'il ef-

fleure la surface de l'eau. Prudence essaya cinquante fois sans jamais y parvenir, mais cela l'amusa beaucoup. Puis elle s'assit sur un gros rocher, en proie à un fou rire inextinguible, quand elle découvrit que Joshua était tout aussi maladroit.

Freyja était sûre qu'il aurait été capable de réussir au moins dix ricochets s'il l'avait souhaité.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle ressentait une telle tendresse pour Prudence. Elle s'était toujours sentie très mal à l'aise quand il était question d'handicapés. Si elle avait su à l'avance que Prudence l'était, elle aurait été horrifiée et l'aurait probablement évitée. Ces derniers jours, elle était restée à distance, laissant Eve, Joshua et Chastity s'occuper de la jeune fille.

Mais elle devait reconnaître qu'il n'y avait chez Prudence aucune duplicité, aucune stupidité, aucun esprit négatif. C'était une créature solaire qui, tout simplement, ne possédait pas ce que les autres humains possédaient : cette faculté, une fois passées l'exubérance et la confiance de l'enfance, d'entrer dans les noirceurs compliquées de la maturité.

Joshua la regarda avec un sourire chaleureux jusqu'à ce qu'elle cesse enfin de rire.

— Aimes-tu aller au village, Prudence ?

— Oui. J'aime cela.

— Quel est ton endroit préféré, là-bas ?

Prudence jeta un coup d'œil dans la direction de Lyd-
mere.

— Le cottage.

— Celui de Mme Turner ?

— Oui.

— Pourquoi aimes-tu ce cottage ?

Il s'accroupit devant elle, prit quelques galets plat et les
fit sauter dans sa main.

— Je peux faire des choses, je peux aider. J'aime tout ce-
la.

— Mais ce cottage est très petit. Tu n'aimerais pas vivre
là-bas ?

Elle fronça les sourcils, avant de sourire.

— Si, j'aimerais cela. Je sais faire des choses.

— Tu aimes Mme Turner ?

— Oui.

Son sourire s'agrandit.

— Et Ben. *J'aime* Ben.

— Vraiment ?

Oubliant qu'il était censé être incapable de réussir un
seul ricochet, il lança l'un des galets qui rebondit cinq fois.

Surexcitée, Prudence se mit à rire en désignant les ronds

successifs qui s'élargissaient dans l'eau.

— Pourquoi l'aimes-tu, Prudence ? Il est gentil avec toi ?

— Oui. Il est content quand je lui prépare son thé, et il mange mon gâteau, pas celui de Mme Turner. Ben m'aime.

— Moi aussi, je t'aime, Prudence. Et Freyja aussi.

— Oui.

Elle tourna vers Freyja son regard rayonnant.

— Joshua vous fait du bien. Je vous ai vue dans le bateau. Vous êtes allée sur l'île.

Aïe ! Freyja réussit à sourire, tout en évitant le regard de Joshua.

— Ben m'a embrassée, révéla Prudence.

Joshua pâlit.

— Il... Il t'a embrassée ?

— Oui, pour mon anniversaire. Quand j'ai eu dix-huit ans, Mme Turner m'a donné un tablier neuf et m'a embrassée. Puis Ben m'a servi du thé, ce qui nous a tous fait rire, et il m'a embrassée aussi.

Elle désigna sa joue.

— Ici. Alors je lui ai dit : « Je vous aime, Ben. » Et il a dit : « Je vous aime, Prudence. »

Là-dessus, elle se mit à rire, ravie. Puis ils se remirent à marcher. Freyja prit Prudence par la main.

— Aimez-vous Ben d'une manière spéciale ? lui deman-

da-t-elle. Comme Eve aime Aidan, par exemple ?

— Ou comme vous aimez Joshua ? Oui. Ben a de belles mains. De grandes mains. Il travaille avec ses mains, mais il ne me fera jamais mal.

— Bien sûr que non, assura Joshua. Personne ne te fera jamais de mal. Sais-tu ce qu'est le mariage ? Sais-tu ce que font les gens mariés ?

— Oui. Ils veillent l'un sur l'autre, ils s'embrassent et ils ont des bébés.

Par-dessus la tête de la jeune fille, Joshua adressa un coup d'œil stupéfait à Freyja.

— C'est Mlle Palmer qui me l'a expliqué, poursuivit Prudence. Et Chastity. Chastity m'a emmenée voir Mlle Jewell et me l'a expliqué aussi. Mlle Jewell a David. J'aime David.

— Son fils ? C'est un beau petit garçon.

— Je sais qu'il y a de mauvais baisers. Mlle Jewell m'a dit que je ne devais laisser personne m'en donner. Ben ne me donnerait jamais de mauvais baisers. Ben m'aime. J'aime Ben.

Les femmes qui l'entouraient – à l'exception de sa mère qui était pourtant la plus qualifiée pour le faire – semblaient concernées par les dangers que pouvait revêtir la sexualité pour Prudence. Elles avaient compris que ce n'était plus une enfant.

— Si tu habitais tout le temps au cottage, dit Joshua, tu devrais dormir là-bas, y vivre et travailler tous les jours.

Lady Prudence Moore doit vivre dans un château, être servie par des domestiques et avoir de belles robes.

— Je voudrais habiter au cottage. Je voudrais vivre avec Mme Turner, et surtout avec Ben. J'aime Ben. Il ne me donnera jamais de mauvais baisers. Il ne me fera jamais de mal avec ses grandes mains.

Joshua embrassa le bout de ses doigts.

— Non, il ne te fera jamais de mal. Je connais Ben depuis toujours. Il est très gentil. Et ses baisers seront de bons baisers.

Freyja s'aperçut que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Veux-tu que je parle à Ben et à Mme Turner ? interrogea Joshua. Veux-tu que je leur dise que tu aimerais vivre avec eux ?

Elle cessa de marcher et joignit les mains.

— Mais... Mlle Palmer dit que mère dirait non. Et que tu dirais non aussi. J'ai demandé à Mme Turner, et elle a dit que mère dirait non. Et toi aussi. Alors Ben s'est mis à pleurer et est parti marcher très loin.

— Tu es une femme, Prudence, plus une petite fille. C'est à toi de décider ce que tu veux. Mme Turner et Ben doivent eux aussi décider ce qu'ils veulent. J'irai leur parler.

Prudence eut un sourire radieux. Puis elle se mit à rire et tournoya joyeusement sur elle-même, avant de glisser une main dans celle de Freyja et l'autre dans celle de Joshua. Ils continuèrent leur promenade le long de la rivière. En réalité, ils sautillaient plutôt qu'ils ne marchaient, tout en balançant leurs bras comme trois enfants exubérants.

Une vague d'amour envahit Freyja à l'égard de Joshua. Si elle avait pu le deviner capable de manifester une telle bonté, une telle compréhension envers quelqu'un comme Prudence, elle aurait fui les jardins de Sydney, abandonnant cette servante à son sort. Elle l'aurait ignoré à la buvette thermale. Elle aurait...

Non, elle n'aurait pas agi ainsi.

Elle aurait peut-être, au contraire, cherché à le séduire. Elle ne se serait pas contentée de flirter, lui donnant l'impression qu'elle ne voulait rien d'autre. Hélas, il était trop tard. Si elle tentait maintenant de lui faire comprendre qu'elle souhaitait davantage, il se sentirait piégé, car il n'aurait d'autre choix que de l'épouser.

Elle continua à marcher avec lui et Prudence, le cœur débordant d'amour.

21.

Les domestiques de Penhallow s'étaient donné beaucoup de mal pour préparer le grand bal. Certains s'en plaignaient, mais seulement en présence de Joshua, pour que celui-ci les taquine et se mette à rire quand ils l'appelaient « mon garçon ». Mais ils ne perdaient pas leur temps en récriminations et, en réalité, travaillaient avec enthousiasme.

Personne ne se souvenait d'avoir vu les salons d'apparat utilisés, pas même les serviteurs âgés. On se contentait de les faire visiter aux visiteurs occasionnels, tandis que la femme de charge récitait leur histoire et montrait les trésors qu'ils contenaient. Ils étaient entretenus assez régulièrement, mais on ne se donnait pas la peine de chasser le moindre grain de poussière ou de faire briller les surfaces. Cela représentait donc une tâche importante de remettre en état ces vastes pièces de réception.

— Et tout ça, pour nous et pour des gens comme nous, remarqua la cuisinière qui était venue voir la salle de bal où l'on avait descendu les grands lustres pour y ficher des bougies – des centaines et des centaines de bougies.

Car les domestiques étaient eux aussi invités, tout comme les membres de leur famille, les villageois ou les

fermiers. Même ceux qui seraient obligés de travailler le soir du bal auraient la possibilité de participer à la fête. À la demande de Joshua, le majordome avait en effet organisé un roulement par équipes. Ceux qui seraient de service au début du bal pourraient venir danser à la fin, et vice versa.

Le jardinier en chef avait parcouru serres et jardins afin de trouver les dernières fleurs. Les dames de la maison étaient chargées des bouquets, sous la supervision de Chastity qui, les joues rouges et les yeux brillants, semblait ravie à la perspective de pouvoir enfin danser. Tout se passait dans la bonne humeur, Prudence aidait de son mieux, Constance et Eve confectionnaient de jolis bouquets, mais Morgan était la plus douée pour assembler les couleurs et composer de superbes arrangements floraux. Elle fit quelques suggestions à Chastity, qui les accepta volontiers. Freyja se contentait de regarder, les bouquets n'étant pas son fort. La marquise ne se montrait pas : elle avait déclaré que les fleurs la faisaient éternuer et lui donnaient la migraine.

L'orchestre arriva en fin d'après-midi et les musiciens furent conduits à leurs chambres, dans l'aile du fond, après avoir installé leurs instruments sur l'estrade et les avoir accordés.

Le dîner fut servi deux heures plus tôt que d'habitude, car les invités devaient arriver à sept heures du soir et les dames préféraient se changer après le repas. Ce bal n'aurait rien à voir avec les bals londoniens, qui commençaient tard et se terminaient parfois à l'aube. La majorité des invités, des travailleurs, ne pouvaient pas se permettre de faire la grasse matinée le lendemain. Et un certain nombre d'entre eux seraient obligés de parcourir un long chemin à pied ou en carriole – même si le responsable des écuries, à la demande de Joshua, s'était arrangé pour envoyer des voitures chercher les plus âgés ou ceux qui habitaient très loin.

Joshua et Freyja, la marquise, Constance, Chastity et Prudence se tiendraient à l'entrée de la salle de bal pour recevoir les invités.

Joshua, très élégant dans un habit du soir brun foncé avec un pantalon couleur vieil or et une chemise ornée de dentelle au cou ainsi qu'aux poignets, jeta un coup d'œil à la salle de bal d'un air satisfait. Il avait toujours trouvé fort dommage que ces salons ne soient jamais utilisés. Il huma le parfum des fleurs, admira le parquet étincelant sous la lumière des lustres, et leva les yeux pour contempler le plafond peint de scènes mythologiques.

Une certaine euphorie l'envahit. Tout cela était à lui et,

ce soir, il allait faire plaisir à ceux qui dépendaient de lui et leur montrer qu'une nouvelle ère avait commencé à Penhallow. Désormais, il n'y aurait plus de distance entre le riche et titré maître du domaine et les braves gens qui travaillaient pour lui.

Ce soir, sa nouvelle vie commençait. Il aurait été horrifié, une semaine auparavant, en pensant qu'il allait se retrouver prisonnier de Penhallow, ce château où il avait été si malheureux autrefois. Prisonnier d'un titre qu'il n'avait pas voulu, prisonnier de responsabilités dont il avait cru se décharger en les confiant à un régisseur. Mais il se rendait compte que mener un domaine ne consistait pas seulement à faire rentrer les moissons, à ensemercer les champs ou à compter les troupeaux.

Maintenant, il se sentait lié à Penhallow.

Ce n'était cependant pas une soirée agréable qui l'attendait. Tant de détails devaient être mis au point avant qu'il puisse enfin se détendre et penser à être heureux – si du moins le bonheur existait. Or, à son avis, cette notion était un parfait non-sens. Hugh Garnett était rentré chez lui, avait-il appris. Viendrait-il au bal ? Il en était presque sûr. Et puis, il y avait sa tante. Et Freyja...

Il entendit un bruit de pas et se retourna pour voir Freyja, Morgan, Eve, Aidan et Alleyne le rejoindre. Ces deux

derniers étaient en classiques habits de soirée noir et blanc. Freyja portait une robe vert pâle brodée d'or, largement décolletée, et festonnée à l'ourlet comme au bas des manches. Des fils d'or ornaient ses cheveux qui avaient été réunis sur le sommet de sa tête et ses longs gants, tout comme ses escarpins, étaient eux aussi couleur or.

Il retint sa respiration. Depuis quand la trouvait-il belle ? Elle ne l'était pas vraiment. Mais, pour lui, elle était plus jolie que toutes les autres femmes. Il prit sa main gantée et la porta à ses lèvres.

— Vous êtes superbe, ma toute charmante.

Elle haussa les sourcils.

— Vous aussi.

Il éclata de rire avant de saluer les autres. Sa tante et ses cousines arrivaient avec Calvin. En soie noire, de hautes plumes dans les cheveux, la marquise souriait en regardant autour d'elle d'un air approbateur comme si elle avait organisé la soirée. D'ailleurs, elle avait été de bonne humeur toute la journée, même si elle avait évité la salle de bal où l'on disposait les arrangements floraux. Constance, dans une robe bleu pâle, paraissait très calme – et, curieusement, plus jolie qu'à Bath. Chastity, en rose, semblait surexcitée. Prudence, en jaune pâle, ne la quittait pas.

Les premiers invités commencèrent à arriver, puis ce fut

un flot ininterrompu, dans un curieux mélange d'élégantes personnes de la haute société et de villageois ou de fermiers endimanchés. Ces derniers, à la fois gauches, contents et un peu ahuris, saluaient la marquise, tandis que les femmes lui faisaient la révérence. Très raide, elle les accueillait avec condescendance. Ces braves gens semblaient beaucoup plus à l'aise devant Joshua, qui serrait chaleureusement les mains et ne manquait pas d'avoir un mot gentil pour chacun.

Ce fut avec plaisir qu'il constata la venue d'Ann Jewell. Il était allé la voir personnellement afin de la pousser à accepter l'invitation. Elle arriva en compagnie de Mlle Palmer et, les yeux baissés, fit la révérence à la marquise. Ben Turner apparut ensuite avec sa mère. Puis ce fut au tour du vieux menuisier et de sa femme, les Allwright, d'Isaac Perrie, l'aubergiste, suivi de son épouse et de leurs deux filles, de Jim Saunders, de sir Rees Newton, le magistrat local, accompagné par lady Newton et leur fils...

Lorsque ce défilé se réduisit enfin, Joshua donna aux musiciens le signal de commencer à jouer. La plupart des invités étaient là, à l'exception de Hugh Garnett. Ce serait désolant que ce dernier ne se montre pas. Mais, en attendant, il fallait faire danser tout ce monde.

Joshua, qui ouvrit le bal avec Freyja, avait donné des in-

dications aux musiciens. Cela devait commencer par une danse campagnarde très vive – comme la plupart de celles qu’il avait choisies. Ainsi, chacun en connaîtrait les pas et pourrait s’en donner à cœur joie. Il y eut cependant, au début, un moment de flottement, et Joshua dut faire le tour de la salle, Freyja à son bras, pour inciter ceux qui n’osaient pas se lancer à rejoindre les danseurs. Quand presque tout le monde rejoignit la longue ligne, il reprit sa place en tête avec Freyja et les musiciens se remirent à jouer.

Après cela régna une bonne humeur générale. Si les aristocrates se sentaient mal à l’aise au milieu de cette foule bon enfant, ils n’en manifestèrent rien. Aidan invita Anne Jewell pour la seconde danse, tandis qu’Alleyne avait choisi l’une des filles Perrie, dont les joues étaient si rouges que l’on pouvait craindre de la voir s’enflammer. Joshua fit danser Constance, à laquelle la marquise avait imposé Calvin comme cavalier pour l’ouverture du bal.

— Tu t’amuses bien ? demanda-t-il à sa cousine.

— Naturellement.

— Jim Saunders va sûrement vouloir te faire danser.

Ce dernier, avait remarqué Joshua, n’avait encore invité personne.

— Mère n’aimerait pas cela.

— Et *toi* ?

Elle se contenta de soupirer en guise de réponse.

— Et cela plairait-il à Saunders ?

Cette fois, elle fronça les sourcils.

— Nous ne pouvons pas toujours faire ce que nous voulons.

— Pourquoi pas ?

— Oh, Joshua ! Je voudrais tant être aussi libre que toi !
Je voudrais...

Elle s'interrompit car les figures devenaient plus compliquées.

Ce fut après cette danse que Hugh Garnett fit son entrée, suivi par cinq hommes aux visages peu familiers.

Joshua, qui était en train de parler avec Mme Turner et Prudence, se trouva retenu par sa cousine qui, enchantée d'avoir pu danser avec Ben, lui faisait un récit surexcité de cette nouvelle expérience. Ce fut la marquise qui reçut les nouveaux venus, avec de gracieux sourires. Tout en hochant la tête, ce qui faisait onduler ses plumes, elle glissa un bras sous celui de Garnett et jeta un coup d'œil autour d'elle. Puis elle fit signe à Chastity. La jeune fille les rejoignit, un sourire de commande aux lèvres. Garnett s'inclina devant elle, lui prit la main et l'emmena au centre de la salle, où les couples commençaient à se former.

Les cinq hommes s'étaient dispersés parmi la foule.

Que va-t-il se passer maintenant ? se demanda Joshua.

Et il se mit à la recherche de Morgan, sa cavalière pour la prochaine danse.

Freyja avait dansé avec sir Rees Newton, puis avec Isaac Perrie, l'aubergiste de Lydmere. Elle avait encore peine à croire qu'il l'ait invitée... et qu'elle ail accepté. Seigneur ! Si Wulfric avait été là, il aurait, d'un regard, réduit à la taille d'une fourmi l'audacieux géant osant poser les yeux sur lady Freyja Bedwyn. Mais elle devait reconnaître qu'elle s'amusait énormément. Voilà comment, dans un monde idéal, il aurait fallu vivre. Malheureusement, cela ne durerait pas. Bientôt Joshua partirait et le domaine se retrouverait sous la férule de la marquise. À cette pensée, elle se sentit très triste pour lui. Et aussi pour elle, une fois que leurs fiançailles seraient rompues.

Mais ce soir, elle refusait de se laisser envahir par des idées sombres.

— C'est une bonne chose de voir Garnett de retour, déclara M. Perrie.

— Hugh Garnett ? demanda-t-elle. Il est là ?

— En personne.

L'aubergiste lui adressa un grand sourire.

— Le troisième avant la fin de la ligne.

Freyja jeta un bref coup d'œil à l'homme brun, jeune et assez séduisant dans le genre mielleux, qui dansait avec Chastity.

— Ne vous inquiétez pas, mon petit, dit M. Perrie. Votre amoureux n'aura pas d'ennuis.

Mon petit ? Votre amoureux ? Tout cela était tellement absurde que Freyja aurait éclaté de rire si l'angoisse ne l'avait pas soudain saisie. Quelque chose était en train de se tramer !

Cela ne tarda pas. Quand les musiciens cessèrent de jouer et que tout le monde regagna sa place, Hugh Garnett resta au centre de la salle.

— Sir Rees Newton ! lança-t-il d'une voix forte, s'adressant au magistrat local.

Le silence se fit brusquement, alors que tout le monde se tournait vers lui.

— Je me demande si vous savez, sir Rees Newton, qu'il y a ici un meurtrier et un usurpateur, poursuivit-il de la même voix.

Le regard de Freyja s'arrêta sur Joshua. Il se tenait à côté de M. et Mme Allwright. Elle retrouva alors l'homme à la fois plein d'humour et de défi qui avait fait irruption dans sa chambre d'auberge, tandis qu'elle était en route pour Bath. Celui qui, à la buvette thermale, après l'incident des

jardins de Sydney, attendait qu'elle finisse de l'accuser pour raconter sa version de l'histoire. Il paraissait plein de vie, prêt à affronter le danger – et cela visiblement l'enchantait.

— Excusez-moi, fit sir Rees avec stupeur. Est-ce à moi que vous vous adressez, Garnett ?

— Je ne peux pas croire que Joshua Moore ait eu le front de revenir en Cornouailles, après avoir assassiné son cousin. Il y a cinq ans, il l'a emmené en bateau, l'a jeté par-dessus bord et l'a maintenu sous l'eau avec son aviron. Il l'a tué par cupidité. Et vous le voyez aujourd'hui, devenu marquis de Hallmere, le maître de ce domaine. Je suis venu le dénoncer, car je l'ai vu, et je ne suis pas le seul : j'ai des témoins.

Personne n'osait bouger, sauf Chastity, qui s'était laissée tomber dans un fauteuil près de Morgan, et la marquise qui semblait sur le point de s'évanouir.

Sir Rees paraissait plutôt irrité.

— Il s'agit d'une accusation sérieuse, Garnett. Mais ce n'est ni le moment ni l'endroit pour...

— J'étais avec Hugh Garnett cette nuit-là, coupa un homme trapu, à l'aspect mal dégrossi. Je peux témoigner de ce meurtre.

— Moi aussi, renchérit un chauve qui se tenait près de

l'estrade de l'orchestre.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

Cinq témoins, plus Hugh Garnett. Freyja sentit ses jambes se dérober sous elle, tandis qu'une nausée la gagnait.

— Monsieur Garnett... fit la marquise d'une voix tremblante. Quand vous êtes venu me trouver pour me parler de cela, je n'ai pas voulu ajouter foi à vos révélations. Comment aurais-je pu croire mon cher Joshua capable d'une telle atrocité ? Lui que j'ai toujours considéré comme mon fils ? Je vous ai alors déclaré que je ne vous croirais jamais, à moins que vous ne puissiez me fournir des preuves. Apparemment, vous en avez. Malgré tout, je suis toujours incapable de penser que mon cher Joshua... Elle porta son mouchoir à ses yeux.

— Dites-moi que tout cela est une erreur, supplia-t-elle. Dites-moi que je fais un cauchemar.

Freyja serra les poings.

Sir Rees s'avança. Il paraissait bouleversé – ce qui n'avait rien de surprenant. Comment aurait-il pu s'attendre à un pareil coup de théâtre le soir du grand bal à Penhallow ? Mais avant qu'il puisse prendre la parole,

Isaac Perrie déclara :

— Ne vous mettez pas dans un état pareil, milady. Ce sont tous des salauds de menteurs. Tous ! Je peux vous l'affirmer, pour la bonne raison que j'étais à la porte de mon auberge cette nuit-là. Une tempête s'annonçait et je savais que les garçons avaient pris une barque. Je les ai vus revenir. Le jeune Joshua -celui qui est maintenant marquis – ramait et votre fils nageait à côté. Ils étaient tout près du rivage. J'ai vu votre fils se mettre debout au moment où il a eu pied. Et le jeune Joshua est reparti vers le large. Je ne trouvais pas ça très prudent, avec une mer démontée, mais je le savais capable de manier un bateau, aussi je ne m'inquiétais pas vraiment.

— Je les ai vus aussi, renchérit un autre. J'étais derrière vous, Isaac, vous devez vous en souvenir. Le jeune milord, le cousin du jeune Joshua, était sain et sauf.

— Moi, je les ai vus de la route, ajouta un troisième homme. Tout s'est passé exactement comme vient de le dire Isaac.

— J'étais près de notre bateau avec mon père, intervint Ben Turner. Je les ai également vus.

— Moi aussi, j'étais à l'une des fenêtres du cottage, fit Mme Turner.

Freyja ouvrit son éventail et l'agita lentement. Quand

son regard croisa celui de Morgan, elles échangèrent un demi-sourire. Une demi-douzaine au moins de personnes du village avaient été témoins de la scène. Et comme si ce n'était pas suffisant, plusieurs domestiques de Penhallow, qui se promenaient sur la plage de l'autre côté de la rivière, y avaient également assisté, tout comme un couple de fermiers qui se trouvait sur la falaise.

Pour une nuit de tempête, il y avait eu beaucoup de monde dehors – et tous dotés d'une excellente vision car il était peu probable que la lune ait brillé par temps couvert. Freyja se tourna vers Joshua, qui lui fit un clin d'œil.

La marquise et Hugh Garnett n'avaient pas pris en compte le fait que Joshua n'avait que des amis au village. Des gens qui le connaissaient, l'aimaient et lui faisaient confiance au point de produire un faux témoignage pour lui venir en aide.

Hugh Garnett ne se démontra pas.

— Ils mentent, Newton ! Ils mentent tous.

Son visage, d'abord très rouge, tirait maintenant sur le violet. Il risquait une apoplexie. La marquise chancelait, mais personne ne venait la soutenir.

— Ils mentent, répéta-t-il. Ils défendent un assassin parce que celui-ci les a invités au bal. Ce n'est pas le vrai marquis. Il aurait dû être pendu voici bien longtemps. Le

révérant Calvin Moore, lui, est le véritable marquis.

Isaac Perrie menaçait du doigt l'homme trapu à l'aspect mal dégrossi qui, le premier, avait corroboré les assertions de Hugh Garnett.

— Vous ! Il y a six ans, on vous a obligé à quitter la région avec vos copains, toutes ces fripouilles qui traînent derrière vous dès qu'il y a un mauvais coup à faire. On vous a dit qu'on ne voulait pas de contrebandiers par ici, et que si vous aviez le malheur de vous montrer de nouveau, on vous livrerait aux autorités, en espérant vous voir pendus ou envoyés au bagne. Et vous revoilà tous avec Hugh Garnett afin de témoigner d'un meurtre ! Alors, vous étiez tous là, et aucun d'entre vous n'a levé le petit doigt pour sauver celui que vous étiez en train de voir se faire tuer ? Et après ça, vous n'avez même pas dénoncé l'auteur du prétendu crime ? En voilà une drôle d'histoire !

Il y eut un éclat de rire général. Certains applaudirent, d'autres lancèrent des cris de joie, tandis que quelques-uns juraient d'un air menaçant.

Dès que sir Rees Newton leva les mains afin de réclamer le silence, tout le monde se tut.

— Je ne sais pas ce qu'il y a au fond de cette histoire, mais elle semble à première vue aussi absurde que malveillante. Vous devriez avoir honte de vous, Garnett. Et si

je découvrir la trace de vos cinq soi-disant témoins dans ma juridiction demain, qu'ils soient prévenus : ils iront attendre en prison mon bon plaisir. Ou plutôt mon déplaisir. Quant aux témoins de la défense, je leur conseille d'aller à l'église dimanche prochain et de dire une prière de plus pour le salut de leur âme. Milady, je suis navré du chagrin que tout cela vous a causé. Et milord...

Il s'inclina dans la direction de Joshua.

— ... j'ai toujours cru votre relation des faits de cette triste nuit, et je la crois encore. Vous aviez la réputation d'être un garçon très franc sur lequel on pouvait compter, et je n'ai vu aucune raison de douter de vous. Je suggère que vous donniez aux musiciens le signal de se remettre à jouer. Il faut que le bal continue... si du moins vous estimez que la soirée n'a pas été gâchée.

— Pas du tout, assura Joshua pendant que Hugh Garnett s'éclipsait, tête basse, suivi de ses cinq complices.

D'ailleurs, il est l'heure d'aller souper dans la salle à manger d'apparat. Je crains qu'il n'y ait pas assez de sièges pour tout le monde là-bas. Je suggère que chacun remplisse une assiette au buffet et trouve une place dans les salons. Lady Freyja Bedwyn et moi irons vous voir.

N'oublions pas que ce bal est destiné à fêter nos fiançailles. Tout le monde applaudit. Mais avant que les invités ne

se dirigent vers la salle à manger, le révérend Calvin

Moore s'éclaircit la gorge et se mit à parler de la voix forte qu'il devait employer quand il se trouvait en chaire – une voix qui tremblait d'indignation.

— Tout cela est dû à l'ignoble lâcheté des brigands qui ont troublé la quiétude du village en venant s'y livrer à la contrebande. Ils ont voulu se venger de Joshua qui, à l'époque, s'était rangé avec les villageois du côté de la loi afin de les dénoncer. Quand ma cousine, la marquise de Hallmere, bouleversée par les révélations de ce Garnett, m'a appelé au secours, j'aurais dû deviner qu'il s'agissait d'un coup monté. Je ne suis pas venu parce que je convoitais le titre. Les honneurs ne m'intéressent pas. Je suis un homme d'Église et ma vie actuelle me convient parfaitement.

Il y eut d'autres applaudissements. Puis les invités gagnèrent la salle à manger d'apparat, en faisant mille commentaires sur ce qu'ils venaient d'entendre.

Joshua s'approcha de Freyja, les yeux rieurs.

— Vous voyez, chérie, il vaut mieux parfois garder le silence et laisser son adversaire se prendre à son propre piège.

— Comme je l'ai fait à la buvette thermique ?

Il lui prit les mains.

— Vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'un homme courtois abonde dans votre sens. Mais...

— Je suppose que M. Perrie savait déjà comment il allait procéder le jour où il vous a dit de le laisser s'occuper de tout.

Il lui sourit.

— Ma tante et Garnett ne sont pas des ennemis sérieux.

Il n'a pas été bien difficile de les écraser, n'est-ce pas ?

— On va en parler dans le village pendant au moins cinquante ans, avant de transmettre l'histoire aux générations suivantes.

En entendant cela, il éclata de rire.

Joshua n'avait rien demandé aux villageois qui étaient venus à son secours, pas même à Perrie. Ils l'avaient fait parce qu'ils avaient en lui une confiance aveugle. Ils n'avaient pas douté de lui une seconde parce qu'ils le connaissaient – et aussi parce qu'ils connaissaient Albert.

Aucun d'entre eux ne croyait que Joshua était le père de l'enfant d'Anne Jewell, même s'il n'avait jamais estimé utile de mettre les choses au point.

Comment avait-il pu partir en laissant de tels amis et en se jurant de ne jamais revenir ?

Ainsi qu'il l'avait promis, il fit le tour des invités en compagnie de Freyja. Il venait d'annoncer que ce bal était

destiné à fêter leurs fiançailles. Ce mensonge lui faisait honte. À moins... À moins qu'il ne parvienne à la faire changer d'avis ?

Chastity lui toucha le bras juste au moment où les gens, après avoir fait honneur au buffet, commençaient à revenir dans la salle de bal. Elle semblait à peine tenir debout et sa pâleur était telle que sa peau était devenue grise.

— Joshua, peux-tu nous rejoindre dans la bibliothèque, s'il te plaît ? J'ai déjà demandé à mère d'y aller, ainsi qu'à Constance, au cousin Calvin, à sir Rees Newton et à Mlle Jewell. Freyja, venez vous aussi.

Joshua lui pressa la main.

— Non, Chastity ! Je t'en prie, ne fais pas cela. Ce n'est pas nécessaire.

— Si.

Elle leva vers lui de grands yeux mornes avant de se dégager.

— Si, répéta-t-elle. Il le faut.

Il soupira en songeant qu'elle avait probablement raison... De toute façon, il était trop tard pour l'arrêter.

— Allons-nous enfin découvrir ce qui s'est passé cette nuit-là ? interrogea Freyja.

— Nous allons le savoir, acquiesça-t-il en lui offrant le bras.

22.

— Personne n'a dit la vérité dans la salle de bal. Personne, commença Chastity après les avoir invités à s'asseoir.

Seuls elle et Joshua étaient restés debout. Joshua se tenait près d'une fenêtre, tandis que Chastity se cramponnait à deux mains au bord du bureau.

— Je le sais parfaitement, lady Chastity, déclara sir Rees Newton. Je vous en prie, ne vous rendez pas malade avec cette histoire. Hugh Garnett peut devenir vraiment malfaisant quand cela le prend. Les hommes qui l'accompagnaient sont tous des vauriens. Quant à ceux qui ont parlé en faveur de lord Hallmere, je suis sûr qu'ils n'ont rien vu, mais ils le connaissent, lui font confiance et, apparemment, ont décidé de le défendre à leur façon. Je ne souhaite pas remuer tout cela. Je préfère danser et passer une bonne soirée.

— Peut-être est-ce là le problème, commenta la marquise avec amertume.

Pour une fois, son masque de douceur était tombé.

— Tout le monde a toujours aimé Joshua. Tout le monde a toujours cru ce qu'il disait. Personne, pas même mon mari, n'a souhaité pousser l'enquête pour savoir ce qui

s'était exactement passé cette nuit-là. Albert était allé trouver Joshua pour lui faire des reproches au sujet de son immoralité. Et il en est mort. Joshua a été le dernier à le voir. N'est-ce pas suffisamment louche ?

— Personne n'a dit la vérité, répéta Chastity. Tout le monde a menti.

Elle avait élevé la voix et parlait distinctement, les yeux fixés sur le tapis.

— Oui, tout le monde a menti parce qu'il n'y avait personne dehors cette nuit-là, que ce soit sur l'eau ou sur terre, pour pouvoir témoigner de ce qui s'est passé. Personne à part Joshua, Albert... et moi.

Seigneur ! Comme les autres, Joshua se tourna vers elle avec stupeur.

— Je jure avoir tout vu, reprit Chastity.

— Moi aussi, Chastity, dit Anne Jewell, puisque j'étais avec vous.

Que diable signifiait tout cela ? Chastity ne la contredit pas.

— J'ai marché jusqu'au village, expliqua-t-elle. Je savais qu'Albert voulait parler à Joshua, et je l'ai suivi. Je suis d'abord passée chez Mlle Jewell, et nous sommes toutes les deux allées voir Joshua. Mais il n'était plus là : il était parti en barque avec Albert. Nous avons attendu leur retour. Les

nuages couvraient le ciel, le vent se levait et la mer devenait houleuse. Il n'y avait pas un chat dehors.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— J'avais un fusil avec moi.

— Quoi ? s'écria la marquise en s'adossant d'un air mourant à son fauteuil.

Nul ne lui prêta attention. Aussi jugea-t-elle inutile de jouer la comédie de l'évanouissement.

— Nous nous sommes mises à l'abri du vent derrière un bateau quand nous avons vu Joshua revenir. Au début, nous avons cru qu'Albert n'était pas avec lui, puis nous l'avons vu nager à côté de la barque. Ils sont arrivés près du bord et dès qu'Albert a repris pied, Joshua est reparti vers le large.

— Merci, Chastity, fit Joshua avec fermeté. Tu as dit tout ce qu'il fallait. Cela confirme ma version. Maintenant, nous...

Freyja se leva, le rejoignit et posa la main sur son bras.

— Nous devons savoir ce qui est arrivé à Albert, déclara Calvin. Il serait donc revenu sain et sauf ?

— Oui, affirma Chastity. Je l'ai menacé du fusil et lui ai dit que je ne le laisserais pas sortir de l'eau tant qu'il n'aurait pas promis d'aller trouver père afin de lui confesser la vérité. Et aussi de quitter Penhallow et de ne jamais

y revenir.

— Oh, Chastity ! s'exclama Constance.

Elle se tourna vers Anne Jewell, le visage ravagé.

— C'était Albert le père de votre enfant ? Je pense que je l'ai toujours su, mais je refusais d'y croire. En tout cas, j'étais sûre que ce n'était pas Joshua.

— Mauvaise fille ! hurla la marquise en fixant Chastity de son regard noir. Je n'ajouterai jamais foi à tes racontars. Jamais ! Quant à celle-ci, cette... cette...

Du doigt, elle désigna Anne Jewell.

— ... cette putain ! Ce n'est qu'une menteuse. Tout comme Joshua. Et même s'il est vrai qu'Albert...

Elle haussa brusquement les épaules avant d'enchaîner d'un ton venimeux :

— Quant à toi, Chastity, comment as-tu pu menacer ton frère ? Comment as-tu osé vouloir le bannir de la demeure qui devait lui revenir un jour ? Tout cela parce qu'il a pris son plaisir avec une femme qui n'arrêtait pas de lui courir après ? Elle ne cessait de l'aguicher pour qu'il la rejoigne à la nursery. Tu crois que je n'ai pas remarqué le manège de... de cette...

— Il n'y avait pas de balle dans le corps, fit sir Rees.

Votre frère s'est noyé, lady Chastity.

— Je n'ai pas tiré. En voyant le fusil, il s'est moqué de

moi. Il m'a dit qu'il avait l'intention de nager un peu plus parce que la nuit était belle. Et il est reparti dans l'eau.

Elle se prit le visage entre les mains.

— Je n'ai pas cherché à l'en empêcher. Si quelqu'un est responsable de sa mort, c'est moi.

Constance courut la serrer dans ses bras. Chastity resta immobile pendant quelques instants, avant de la repousser gentiment.

— Ce n'était pas seulement à cause de Mlle Jewell, même si c'était déjà horrible. Mlle Jewell est devenue la proie d'Albert.

Elle se tourna vers sa mère.

— Au lieu de l'attirer dans la nursery, elle l'en repoussait.

La marquise se mit à ricaner.

— À d'autres !

— Chastity, supplia Anne Jewell. Je vous en prie...

— Arrête, Chastity, fit Joshua à son tour. Tu en as assez dit.

— Non. Il faut que vous sachiez tous que j'ai été contente quand j'ai appris sa mort. Oui, j'ai été contente. Et, que Dieu me pardonne, je le suis toujours. Prudence avait treize ans à l'époque. Treize ans, vous imaginez ? Et c'était sa propre sœur... Mais il croyait que parce qu'elle restait

enfant dans sa tête, parce qu'elle souhaitait faire plaisir à ceux qui l'entouraient, il pouvait la plier à tous ses besoins. Je... Je regrette presque de ne pas l'avoir tué moi-même.

La marquise laissa échapper un cri perçant avant de se laisser aller dans son fauteuil. Cette fois, Constance alla lui prendre la main. Calvin s'éclaircit la gorge.

— Je vous admire, Chastity, déclara Freyja.

— Pour ce que vaut ma parole, fit Anne Jewell, je confirme tout ce que vient de dire lady Chastity.

Sir Rees Newton se leva.

— J'en ai suffisamment entendu. Je vous remercie de m'avoir invité à entendre ces terribles secrets de famille, lady Chastity. Je n'ai jamais douté de la version de lord Hallmere, mais vos explications lèvent les derniers doutes. Vous n'êtes pas responsable de la mort de votre frère. En tant que magistrat, je vous acquitte de tout blâme. Quant au chagrin engendré par cette tragédie, ainsi que sa révélation à ceux qui n'étaient pas au courant, cela ne me regarde pas. Je vous laisse maintenant et vais retrouver ma femme dans la salle de bal.

Il salua à la ronde et sortit.

— Cette fille ! Cette Prudence... fit la marquise entre ses dents serrées, après avoir repoussé Constance. Sa place est à l'asile, avec les fous. Rien de tout cela ne serait arrivé si

elle n'avait pas tout le temps paradé devant Albert. Je ne crois pas une seconde qu'il lui ait témoigné autre chose qu'une affection fraternelle. Il a toujours été un si gentil garçon ! Je ne veux plus jamais voir Prudence. Elle partira dès demain matin. Je compte sur vous pour vous occuper de cela, cousin Calvin, s'il vous plaît.

— Si Prudence part, je partirai aussi, déclara Chastity.

— Cela suffit ! coupa Joshua avec autorité.

Il alla se placer au milieu de la pièce.

— Oui, cela suffit. Il y a eu assez de manigances honteuses au cours de ces dernières semaines. J'aurais préféré que toutes ces horreurs ne soient jamais dévoilées au grand jour. Mais il faut croire qu'il y a du vrai dans le vieil adage qui dit que la vérité sort toujours du bois.

N'oublions jamais que Prudence est la plus innocente des victimes dans cette histoire. Sachez, ma tante, qu'elle restera dans cette demeure – ma demeure – aussi longtemps qu'elle le souhaitera.

— Prudence est ma fille ! cria la marquise d'une voix aiguë.

— Et je suis son tuteur. Mais cessons de parler d'elle comme s'il s'agissait d'un objet. Prudence est désormais une femme dotée d'une volonté propre. Elle est capable de choisir ce qu'elle veut faire, et elle l'a déjà décidé. Elle va

épouser Ben Turner.

La marquise le fixa avec stupeur avant de se lever pour lui faire face, le visage pâle, déformé par la rage.

— Tu veux que lady Prudence Moore épouse un vulgaire pêcheur ?

— L'annonce de leurs fiançailles sera faite ce soir, ma tante. Il ne vous reste plus qu'à venir avec moi, à sourire et à paraître heureuse. Demain, nous aurons tout le temps de discuter. Ce soir, nous avons des invités, que nous sommes en train de négliger.

La marquise pivota vers Freyja, les yeux rétrécis.

— Vous !

Folle de rage, elle l'affronta.

— Tout est votre faute ! Si vous n'aviez pas réussi à séduire Joshua avec vos manières hautaines à Bath, si vous ne l'aviez pas volé à Constance, ils seraient maintenant fiancés et nous serions redevenus une famille unie et heureuse. Mais il a fallu que vous envahissiez Penhallow pour tout commander avec les vôtres, cette famille orgueilleuse qui ne sait que mépriser les gens.

Freyja se contenta de toiser la marquise.

Horrifié, Joshua vit, sans avoir le temps de l'en empêcher, sa tante lever la main et gifler Freyja de toutes ses forces.

Celle-ci lui répondit d'un violent coup de poing sur le nez. La marquise tomba en arrière comme une poupée de chiffon. L'une des plumes de sa coiffure se brisa.

Calvin, une fois de plus, s'éclaircit la gorge. Plus personne n'osait bouger.

— Je commençais à craindre qu'elle ne me provoque jamais assez pour me permettre cela, déclara Freyja avec satisfaction. Je suis vraiment très contente qu'elle l'ait fait.

À minuit, le bal se termina et les invités rentrèrent chez eux, après avoir assuré à Joshua que, jamais de leur vie, ils n'avaient assisté à une aussi belle fête.

La scène avec Hugh Garnett avait encore ajouté à leur plaisir, soupçonnait Freyja. Tout comme l'annonce des fiançailles de Prudence et de Ben. En voyant la joie manifestée par ces derniers pendant le reste de la soirée, elle avait senti plusieurs fois les larmes lui venir aux yeux. Elle les avait refoulées fermement. Lady Freyja Bedwyn ne se laissait jamais aller à l'émotion.

A la grande surprise de ceux qui avaient assisté à la scène dramatique de la bibliothèque, la marquise était retournée dans la salle de bal. Son nez était resté rouge pendant un certain temps – tout comme la joue de Freyja – et sa femme de chambre avait adroitement réussi à rendre un peu de panache aux deux plumes qui avaient

survécu. Mais elle avait réussi à se dominer et souriait de son air habituel de martyr.

Constance avait dansé pendant tout le reste de la soirée avec Jim Saunders, le régisseur. Ils ne se quittaient pas des yeux. Elle qui, d'ordinaire, demeurait calme et discrète, ne cachait pas son bonheur. Elle rayonnait, tout simplement.

— Quelle merveilleuse soirée, Joshua, dit Eve après le départ des invités.

Il ne restait plus grand monde dans la salle de bal. La marquise et le révérend Calvin Moore s'étaient retirés. Chastity et Mlle Palmer avaient emmené Prudence dans sa chambre, et Constance avait disparu en compagnie de M. Saunders.

— Il nous est arrivé d'assister à des réunions de ce genre à l'auberge de notre village, poursuivit Eve. N'est-ce pas, Aidan ? Mais ce soir, je me suis dit que nous devrions inviter tout le monde au manoir.

Aidan se mit à rire.

— Saviez-vous que vous auriez autant d'alliés ce soir, Joshua ?

— Disons que je ne suis pas autrement surpris.

— C'était impayable, assura Alleyne. Je regrette seulement que cela ne se soit pas terminé en bagarre. J'aurais bien aimé réduire en bouillie ce Garnett. Mais je suppose

que ce n'était pas la chose à faire devant tant de dames.

— J'ai quand même trouvé l'occasion de donner un bon coup de poing sur le nez de la marquise, révéla Freyja. Si vous saviez comme j'ai été contente quand elle m'a giflée !

— J'ai manqué tout cela ! s'écria Morgan. Tu ne me racontes plus jamais rien, Freyja. Que s'est-il passé ?

— C'est une longue histoire, admit Freyja. Et ce n'est pas à moi de la raconter.

— Vous êtes tous venus ici pour m'aider quand j'ai appris que j'étais accusé de meurtre, déclara Joshua. J'estime que vous êtes en droit de connaître la vérité. Je sais pouvoir compter sur votre discrétion.

Il leur fit un rapide récit de ce qui s'était passé dans la bibliothèque.

— Oh, ma pauvre petite Prudence ! murmura Eve en fermant les yeux.

Elle prit Aidan par la taille.

— Ma douce, ma candide Prudence... Heureusement qu'elle avait Chastity, Mlle Jewell et Joshua pour la défendre. Et maintenant, elle sera protégée par ce gentil Ben Turner. Je crois qu'elle sera heureuse avec lui. Oh, pardon... murmura-t-elle en réprimant un bâillement. Je commence à avoir sommeil.

Lorsque Aidan déposa un baiser sur le sommet de sa

tête, Freyja les regarda avec envie. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais remarqué le moindre signe d'affection entre eux, surtout en public.

— Pas moi, déclara-t-elle. J'ai besoin de respirer à fond, de marcher d'un bon pas et de sentir le vent me fouetter le visage. Vous venez avec moi jusqu'à la plage, Joshua ?

Alleyne haussa les sourcils avec ironie, mais personne ne fit aucun commentaire, et personne n'eut l'idée d'élever une quelconque protestation. Ils montèrent tous dans leurs chambres respectives pendant que Freyja courait troquer ses souliers de bal contre de solides bottines, et sa robe du soir contre une autre en lainage, sur laquelle elle jeta une cape bien chaude.

La nuit était fraîche, mais la lune éclairait le paysage, si bien qu'ils n'eurent pas besoin d'emporter de lanterne.

Joshua avait pris lui aussi le temps de se changer, remarqua Freyja en le retrouvant dans le hall.

Elle se sentait soudain déprimée après les événements de la soirée. Il fallait que tout cela s'envole avec le vent. Joshua n'était plus en danger, c'était évident. Quant aux incertitudes qui planaient sur la manière dont Albert était mort, elles se trouvaient enfin balayées. La mission des Bedwyn en Cornouailles était terminée. Ils n'avaient plus rien à faire ici.

Non, *rien*.

Rien n'obligeait Freyja à rester à Penhallow. Rien ne les obligeait non plus à demeurer plus longtemps fiancés.

— Serez-vous encore là pour le mariage de Prudence ?
demanda-t-elle.

— Oui, naturellement.

— Il faut compter un mois pour la publication des bans, non ? Vous aurez la patience d'attendre tout ce temps, simplement parce que vous tenez à elle ?

— Oui.

Il n'était pas du tout le genre d'homme qu'elle avait cru. Elle était heureuse d'avoir eu la chance de découvrir sa personnalité.

— Et après ? reprit-elle. Tout recommencera ici comme avant, je suppose. Et vous, que ferez-vous ? Vous voyagerez ? Vous profiterez de la vie ?

— Le mariage de Constance devrait être célébré assez vite. Ce soir, elle a manifesté ouvertement ses sentiments pour Jim Saunders. Quant à lui, je crois qu'il n'hésitera plus à demander en mariage une jeune aristocrate.

— Vous leur donnerez votre accord ? interrogea-t-elle, tout en se demandant comment réagirait Wulfric si elle lui annonçait qu'elle souhaitait épouser l'un de ses régisseurs...

— Naturellement, même si mon accord n'est pas nécessaire puisque Constance est majeure. Tout comme Prudence, elle sait ce qu'elle veut et je la crois tout à fait capable de décider de l'orientation à donner à son existence. Ces mésalliances pourront paraître étranges, pour moi elles ne le sont pas : je suis dans l'impossibilité de raisonner selon les convenances qui mènent la haute société, Freyja.

— Vous resterez pour ce second mariage aussi ?

Ils atteignaient l'extrémité de la vallée. La falaise ne les protégeait plus du glacial vent d'ouest, qui faisait voler leurs capes derrière eux.

— Oui. Je souhaiterais que Saunders et Constance puissent s'installer dans la maison des douairières, mais avant cela, certains détails doivent être réglés.

— La pauvre Chastity va donc rester seule à Penhallow avec sa mère ? Au moins, ses sœurs ne seront pas loin.

— Ma tante ne peut plus vivre à Penhallow.

Il se tourna vers Freyja.

— C'est moi qui vais y vivre.

— Oh !

Elle ne trouva rien d'autre à dire. Elle se sentait blessée sans trop savoir pourquoi.

— Il faudra qu'elle aille s'installer dans la maison des

douairières si aucune autre solution ne se présente, pour-
suivit-il. Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour
qu'elle parte loin d'ici. Je pense qu'elle le souhaite aussi.
Comment pourrait-elle avoir envie d'habiter aussi près de
moi ?

— Et Chastity ? Il soupira.

— C'est ma pupille, pas ma prisonnière. Je n'ai aucune
idée de ce qu'elle veut. Peut-être décidera-t-elle de suivre
sa mère. Peut-être préférera-t-elle vivre avec Constance. Je
peux aussi m'arranger, je ne sais trop comment, pour
qu'elle fasse une saison à Londres si cela la tente. Bah ! Je
trouverai bien une solution. Après tout, un homme aussi
influent que le marquis de Hallmere ne peut pas se trouver
à court d'idées, lança-t-il en riant.

Ils étaient arrivés sur la plage que la mer couvrait à moi-
tié. Montait-elle, descendait-elle ? Freyja aurait été inca-
pable de le dire. Elle écouta le bruit des vagues, admira la
lune qui se reflétait dans l'eau. Il faisait de plus en plus
froid. Elle leva le visage, respirant à pleins poumons l'air
humide, chargé d'iode et de sel.

Il allait donc rester, prendre ses responsabilités de chef
de famille, faire sa vie ici. Sans elle.

— Nous nous verrons peut-être à Londres au printemps
prochain ? dit-elle. Morgan doit être présentée à la reine et

faire sa première saison.

— Je réserve la première valse du premier bal. Nous avons valsé ensemble une fois, Freyja... mais pas bien longtemps, vous souvenez-vous ? Il a fallu chercher le maître de cérémonie pour qu'il annonce nos fiançailles. Ils traversèrent la plage, fouettés par le vent.

— La première valse vous est réservée, promit-elle. Ils continuèrent à marcher en silence, sans se toucher. Freyja avait mis ses mains dans ses poches, Joshua les avait croisées dans son dos.

— La mer monte, déclara-t-il soudain. Mais nous avons le temps de retourner au château avant d'être coupés de la vallée.

— Pensez-vous qu'il se soit suicidé ?

— Albert ?

Après une pause, il reprit :

— Il avait certainement compris qu'il se retrouvait dans une sale position. Mais il savait qu'il aurait toujours l'appui de sa mère... et que son père était faible. Selon moi, il n'était pas le genre d'homme capable de se supprimer. Mais qui sait ? Chastity lui avait donné un ultimatum. Moi aussi. Je lui avais dit que s'il était encore dans les environs de Penhallow dans vingt-quatre heures, je le tuerais de mes propres mains. Je ne crois pas que je l'aurais fait, je

me serais probablement contenté de lui donner une terrible correction qui l'aurait laissé à moitié mort. Il avait peur de cela. A mon avis, il a dû avoir une crampe, à moins qu'il n'ait été paralysé par le froid. De toute façon, c'était une immonde créature sous des dehors de petit saint. Je l'ai toujours suspecté de faire partie de ce gang de contrebandiers. Mais assez parlé de tout cela. C'est fini, et bien fini.

Il cessa de marcher et regarda la mer. Près de lui, Freyja contemplait le paysage, cet univers dont, étrangement, elle se sentait faire partie.

— Et vous, Freyja, qu'allez-vous faire pendant le reste de votre vie ?

Elle avait tout de suite été alertée par la gravité avec laquelle il avait prononcé son prénom.

— Je verrai bien. En tout cas, ce sera sans vous. Vous n'avez pas besoin de penser que vous devez trouver une solution pour moi, comme vous l'avez fait pour vos cousines. Nous avons conclu un marché, et il n'a jamais été question que vous vous sentiez obligé d'aller jusqu'au bout.

— Et si je ne considérais pas cela comme une obligation ?

La gorge de Freyja se noua. Avec horreur, elle comprit

que si elle le laissait en dire davantage, elle allait éclater en sanglots et se rendre parfaitement ridicule. Ah non, sûrement pas ! Elle leva les yeux vers les falaises éclairées par la lune. Vues d'en bas, elles ne semblaient pas si abruptes que cela.

— Je vais monter, décida-t-elle.

Il se méprit.

— Comme vous voulez. C'est plus prudent de rentrer maintenant. La mer arrive toujours plus vite qu'on ne le pense.

— Je vais monter par ici, dit-elle en désignant les falaises.

Et elle éprouva alors ce bizarre sentiment qui la saisissait lorsqu'elle se lançait de dangereux défis, en général ceux qui la terrorisaient le plus. Quand elle grimpait aux arbres, étant enfant, c'était parce qu'elle était sujette au vertige.

Joshua s'esclaffa.

— Je reviendrai demain matin, chérie, pour ramasser vos restes avec une pelle. Non, ce ne sera même pas nécessaire : ils auront été emportés par la marée. Mais que diable faites-vous ?

Elle se dirigeait droit vers les falaises.

— Je vous ai dit que j'allais passer par là.

— Pourquoi ?

Il la rattrapa.

— Nous avons tout le temps de regagner le château avant d'être coincés par la marée.

— Pourquoi ? répéta-t-elle avec hauteur. Quelle stupide question. Parce que j'en ai envie, tout simplement.

Elle repoussa sa cape dans son dos, trouva les premiers appuis pour ses mains et ses pieds, et commença l'escalade avant de se retourner.

— Hé, Joshua ! On fait la course jusqu'en haut ?

23.

J'aurais dû, avant qu'elle ne monte trop haut, la jeter sur mon épaule et la ramener à la maison de force, pensa Joshua un peu tard.

Évidemment, il aurait dû parer ses coups et s'efforcer de ne pas entendre ses injures. Mais au moins, elle serait vivante une fois arrivée à Penhallow. Tandis que maintenant...

Curieux comme, en quelques jours, il avait changé. Il ne se reconnaissait plus en cet homme aux réactions sages, ce châtelain très conscient de ses responsabilités.

Alors, que faisait-il ici ? Au lieu de rentrer tranquillement avec Freyja, il était en train d'escalader le flanc d'une falaise en pleine nuit, alors que le vent soufflait en rafales glaciales.

De son côté, elle devait être plutôt gênée par ses vêtements féminins.

Malgré tout, il riait intérieurement. Tout cela était tellement absurde ! En même temps, la sensation du danger l'emplissait d'euphorie.

En réalité, cette ascension n'était pas aussi périlleuse qu'elle le paraissait. Les points d'appui ne manquaient pas. Certes, il ne fallait pas compter faire demi-tour une fois en

route. D'un côté, parce que la descente était infiniment plus difficile que la montée. Et de l'autre, parce que la marée approchait.

Joshua ne cherchait pas à faire la course, se contentant de rester un peu en arrière. Il ne fallait pas espérer la rattraper au passage si elle perdait l'équilibre. Mais, au moins, il serait là si elle rencontrait une difficulté quelconque. Bien entendu, il évita de le lui annoncer. La connaissant, il était sûr qu'elle se fâcherait et cesserait de se concentrer. Aussi se contenta-t-il d'attendre tranquillement derrière elle chaque fois qu'elle s'arrêtait.

Dès qu'ils atteindraient le sommet, il savait déjà que leurs jambes ne les porteraient plus et qu'ils allaient s'écrouler par terre, épuisés. Et il savait aussi qu'ils jureraient – comme chaque fois il se l'était juré – que plus jamais ils ne prendraient de tels risques stupides.

Les derniers mètres étaient les plus dangereux. Les pierres servant de points d'appui devenaient plus difficiles à trouver au milieu de la terre, de l'herbe et des graviers ne demandant qu'à tomber en pluie. La première fois qu'il avait tenté l'ascension, il se souvenait d'être resté tétanisé par la frayeur pendant ce qui lui avait semblé une éternité. Freyja ne commit pas l'erreur de s'immobiliser trop longtemps. Elle réussit à franchir le dernier passage, celui

qui donnait accès au creux tapissé d'herbe où ils s'étaient réfugiés quelques jours auparavant.

Il la rejoignit et, face contre terre, tenta de reprendre sa respiration.

Après cinq minutes, elle fut la première à s'esclaffer. Il se joignit à son hilarité. Ils restaient côte à côte, heureux d'être en vie, là, sur la terre ferme, secoués d'un rire inextinguible.

— J'ai gagné ! annonça-t-elle.

— Je croyais que vous étiez sujette au vertige.

— Oui, je l'ai toujours été.

Et ils se remirent à rire. Puis ils se tournèrent l'un vers l'autre.

— Vous n'avez pas froid ? demanda-t-il.

— Froid ?

Elle haussa les sourcils.

— Froid ? Moi ?

Ils s'enlacèrent. Leurs bouches se cherchaient éperduement, leurs mains s'égarèrent avec la fièvre presque désespérée de ceux qui viennent tout juste d'échapper à la mort. Ce fut avec autant de vigueur que de passion qu'ils se retrouvèrent physiquement.

— Oh, mon cœur, mon tendre cœur ! murmurait Joshua.

D'autres mots de ce genre lui venaient aux lèvres entre

deux baisers.

— Mon amour, mon cher amour... balbutiait Freyja.

Elle s'arquait contre lui, s'offrant tout entière. C'était un peu comme s'ils continuaient leur course, et à peine quelques minutes plus tard ils atteignirent l'orgasme ensemble, dans une explosion de tous leurs sens.

Ils haletaient de nouveau, et elle rit contre son épaule tandis qu'il les recouvrait de leurs capes.

— Ai-je bien entendu, Freyja ? « Mon amour, mon cher amour... » La passion vous emporte.

Comme elle demeurait silencieuse, il demanda :

— Vous ne trouvez rien à dire ?

— Ne gêchez pas tout, Joshua.

— Ce qui gâchera tout, ce sera de vous voir partir, Freyja.

De sourire comme si j'étais heureux de penser à notre prochain mariage, alors que j'attendrai une lettre de rupture.

Remarquez, il me restera l'espoir de la valse promise, au printemps prochain. Puis il faudra que je passe tout le reste de ma vie sans vous ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Vous n'avez pas besoin de...

Il jura avant qu'elle ne se lance dans un discours qu'il ne connaissait que trop bien.

— Écoutez, pour une fois parlons franchement, coupa-t-

il. J'ai affronté trop de mensonges et de secrets ces derniers temps pour en souhaiter d'autres. Si tout cela n'a été qu'un jeu pour vous, très bien. Dites-le honnêtement et je n'insisterai pas – à moins que vous ne soyez enceinte. Mais rompre parce que vous en êtes restée à cette stupidité de fiançailles temporaires, et parce que vous croyez que j'agis en gentleman quand je propose de les rendre réelles, c'est un peu bête, non ? Répondez-moi une bonne fois pour toutes : m'aimez-vous... un peu ?

D'une voix aussi froide que hautaine, elle répliqua :

— Bien sûr que je vous aime.

— Bien sûr ! répéta-t-il.

Et il se remit à rire, tout en la serrant contre lui.

— Allons-nous laisser le ridicule petit marché conclu à Bath gâcher nos vies ?

— Chaque fois que nous nous disputerons – et nous nous disputerons, Joshua ! – chacun de nous se demandera lequel des deux a forcé l'autre à ce mariage.

— Quelle sottise ! Voulez-vous que je vous dise la vérité, Freyja ? Je vous aime, je vous adore et je ne peux pas imaginer plus grand bonheur que celui de vivre avec vous, de vous aimer, de rire avec vous, de me quereller avec vous... et même de recevoir vos coups de poing. Vous venez de dire que vous m'aimiez. Souhaitez-vous m'épouser, avoir

des enfants avec moi ? Partager avec moi les chagrins et les joies de l'existence ?

— Naturellement. Mais... j'ai peur.

— De quoi ?

Elle pressa son visage au creux de l'épaule de Joshua.

— Jusqu'à présent, je n'ai jamais été très chanceuse avec l'amour et les projets de mariage. Et si tout s'écroulait ?

— Chérie, chérie... Que s'est-il passé l'autre jour, quand vous aviez tellement peur de la mer ?

— Je n'avais pas...

— Que s'est-il passé ?

Il y eut un silence.

— Je vous ai demandé de m'emmener jusqu'à l'île, déclara-t-elle enfin.

— Et ?

— Et j'ai insisté pour ramer au retour.

— Même si cela vous a obligée à changer de place avec moi. Vous avez le vertige, or qu'avez-vous fait cette nuit ?

— J'ai grimpé sur la falaise.

— Et maintenant, vous avez peur de m'aimer. Quelle va être la solution ?

Elle lui adressa un coup d'œil irrité.

— Vous aimer. Pas d'autre question, s'il vous plaît, si du moins vous tenez à votre nez. Vous me rappelez mes gou-

vernantes. Elles n'arrêtaient pas de me harceler d'interrogations, s'efforçant patiemment d'obtenir une réponse. Je devine ce que vous allez me demander maintenant. Vous êtes curieux de savoir comment je parviendrai à faire face à de véritables fiançailles, suivies d'un véritable mariage.

Il demeura silencieux.

— Nous sommes fiancés, déclara-t-elle fermement. Nous le sommes réellement. Mais si vous mourez avant le mariage, Joshua, je vous poursuivrai jusqu'au ciel ou en enfer après ma propre mort et je vous étranglerai. Vous entendez ?

— Oui, chérie, oui. Je voudrais quand même que vous me répondiez.

Il s'agenouilla, prit sa main et lui adressa son plus charmant sourire.

— Lady Freyja Bedwyn, voulez-vous me faire le grand honneur d'accepter ma main ? Étant bien entendu qu'il s'agira d'un mariage d'amour des deux côtés.

— Vous avez l'air parfaitement idiot.

— Je le sais, chérie, dit-il en lui donnant un baiser du bout des lèvres. Mais je tiens à ce que vous puissiez raconter un jour à nos petits-enfants que c'est à genoux que leur grand-père vous a suppliée de l'épouser.

— Ils ne le croiront jamais. Surtout en voyant la vieille dame que je serai devenue et le séduisant vieux monsieur que vous serez.

Elle s'assit et soupira.

— Mais je me souviendrai de ce moment-là toute ma vie, et je sais que j'en aurai les larmes aux yeux quand personne ne me regardera. Oui, mon amour, je vous épouserai. Et il s'agira d'un mariage d'amour des deux côtés.

Il sourit, admirant les longs cheveux fous de Freyja que le vent faisait voler autour de son visage. Moins d'un mètre derrière eux, c'était le vide sous lequel mugissait la mer.

— Je craignais de sentir le poids de la chaîne et du boulet encerclant ma jambe, dit-il, mais non, pas du tout. Je suis vraiment fiancé et jamais je ne me suis senti aussi libre. On rentre au château et on réveille tout le monde pour annoncer la bonne nouvelle ?

— Pour eux, il ne s'agira pas d'une nouvelle.

Il éclata de rire.

— C'est vrai ! Il va pourtant falloir célébrer cela d'une manière ou d'une autre, ma douce, ma dure chérie. Vous avez une idée ?

— Arrêtez de dire des sottises et venez, répliqua-t-elle en lui ouvrant les bras.

— Bonne idée.

Lorsque Freyja descendit, le lendemain matin, elle apprit que Joshua était déjà sorti. Elle se sentait surexcitée comme jamais elle ne l'avait été. Mais, même si elle était entourée par sa famille et des amis, elle ne pouvait se confier à personne. Qu'aurait-elle pu dire ?

Je suis amoureuse.

Je suis fiancée.

Je vais me marier.

Avec Joshua.

À part le fait qu'ils l'auraient regardée comme si elle était devenue folle, cela aurait été plutôt humiliant.

Elle se rendit à pied au village avec une intention bien précise. Mais personne ne devait être mis au courant. La seule pensée que quelqu'un puisse découvrir son secret lui donnait des frissons d'horreur.

— Bonjour, dit-elle à Anne Jewell quand celle-ci lui ouvrit la porte de son cottage.

— Bonjour, lady Freyja. Entrez donc.

— Non, je ne veux pas vous déranger plus longtemps que nécessaire.

— Mais...

Freyja l'interrompt en levant la main.

— Dites-moi si je me trompe : j'ai l'impression que vous n'êtes pas très heureuse au village.

Le sourire d'Anne Jewell disparut.

— Tout le monde a été très gentil, surtout Joshua – je veux dire, lord Hallmere. Mais vous n'avez rien à craindre. J'espère avoir bientôt de nouveaux élèves et il n'aura plus besoin de m'aider financièrement.

— Tss, tss ! Vous croyez que j'attache de l'importance à des détails pareils ? Ce que je voulais vous dire, c'est que vous avez l'air d'être une femme intelligente qui ne se plaint jamais de son sort. Même si ce qui vous est arrivé est très injuste, vous avez su garder votre fierté. Souhaitez-vous toujours enseigner ?

Mlle Jewell parut mal à l'aise.

— C'était mon but. Les miens n'étaient pas très riches, mais ils ont réussi à me donner une bonne éducation, et j'ai toujours désiré transmettre ce que j'ai appris.

— Si cela vous intéresse, je peux vous proposer une situation dans une école pour jeunes filles de Bath. Il s'agit d'un établissement très respectable et le salaire que vous recevrez vous permettra de vivre dignement et d'élever votre fils. Vous pourrez l'emmener avec vous. Mon notaire m'a signalé récemment que la directrice de cette institution recherchait un nouveau professeur – de géographie, si je me souviens bien.

Anne Jewell demeura interdite.

— Je possède une certaine influence là-bas, expliqua

Freyja.

— Pour moi, ce serait merveilleux, avoua Anne.

Très bas, elle ajouta :

— Mais savent-ils que David est né hors des liens du mariage ?

— Ils le sauront, mais cela ne sera pas tenu en compte si vous êtes un bon professeur.

— Je le serai !

Anne Jewell posa la main sur son cœur et ferma les yeux.

— Oh, mon Dieu ! Devenir professeur dans une institution pour jeunes filles ! Et à Bath ! Que pourrais-je demander de plus ? Et comment pourrais-je jamais vous remercier, lady Freyja ?

— D'une seule façon. La version officielle sera que maître Hatchard, le notaire, vous a proposé ce poste après avoir vérifié vos références. Vous ne connaissez personne d'autre, seulement lui. C'est lui qui vous aura écrit pour vous offrir ce poste. Mon nom ne devra *jamais* être mentionné, surtout auprès de Mlle Martin, la directrice.

Mlle Jewell la regarda avec de grands yeux.

— Très bien... Oui, très bien.

— Maître Hatchard vous écrira dans une semaine ou

deux, avec une offre d'emploi en règle, tous les détails nécessaires ainsi que des billets de diligence pour vous et votre fils. Bonne journée, mademoiselle.

À ce moment-là, la porte du cottage se rouvrit et l'enfant sortit en compagnie de Joshua.

— Je suis prêt, maman ! Regarde, j'ai les mains propres.

Il les retourna d'un côté puis de l'autre, pour les soumettre à son inspection.

Freyja aurait aimé se rendre invisible. Joshua avait-il entendu quelque chose ? Mais ce fut avec étonnement qu'il lança :

— Tiens, Freyja, vous êtes ici, vous aussi ? Je suis venu chercher David. J'ai organisé une petite excursion pour les enfants.

— J'étais venue dire au revoir à Mlle Jewell, puisque je vais bientôt retourner au château de Lindsey afin d'organiser notre mariage.

Elle se sentit rougir, et le regarda d'un air plein de défi tandis qu'il lui adressait un clin d'œil.

Ils partirent à pied. Joshua tenait son cheval par les rênes, après avoir juché David sur la selle.

— Si j'avais su que vous alliez voir Anne, je vous aurais attendue, fit Joshua. Nous serions descendus au village ensemble.

— Je n'ai pas pensé à vous le dire, répliqua-t-elle d'un ton léger. J'ai plusieurs petites courses à faire avant mon départ.

— Chérie, vous êtes d'une parfaite mauvaise foi. Mais n'ayez pas peur, votre secret sera bien gardé avec moi. Elle fronça les sourcils.

— Mon secret ?

— Que représente cette Mlle Martin pour vous ?

— Je ne vous pardonnerai jamais d'avoir été chez Mlle Jewell ce matin. Je suppose que vous aviez l'oreille collée à la serrure ?

— Pas du tout, chérie. C'est vous qui avez refusé d'entrer, si bien qu'Anne a dû rester sur le seuil, laissant la porte entrouverte. Si vous aviez accepté son invitation, vous m'auriez vu : je ne me cachais pas.

— Mlle Martin était l'une de mes gouvernantes, déclara-t-elle avec agacement. J'étais impossible, et elle a été renvoyée pour la bonne raison qu'elle ne parvenait pas à me contrôler. Puis elle a eu l'effronterie de refuser quand Wulfric lui a proposé une autre situation. Elle a ouvert une école à Bath, les choses n'ont pas bien marché. Quand j'ai appris cela, elle était pratiquement sur la paille. Que pouvais-je faire ?

Le petit garçon éclata de rire lorsque le cheval hennit en

hochant la tête.

— Je suppose, avança Joshua, que vous avez été la bienfaitrice de cette école depuis ? La bienfaitrice *anonyme*.

— Mlle Martin me déteste. Si elle apprenait que je suis derrière tout cela, elle refuserait catégoriquement mon aide et mourrait de faim, et moi de remords. Ce qui serait tout de même injuste.

Il s'esclaffa, ce qui la mit hors d'elle. David saluait les villageois et agitait la main d'un air important.

— Et je suppose que lorsque vous entendez parler de quelqu'un ayant besoin d'aide – un professeur ou un élève dont les parents ne peuvent payer les frais de scolarité –, vous volez à leur secours ?

— Joshua, je vais compter jusqu'à trois. Si vous ne cessez pas ce ricanement stupide, je vais le transformer en grimace. Je connais un moyen très efficace pour cela. *Un*.

— Vous êtes une grande sentimentale, chérie.

— *Deux*.

— Je vous aime, chérie.

Il avait soudain cessé de rire.

— Je vous aime, répéta-t-il. J'aime tout chez vous : votre corps, votre esprit, votre âme.

Elle lui adressa un coup d'œil exaspéré.

— Et votre cœur tendre, ajouta-t-il.

Freyja s'esclaffa.

— Je parie que, toute ma vie, vous me tiendrez rigueur de ce que vous venez de découvrir.

— Jusqu'à mon dernier souffle, assura-t-il en lui prenant la main.

Cette fois, elle éclata franchement de rire.

— Je vous hais, lança-t-elle.

Elle leva les yeux vers lui, si blond, si beau... Son homme. Son amour.

— Oh, Joshua, comme je vous aime. Et de cela aussi, vous pourrez me tenir rigueur toute votre vie.

— J'essaierai, chérie. J'essaierai.

— Je crois que je vais pleurer, annonça Morgan.

— Surtout pas en public ! s'écria Freyja. Ce serait donner un bien mauvais exemple des Bedwyn, les gens pourraient nous prendre pour des faibles. Ils pourraient même imaginer que nous avons un cœur.

Alice ne retenait pas ses larmes, tout en plaçant sur la chevelure élaborée de sa maîtresse une capeline bordée de fourrure blanche.

— Fourrure et velours blanc, dit Judith. Et un manchon ! Je commence à penser que j'aurais mieux fait de me marier en hiver plutôt qu'en été.

Elle ne parlait pas sérieusement. Et elle était si jolie dans son ensemble – robe et pelisse – dont la couleur vert sauge s'harmonisait avec sa chevelure flamboyante. La jupe de sa robe à ceinture haute dissimulait le léger embonpoint de son abdomen.

Morgan, vêtue de velours rose vif, paraissait absolument ravissante.

— Moi, je n'hésiterai pas à pleurer, assura Eve, très élégante en bleu pâle. Tant pis pour le public. Les gens diront ce qu'ils voudront des épouses Bedwyn.

Alice recula de quelques pas en étouffant un petit san-

glot, tandis que Freyja se retournait pour contempler son reflet dans le miroir.

Oh, là, là ! se dit-elle avec stupeur. C'est moi ?

Habillée de la tête aux pieds en velours et fourrure, elle paraissait presque belle. Elle avait haussé les sourcils quand on lui avait proposé du blanc pour sa robe de mariée. Ce n'était pas sa couleur, elle aurait préféré une teinte vive.

— Tu vois ? fit sa tante Rochester de sa voix stridente.

Leur dragon de tante était une pure Bedwyn.

— Je n'avais pas raison d'insister pour du blanc, Freyja ?

À vrai dire, elle n'avait pas vraiment insisté. Les Bedwyn avaient tous une volonté de fer et il était difficile de les faire plier. Mais elle avait émis son opinion avec une telle force... Et comme tout le monde savait qu'elle était une sommité quand il s'agissait de mode, Freyja n'avait pas protesté : elle tenait à être jolie le jour de son mariage.

— Vous voyez, ma tante, j'ai eu raison de choisir du blanc, affirma Freyja, qui ne déclarait pas aisément forfait.

— Freyja, tu es à croquer, lança Alleyne qui venait d'arriver. Mais je suis content qu'on soit presque à Noël. Trois mariages au cours d'une seule année, c'est trop, surtout pour ceux qui sont encore célibataires. Je parie que ce sera au tour de Morgan l'année prochaine.

— Pour l’instant, c’est le grand jour de Freyja, dit Aidan, qui se tenait derrière son frère. Cette robe est superbe. Quant à la lumière qui brille dans tes yeux...

Les deux frères s’effacèrent pour laisser entrer Rannulf, qui donnait le bras à leur grand-mère. Cet été-là, au moment du mariage de Rannulf avec Judith, elle avait eu l’air très malade, et pourtant, son plus grand souhait était de voir son premier petit-fils avant de mourir. Ce mariage, puis la grossesse de Judith et le fait qu’ils habitaient maintenant avec elle au château de Grandmaison lui avaient rendu un peu de santé. Elle avait même insisté pour faire le voyage jusqu’à Lindsey afin d’assister aux noces de Freyja.

— Alleyne, présente-moi à cette beauté en blanc, s’il te plaît, demanda Rannulf.

Il recula théâtralement d’un pas.

— Oh ! Est-ce possible ? C’est Freyja ?

— Tu as l’air belle, distinguée et heureuse, ma chère Freyja, dit leur grand-mère. Mais ce boudoir est trop petit pour accueillir autant de monde. Et le pasteur n’aimerait pas nous voir arriver en retard à l’église. Nous te laissons avec Morgan et ta femme de chambre.

Morgan devait être la demoiselle d’honneur de sa sœur.

Après le départ de la petite foule qui l’avait entourée,

Freyja recommença à se sentir nerveuse. Elle l'avait été depuis qu'elle avait quitté Penhallow une semaine après le bal. Puis tous les jours de toutes les semaines qui avaient suivi. Même si Joshua lui écrivait quotidiennement, elle avait peine à croire que tout allait bien se passer et qu'elle pouvait avoir confiance en l'avenir. C'était toujours avec un pincement au cœur qu'elle ouvrait chaque lettre. Par ailleurs, l'hiver arrivait, et comme elle exérait cette saison, son angoisse s'en trouvait décuplée.

Elle détestait se sentir aussi vulnérable, elle détestait cette crainte du futur qui l'envahissait.

Et si Joshua retournait en bateau, s'il tombait à l'eau, s'il se noyait ? S'il grimpait la falaise – quelle stupide chose à faire ! –, s'il glissait et s'écrasait sur les galets en contre-bas ? S'il...

Il était resté à Penhallow pour le mariage de Prudence et celui de Constance. Puis il avait fait ses adieux à sa tante qui partait diriger la vaste demeure de l'un de ses frères récemment veuf, dans le Northamptonshire. Chastity, qui était venue à Lindsey avec Constance et M. Saunders pour assister au mariage, rejoindrait ensuite sa mère. Mais au printemps, elle serait présentée à la reine et resterait à Londres pour la saison, parrainée par Freyja. Anne Jewell avait rejoint Bath avec son fils afin de devenir professeur

de géographie comme prévu.

Pour Freyja, la séparation avait été interminable.

Mais enfin, aujourd'hui ils allaient se marier.

Elle demeurait cependant nerveuse, ce qui l'irritait. En

levant le menton d'un air plein de défi, elle affirma :

— Ces mariages sont d'un ennui ! Tout le monde pleurniche bêtement... Nous aurions mieux fait, Joshua et moi, d'aller à Londres, d'acheter une licence spéciale et de nous marier sans tambour ni trompette, comme Aidan et Eve.

— Ne dis pas cela, tu ne le penses pas vraiment, dit Morgan. Viens, Freyja, il est temps de descendre. Wulfric doit nous attendre.

Il se trouvait en effet dans le grand hall. Au milieu de la pompe d'oriflammes médiévales et d'armes anciennes, il paraissait presque satanique. Il les examina l'une après l'autre de ses yeux gris argent, plus froids que jamais. Tout d'abord Morgan, puis Freyja. Surprise, elle plaça ses mains gantées de blanc dans celles qu'il lui tendait. Il les pressa avec une chaleur inattendue.

— Tu es très belle, Freyja.

Wulfric faisant un compliment ?

— Promets-moi d'être heureuse.

Gagnée par une soudaine émotion, elle sentit les larmes lui picoter les yeux. Elle aurait volontiers donné un coup

de poing sur le nez de son aîné. Mais quand il déposa un baiser sur chacune de ses mains, elle fut sidérée.

— Qu’attendons-nous ? s’enquit-elle avec hauteur. Je ne voudrais pas arriver en retard.

Ils étaient dans la voiture – la plus élégante des berlines ducales – quand elle répondit enfin à la demande de son frère.

— Je te le promets, Wulfric.

Elle avait parfois tenté de cataloguer ses frères, de celui qu’elle préférait à celui qu’elle aimait le moins. Aidan était en général le premier de la liste, peut-être parce qu’il avait été absent pendant des années, ce qui lui avait évité de la provoquer. Mais elle comprenait soudain que cette liste ne signifiait rien. Elle les aimait tous autant, d’une manière différente. Elle aurait été prête à sacrifier sa vie pour l’un d’eux, et pour Morgan aussi. Ce matin, cependant – tout au moins en cet instant –, Wulfric était celui qu’elle aimait le plus. Elle aurait fait n’importe quoi pour le voir heureux, lui aussi.

Après cela, les choses parurent se précipiter. Elle eut l’impression que tout se passait dans une sorte de brouillard. La voiture s’immobilisa devant l’église où attendait une foule de villageois. Elle se retrouva sous le vieil if, tandis que le vent faisait voler quelques feuilles et que Morgan

arrangeait la traîne de sa robe. Wulfric paraissait aussi austère, froid et solide que le rocher de Gibraltar.

L'organiste se mit à jouer et, au bras de son frère, elle monta lentement l'allée centrale de l'église bondée.

Elle oublia sa nervosité en voyant Joshua qui l'attendait devant le chœur, plus beau que jamais dans son habit noir et blanc. Mais ce n'était pas parce qu'il était beau qu'elle le remarquait. C'était parce qu'il était... *lui*, tout simplement. Son amour. Son grand amour.

Un sourire lui vint aux lèvres. Il lui sourit en retour, et elle retrouva dans ses yeux cette lueur rieuse qu'elle aimait tant. Mais il n'y avait pas d'ironie dans ses prunelles. Seulement de la joie.

Elle battit des paupières. Non, elle n'allait pas pleurer, même si c'était le jour de son mariage. Elle craignait trop que, par la suite, Joshua ne cesse de lui rappeler cet instant de faiblesse.

— Mes chers frères, nous voici tous réunis... commença le pasteur.

En dépit de cette froide matinée de décembre, alors qu'un vent glacial soufflait, c'était une voiture découverte qui attendait les mariés. Une voiture probablement décorée par les Bedwyn de rubans et de nœuds de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que de vieilles bottes traî-

naient derrière.

Les cloches de l'église continuaient à sonner joyeusement.

Tous les habitants des environs étaient là, endimanchés – et d'excellente humeur car un banquet, offert par le duc de Bewcastle, les attendait à l'auberge du village.

Il y eut quelques timides applaudissements quand les mariés apparurent sous le porche, puis tout le monde se joignit avec enthousiasme aux acclamations. Peu à peu, les autres sortirent à leur tour. D'abord la demoiselle d'honneur et le témoin de Joshua, qui n'était autre que le révérend Calvin Moore, les familles, les amis...

— On attend d'être submergés par cette foule, ou bien on court jusqu'à la voiture ? demanda Joshua à Freyja.

— On court.

Elle lui prit la main et, sous les applaudissements, ils rejoignirent la calèche au pas de course, riant à perdre haleine. Elle eut un peu de mal à y entrer à cause de la longue traîne de sa robe.

Tout le monde sortait de l'église. Le comte et la comtesse de Redfield, le vicomte et la vicomtesse Ravensberg, la grand-mère de Joshua, sa tante et son oncle, lord et lady Potford avec leurs enfants, Constance et Jim Saunders, Chastity, lord et lady Holt-Barron avec leur fille et son

fiancé, d'autres amis encore...

— Partons, dit Joshua au cocher.

Ils auraient bien le temps de saluer tout le monde une fois au château, avant le repas. Pour le moment, il voulait seulement admirer sa femme.

Étaient-ils vraiment mariés ? À Penhallow, après le départ de Freyja, il avait eu peine à croire à la réalité de tout cela. Chaque jour, il craignait de recevoir une lettre de rupture.

Et maintenant, oui, ils étaient mariés !

Il lui prit la main sous le manchon en fourrure, tandis que la calèche partait au petit trot.

— Vous ai-je dit combien vous étiez belle ?

— Quelle bêtise ! C'est à cause de tout ce velours, de cette fourrure. Et la couleur... Tante Rochester m'avait conseillé de porter du blanc, elle avait raison. Bah, il s'agit seulement de vêtements.

Il éclata de rire.

— Je les enlèverai ce soir, et dessous, vous serez encore plus belle.

Elle lui adressa un coup d'œil sévère.

— Ne racontez pas trop de sottises. Gare à votre nez.

— Plus jamais ! Vous êtes ma femme, ma chère. Ma marquise. Vous me devez obéissance. Désormais, ce sera

« Oui, milord », « Non, milord », « En quoi puis-je vous être agréable, milord ? ». Plus de violence, ma toute charmante.

L'espace d'un instant, il vit ses yeux verts étinceler et crut qu'elle allait lui donner l'un de ses fameux coups de poing devant tous les villageois et les invités... Au lieu de cela, elle éclata de rire.

— Vous en aurez assez de la docile marquise au bout d'un mois.

— Disons une semaine.

Quand elle riait ainsi, elle était si jolie avec ses cheveux blonds, ses sourcils sombres et son nez busqué. Mais il n'allait pas la provoquer en lui faisant des compliments...

— Vous ne vous plaignez plus de l'hiver, vous qui détestiez cette saison ? demanda-t-il.

— J'adore l'hiver.

— Je vous adore, chérie. Ma femme.

Le rire de Freyja devint un sourire, et elle parut plus jolie encore.

— Votre femme, oui, monsieur mon mari. Moi aussi, je vous adore, Joshua.

Il lui fit un clin d'œil avant de se pencher pour l'embrasser.

Leur baiser devint passionné tandis qu'ils ignoraient les

folles acclamations qui montaient derrière eux, mêlées aux cloches de l'église qui sonnaient à toute volée.